



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C., 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

Les idées sociales dans l'oeuvre de Jacques Ferron

par Donald Smith.

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes supérieures de l'Université
d'Ottawa pour l'obtention du Ph.D. en lettres françaises.

1979

Introduction

L'oeuvre littéraire de Jacques Ferron, sous les apparences de l'imagination la plus libre, manifeste une perception fort intéressante de la société. Jacques Ferron se définit comme Québécois et c'est surtout à travers une problématique québécoise ou canadienne-française qu'il exprime ses idées et qu'il perçoit le monde, mais ses préoccupations n'en sont pas moins universelles: la souffrance, l'hypocrisie, l'exploitation du faible par le fort.

Dans l'oeuvre de Ferron défilent des personnages de l'histoire sociale, littéraire, politique et religieuse du Québec, mais les portraits, les anecdotes et les allusions historiques correspondent moins à un souci d'authenticité qu'ils ne s'inscrivent dans une vision de l'homme en société. Qu'elle traite de la petite histoire ou de la grande, de littérature ou de médecine, l'oeuvre de Jacques Ferron dévoile constamment des attitudes bien définies à l'égard de la société. L'examen de ces préoccupations, telles qu'elles s'organisent dans l'oeuvre littéraire, constitue l'essentiel de notre propos.

Nous ne prétendons pas analyser toutes les idées de Jacques Ferron: nous nous en tiendrons aux idées sociales, indissociables de valeurs philosophiques, politiques, culturelles et littéraires. Notre propos n'est pas, non plus, de rendre compte des idées de l'auteur lui-même, d'ailleurs difficiles à distinguer de celles qui existent dans l'oeuvre. Si nous citons ici et là des textes polémiques où Jacques Ferron semble s'exprimer plus directement, c'est dans la mesure où il nous semble que ces écrits éclairent certains aspects de

l'ensemble de l'oeuvre.

Il nous a paru utile de regrouper autour de certains sujets, pour en suivre le cheminement et les articulations, des idées qui jalonnent l'oeuvre littéraire. Très souvent, Ferron esquissera un portrait pour y ajouter ailleurs d'autres éléments: tel conte abordera de façon allusive un sujet qui sera longuement développé dans tel roman; telle attitude à l'égard de la société ne s'exprimera que de façon très elliptique dans une pièce de théâtre mais sera justifiée dans un autre texte; tel personnage présenté de façon caricaturale à un endroit deviendra plus complexe dans une autre oeuvre; tel sujet traité avec colère ou ironie sera nuancé par son retour dans d'autres contextes. C'est donc au plan de l'ensemble de l'oeuvre que nous examinerons les idées sociales.

Au moyen d'exemples puisés dans l'ensemble de l'oeuvre, nous tenterons de reconstituer la pensée sociale qui l'anime. En regroupant ainsi des éléments de l'oeuvre littéraire pour en manifester la cohésion, notre approche aura un caractère nettement synchronique, même si la production littéraire de Jacques Ferron s'étend sur une période de plus de vingt-cinq ans. Il nous a semblé qu'une telle façon de procéder était possible parce que les idées sociales ont peu évolué depuis la publication de la première pièce de Ferron en 1949. Néanmoins, nous tiendrons parfois compte de l'évolution de certaines idées. L'essentiel de notre propos demeure toutefois de dégager les réseaux que forment les idées sociales dans l'ensemble de l'oeuvre de Jacques Ferron.

* * *

Il suffit de rappeler les grandes lignes de la vie de Jacques Ferron pour y découvrir l'origine de la vision sociale qui anime son oeuvre littéraire. Il y a en effet dans la vie du docteur Ferron d'innombrables éléments qui annoncent et préparent l'oeuvre littéraire. Lorsque Ferron commente sa vie, il s'agit d'une sorte de "journal" des écrits d'imagination, et ce sont précisément les expériences de Jacques Ferron qui servent de tremplin à l'écriture.

Né le 20 janvier 1921 à Louiseville, comté de Maskinongé (lieu qui se déploiera dans la "géographie" fononienne), Jacques Ferron a subi des influences familiales déterminantes. Son père, Alphonse, est issu d'une famille terrienne venue de Normandie et établie au Québec depuis des générations. Le premier ancêtre, qui remonte au régime français, travaillait aux Forges du Saint-Maurice et vivait près de Yamachiche dans la paroisse de Saint-Léon-le-Grand. Si les origines paternelles de Jacques Ferron évoquent l'importance de la continuité historique et de la mémoire héréditaire, tout n'en est pas pour autant valorisé. Le grand-père paternel, par exemple, représente ce que Ferron appelle "la main d'oeuvre familiale": issu d'une famille de douze enfants, le grand-père se vantait du "miracle" de ses propres douze enfants.

Le père de Jacques Ferron a eu une influence marquante — négative du point de vue personnel, positive en tant que catalyseur pour l'oeuvre littéraire —

sur son fils. Juste avant la crise économique, les Ferron sont en pleine ascension sociale: le père est notaire à Louiseville (le type du "petit notable" de province hantera le futur écrivain), croit à la hiérarchie et porte les chaussures cirées et les "lorgnons furieux"¹ de l'ambition. Il était fier de son cheval Linette, symbole de supériorité sociale, et s'enorgueillissait de sa maison à cinq portes sur la grand-rue; il associait succès financier et langue anglaise, arborant le "Red Ensign" canadien et commandant ses chevaux en anglais². De plus, le père de Ferron affichait un anti-nationalisme (que Jacques Ferron aura à surmonter et à dépasser) fondé sur une forme de manichéisme:

A cette époque, c'est-à-dire durant les années trente, mon père divisait la société en deux castes, la caste solaire, la sienne, plutôt païenne et anglo-mane, dont la couleur était le rouge, et la caste lunaire, plutôt romaine et nationaliste, dont la couleur était le bleu.³

Alphonse Ferron était également secrétaire du Conseil de comté de Maskinongé aux confins de Yamachiche: "J'ai vu mon père organiser les élections dans Maskinongé, voire dans Berthier, pour le compte du grand parti libéral, pour le sien, pour celui de sa famille, les confondant tous trois avec conviction, ingénuité, profit, satisfaction"⁴. "Malade des alcools"⁵, le père jouissait

1. La créance, dans Les confitures de coing, Parti pris, 1972, p. 247.

2. Ibid., p. 254.

3. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I. Leméac, 1975, p. 40-41.

4. Ibid., p. 159.

5. Jacques Ferron, Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, dans Les confitures de coing, p. 313.

du "patronage des ponts des îles de Berthier"⁶, critiquant toujours les pauvres, le suffrage universel qui "donnait à la canaille la balance du pouvoir"⁷. Dépensier, il a finalement fait banqueroute, mais non sans avoir su se servir des compagnies d'assurance pour sauver la famille, au lendemain même de sa propre mort. Ferron, marqué sans doute par les souvenirs de son enfance, fustigera les notables imbus d'eux-mêmes, tel Nérée Beauchemin, type de l'écrivain mondain, éloigné des préoccupations des petites gens, s'offrant "à la vénération"⁸ de ses compatriotes. En fait, Jacques Ferron ne semble admirer chez son père que le caractère mécréant.

La mère de Jacques Ferron, Adrienne Caron, née dans une famille qui comptait trois députés, constitue, malgré cet héritage familial peu recommandable par rapport à la satire que fait Ferron de la politique, une force profondément bienfaisante et instructive. Etrangère à toute ambition sociale, elle souffrait par contre d'un mariage typiquement ferronien:

Ils s'étaient mis en mariage de bonne foi, globalement si l'on peut dire, pour la bagatelle, pour la formalité, pour le sacrement, pour tout. Ils prirent la panacée universelle, burent le philtre d'amour béni par les prêtres, vénéré par tous les fidèles du comté de Maskinongé, et se trouvèrent appariés, accotés comme des je ne sais quoi, qui, dans le but d'arrondir le royaume de Dieu et de lui donner toute la terre, avait dépassé les bornes et empiétait sur le domaine du Diable.⁹

6. Ibid., p. 272.

7. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 41.

8. Jacques Ferron, La créance, dans Les confitures de coing, p. 239.

9. Ibid., p. 255.

Nous retrouverons ce même type de mariage de raison dans notre chapitre sur l'amour. La mère, éduquée par les Ursulines de Trois-Rivières, a de plus servi de modèle à ces femmes de l'oeuvre littéraire gardant "des coins sombres, l'empreinte des Ursulines et de la robe noire"¹⁰. Le chanoine Elizée Panneton (il s'agit de l'abbé Elisée Panneton de Trois-Rivières, ordonné prêtre par Monseigneur Laflèche en 1888), ami de la mère de Jacques Ferron, était un "saint qui pourtant n'apprit que la résignation"¹¹. Grand faiseur de salamalecs, Panneton est sûrement à l'origine du type du prêtre funambulesque, tel Monseigneur Cyrille du Ciel de Québec, à qui la naïveté populaire attribuait des miracles.

Signalons aussi que la mère de Ferron avait beaucoup de talent artistique. Elle peignait admirablement le paysage de Maskinongé, "pays du vaste monde auquel on accédait grâce aux océans sur de grands paquebots"¹² (un de ses tableaux, intitulé "Le bout du monde" et montrant les douces sinuosités de la Rivière du Loup, est accroché dans le bureau du docteur Ferron et réapparaît dans La nuit). En même temps, la mère représente, comme le père, la continuité historique, faisant partie d'une vieille famille québécoise qui s'était fixée dès le dix-huitième siècle à Yamachiche. L'écrivain Jacques Ferron reviendra souvent à sa mère, atteinte précocement de tuberculose, car

10. Ibid., p. 251.

11. Jacques Ferron, Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, dans Les confitures de coing, p. 282.

12. Ibid., p. 289.

il l'a vraiment aimée d'un amour qui contraste avec l'amour hypocrite du couple ferronien. C'est à la suite de la mort de sa mère (elle n'avait que trente-deux ans) que Jacques Ferron décide de ne pas suivre les chemins paternels de l'ambition, bref, de ne pas devenir avocat. La disparition de sa mère poussera Ferron à réfléchir sur le sens de la mort et sur le rôle du médecin (la mort aura le même effet lorsque la soeur de Ferron, Thérèse, succombera à une tumeur cérébrale en 1948 et que Ferron aura lui-même un infarctus la même année). Il n'oubliera pas non plus, lors des funérailles de sa mère, le cortège funèbre où les médecins du comté se prévalaient de leur droit de préséance, où il n'y avait en fait qu'un seul médecin humble et digne, le docteur Hart¹³.

Le grand-oncle maternel de Jacques Ferron, Monseigneur Charles-Olivier Caron, né à Louiseville en 1816, aumônier des Ursulines et supérieur du séminaire de Trois-Rivières, se faisait remarquer par son pointillisme cérémonieux¹⁴. Un autre oncle évoque l'univers de tractations politiques qui répugne à Ferron. Cet oncle, "p'tit député qui n'avait pas d'autre politique que de rendre voies d'eau navigables toutes les petites rivières de Berthier-Maskinongé, (...) organisait des partouzes pour les ingénieurs du ministère. La prouesse dont il était le plus fier avait été de faire déclarer navigable un ruisseau à crapauds, dans le bas de Saint-Culbert, que chaque été du

13. *Ibid.*, p. 294-299.

14. *Ibid.*, p. 301. Monseigneur Caron du Saint-Elias, protonotaire apostolique qui porte d'éclatants souliers aux boucles dorées, devient un orateur hors pair parlant éloquentement des rivières du pays.

bon Dieu asséchait. De la sorte il obtenait pour son comté pas mal d'argent d'Ottawa"¹⁵. Jacques Ferron nous montrera d'autres "petits députés" qui trouvent un malin plaisir à la rouerie à l'endroit des plus puissants de la politique.

Plusieurs personnes de la famille immédiate de Jacques Ferron reprendront vie comme types récurrents de l'oeuvre littéraire. La grand-mère maternelle, conteuse merveilleuse¹⁶, incarne le type de la femme soumise à son mari. C'est en connaissance de cause que Ferron animera ses propres Ursulines, car les trois soeurs de son grand-père maternel, Louis-Georges Caron, étaient de cet ordre religieux. Le grand-père est également associé à l'univers politique. Grand buveur de bière, boisson du peuple par opposition au whisky des notables, il demeure pourtant suspect, fréquentant le sénateur Legris, précurseur des "petits sénateurs" corrompus, et affichant son sentiment de supériorité au moyen de sa jument Flambard. Les chevaux, signe de snobisme, trottaient un peu partout dans l'enfance de Ferron. Rappelons enfin que Louis-Georges Caron fréquentait les bordels¹⁷ qui deviendront ironiquement, dans l'oeuvre littéraire, des endroits sympathiques avec une fonction de libération sociale et de prise de conscience nationale.

Un des oncles de Jacques Ferron, conteur inépuisable, se disait anti-

15. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 169.

16. C'est Jean-Pierre Boucher qui relate ce fait, dans Les contes de Jacques Ferron, L'Aurore, 1974, p. 22.

17. voir Jacques Ferron, La créance, dans Les confitures de coing, p. 247-248.

clérical¹⁸ et a sûrement influencé la pensée religieuse de son neveu. L'oncle Maxime, quant à lui, était aux antipodes de son frère mécréant: c'était un fier zouave pontifical. Un autre oncle, Claude, qui s'était fixé à Lowell, en Nouvelle-Angleterre, représente, tout comme une cousine de Ferron qui habite Toronto, le type de l'exilé¹⁹. La tante Irène, pour sa part, incarne la femme idéale, libre, et non soumise à un mari dominateur. Infirmière emportée prématurément par la tuberculose, elle était une vagabonde, une vraie "gypsy"²⁰, seule "demoiselle sans chaperon" de Louiseville. Reparaîtront également dans l'oeuvre littéraire deux autres tantes: Mère Marie-de-Jésus, poétesse manquée, muselée par une déchirure intérieure causée par le principe du péché; Mère du Saint-Esprit, victime d'une moralité catholique sévère qui traumatisera les femmes aspirant vainement à être des "tante Irène".

A Louiseville, le jeune Jacques baignait dans ce qui allait être un des principaux éléments structurants de son oeuvre: le "manichéisme social". D'un côté, il y avait les gens du "petit village", les travailleurs de la scierie locale, les sans-le-sou comme Madame Théodora dite la diablesse, femme fascinante par sa verve et par ses baumes magiques, à la fois type du

18. voir Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Cambell, p. 269.

19. voir Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 187.

20. voir Jacques Ferron, Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, dans Les confitures de coing, p. 291.

guérisseur, du sorcier et du démuné appelé par dédain "magoua"²¹; de l'autre côté, le "grand village" pour les notables tel que l'oncle Omer, maire de paroisse et ennemi juré des "magouas":

Un de mes oncles, gros habitant, maire de la paroisse, président d'une coopérative linière, aurait eu à pénétrer dans la filature où se trouvait entreposé son lin. Mais il lui aurait fallu avoir l'autorisation des grévistes: —"Moi, demander une permission à des Magouas? Jamais!" Il était vieux et chacun se dit: "Pauvre Omer!" Il mourut peu après. On lui fit fête. Le cortège funèbre avait bien deux milles de long. —"Si Omer voyait ça, il serait sûrement content d'être mort!" C'était le Québec manichéen et grand-villageois qu'on enterrait.²²

La topographie de Louiseville en dit long sur la stratification de la société. Louiseville est bornée au nord par la "traque du Cipiar"²³, à l'ouest par la Petite rivière, à l'est par la belle Rivière du Loup, et au sud par les deux cimetières aboutés, celui des Canadiens français et celui des étrangers. Par-delà les cimetières se situe le bas de l'échelle, le petit village des Magouas, "sous-prolétaires agricoles depuis que le Moulin était fermé, exclus de l'état de grâce louisevillien"²⁴. Les rivières, les cimetières, le merveilleux lac Saint-Pierre, "mer des Sargasses" aux algues

21. voir Jacques Ferron, La créance, dans Les confitures de coing, p. 245. Ferron nous signale par ailleurs qu'un Magoua est un nom qu'on rencontre encore à Pointe-Claire, près de Roberval, où il s'applique aux Montagnais. Au même endroit, la partie "la plus pauvre du petit-village se nommait souvent petit-Canada, petit-Montréal" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 90).

22. Jacques Ferron, "Le Québec manichéen", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 93.

23. Jacques Ferron, La créance, p. 235.

24. Ibid., p. 238.

vertes et brunes, et le beau cerisier au bout du parterre, amélanchier tutélaire en puissance, font rêver et ont leurs légendes qui inspireront Ferron, mais la grand-rue des notables ne fait que souligner les "inégalités de fortune et de condition, propres à tout théâtre"²⁵. Dans l'église, "le théâtre se trouvait réfléchi sur lui-même, spectacle du spectacle, la hiérarchie se reformait avec une grande allée qui correspondait à peu près à la Grand-rue"²⁶.

Jacques Ferron passera par plusieurs écoles dirigées par des communautés religieuses qui deviendront familières au lecteur. Au Jardin de l'Enfance des Trois-Rivières, c'étaient les Filles de Jésus (après la mort de sa mère, Ferron sera pensionnaire chez les mêmes religieuses), puis ce seront les Frères de l'Instruction chrétienne:

Les frères de l'Instruction chrétienne et les Filles de Jésus(...) ne pouvaient pas souffrir le Siècle des lumières, Voltaire et l'Encyclopédie, ils avaient donné au mot raison un sens péjoratif. Trouvait-on à redire contre le frère Bertin ou la soeur Albertine qu'on raisonnait. C'était là une grave accusation qui pouvait vous emmener jusqu'au bureau du Directeur ou de la Directrice, d'autant plus grave que vous aviez raison. J'ai cru remarquer alors que le frère avait une préférence pour la strappe et la soeur pour le bâton.²⁷

Chez les Jésuites, au Collège Jean-de-Brébeuf, Ferron boude les auteurs

25. Ibid., p. 235.

26. Ibid., p. 236.

27. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 152.

consacrés (La Mennais, Lacordaire, Veuillot) et lit les "mauvais livres" (surtout Ibsen, Alain, Valéry et Sartre). Nous trouverons plus tard chez Ferron des thèmes ibseniens par excellence: satire de la bourgeoisie, du mariage et de la volonté de puissance; l'homme vu comme un orphelin; l'histoire nationale servant d'inspiration. Quant à Alain, Ferron a lu Le citoyen contre le pouvoir²⁸ et a vivement apprécié chez le philosophe français la recherche incessante de la vérité, le refus d'absolus, la condamnation de politiciens corrompus, de psychiatres et d'économistes qui se prennent pour des dieux. Le docteur Ferron a appris par coeur Le cimetière marin²⁹. En fait, plusieurs préoccupations valéryennes rappellent les obsessions de Jacques Ferron: retour au paysage de l'enfance (au cimetière de Sète dominant la Méditerranée, comme Ferron retournant à ses deux cimetières, protestant et catholique); allusions aux personnages historiques et mythologiques; refus de méditer passivement sur l'éternité alors que l'action reste la seule ressource de l'homme — "Le vent se lève!... il faut tenter de vivre"³⁰, écrit Paul Valéry, à la fin du Cimetière marin. Jacques Ferron lira énormément, cherchant toujours le mot juste, consultant le Littré et fouillant avec

28. Alain, Le citoyen contre le pouvoir, éd. du Sagittaire, 1926, 235 p. Ferron se réfère à Alain dans Escarmouches, la longue passe, t. II p. 149.

29. C'est à Jean Marcel que Ferron a avoué avoir appris le poème par coeur (voir Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, éd. du Jour, p. 27).

30. Paul Valéry, Le cimetière marin, dans Poésies choisies, Librairie Hachette, 1952, p. 85.

curiosité de vieilles encyclopédies tel le Dictionnaire de cas de conscience³¹ qui renferme des renseignements sur l'écriture sainte, sur la liturgie, les hérésies, l'Index, les ordres religieux, les vices et les vertus. Dans Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane³², l'écrivain découvre d'autres détails sur la vie des hommes de l'Eglise, sur les guerres religieuses; chez Bayle³³, Ferron découvre un homme tolérant qui condamne le manichéisme traditionnel de l'Eglise. Les Moeurs des sauvages américains comparés aux moeurs des premiers temps³⁴ permet à Ferron d'étudier la religion, le gouvernement, l'institution du mariage, l'éducation et le folklore des Indiens. Quant aux livres auxquels Jacques Ferron se réfère d'une façon plus évidente dans son oeuvre littéraire, nous verrons comment, d'oeuvre en oeuvre, ils constituent l'un des axes de sa vision sociale.

Au "Brébeuf", Jacques Ferron rencontre de futurs hommes politiques comme Pierre Elliott Trudeau (qui "typifiera", dans l'univers littéraire, l'assimilation par le fédéralisme), des Canadiens français de l'Ouest (la notion du pays se rétrécira au contact des Canadiens français hors Québec)³⁵. Il commence à réfléchir sur l'identité nationale à cause des "étudiants de ce collège pour jeunes gens de bonne famille [qui] faisaient profession

31. Jean Pontas, Dictionnaire de cas de conscience, Migne éditeur, 1847, 2 vol.

32. Louis Moreri, Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, La Compagnie, 1718, 7 vol.

33. Pierre Bayle, Dictionnaire historique et critique, éd. sociales, 1974, 236 p.

34. Joseph-François Lafiteau, Moeurs des sauvages américains comparés aux moeurs des premiers temps, Saugrain l'aîné, 1924, 2 vol.

35. voir Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 59.

d'internationalisme et considéraient la scène locale comme méprisable"³⁶. L'étudiant rebelle est renvoyé du "Brébeuf" pour indiscipline: il était allé voir les ballets russes! Son vrai maître était le père Bernier, grand orateur qui l'initia à la philosophie d'Alain et qui fit lire à son élève les Contes des mille et une nuits où Ferron découvrit un esprit d'enfance et de fantaisie qui sera la tonalité même de son oeuvre. Jacques Ferron termine son cours classique "au Collège de l'Assomption avec Pierre Laporte, son bérêt basque sur la tête, toujours fâché, qui [1]' engueulait parce qu' [il] n' [était] pas nationaliste"³⁷, nationaliste dans le sens de l'Action française et non dans celui du patriotisme tel que Ferron le définira dans son oeuvre littéraire.

En 1939, Jacques Ferron commence ses études de médecine à l'Université Laval. Etudiant brillant et dynamique (premier prix en anatomie, président du cercle Laennec), Ferron se fait par ailleurs connaître comme un individu "nonchalant"³⁸, peu convaincu des mérites du médecin dans la société. En

36. Jacques de Roussan, Jacques Ferron, Les presses de l'Université du Québec, 1971, p. 72. De Roussan ajoute aussi que Brébeuf était un "excellent théâtre d'observation pour le futur écrivain qui put alors prendre la mesure d'une société où il côtoyait un Simard de Sorel ou tel autre — aristocrate européen — qu'il prenait en pitié à cause de la survivance artificiellement entretenue de sa noblesse. Il apprit ainsi à ne pas s'en laisser imposer par tous ces gens qui — par la richesse ou par le sang — auraient pu l'épater" (Jacques Ferron, p. 14).

37. Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, éd. du Jour, 1973, p. 212.

38. "Je fus assez nonchalant dans mes études à la Faculté" (Jacques Ferron interviewé par Jean Marcel, dans Jacques Ferron malgré lui, p. 18). Ferron était "nonchalant" (indifférent) en ce qui concerne le prestige d'être médecin, mais il était par ailleurs un étudiant dévoué, curieux de tout connaître.

fait, il admirait un seul professeur qui s'intéressait plus à la condition globale du patient qu'aux pilules, le docteur Berger.

C'est à Laval qu'il rencontre Madeleine Thérien, étudiante en droit qu'il épouse en 1943 et dont il aura une fille, Anne surnommée Chaouac ("vocable gaspésien signifiant chenapan"³⁹, qui sera repris dans plusieurs oeuvres). Madeleine Thérien est communiste et Ferron le sera lui aussi, moins par conviction que par réaction contre le nationalisme théocratique de l'époque. Mais ce mariage ne réussit pas. Cinq ans après son premier mariage, Jacques Ferron épousera Madeleine Lavallée dont il aura trois enfants, Marie, Martine (ce dernier nom renaîtra dans l'oeuvre littéraire) et Jean-Olivier (prénom du docteur Chénier, "héros" de l'histoire nationale que Ferron ressuscitera).

Reçu médecin en 1945, le docteur Ferron devient le "capitaine" Ferron de l'armée canadienne: "A Vernon, Bici, je faisais mon basic training"⁴⁰, nous confie-t-il. Ce "training" lui fera voir les vestiges d'un "Indian village"⁴¹ (les Amérindiens renseigneront le lecteur du grand texte ferronien sur la perte d'identité québécoise et sur le déferlement capitaliste). Ferron y apprendra aussi que l'anglais règne en maître au Canada. Le capitaine Ferron est ensuite transféré au camp Utopia à la Baie de Fundy, puis à Fredericton: "L'armée m'a quand même appris le Canada. Le printemps suivant, soit

39. Jacques de Roussan, Jacques Ferron, p. 14.

40. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 86.

41. Ibid., p. 87.

en 1946, je remontai du camp Utopia, sur la Baie de Fundy, à Fredericton qui est une petite ville dont toute l'industrie consiste en une université, un parlement et une douzaine d'églises, industrie propre, sans fumées, sous de grands arbres séculaires"⁴². C'est là qu'un Québécois peut comprendre que l'Acadien vit dans un non-pays, ou plutôt dans un "sous-pays": "A la fin de la guerre j'étais à Fredericton, médecin de l'armée: des Acadiens, qui n'étaient pas plus fous que vous et moi, avaient été classés M 3 parce qu'ils ne parlaient pas anglais. La seule façon de sauver nos minorités: nous sauver nous-mêmes"⁴³. Le docteur Ferron accompagne une Souriquoise dans le village indien de Denver, de l'autre côté de la rivière Saint-Jean:

Cette réserve formait une sorte de petite société des nations. La nuit, il y régnait une extraordinaire liberté. Le jour, c'était un petit village misérable où l'on accédait par des sentiers.

Denver, de l'autre côté de la rivière, contribuait pour beaucoup à l'ambiance carolinienne de Fredericton. Il lui fournissait la domesticité, mais surtout il s'opposait à cette capitale comme la nuit au jour, le diable au bon Dieu, la licence à la contrainte. Dans un monde manichéen qui fut longtemps le propre de l'Amérique du Nord, cette opposition est fondamentale. Le Québec n'y a pas échappé. Ce fut même à Fredericton que j'ai compris le Louiseville de mon enfance.⁴⁴

En 1946, le docteur Ferron reprend contact avec son pays en s'établissant successivement à Petite-Madeleine et à Rivière-Madeleine. C'est ainsi qu'il se familiarise avec d'admirables conteurs: "J'ai choisi la Gaspésie parce que j'ai fait mes études médicales à l'Université Laval à Québec, et

42. Ibid., p. 87.

43. Ibid., p. 21.

44. Ibid., p. 88-89.

que j'avais noté une différence entre les gens du Haut-Québec et les gens du Bas-Québec, et qu'il me semblait que les gens du Bas de Québec avaient meilleure allocution, plus d'esprit; ils étaient plus parlants. Alors j'ai décidé de m'installer dans le Bas de Québec. J'aurais voulu aller aux Iles-de-la-Madeleine, mais c'était impossible de s'y rendre en automobile. Alors je suis allé m'établir à Rivière-Madeleine par le goût de l'assonance, de la rime⁴⁵. Le médecin dessert la côte sur une distance d'environ soixante milles. Le folklore gaspésien le fascine et il commence à écrire des contes.

En 1949, Duplessis apprend que le docteur gaspésien parle contre les "bleus": du coup, l'allocation mensuelle de cent dollars est coupée. Démuni, notre auteur doit donc quitter malgré lui la Gaspésie. Il ouvre un cabinet à Montréal au coin des rues De Fleurimont et Saint-Hubert dans un quartier ouvrier qui n'a jamais eu de médecin. Les patients n'affluent pas et le docteur profite de son temps libre pour écrire sa première pièce de théâtre. Sans le-sou, il demande à servir en Corée, mais ne réussit pas à l'examen médical: il est tuberculeux. Viennent ensuite deux mois passés au Royal Edward Laurentian Hospital à Sainte-Agathe. La discipline de cet hôpital, où domine l'anglais, même en plein territoire québécois, étouffe Ferron (les asiles et les hôpitaux seront des prisons chez l'écrivain).

Se fixant par la suite sur la rive sud du Saint-Laurent à Ville Jacques-Cartier, ville champignon et ouvrière, le docteur Ferron commence à soigner

45. Jacques Ferron, dans Yves Taschereau, Le portuna, la médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, p. 108.

le peuple arrivant de tous les coins du pays, et l'écrivain Ferron reçoit le choc de fréquenter des "conteurs" déchus, courbaturés par le travail, et qui se transformeront, dans son oeuvre, en des Mithridate "robineux".

Après dix-sept ans de pratique générale, le docteur décide de s'occuper d'enfants arriérés au Mont-Providence (institution qui, par le pouvoir de l'imagination, deviendra un hôpital fictif, le Mont-Thabor) tout en gardant son bureau à Ville Jacques-Cartier. Le monde des psychiatres lui répugne de plus en plus. Au printemps de 1970, Ferron déménage du Mont-Providence à Saint-Jean-de-Dieu où il reste deux ans, puis ouvre finalement un cabinet de consultation à Longueuil, sur le chemin de Chambly, reprenant contact avec le monde ouvrier, à l'endroit même où le patriote Viger, qui circulait dans l'oeuvre ferronienne bien avant que le docteur ne s'établisse à Longueuil, fut libéré des dragons de Colborne.

Outre les influences que la vie familiale et professionnelle a pu avoir sur Jacques Ferron, un bref rappel des activités politiques de l'auteur constitue une autre façon de s'initier aux idées sociales qui parcourent l'univers littéraire.

Jacques Ferron est un pacifiste pour qui toute guerre impérialiste relève de ce qu'il appelle, par hyperbole, du "nazisme" le plus aberrant. En 1954, il est directeur du Congrès canadien pour la paix. Partisan du communisme dès 1947, Ferron veut bien croire aux mérites du parti communiste, mais avoue que c'est surtout la rencontre avec sa première femme qui l'a converti au communisme. A vrai dire, la politique ne l'intéressait guère. Alors qu'il était étudiant à Laval, Ferron faisait des discours pour le

libéral Fernand Choquette, non par conviction, mais tout simplement pour payer ses études.

En 1945, Fred Rose, candidat du Parti progressiste ouvrier, est élu dans le comté ouvrier de Cartier. A cette époque, l'idée d'un parti politique qui éveillerait la conscience des ouvriers plaît beaucoup à Jacques Ferron et fera plus tard son apparition dans l'oeuvre littéraire.

En 1949, Ferron participa à une manifestation contre le Pacte de l'Atlantique-Nord et il est amené par la police au poste numéro quatre de la rue Ontario (scène recréée dans La nuit). Le démembrement du parti communiste effectué par Maurice Duplessis, Louis Saint-Laurent et Hal Banks soulèvera l'ire du docteur Ferron, mais, en fin de compte, le communisme "canadien" était précisément cela: canadien et très peu québécois, très peu enraciné dans le milieu. Ainsi Ferron quitte-t-il le parti communiste. De 1954 à 1960, il milite au sein du Parti social démocratique. Il est même candidat défait de ce parti aux élections partielles de 1955. Il commence à développer ses idées sur le socialisme en écrivant dans La revue socialiste. Mais il y éprouve encore une déception politique: le socialisme appartiendrait surtout aux anglophones⁴⁶.

Désabusé par la politique, Jacques Ferron fonde en 1963 le Parti rhinocéros, parti fédéral de la dérision pour un pays "d'une mare à l'autre" (devise du parti). Le chef du parti, l'Éminence de la Grande Corne, est candidat défait aux élections partielles fédérales en 1964; un an plus tard,

46. voir Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 36.

il se présente contre les Libéraux de Lester Pearson, puis il recommence la "chasse électorale"⁴⁷ (le rhinocéros appartient bien plus à la fable ferro-nienne qu'à la vraie politique) en 1968, en 1972 et en 1979 contre le "gibier" de Pierre Trudeau, mais le rhinocéros continue d'être battu.

Pendant la crise provoquée par le Front de libération du Québec en 1970, on perquisitionne chez Ferron. Puis, revirement total, Maître Ducros, ex-lieutenant de Claude Wagner (transformé en "taupin" Wagner dans La nuit et en "Tom" Wagner dans L'amélanchier), lui demande d'aller rejoindre le caporal Gaboury pour négocier la reddition des frères Rose et de Francis Simard (ce sont les Rose qui avaient demandé que le docteur Ferron soit leur négociateur).

En dernière analyse, la politique intéresse moins Ferron que l'idée d'un pays. Les fluctuations politiques de l'auteur, le refus du "parti" en tant que parti, apparaîtront dans son oeuvre, mais c'est surtout la présence — à la fois fantaisiste et concrète, légère et sérieuse — des "ogres" de l'injustice et de ceux qu'il considère comme les faussaires de l'histoire nationale qui préoccupe Jacques Ferron.

* * *

47. Le Parti rhinocéros, programme, L'Aurore, 1974, p. 10.

Les textes polémiques repris dans Escarmouches, la longue passe, les réflexions politiques, sociales et littéraires faites dans l'"arrière-cuisine"⁴⁸ ferronienne, ainsi que le rappel biographique dans La créance, nous ont aidé à étoffer notre étude de l'oeuvre de fiction, à résoudre plusieurs énigmes des écrits plus spécifiquement littéraires, mais c'est surtout dans l'optique de l'ensemble de l'oeuvre littéraire que nous étudierons les idées sociales. Nous demeurons convaincu, avec le critique Jean Marcel, de la nécessité de prendre cette oeuvre "d'un seul tenant, comme si elle ne constituait qu'une seule et même phrase, prolongée à l'infini"⁴⁹.

Dans notre étude, nous avons cru bon de ne pas prendre en considération les différences entre les genres littéraires, car c'est l'idée seule qui nous intéresse ici. Dans la même veine, nous ne commenterons pas les différentes versions d'une même oeuvre, nous contentant plutôt d'intégrer les éléments de telle ou telle version dans l'organisation globale des idées sociales.

L'oeuvre littéraire de Jacques Ferron présente un nombre restreint de préoccupations sociales. Chaque idée est cependant liée à l'ensemble de l'oeuvre et s'y inscrit dans un vaste réseau qui confère aux romans, aux

48. Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine. Bien que l'auteur intitule douze des quarante-trois chapitres "Historiettes" (titre qui laisse entendre la dimension pittoresque, spirituelle, grivoise et fantasque que l'auteur a conférée à ses véritables Historiettes), il s'agit surtout de commentaires anecdotiques, dépourvus des quatre qualités précitées de la vraie historiette, sur des auteurs, sur des personnages historiques et sur la société québécoise en général, commentaires que nous intégrons au besoin à notre étude.

49. Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, p. 207.

contes et aux pièces de théâtre une dimension qui déborde les limites des
 50 genres . Les idées ferroniennes forment ainsi une structure unificatrice, élaborée systématiquement et privilégiant une optique globale. Le lecteur, sans cesse frappé par la présence de ce qu'on pourrait appeler le "réfèrent" dans l'oeuvre de Ferron, voit s'y développer une attitude fondamentale à l'égard de la société.

50. Les commentaires de Jean Marcel sur la thématique ferronienne s'applique également à l'élaboration des idées de l'auteur: "Tous ces thèmes, à la fin, dans l'oeuvre de Ferron, finissent par se recouper pour ne plus former, par un contrepoint savant, qu'une seule et même mélodie. C'est elle que l'on entend, comme un leitmotiv sans cesse repris, dans chacun des chapitres du grand livre de Ferron; c'est par elle que l'oeuvre assume à la fois son unité et son intégrité. Comme une flamme sous le boisseau, elle renaît sans cesse, sourde parfois, flamboyante souvent, néanmoins vigilante toujours, assurant la permanence du lyrisme qu'elle attise à chaque nouvelle flambée" (Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, p. 193).

1.

L'amour

Dès ses premières oeuvres, les personnages de Jacques Ferron butent continuellement contre les principales caractéristiques ferroniennes de l'amour: l'illusion, le mensonge, la rupture. L'homme et la femme y semblent destinés à ne jamais se rejoindre. Il est significatif que dans sa toute première pièce de théâtre, L'ogre, écrite en 1948, le dramaturge crée un palmier qui symbolise l'amour impossible. Le Manchot et sa "petite juive" vivent le "malentendu" qui caractérise ce que l'homme appelle d'habitude une "histoire d'amour". Attachés à un palmier durant la nuit, les deux personnages croient s'aimer. Mais l'amour s'avère aveugle, "nocturne". Le jour, lorsqu'ils veulent s'aimer et parler de leur amour, l'homme et la femme ne parlent même plus le même langage: "Le jour nous avait rendus étrangers; nous ne parlions plus la même langue"¹. L'union du couple serait donc impossible car, pour reprendre le langage métaphorique de Jacques Ferron, "on reste toujours avec un palmier sur la tête"². En fait, l'homme et la femme seraient aussi séparés que la rive gauche et la rive droite de la Seine (La barbe de François Hertel).

Cas typique, Elizabeth, de La tête du roi, n'arrive pas à aimer d'amour

1. Jacques Ferron, L'ogre, Cahiers de la File Indienne, 1949, p. 68.

2. ibid., p. 29.

et d'amitié. Dans le couple séparé du Cheval de Don Juan, la femme rêve à l'"astragale", signe phallique et dérisoire; l'homme se cache derrière l'"armure" de son emploi. Chez Ferron, il arrive très souvent que l'époux ou l'épouse ne commencent ironiquement à s'aimer, c'est-à-dire à penser à s'aimer, qu'après la mort d'un des membres du couple. Amour impossible évidemment, indiquant que l'homme a tendance à s'attacher à l'image qu'il se fait d'un autre et non à la vraie personnalité du partenaire. Pensons ici à la vieille femme de "La mort du bonhomme" qui, regardant son défunt mari reposant dans le cercueil, s'exclame: "Ah, bonhomme, mon bonhomme, si tu avais toujours été (de même, sérieux, propre, tranquille, comme je t'aurais aimé, comme nous aurions été heureux"³. Semblable à cette veuve, le père d'un certain Armour ne vit que pour sa femme morte (Le Saint-Elias). C'est que, dans la vie, l'amour se révèle l'arme du mensonge, un masque, un jeu du chat et de la souris (Le licou). Aucun anneau invisible (aucun hasard) ne peut rendre l'amour immortel (L'ogre), la volonté des astres ne crée pas de Belle au bois dormant (L'Américaine ou le triomphe de l'amitié) et, dérisoirement, le "home sweet home" de la Pénélope de Jacques Ferron ne s'applique qu'aux vaches dans l'étable ("Ulysse", Contes anglais). Décidément, l'amour ne dure pas longtemps, changeant de couleur comme les facettes de la pierre précieuse (L'ogre).

3. Jacques Ferron, Contes (édition intégrale, comprenant Contes anglais, Contes du pays incertain, et Contes inédits), éd. HMH, p. 24.

La fable, dans "Suite à Martine" (Contes anglais), du "veuf au garçon" et du "veuf à fille" vivant sur une île déserte, illustre la solitude du couple et de l'être humain en général: "La solitude est un signe de notre temps. Il n'y a plus d'échanges, il n'y a plus de société. C'est le règne d'un malentendu grotesque, et, dans l'air raréfié le néant frôle le monde" (p. 129). Les deux veufs aux grandes oreilles empêcheront le mariage de leurs enfants, car il y a "des attractions qui mènent aussi bien à la vie qu'à la mort. L'amour est de celles-là" (p. 127). Comme dans les premières pièces de Jacques Ferron, le thème clef de la fable est l'impossibilité des "échanges" et de l'harmonie entre l'homme et la femme. Les amants, tels Roméo et Juliette, ne se retrouvent que dans la mort: "Le cortège nuptial se perd dans les broussailles, c'est le cortège funèbre qui le remplace" (p. 128).

L'amour dans l'oeuvre de Ferron évoque inévitablement la prison et la procréation. La femme y est surtout une servante qu'on achète ("Servitude", Contes du pays incertain). La femme d'Auguste se débat dans une volière ("La sortie"), la femme anonyme de Baron perd sa liberté, son identité et sa raison d'avant le mariage (Les roses sauvages). Parfois, mais bien rarement, c'est l'homme qui devient le "vassal" d'une femme "couraillouse" (Le Saint-Elias), de ce que Ferron appelle par dérision une "Amazone-ogresse" serrant ses chaînes (L'ogre). La jalousie règne dans l'univers de l'amour, faisant des deux membres du couple un ogre ou une ogresse.

Parce que le mariage ne serait qu'une "bête et humaine accointance"⁴,

4. Jacques Ferron, Papa Boss, Parti pris, 1966, p. 110.

il est bien normal que l'amour se présente comme une expérience bestiale, qu'Agnès associe l'amour aux "mérites" du tapis moussu, (Le dodu), que l'Hôtelière protège contre le vieux monstre gâteaux de l'amour "cannibalesque" servi sur la table (Tante Elise ou le prix de l'amour). Les "bêtes" humaines se rendent "cocus" ("Bêtes et mari", Contes anglais), s'ébattent comme une otarie attendant la mort ("L'otarie", Contes anglais); même le petit chaperon rouge se fait presque violer. ("Le petit chaperon rouge", Contes anglais). Le mari, unique "méridien" de la maison, bafouille des mots d'amour avant le "viol" rituel de sa femme; en dernière analyse, le mariage est un bordel, et le bordel est l'"unique tenancière de l'oeuvre de chair"⁵. Le "putanat" règne partout chez Ferron; le viol organisé se pratique quotidiennement dans les maisons (Cazou ou le prix de la virginité), l'amour social étant un "frottement épidermique"⁶ projeté par le "marshall McLuhan"⁷. Maternités créant des maris saouls et des femmes enlaidies ("Martine", Contes anglais), "incestes" matrimoniaux dans le sens de fausses unions dominées par les hommes, (L'amélanchier), progénitures dignes d'une portée de chiens (La chaise du maréchal ferrant), treize enfants fruits des "petits tapotements" infligés aux Mèlie, voilà des tableaux typiquement ferroniens de l'amour.

Jacques Ferron participe à une "entreprise systématique de dégonflage

5. Jacques Ferron, La charrette, éd. HMH, 1968, p. 15.

6. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 307.

7. Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 111.

des faux mythes"⁸ de la vieille société canadienne-française. Ainsi l'auteur de "L'enfant" (Contes du pays incertain) se moque-t-il du sentiment de culpabilité qu'imposait la société sur le couple sans enfants. Un vieux mari à la barbe longue, ressemblant à un phoque, "finasse" avec la mort et refuse de mourir. Sa femme, à bout de patience, force un peu la dose des remèdes, et avec bonne conscience, car son "bonhomme" a été un "coq inutile", c'est-à-dire un homme stérile. Le moribond meurt enfin, "extrémisé" par le curé, mais non sans avoir aperçu, dans un dernier délire, l'image de sa femme tenant un enfant. Les traumatismes de ce vieillard infécond constituent une satire du mariage abaissé à une fonction de reproduction entre poule et coq. Ferron veut se débarrasser du mythe traditionnel de l'habitant catholique et français, heureux et fécond. La famille de treize enfants, "arche dérisoire" du long hiver québécois, fait faillite ("Le déluge", Contes anglais). L'habitant Noé Cantin se noie (Le ciel de Québec). La ferme du vieux "payen" est depuis belle lurette "en démanche". Le "premier colon à devenir habitant", un "modèle sinon un saint" ("Le vieux payen", Contes anglais), revient sur terre geindre et se lamenter, car l'aîné ne tient absolument pas à l'héritage. C'est donc l'idéologie (la revanche des berceaux) de tout le vieux Québec que Ferron décrit comme étant "en démanche". Il n'y a plus de progéniture pour la famille d'habitants, seulement une perruche bleue assurant une pérennité impossible et dérisoire ("La perruche", Contes anglais).

8. Jean-Pierre Boucher, Les contes de Jacques Ferron, p. 96.

L'habitant Félix Poutré des Grands soleils, ennemi du pays, fait honte avec ses légendaires dix-sept enfants: "Ce n'est pas une famille, c'est de la main-d'oeuvre gratuite"⁹. La plupart des enfants deviennent d'ailleurs des "serviteurs mangeant de la misère à la grandeur de l'Amérique", contemplant leur pays de la "lucarne du Farouest, sur les toits des filatures, aux cheminées du ciel" (p. 146). Félix Poutré, habitant, quitte les autres personnages à quatre pattes, assimilé ainsi aux animaux domestiques dont il faisait l'éloge.

Dans "Le secret", Désiré Cliche habite "la dernière maison du dernier rang dans la paroisse de Saint-Joseph"¹⁰. Un beau jour, un vagabond remercie Désiré de son hospitalité en lui livrant le secret d'une herbe magique qui produit les meilleurs animaux du monde. L'habitant Cliche a désormais des cochons d'une rare venue, mais lorsqu'il donne de l'herbe magique à son fils aîné, Odilon, il le rend malheureux pour le reste de ses jours. L'aîné, fils héritier du vieux Québec, subira une transformation pour le moins inusitée. Odilon passe sa vie, non pas à propager la race, mais à chercher le "secret" d'un billet écrit par une "maquerelle" qui avait vu l'aîné tout nu. Lorsqu'il apprend, à la fin de sa vie, ce que contenait le billet, il meurt le lendemain. Le lecteur devine que le billet disait qu'Odilon avait un pénis en queue de cochon, car Odilon avait déjà gardé dans ses culottes un

9. Jacques Ferron, Les grands soleils, éd. d'Orphée, 1958, p. 146.

10. Jacques Ferron, "Le secret", Amérique française, vol. IX, no 4, juillet-août, 1951, p.33.

goret, nourri comme lui à l'herbe magique. Et la moralité de la "fable"? Le pénis porcin d'un soi-disant indispensable fils aîné représente la fin de l'habitant, "sauveur" de la race relégué dorénavant à la soue.

Chez Ferron, la famille, même si elle reste intacte, est toujours en instance de divorce psychologique. Le père se réfugie derrière sa pipe, la mère s'efface dans la cuisine, et la fille attend le même sort que sa mère, tenant dans sa main le bouquet fané du mariage ("Le bouquet de noce", Contes anglais). Le mari ferronien a tendance à agir comme une brute, creusant un fossé infranchissable entre lui-même et son épouse. Bertrand, bipède à pantalon, profite sans cesse de sa Berthe soumise ("Les rats"). Monsieur Aubertin, orignal autoritaire, "monte" sur sa femme associée à une notre-dame-des-sept-douleurs (Cotnoir). Ailleurs, le lecteur découvre un roi-ogre à l'instinct de béliet forniquant avec sa reine ("La laine et le crin", Contes anglais), un Léon de Portanqueu qui, aussi averti soit-il sur le plan national, devient en amour un "pape brutal" (L'amélanhier). Les femmes que Ferron semble prendre en pitié se soumettent, bon gré mal gré: Madame Haffigan représente la "baisée" de l'âge parcimonieux d'un Québec où la femme obéissait à son mari (Le salut de l'Irlande); Etna est "bornée" par le devoir matrimonial (L'amélanhier); la femme anonyme de la ville se fatigue du sexe mais continue malgré elle à se donner (Papa Boss). Et, ironie tragique, le viol serait, au dire du ravisseur et du juge, la faute d'une femme provocante

(Cazou ou le prix de la virginité).

Le mariage typique de l'univers ferronien est à la recherche d'un amour sécuritaire qui ne fait pas le bonheur. François et Marguerite s'ennuient dans la léthargie et le confort banlieusards (La nuit); le médecin-narrateur de La charrette s'enlise, avec sa femme, dans le "conditionnement social", dans les valeurs bourgeoises; et dans une banlieue huppée de Montréal, Baron pense, à tort, que son joli bungalow assurera le bonheur conjugal (Les roses sauvages).

Souvent l'amour s'achète, ou du moins on essaie de l'acheter. Dans Tante Elise ou le prix de l'amour, l'Hôtel de l'Amour, incarnation de la valeur marchande de l'amour social, est spécialisé en lits de crin, de mousse et d'éponge. "Lui" et "Elle", c'est-à-dire nous tous, acceptent de faire semblant de jouer à l'amour sauvage, à l'amour sur la paille, puisque la vieille tante a promis un héritage considérable à sa nièce si elle fait bien l'amour. L'Hôtelier dit à la tante Elise que le couple a couché comme il faut. Et la pauvre vieille d'exprimer sa gratitude en mourant et en donnant l'héritage. Mais l'Hôtelier a menti. "Lui" et "Elle", intéressés surtout à l'argent, n'ont pas voulu du plancher. C'est l'héritage qu'ils veulent. La morale de Tante Elise ou le prix de l'amour, c'est que "tous les jeunes époux ont une tante Elise"¹¹, un "amour-héritage".

Combien d'autres personnages ferroniens voient l'amour comme une "créance",

11. Jacques Ferron, Tante Elise ou le prix de l'amour, éd. d'Orphée, 1956, p. 33-34.

"se mettant" en mariage "pour la formalité, pour le sacrement", et pour l'argent (La créance, p. 255)! Il y a cette Rose-Aimé qui épousera Ronald, fiancé acheté comme un cheval domptable (Les roses sauvages). Il y a Mithridate II, "créancier" amoureux lui aussi, qui épouse une fille de député pour s'enrichir (Le Saint-Elias). Et n'oublions pas le prestigieux Borduas du Ciel de Québec qui se marie grâce à sa cote d'artiste, synonyme d'une "cote" d'amour, d'un "prix" de l'amour.

Ferron cherche un peu partout à détruire les mythes de l'amour chevaleresque, du marivaudage et de l'amour fou. Pour lui, Don Juan est un séducteur déchu, "gratteleux", et dont la seule "maîtresse" devait être un hongre loufoque (Le cheval de Don Juan). Les Roméo grasseyés comme Monsieur Patate perdent leurs pouvoirs légendaires (Cazou ou le prix de la virginité). Les princes charmants charment, mais par condescendance, non par séduction, un peu comme celui de Papa Boss qui a la dent pointue et le sourire ambigu. L'amour cornélien à la grande épée ne réussit pas non plus, le Mouftan du Dodu se faisant ridiculiser comme un vrai bouffon. Il n'y a plus de rêve "cendrillonnesque", car la pantoufle, transformée par Ferron en une chaussure pour futurs mariés, est trop petite et ne chausse pas (Papa Boss). Le domestique bissexué Grégoire enseigne que l'amour est une chose commune, qu'aimer par la chair est une sottise, qu'aucun amour n'est unique ni absolu:

Vous n'êtes pas le seul à chanter le couplet. Votre belle ici-bas n'est pas l'unique belle. Il en existe tant comme vous et comme elle, qui s'aiment sottement par transport de la chair, que pour un sentiment qui ne vaut pas plus cher, vous n'avez pas le droit d'user

vosre cervelle contre les lois de la sagesse universelle.¹²

En amour, le coeur est une "chose bête", un "muscle" creux qui ne vaut guère plus que "ceux de votre cuisse" (Le licou, p. 16). L'amour fou signifie un "bouillon de démente" (p. 26). Ferron refuse catégoriquement l'amour mélodramatique, grotesque et illusoire de son Dorante¹³. A travers son clairvoyant serviteur, Grégoire, l'auteur rit du "niais qui s'est occis" (Le licou, p. 18) pour sa maîtresse. Grégoire a failli laisser mourir Dorante, son maître-tourtereau: la mort, c'est un "procédé comme un autre" pour défendre l'amour. Il compte froidement les minutes avant que Dorante ne s'achève, trouvant comique la grimace de la mort.

Le grand railleur de l'amour, Dodu, sait que ni l'expression raffinée du sentiment ni les jeux programmés de méprises et de substitutions ne font l'amour, et encore moins le hasard (Le dodu). Jalousie, querelles et ennui sont le prix qu'on paie au nom de l'amour. Les rituels ne garantissent en rien la réussite sentimentale: lait de bouc, danse (Le licou), glissade, baiser volé et moustache envoûtante (Le cheval de Don Juan) ne stimulent que superficiellement.

12. Jacques Ferron, Le licou, éd. d'Orphée, 1958, p. 18.

13. Contrairement aux différents Dorante de Marivaux, le Dorante ferronien n'a pas de dénouement heureux. Le marivaudage est beaucoup plus qu'un jeu chez Ferron: c'est la condition même de l'homme, les malentendus ne se dissipant jamais. La dernière séquence du Dodu, là où les hommes et les femmes se saluent, fait de la pièce une mise en scène du "jeu de l'amour et du hasard" ferronien, jeu mécanique illustrant l'hypocrisie de l'amour pour tout homme et toute femme qui se courtisent. Mais contrairement aux jeux de Marivaux, on ne se démasque pas et l'amour ne gagne pas la partie.

Cheez Ferron, les personnages n'osent presque jamais nommer la bagatelle autrement que par la bagatelle— ou par la patate, la culbute(Cazou ou le prix de la virginité), l'étalon, la jument, les grosses pattes(La tête du roi), la réciproque(La barbe de François Hertel), la rigolade("Suite à Martine", Contes anglais); parfois on aime s'arrimer, faire ça, "s'ammancher la pitoune"(Le ciel de Québec), enlever tout le plumage(Le licou), appareiller(Le salut de l'Irlande), jouer avec la "guerlite"(La nuit; "L'Américaine ou le triomphe de l'amitié"), se faire enguirlander, passer à la casserole, faire tourner la grand'roue du moulin(La chaise du maréchal ferrant), avoir la démangeaison(La nuit; Le cheval de Don Juan; Le dodu), recevoir les petits tapotements("Mélodie et le boeuf", Contes du pays incertain), prendre l'astragale entre les reins(Le cheval de Don Juan), remuer ça, toucher le périmètre(L'ogre). Tout ce vocabulaire pittoresque est dévalorisant et fait rire le lecteur. L'amour est bestial chez Ferron, tout le contraire des expressions inoffensives utilisées par les personnages.

Assez curieusement, c'est surtout grâce à une "guidoune" que certains personnages ferroniens connaissent une sorte d'amour. On ne les entend jamais dire "Je t'aime", mais une nuit passée avec une putain peut quand même procurer du plaisir et surtout avoir l'étrange effet de provoquer un réveil social. Dans La nuit, Barbara, la prostituée du club l'Alcazar, s'offre gentiment et sort François Ménard de ses rêveries léthargiques. Barbara, c'est

la fille "fine" de Sydney, "douce et humble de corps" et dont la "peau noire n'est pas l'uniforme des Dames Ursulines des Trois-Rivières"¹⁴. Symbole de la nuit¹⁵, elle représente une rupture avec les vingt dernières années de la vie casée de François. Le fait que Barbara soit une négresse la rapproche des Canadiens français:

A Louiseville, il y avait une structure manichéenne, une structure d'ensemble. Le bas et le haut, le bien et le mal, le grand village des notables, et puis surtout, le petit village des prolétaires. (...) J'ai vu la même chose en 1946, au village Micmac du Nouveau-Brunswick, réserve indienne où travaillaient des Chinois et des négresses. Micmac et Frédéricion, petit village et grand village. Sydney et Montréal, petit village et grand village. Négresses de Sydney et Canadiens français, deux petits villages.¹⁶

-
14. Jacques Ferron, La nuit, Parti pris, 1971, p. 99.
15. La nuit, symbole surtout positif, se révèle un motif privilégié dans l'oeuvre de Jacques Ferron. Barbara, l'inspiratrice, se présente comme la "nautonnière" de la nuit. Grâce à Barbara, François retrouve son identité patriotique au milieu d'une nuit définie comme "méditation" du jour. L'origine de la nuit comme symbole d'une prise de conscience vient peut-être du fait que c'était pendant la nuit que les conteurs de l'enfance de Ferron racontaient leurs histoires merveilleuses (La nuit). Connie, du Salut de l'Irlande, aperçoit, lors d'une nuit "profonde" qui réveille la conscience, les protagonistes et antagonistes du pays: Ré-dempteur Fauché (criminel capitaliste), police anglaise, et Papineau, (héros de l'indépendance). Dans Le salut de l'Irlande, un drôle de petit renard irlandais sort de la nuit "archaïque", ancestrale, pour enseigner à Connie le "salut" du Québec. Ferron nous enseigne que le bon dramaturge, "artificier" d'une "fête" nocturne, se doit d'aiguiser la conscience sociale des spectateurs (Les roses sauvages). Mais parfois, la nuit peut également évoquer la souffrance et la perte. Dans L'ogre, l'amour apparaît comme une illusion de la nuit. Dans Le licou, les "larmes" de la nuit rappellent le "divorce" du couple humain (Le licou). Et dans La charrette, la nuit prend la forme d'une vieille charrette, image du labeur horrifiant de l'homme moderne vivant sous le patron capitaliste.
16. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 16, 1977, p. 40.

Barbara fait contraste avec la femme, Marguerite, recroquevillée dans son lit et symbolisant l'inconscience, le reniement du narrateur. Faire l'amour avec Barbara, c'est en fait retrouver le pays perdu, la rivière, la "mère-cadette" (La nuit, p. 107) — l'inceste imaginaire renvoie à une réconciliation avec le pays, avec les pays de l'enfance¹⁷. François "retrouve [son] âme" (p. 102), redevient communiste: "(...) mais oui! Je n'avais jamais cessé de l'être, je m'en rendais compte maintenant" (p. 102). En une seule nuit, le narrateur a enfin reconnu le grand "château" de la ville, l'immense château électrifié, les atrocités urbaines, la "religion" de la ville — "Extase d'innombrables néons, phénomène électrique, création de l'homme et paradis artificiel où la mère de Dieu, les saints et les saintes ne dédaignaient pas de descendre à l'occasion et par moments éternels" (p.109), où tout le monde vit, comme le répète le chauffeur de taxi Alfredo Carone, dans un marché de dupes.

Suivant de près l'exemple de Monsieur Ménard, Frank-Anacharcis (Le ciel de Québec) et le sacristain Samuel (La chaise du maréchal ferrant) s'initient au peuple grâce à la "grand'roue" du "moulin-bordel" de la rue Saint-Vallier.

17. Jean Marcel prétend que Barbara représente l'"amour rédempteur" (Jean Marcel, "Introduction à la méthode de Jacques Ferron", Etudes françaises, vol. XII, nos 3-4, 1976, p.202). Ce n'est pas tellement l'amour qui est rédempteur ici, mais plutôt la réconciliation avec la mère-pays que le contact charnel avec Barbara provoque. C'est grâce à cette mère réincarnée, qui est aussi une rivière et un pays, que François Ménard et Jacques Ferron ont retrouvé leur pays natal et ont commencé à lutter pour sauvegarder le patrimoine national.

Dans la même veine, mais cette fois-ci à Montréal, Doreen Bayne aide Connie à apprendre ce que c'est que l'Irlande québécoise (Le salut de l'Irlande). Connie perd son "incuriosité"¹⁸ émotive avec Doreen, femme "thérapeutique" qui le guérit de son acné et le lance sur le chemin de la "fulguration" politique, sociale et sexuelle. Nous pouvons donc dire que l'érotisme existe chez Jacques Ferron, mais seulement en tant que stimulant pour la lutte nationale et sociale. La tête appuyée contre le tronc lisse d'un hêtre, Connie Haffigan prend conscience de son corps: "(...) je prenais plaisir à sentir contre mes reins, contre mon dos et ma nuque, comme s'il eût été ma propre colonne, la turgescence et l'élan de l'arbre" (p. 165-166). De concert avec le bruissement des feuilles et le va-et-vient de l'ombre, Doreen rentre ses ongles, "la main infiniment douce", dans la peau du narrateur et le "couple" connaîtra un "accès de sauvagerie", une tension osmotique tant humaine que végétale dans le lacs des racines, des artères et des veines.

Ferron ne croit peut-être pas à l'amour "social" et "reçu", mais on trouve néanmoins chez lui de splendides passages sur l'"amour" instinctif, assimilé aux "forces muettes et aveugles de la vie" (Le salut de l'Irlande, p. 168) et lié à une libération, à un réveil social. Au niveau de l'imaginaire, l'amour avec une putain devient le pont qui permet à l'homme de rentrer

18. Jacques Ferron, Le salut de l'Irlande, éd. du Jour, 1970, p. 164.

en son pays¹⁹.

Il peut arriver chez Ferron qu'un homme et une femme soient conscients de la priorité qu'il faut accorder à la libération du pays de Québec et qu'ils veuillent en même temps tenter une union amoureuse. Malheureusement, l'incertitude du pays s'avère un empêchement à l'idée même de l'amour. En 1837, François et Elizabeth n'avaient pas le droit de s'aimer avant que leur pays ne soit délivré des mains des Anglais (Les grands soleils). Aujourd'hui, l'occupation nationale se serait amplifiée et représenterait un obstacle majeur au bonheur du couple. Pourtant, si nous sommes tous "orphelins" du pays, Jean Goupil console un peu le lecteur, car le Québécois fait partie d'un pays "tellement simple et chaleureux qu'il [vaut] quasiment une famille" (La chaise du maréchal ferrant, p. 94).

Pourrons-nous parler d'amour après la libération du pays incertain? Il semble que non, car les premières pièces de Jacques Ferron suggèrent que c'est avant tout la nature de l'homme qui sépare les amoureux. Il y aura toujours, semble-t-il, un prix à l'amour, un jeu à jouer. Le "veuvage" (les deux veufs, cas exemplaires de "Suite à Martine"; la veuve qui, entre ses

19. A un autre niveau de représentation, le "putanat" (Le salut de l'Irlande) signifie, au contraire, tout ce qu'il y a de négatif: une femme soumise par son homme (La créance); le Québec, "fille de bordel" qui ne choisit pas sa clientèle (Historiettes); Montréal, "ville putain" des chemins de fer et des parkings (Le Saint-Elias); "Olivoude", ville grossière qui "fait guidoune" (Cotnoir); la mort, une catin ("La dame de Ferme-Neuve", Contes anglais), une vieille putain (Le licou) mettant un terme à l'existence humaine.

maladies, avait fait des enfants, dans "La dame de Ferme-Neuve", Contes anglais; le veuf Baron des Roses sauvages), que l'on soit veuf ou pas, semble nous caractériser tous.

Les idées de Jacques Ferron se rattachant à l'amour renvoient constamment à une vision sociale profondément pessimiste. Les oeuvres du grand texte ferronien contiennent, à des degrés variables, des références à l'amour ridicule, tragique et impossible. Mais il faut néanmoins marquer une nuance, dans la perspective de l'évolution: Avant la parution de La nuit en 1965, l'amour est traité dans une optique surtout philosophique: l'amour est convention et hypocrisie sociales. Dans La nuit, ainsi que dans trois autres romans (Le salut de l'Irlande, Le ciel de Québec, La chaise du maréchal ferrant), apparaît une nouvelle sorte d'amour: l'amour avec une "catin", qui provoque l'amour du pays, et qui débouche sur l'idée constructive d'une justice sociale à retrouver.

2.

La justice

La justice n'est-elle qu'une cour de police tandis que l'histoire, qui ne relève d'aucun gouvernement, constituerait en quelque sorte la cour suprême?¹

Dans l'oeuvre de Jacques Ferron, les représentants de la justice apparaissent d'une façon inopinée et constante, surprenant le lecteur par la gravité de leur conduite. Il ne s'agit pas d'une obsession majeure, d'où la brièveté de ce chapitre, mais les hommes de loi et les policiers parcourent néanmoins épisodiquement l'oeuvre littéraire, créant entre eux des réseaux de signification qui portent certains éléments importants du message social de Ferron. Nous analyserons surtout deux phénomènes qui provoquent la colère de l'auteur: la pratique de la justice en général; le rôle qu'a joué la justice dans l'oppression des minorités au Canada.

Chez Ferron, plusieurs personnages et situations évoquent un monde infernal de la justice. Le personnage du nom de Dodu, loin d'être le "gros bêta" bien en chair que son nom semble indiquer, devient le témoin, le "scrutateur" des injustices universelles. Grignotant son croûton de pain et répétant son éternel "hum", il s'en prend beaucoup plus aux cours de justice qu'aux condamnés: "On les [les bandits] enferme et on les pend. On ne s'embarrasse pas

1. Jacques Ferron, "La justice et l'histoire", dans Escarmouches, la longue passe, t. 1, p. 99.

de savoir s'ils sont responsables" ². C'est ainsi que le juge Nénême Trahin "trahit" la justice en envoyant les innocents dans les asiles (L'amélanchier), ou que Claude Wagner, transformé en "shérif de la Reine", classifie tout d'une façon irresponsable, imposant son point de vue grâce à ce que Ferron appelle la "matraque d'Olivoude":

Le sceptre de la justice avait plutôt l'aspect d'une matraque. Wagner a défendu la matraque. C'était le fait d'un policier plutôt que d'un juriste. A vrai dire, il a le type d'un shérif d'Hollywood et son cinéma est simple: il y a les bons et les méchants.³

Le manichéisme classificateur prévaut chez le shérif Wagner, comme chez les prélats blancs de Jacques Ferron qui voient le noir partout. La "tricherie légale" (Historiettes, p. 35) se manifeste dans les cours de justice, la Cour juvénile obéissant aveuglément aux décisions arbitraires de psychiatres qui "diagnostiquent" d'après l'étiquette enseignée au lieu de soigner le patient.

L'oeuvre ferronienne révèle que l'armée applique aveuglément la loi des plus forts. Souvent, l'armée est corrompue et violente. Dans Le ciel de Québec, par exemple, le gouvernement embauche des assassins pour en faire des généraux. D'autres représentants des forces de l'ordre aux épaules carrées cognent volontiers (La charrette); à Paris, des gendarmes menaçants font le guet, tels des anges brutaux (La barbe de François Hertel).

2. Jacques Ferron, Le dodu, éd. d'Orphée, 1956, p. 73.

3. Jacques Ferron, Historiettes, éd. du Jour, 1969, p. 32.

Dès sa première pièce de théâtre, L'ogre, Jacques Ferron nous présente le Chevalier, personnage qui est symboliquement à la fois justicier et bourreau. Dans les différents tableaux de la justice, brossés par l'auteur, rois et commandeurs autoritaires règnent grâce à l'uniforme, "carapace" utile de la force mais source du malheur individuel (Le cheval de Don Juan). Par-tout, nous constatons que le titre fait le moine, le chapeau melon le juge (La barbe de François Hertel), les boutons dorés le policier ("Armaguédon", Contes anglais), le toupet les gardiens de l'ordre (Le salut de l'Irlande).

Les policiers corrompus se promènent librement dans les méandres de l'oeuvre globale. Le Sergent Wagner⁴ arrête comme un "taupin" et essaie de faire condamner François Ménard tout simplement parce que ce dernier serait, paraît-il, communiste (La nuit). Dans La charrette, Linda, "catin" typiquement perspicace sur le plan social, craint les shérifs (référence indirecte au shérif Wagner des Historiettes) qui tuent les bandits comme Rédempteur Fauché. Tom Wagner, apparenté, grâce à la fantaisie de Jacques Ferron, au roi Hérode, est une sorte de légiste arbitraire, spécialisé en bingo et en carnaval plutôt qu'en justice (L'amélanchier).

Plusieurs policiers s'associent directement au crime et à la perversion, tels le policier qui "lève le coude" dans "Armaguédon" (Contes anglais), le

4. Ferron fustige souvent l'ancien ministre de la Justice sous Jean Lesage: "Monsieur Bertrand barbotte dans son sottisier et l'excellent Monsieur Wagner, qui s'est laissé allonger les cheveux, dans le regret où le laisse la coupe militaire, rêve d'étrenner son joujou anti-émeute" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 79).

chef Bigaouette de La chaise du maréchal ferrant qui tue la maquereille, ou son confrère, "le Policier", qui s'appelle aussi le Bel Agent ou le "cati-neur" (Cazou ou le prix de la virginité). Ferron reproche à d'autres agents le fait qu'ils ne critiquent pas ouvertement les horreurs de la ville que nous discuterons dans notre chapitre sur le capitalisme. Ils deviennent ainsi les représentants de la "Cité" et du statu quo. Comme le détective Mailhot, ils travaillent comme porte-parolés d'une des villes monstrueuses des financiers (Papa Boss), ou comme Denis Corbeau, ils planent sur la Cité, tels des "policiers éducateurs", oiseaux de malheur prêchant l'"asepsie policière", c'est-à-dire des mesures préventives fondées sur la violence et non sur la réhabilitation (L'amélanchier).

La Gendarmerie Royale du Canada, ~~plutôt~~ plutôt la "RCMP", car le gendarme est surtout anglais chez Ferron, représente l'élément assimilateur du Canada. Les gendarmes embauchent, à Moncton, les fils spirituels des agents de la déportation. Si les policiers sont une des forces corruptrices de la "Ville", les gendarmes, eux, sont les corrupteurs des minorités (acadienne, amérindienne et canadienne-française). Le "Baron" des Roses sauvages, dans un de ses moments de lucidité, établit le lien entre l'aspect militaire de Moncton et l'époque tyrannique de la déportation. Moncton apparaît alors comme une ville anonyme et statique, avec belles maisons à pignons pour "Blue Nose"⁵

5. "Blue-Nose", surnom utilisé par l'humoriste canadien-anglais Thomas Haliburton pour décrire les Néo-Ecossais et les gens du Nouveau-Brunswick au nez bleui par les vents de la mer. Chez Ferron, "Blue-Nose" veut dire anglophone des Maritimes ou "Maritimer".

vivant des drames hawthorniens, et avec policiers et bergers allemands invisibles et omniprésents. A cet effet, le narrateur-Ferron a lu la correspondance du colonel Robert Monckton publiée dans la Northcliffe Collection, volume dont le titre rend hommage au journaliste britannique mégalomane, l'honorable Harmsworth, vicomte de Northcliffe⁶. Ferron fait de Monckton l'ancêtre des gendarmes qui écrasent les petits peuples. Au bas d'un tableau du vicomte, une inscription "bizarre, très britannique" ajoute ironiquement l'auteur des Roses sauvages ("britannique" puisque représentant la prétendue attitude diplomatique des Anglais - celle du "fair play" -⁷, attitude que Ferron considère comme "carnassière" ou impérialiste), indique que Harmsworth "loved Canada and because he loved France, he loved Canada all the more" (p. 63). Il est en effet curieux d'évoquer l'amour de la France alors que la Northcliffe Collection renferme les "papiers" de celui qui était chargé, sous le gouverneur Lawrence, des forces armées en Nouvelle-Ecosse lors de la déportation et qui avait défait, après avoir été gouverneur de New York, les Français établis dans le "Midwest" américain. L'ironie ferronienne, pour celui qui connaît un peu l'histoire de Robert Monckton, fait crouler le mythe des anglophones (associés à la justice des plus forts) qui "aiment la France" au point d'assimiler les francophones d'ici. La petite ville spécialisée en construction navale et appelée alors le "Bend of the Petitcodiac" (et non "Petcodiac", comme l'écrit ironiquement Ferron à la page 63 des Roses sauva-

6. Robert Monckton, General Townshend, The Northcliffe Collection, Printer to the King's most Excellent Majesty, 1926, 464 p.

7. Jacques Ferron, Les roses sauvages, éd. du Jour, 1971, p. 63.

ges), devient la ville de Moncton (c'était une simple erreur de l'afficheur de la gare du "C.N." que d'avoir oublié le "k" de Monckton), et Moncton devient le signe qui rappelle l'existence du précurseur ferronien des gendarmes actuels: Robert Monckton. Dans l'Ouest, ce ne sont pas les Acadiens que les gendarmes oppriment, mais bien les Métis (Le ciel de Québec). Et à Montréal, le commissaire Leonard Higgitt⁸, devenu, comme dans une fable, un grand "faisan" louche, multiplie, chez les indépendantistes, les antennes de l'écoute électronique (La chaise du maréchal ferrant).

Il existe chez Ferron toute une armée anglophone qui cherche à conquérir économiquement et culturellement le Québec, tels de riches Romains (Le Saint-Elias). Le major Bellow est un bon exemple du sentiment de supériorité et de l'attitude anti-nationaliste qu'essaient d'imposer les officiers anglophones à la communauté québécoise. Le major a hérité des principes de la domination britannique de l'ère victorienne. Vieil officier de la colonie des Indes transplanté dans la "colonie du Québec", homme "fêru d'étiquette coloniale" (Le salut de l'Irlande, p. 38), expert au polo et à la chasse à courre, secrétaire du "Montréal Hunt Club", le major Bellow profite du "champignonnement"

8. Jacques Ferron a écrit un article où il est question de William Higgitt (Ferron enlève un "t", peut-être par souci de rendre le personnage plus fictif), commissaire de la Gendarmerie Royale, qui "montre son rictus d'homme qui ne sait sans doute pas sourire et tient quand même à faire savoir aux populations qu'il n'a pas les dents pourries" ("William Leonard Higgitt", Information médicale et paramédicale, vol. XXIII, no 16, 6 juillet, 1971, p. 16). Monsieur "Higgitt" ne connaît que sa propre démocratie, soutient le docteur Ferron, et a menti grossièrement lorsqu'il a parlé d'échanges "constants" entre le Québec et Cuba. Dans Les roses sauvages, Ferron transforme William Higgitt en un exploitateur de main-d'oeuvre terre-neuvienne.

urbain et, "à l'instar des escogriffes, se [fait] bâtir un kiosque, le long du Chemin du Coteau-Rouge" (p. 39). Les francophones n'apprécient pas la hauteur, le flegme et la suffisance du major. Ils se moquent de lui, car il parle mal le français, même après trente ans de séjour québécois. Un autre Anglais, "Mister Bayne", est aussi colonial que le major. Associé aux majors du Canada, Bayne est fier de sa demeure cossue qui pourrait être celle du lieutenant-gouverneur et qui n'a rien à envier aux châteaux de Westmount. Elle affiche, avec son mât, le mépris britannique des colonies:

(...) un mât de lieutenant-gouverneur, tout ce qu'il y a de plus colonial, le mât où chaque matin on hisse l'Union Jack (...) un beau jour britannique, dans quelque petite île de la mer des Caraïbes, selon un cérémonial discret, sans trompette, avec le seul concours de deux soldats nègres bleutés et d'un sergent écossais gueulant les commandements rituels. Un mât plutôt insolite à Saint-Lambert. (Le salut de l'Irlande, p. 168-169)

L'armée, telle qu'interprétée par Jacques Ferron, est une institution impérialiste dont les membres, anglophones en majorité, méprisent les Canadiens français. Partout au Québec, l'"about turn" (le demi-tour des militaires) se fait en anglais (La charrette). Le conteur crée des sergents-majors, appelés ironiquement des Ulysse ontariens, qui "drillent" (stylent) les réservistes québécois ("Ulysse" et "Les sirènes", Contes inédits). Ulysse, sergent-major de sa Majesté, part à la recherche des "sirènes" du Québec, histoire de vivre la "mélopée française et érotique" (p. 106). Mais à la question "Ouèredéare?", on ne peut lui répondre. Ferron veut nous montrer que l'Odyssée commence à aller mal pour les Anglais hautains de passage au Québec. Ulysse a le cacatois "plutôt flasque et le mât de misaine vacillant" (p. 107): le cacatois

(gouvernail) de l'Ulysse anglo-ontarien ne fonctionne pas, Ferron se moque ici des Anglais et de leurs racontars sur les "easy French girls" (dans le même conte, un Irlandais d'Alliston, Ontario, cherche lui aussi les "putains" du Québec). Mais il décrit en même temps un Québec occupé par des généraux anglais — "la bonne guerre qui faisait qu'il était chez lui dans le Québec le plus québécois. Ah! Il les drillait bien alors, ses conscrits, le sergent-major Ulysse" (p. 107). Ferron rappelle aussi que trop de Canadiens français jouent le jeu du mercenaire dans l'armée de la Reine (Cazou ou le prix de la virginité), chantant la litanie du procureur de la Reine:

Enfin! Après deux siècles, ce n'est pas trop tôt! Deux siècles de litanie. Majesté, je vous dois tout, ma langue, ma religion, ma vie, thank you! Vous m'avez appris la liberté, la démocratie, le régime parlementaire, le système municipal, thank you! Par un effet de votre grâce j'ai pu être mercenaire dans vos armées, thank you! Vous m'avez donné des généraux boiteux, des juges à perruque, un huissier à la verge noire, thank you! Thank you, thank you, c'était la litanie. (La tête du roi, p. 55)

Selon Ferron, le Québec est un territoire occupé. C'est pour cela que le "style" anglais s'impose dans l'administration de la justice, et que le policier a souvent un nom anglais. Le "policeman" anglais de Cotnoir terrifie Emmanuel, fou merveilleux épris de justice. Les "policemen" et soldats du Salut de l'Irlande hiérarchisent leurs rangs en anglais; le major Bellow incite deux des frères Haffigan à aller dans l'armée où ils devront prendre l'accent supérieur du major, même s'ils n'aiment guère l'accent de la Chambre des Lords. Frank Archibald Campbell, policier d'origine écossaise, va même

jusqu'à afficher ouvertement un sentiment anti-canadien-français (La nuit). Dans son carnet, son "Gotha", comme l'appelle Frank (ce sera en effet un almanach généalogique comme celui de Gotha, mais la "généalogie" ne sera pas très favorable aux Québécois), Campbell explique ce qu'il pense réellement des Canadiens français. Raisonnant à la façon de Lord Durham, Frank voit les Québécois comme "complices avant d'être compatriotes ou concitoyens. Ils forment un peuple bizarre, né sous une domination étrangère, un peuple patient et insoumis qui attend son heure et n'obéira jamais de plein gré qu'à lui-même. En attendant ils s'accommodent de nos lois, sans révérence, dans le but d'en tirer le meilleur parti. Lorsqu'ils proclament leur loyauté, ils tirent un écran et s'amuse derrière: qu'on se contente de la façade faute de l'édifice, quitte à passer pour naïf" (p. 129).

Le Frank Archibald Campbell de La charrette est encore un autre policier à l'esprit colonialiste qui préfère la cornemuse (le patriotisme écossais) à la fleur de lys. Campbell porte en lui les deux vices du policier anglophone: il refuse de s'intégrer à la majorité francophone; "huissier bonimenteur" de la nuit, il travaille de connivence avec les criminels. Le gendarme Louis-Archibald Campbell continue dans la même veine que ses confrères du même nom; toutefois, ce n'est pas tellement le Canadien français qu'il méprise, mais plutôt les Métis de l'Ouest assimilateur (Le ciel de Québec).

Plusieurs Québécois jouent eux-mêmes le jeu de l'occupant anglais. Prenons le cas d'Oscar Prévost qui travaille comme officier d'artillerie dans l'armée canadienne-anglaise (Le ciel de Québec); ou encore le cas du père de Ferron, rencontré dans l'Appendice aux Confitures de coings, qui arbore le

"Red Ensign" canadien. Ce drapeau, signe avant-coureur de la perte de l'identité canadienne-française, est aussi l'emblème du juge Delorimier assimilé complètement à la culture anglaise (Le salut de l'Irlande). L'ancêtre des hommes de loi assimilés, c'est le juge Fiset, "bleu comme le ciel", commis des Anglais de l'Ouest, qui s'oppose à Riel, qui favorise la conscription, et qui souffre des "hémorroïdes de la passivité" (La tête du roi). Toute cette anglophilie représente chez Ferron le faux "fair play". Elle signifie même tout pouvoir corrompu, car à Paris, les juges grisés s'habillent à l'anglaise lorsqu'ils veulent être les compères des faux témoignages et de la "réciproque", c'est-à-dire, de la prostitution (La barbe de François Hertel).

Jacques Ferron crée un nombre considérable de juges et d'avocats qui mènent des enquêtes qui sont soit entachées d'arbitraire, soit totalement inutiles quant à la justice rendue à un innocent exploité. "Le Juge" du Licou institue l'"Inquisition", alors que les juges de la Cour juvénile instaurent une "tricherie légale" (Historiettes). Un certain juge Cliche a monté un "pageant" dont il a profité pour se faire une réputation politique (L'impromptu des deux chiens). De prime abord, Ferron semble se référer ici à son beau-frère, feu le juge Robert Cliche, ancien président de la Commission d'enquête sur l'exercice de la liberté syndicale dans l'industrie de la construction. Mais il n'en est rien, car le juge Cliche de L'impromptu des deux chiens n'a rien à voir avec le beau-frère qui a toujours été connu comme

un défenseur des petites gens. A travers son Cliche fictif, le dramaturge se moque des commissions d'enquête qui étudient tout et ne remédient à rien, faisant, tels de vrais "rédempteurs", les manchettes des journaux. Dans La chaise du maréchal ferrant, un autre juge Cliche, au "gueuloir" et à la "trougné" remarquables, vit près d'une prison et y est du même coup associé d'une manière louche.

Les juges, qui sont eux-mêmes vicieux, exigent néanmoins un permis de pureté pour une pièce à peine osée (Le permis de dramaturge). Le juge Roy voisine avec le maquereau (Le ciel de Québec), comme Cliche avec la prison. Chez Ferron, le maquereau n'est pas tellement un maquereau, mais plutôt le signe de la corruption. Ainsi le juge Léonce Plante, qui pratique le favoritisme avec ses amis (La nuit)⁹, est-il appelé une sorte de clown à maquereaux. Les juges Dorion "et ou" Simonette — le nom n'a pas d'importance, car un juge est un juge — se croient infailibles comme le pape (Papa Boss).

Les hommes de loi ferroniens n'ont pas de conscience sociale et se rangent du côté de leurs collègues anglophones, trahissant ainsi la volonté du Québec et condamnant sans discrétion les petites gens incapables de se payer un avocat. "Arnest", caricature d'Ernest Lapointe, leader de l'élément francophone sous Mackenzie King, distingué ministre de la justice dans Le ciel de

9. "Un jour, m'étant fait un personnage de feu Léonce Plante, et il le méritait, seul à tenir tête à l'autre Plante, le Pax fuminagène, j'eus bien l'honneur de recevoir de la part de sa veuve reconnaissante, les guêtres du regretté juge" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 349). Le juge Plante de La nuit condamne les "putains, maquereaux, maquerelles, filous de la petite semaine, robineux" et bagarreurs de la rue Saint-Laurent (p. 62), tout en donnant une sentence suspendue si un accusé est du même pays natal que lui.

Québec, se dandine comme un grand ours en cage, méprisant les pauvres et la campagne arriérée, jouant au délégué félon avec W.L.M. King: "William Lyon" devait passer par "Arnest" pour "toute nomination dans l'incertaine et déloyale, dans la maudite province de Québec"¹⁰. Un certain Procureur, de la Reine, dans La tête du roi, paraît être aussi anglophile qu'Arnest. Mais à la fin de la pièce, le Procureur devient comme par miracle le seul juge ferronien engagé dans le pays et voulant mettre fin au "thank you" colonial.

Les avocats de Jacques Ferron ne ressemblent en rien au Procureur converti au patriotisme québécois. Ils écoutent aveuglément les propos hautains de leur ministre plantigrade. Un presque homonyme d'Arnest, Maître Ernest Cauchon, n'est bon qu'à hurler ses verdicts de culpabilité avec son grand "gueuloir" (La chaise du maréchal ferrant). Ferron reproche à ses avocats d'être ambitieux, de ne pas réfléchir, de préférer l'argent à une remise en question de la société. Le lecteur rencontre donc un Procureur typiquement transformé en "corneille" prise dans la "glu" de l'indifférence et "baillant" aux corneilles (Les confitures de coings), un père "patroneux" (celui de Jacques Ferron) cirant ses souliers d'ambitieux et buvant son alcool de notable (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell). Hommes inactifs, les "petits notaires" (expression chère à Ferron) sentent le fond de tonne, sont "de bonne famille" et vivent dans l'univers bourgeois qui devient, chez Ferron, celui des cocus ("Le coeur d'une mère"). Jacques Ferron associe presque tous ses hommes de loi à la reine d'Angleterre

¹⁰ Jacques Ferron, La chaise du maréchal ferrant, éd. du Jour, 1972, p. 152.

qui, à partir de son "Banc" impérial, guide les avocats au collier et les garde loin de la rue de la plèbe. Par contre, le Banc de la Reine et les gens de la "Haute" ennuiant un des rares avocats sympathiques, ce Maître Leboeuf dégoûté par la routine de la justice et prenant finalement la clef des champs ("Mélodie et le boeuf", Contes du pays incertain). Maître Leboeuf refuse d'être un de ces "avocats-rats" aux lèvres pincées lorgnant les testaments rémunérateurs (Cotnoir).

Les réticences de Jacques Ferron face à la justice et à l'amour trouvent leur origine avant tout dans la société, dans l'organisation sociale qui crée, encourage et permet l'existence de bourreaux corrompus, qu'ils s'appellent maris ou hommes de loi. Ferron s'amuse donc à tourner ses justiciers en dérision, à les transformer paradoxalement en criminels et en des pervers. En ce qui concerne la pratique de la justice, que Ferron perçoit comme étant de style anglais et colonialiste, elle évoque le drame des minorités amérindiennes, métisse et canadienne-française, reliant ainsi la justice à la vision ferronienne de l'histoire, vision que nous examinerons plus loin dans cette thèse. Quant aux avocats modèles, ce sont ceux qui s'engagent dans une lutte pour corriger l'oppression sociale et pour sauver le pays incertain. A ce titre, ils se rattachent aux quelques rares héros dont nous examinerons ultérieurement le rôle dans l'oeuvre de Ferron.

3.

La médecine

Nombreux sont les médecins qui ont cessé de soigner parce qu'ils jugeaient que les maladies sociales étaient plus graves que les rhumes de cerveau¹

Dans une simple conversation, Jacques Ferron ne nous dirait sûrement pas que les médecins sont des tueurs, des assassins, des narcomanes et des maniaques sexuels. Il nous dirait plutôt qu'ils se fient trop aux méthodes consacrées, qu'ils se réfugient derrière leurs titres et qu'avec un peu plus d'initiative individuelle et de perspicacité sociale, ils auraient peut-être pu sauver bon nombre de leurs patients perdus. Mais le docteur Ferron, écrivain, est un styliste "célébrant" ses confrères médecins en termes hyperboliques. Il tisse un système signifiant au moyen d'une série de représentations qui divertissent le lecteur, le faisant participer à un acte caricatural et satirique.

Jacques Ferron met en relief l'ignorance de médecins cherchant aveuglément l'"étiquette-diagnostique". Il les transforme en "cuisiniers-médecins" qui "charcutent" dans un château où règne l'ignorance. "Le Cuisinier" de L'ogre, sorte d'astrologue habillé de noir, stéthoscope autour du cou, masque son incompetence par un vocabulaire spécialisé. Incapable de reconnaître le fard vert sur le visage du clairvoyant Jasmin, le Cuisinier diagnostique:

1. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 133-134.

"Notre homme (...) fait une colique cordée de forme suraiguë. Il faut le purger au plus tôt afin de prévenir la péritonite", (L'ogre, p. 35). Comme Boris Vian et d'autres dramaturges préoccupés par le ridicule trompeur du langage des spécialistes, Ferron se moque du médecin qui, tel un sorcier guérisseur, répète ses "Tantu quantet tanto tanto" appris "dans une Université tellement célèbre qu'on l'avait bâtie sur une montagne" (p. 36).

Les mauvais médecins ferroniens parlent souvent un jargon moliéresque: celui de "La sortie", par exemple, baragouine des diagnostics; celui de Papa Boss excelle en amphigouri. Duhau("Le coeur d'une mère"), médecin "échologique" (échologie: répétition automatique de paroles dans certains états démentiels ou confusionnels) pratique la "nécrophagie" grâce à un caractère "oligophrène" (petite "phrénologie", petite intelligence). La manie de la fiche et du pronostic génétique du docteur Uchida de Winnipeg sert à cacher ce que Ferron considère comme l'insuffisance de la médecine, La "Machine" d'Uchida émet des renseignements sur "le glaucome, le rétinoblastome, la microphthalmie, la dysplasie neuro-ectodermique, la chorée d'Huntington, l'abinisme, la maladie de Taysach, le daltonisme et le monogolisme, pour ne nommer que quelques affections" (Papa Boss, p. 92). Les maladies sont devenues des "aubaines", des statistiques qui comptent plus que le patient lui-même:

Les enfants morts-nés, quelle aubaine! L'étude de leurs chromosomes a beaucoup contribué à la connaissance des gènes létaux; celle des délétions, des translocations et des autosomes multiples ouvre la voie, au travers des anomalies congénitales, à une conception nouvelle de la vie (Papa Boss, p. 94).

A travers ses médecins-charcutiers, Ferron dénonce ce qu'il appelle le système mensonger de la lésion cadavérique: "Avant l'examen obligatoire des

pièces, que d'appendices, de vésicules, d'ovaires furent enlevés inutilement, sur la foi de l'analogie des symptômes cliniques"². La maladie mentale, sans lésion, défie la médecine qui "a été fondée sur la lésion cadavérique et qui roule bien depuis, surtout depuis qu'elle a été ajoutée aux biens de consommation"³. Chez Ferron, les médecins se transforment souvent en meurtriers. L'assistant médical Blanchi Blanchon "blanchit" à mort le docteur Berger (La barbe de François Hertel), puis se mue, dans la petite pièce, "Les rats", en Messire Blanchon, c'est à dire en tabellion et calotte autoritaires, car chez Ferron les avocats et les curés sont aussi dictatoriaux que les médecins. Le docteur Vaillancourt tue lui aussi: "(...) si Monsieur Borduas n'est pas mort, [Vaillancourt] l'achèvera; c'est un médecin"⁴.

Le docteur Ferron a lu des dossiers d'hôpitaux où il a constaté que les "pilulaires", les "abonnés des anxiotiques"⁵, mouraient de leurs pilules. Le mercuriel du spécialiste, sorte de "grand évêque", n'est qu'un poison ("La dame de Ferme-Neuve", Contes anglais): Mithridate II, homme corrompu et "fabricant de maîtres", voit sa folie s'accroître lorsqu'il prend de la valériane (Le Saint-Elias). A vrai dire, les gris-gris des sorciers, ironise l'auteur de "La sortie", produisent un meilleur effet que les médicaments modernes. D'ailleurs Ferron associe souvent la superstition à la pratique de la

2. Jacques Ferron, "La difficulté d'être médecin", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 248.

3. Ibid., p. 328.

4. Jacques Ferron, La mort de Monsieur Borduas, dans Théâtre II, Librairie Déom, 1975, p. 53.

5. Jacques Ferron, "La pilulaire", Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 333.

médecine. Nous voyons à l'oeuvre les accoucheurs, "papesses à Bible", ou Thomette Tardif aux crocs ("Le chien gris", Contes du pays incertain), la Mi-Carême battant la femme ("La Mi-Carême", Contes du pays incertain), traumatisant la petite Céline ("La sorcière et le grain d'orge", Contes inédits). Nous suivons de près les ramancheurs (Dalcourt de l'Appendice aux Confitures de coings) et les sages-femmes qui croient à l'accouchement sur le côté et non pas sur le dos ("Le petit William", Contes anglais).

Selon Ferron, la société serait à l'origine de la souffrance humaine, qu'il s'agisse d'une femme malheureuse en amour à cause d'un mari chômeur, d'un prisonnier victime de la Ville capitaliste, ou d'un patient victime d'un médecin suivant la mode "pilulaire". Ecrivain satirique, Jacques Ferron se plaît à nous rappeler que la croyance aveugle en la "Pilule" n'est guère différente de la foi en des guérisseurs, en des "ramancheurs", charlatans habiles et "matériels", tel le légendaire Defossé répétant ses "Je vous écoute, je prierai pour vous" (Historiettes, p. 72)⁶. Il n'est pas jusqu'à Jacques Cartier qui ne devienne une sorte de "médecin-guérisseur" imposant les mains aux petits "sauvages" malades. Plus près de nous, le patient Coldmorgan, apôtre de la bataille d'"Armaguédon" (la "fin du monde" vue comme guérison finale), Témoin de Jéhovah endurci, se fie beaucoup plus à la prière

6. Le docteur Ferron est allé lui-même voir le guérisseur Defossé, "petit Raspoutine, (...) Defossé gentilhomme" (Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 267). Defossé n'a rien fait pour la sciatique de Ferron, mais notre auteur a quand même pu témoigner de la malhonnêteté du gentilhomme guérisseur qui demandait seize dollars la visite, maladie guérie ou pas.

pour guérir sa diarrhée qu'aux médicaments, ressemblant en cela aux Gaspé-
siens qui préfèrent les guérisseurs aux médecins. Conscient des réactions
de ses patients, le médecin d'"Armaguédon" (Contes anglais) n'arrive plus à
croire à son personnage de médecin: "Sans mes diplômes j'aurais pu me pren-
dre pour un charlatan. Médecin, je ne pouvais me croire. Mais (...) j'avais
fini par m'y faire, à ce personnage de confection" (p. 135).

Dans l'oeuvre de Jacques Ferron, plusieurs médecins sont narcomanes,
soit parce qu'ils désespèrent de la condition humaine, soit qu'ils se dégra-
dent comme les notables ou les politiciens ferroniens. Le médecin des "Mé-
chins" (Contes du pays incertain), "fils de famille, des jésuites et des
hôpitaux de Paris" (p. 39), ne se sent pas chez lui dans la "petite province
arriérée" de la Gaspésie, jalouse les guérisseurs et s'adonne à l'opium. Mais
ce docteur de bonne famille, dédaignant le monde ordinaire, aime comme un
frère un cheval rencontré lors d'une tempête. Le voyant souffrir d'une bles-
sure horrible, il lui injecte de l'opium. Ce sera le cheval qui sera désor-
mais le "narcomane", et la leçon d'humilité qu'a subie le médecin grâce à un
cheval "rédempteur" (p. 41) fera du docteur un homme sincère et plus respecta-
ble. Malheureusement, il n'y a pas assez de chevaux salvateurs: le docteur
Dontigny de Gaspé-Nord opte définitivement pour la morphine et la contrebande
(La chaise du maréchal ferrant), le docteur Bessette dit Bezeau, "Témiscoua-
tèque" narcomane, se pique pour supporter la vie (Cotnoir). L'énergumène

Cotnoir du Ciel de Québec, aussi patriote qu'il soit, roule dans sa grande auto découverte de médecin, prend ses distances face aux petites gens et dépend trop de son gin. Quant au médecin de Cotnoir⁷, homme plus admirable, plus humble et dévoué que son homonyme du Ciel de Québec, il ne peut s'empêcher de s'enivrer dans un monde où la société classifie mensongèrement les aliénés comme fous et irrécupérables. Pour remettre ses médecins hautains et intoxiqués à leur place, Ferron se sert souvent d'une de ses armes favorites (outre l'hyperbole du médecin tueur et narcomane): la grivoiserie. "Le Docteur", personnage rabelaisien par excellence, soigne les fesses, non les patientes (Cazou ou le prix de la virginité). Dufeutreuille, qui se prélassé dans un harem d'Acadiennes (La charrette), prescrit à ses patients la thérapie des tétons.

Chez Ferron, les accouchements et les constatations de décès ne sont que des occasions de dénoncer la pratique moderne de la médecine. Aujourd'hui, "c'est par la bouche que l'on accouche" (Historiettes, p. 49). Il faut régler la respiration, chanter le couplet "sur les beautés de la nature au milieu du champ stérile, avec un éclairage de cinéma et un outillage de dentiste" (p. 49). Tout le monde assiste au spectacle: le mari maladroit, "cocu" et "bri-

7. Ferron a connu un certain docteur Cotnoir à Rivière-Madeleine, homme "célèbre par ses bajoues" bourrées de tabac (Jacques Ferron, "Tabac", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 269).

gand" (p. 163; trois "attributs" du mari ferronien); les belles-soeurs apeurées; le grand-père "pétunant" — "Il faudra peut-être dresser des estrades. L'accouchement sera devenu une sorte de messe" (p. 149).

Outre la "messe" de l'accouchée, il y a aussi le "cérémonial" des morts, la certification des décès, qui paraît ridicule à Ferron (dans "Armaguédon", Le Saint-Elias, La mort de Monsieur Borduas, et Les roses sauvages).

"Ça vous prend des années pour vous rendre compte que les maladies sont rares, que les malades sont nombreux, et qu'il faut d'abord traiter le malade", dira Jacques Ferron dans une entrevue⁸.

Ce qui tend, dans l'oeuvre de Ferron, à caractériser le médecin, c'est le culte de la notabilité (de la "préséance", en vocabulaire ferronien) et de l'argent. Dans Gaspé-Nord, un médecin, nouveau dans la pratique ("Une fâcheuse compagnie", Contes du pays incertain), est toujours suivi de quatre cochons, ce qui déshonore l'intelligent homme de science (contrairement au docteur Ferron qui, pour faire bonne impression auprès des gens de Rivière-Madeleine, se faisait fièrement accompagner par trois petits cochons). Pour les Gaspésiens pourtant, un tel spectacle n'a rien de dégradant: chez eux, les cochons errent librement. Mais la "fâcheuse compagnie" porcine gêne

8. Jacques Ferron répondant à une question d'Yves Taschereau, dans Le portu-
na, la médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, p. 110.

terriblement ce médecin de la ville, et Ferron prend beaucoup de plaisir à caricaturer le hautain "docteur en médecine suivi de quatre cochons", vivant d'amour-propre et méprisant les villageois. Les docteurs Normand, Badeau, Dugré et Livernoche, conscients eux aussi de leur suprématie "naturelle", se mettent en frais, portant queue de morue, plastron et tuyaux huit reflets (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell). En médecine, on cherche avant tout à faire le "motton" ("Cadieu", Contes du pays incertain), à être bien gras et bien assis ("La sortie"), à ne jamais oublier, comme le docteur Le Royer⁹ (Cotnoir), que le bel habit fait la réputation. Ferron se permet donc de caricaturer, dans le but de faire réfléchir: "Tous les médecins sont archevêques"¹⁰.

A travers toute l'oeuvre de Jacques Ferron, ce sont les psychiatres qui obtiennent le premier prix en étiquetage frauduleux, classifiant leurs patients d'une façon simpliste et uniforme. Un certain "Amerlot" fictif mais hautement représentatif, Anthony Dumulong, illustre une telle incompétence. Ferron nous dit ("Le coeur d'une mère") que Dumulong possède le copyright exclusif de la "nourme", c'est-à-dire du sein maternel vu comme la cause de

9. Le docteur Le Royer, que Ferron a connu à Ville Jacques-Cartier, était "toujours le premier en tout, assez haut pour se mériter un tas comme l'honorable Duplessis" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 389).

10. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 347.

toute aliénation. Dumulong vend son diagnostic grâce à l'aide d'"Asshold Finance". Ainsi une idée dangereusement simpliste peut-elle devenir universellement acceptée.

En psychiatrie, la mode serait à l'étiquette. Les docteurs Melasson (faciès figé) et Dumat (exorciste réputé), ainsi que la "garde" Lafleur (la geôlière), couvrent d'étiquettes l'"asileuse" Aline Forgues, pauvre folle "surdiagnostiquée" du milieu ouvrier (Les roses sauvages)¹¹. On feint et on invente la folie au nom du diagnostic; on distribue comme des bonbons d'Halloween les certificats de folie pour permettre aux miséreux d'avoir une pension (La charrette). Les aliénistes collent sans rime ni raison leurs étiquettes mensongères (Rouillé de La charrette n'aime pas son travail, donc il est fou). Aimer les perruches, "pisser" quelquefois sur les méchantes gens, est-ce là une preuve de folie (Cotnoir)? Pas d'après le docteur "Ferron-Cotnoir" pour qui le "pisseur" Emmanuel incarne plutôt le type du chômeur désabusé qui a tout simplement manqué de fraternité humaine et qui se voit classé hypocritement comme fou.

11. Se faisant "historietteur" — ce qui implique l'emploi de noms réels pour dénoncer une injustice — Ferron désigne la violence et l'internement psychiatriques sous le nom de "szaboton" (Du fond de mon arrière-cuisine, p. 349; Denis Szabo, ancien doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal): "(...) avec des doses énormes de neuroleptiques on avait tenté de suppléer au manque d'amour et d'attention et transformer des éclopés d'orphelinat en fils de famille souples et enjoués, en gens d'esprit, en fins causeurs. Cette chimie dangereuse n'avait eu pour résultat que de cautionner le manque d'amour et d'attention dont avaient toujours souffert ces enfants internés, ces malheureux jeunes gens. On les avait psychiatisés, la belle affaire!" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 232).

Puisque certains psychiatres enferment leurs patients au lieu de les intégrer dans le milieu, Ferron appelle tous les psychiatres des "géôliers". Le docteur François Cloutier du Saint-Elias hérite du népotisme de Monseigneur Cloutier, l'autoritarisme médical et religieux étant de la même espèce chez Ferron. L'honorable François Cloutier, ancien ministre libéral de l'éducation et des affaires culturelles, ancien directeur du département de psychiatrie à l'Hôpital Notre-Dame, ancien directeur général de la "World Federation for Mental Health", incarne le médecin "dégraisseur" qui, tel celui des Roses sauvages, n'est qu'un exorciste inventeur de symptômes et de maladies superfétatoires¹². Les aliénistes réagissent comme des juges. Ils condamnent au lieu de chercher à réadapter et à trouver l'origine sociale de la maladie. En fait, ils suppléent à la justice ("Le perroquet", Contes du pays incertain), ils emprisonnent les fous à Bordeaux (Cotnoir) et à Mastai¹³ (Le ciel de Québec). Dégoûté par ces pratiques, le fabuliste Ferron décrit un aliéniste ligotant un fou près d'un orme étonné ("Le fils du géôlier", Contes anglais).

-
12. Ferron reproche au docteur Cloutier d'être "freudon", et les "freudons" sont tout simplement les anciens aliénistes qui pour devenir psychiatres avec chapeau, puis sans chapeau, ont lu le prophète comme tout le monde" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 36). Freud représente ainsi la mauvaise orientation de la psychologie centrée sur l'obsessionnel intériorisé alors que c'est le milieu immédiat qui offre presque toujours la réponse au dérèglement du patient: "Avec son idée que la femme restait irrémédiablement blessée par l'absence du pénis, il était complètement dingue, le bonhomme" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 167).
 13. "A Louiseville, on parlait des échappés de Beauport. On disait aussi qu'il est bon pour Mastai, bon pour Saint-Michel-Archange, nommé d'après Pie IX, cardinal de Mastai. Mastai était un lieu d'internement de grand prestige, pas comme le Bedlam de Shakespeare" (Jacques Ferron interviewé dans Les lettres québécoises, no. 2, 1977, p. 36).

Dans L'amélanchier, les psychiatres "mont-Thaboriens" pratiquent dans leur jungle institutionnelle le culte de l'incurie médicale et de l'"infanticide" rituel. Enfermer un enfant, c'est le tuer, c'est distribuer le prix d'une némésis honteuse (à chaque maladie une punition): Coco le fou (qui était, dans "Le perroquet", Coco le perroquet, oiseau qui montrait son "cul" aux invités, tic qu'a hérité l'autre Coco) n'est qu'un numéro de patient dans le petit train du "nowhere" de Saint-Jean-de-Dieu. Coco, synonyme de fou dans Cotnoir, se révèle le frère sonore de Sono, faible d'esprit aux yeux de crapaud resté prisonnier des dames de l'Hôpital-Général de Québec lors de l'invasion de Montgomery. Les institutions moyenâgeuses du Québec d'alors enfermaient les fous dans "une petite maison bien à eux, une maison de force où il était possible de les enchaîner quand ils tombaient en crise"¹⁴. Dans les tableaux ferroniens des hôpitaux d'aujourd'hui, le Moyen Âge règne toujours.

Les psychiatres étrangers qui ignorent le milieu québécois ne savent pas traiter leurs patients, car la psychiatrie doit être beaucoup plus qu'une théorie abstraite: une connaissance active du milieu¹⁵. Les "péchés" des

14. Jacques Ferron, "Sono et la majorité niaiseuse", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 313.

15. Quand le docteur Ferron travaillait au Mont-Providence, rappelle-t-il, il n'y avait que deux psychiatres québécois: "Je n'ai rien contre les étrangers, au contraire leur commerce me plaît. Mais, ne connaissant rien du pays, ils sont en général de fort mauvais psychiatres(...). Dans un pays où le taux de chômage est aussi élevé que le nôtre, on ne peut guère expliquer la présence des étrangers que par un dérèglement qui permet, par exemple, au réseau des hôpitaux des Soeurs de la Providence de servir à l'Opus Dei et de former des spécialistes pour les Philippines, l'Amérique du Sud, voire la Turquie. L'intérêt de leur pays est le dernier des soucis de ces bonnes Soeurs" (Jacques Ferron, "Les psychiatres dingos", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 339, p. 341).

médecins de Saint-Jean-de-Dieu, foire aux illusions, sont "mortels": absence d'horloge, pour faire en sorte que leurs patients n'aient pas de contact avec la réalité; principe d'exclusion (exclure le "fou" de la société), principe honteux. Déjà, avant les leçons de Léon de Portanqueu de L'amélanchier, François Ménard constatait qu'on isole sous prétexte de guérir (La nuit). Ferron déplore que la société et l'Eglise "interdisent" les fous, enterrant ces pauvres misérables avec les hérétiques du champ du Potier (Le Saint-Elias). Dans les hospices, qui n'auraient guère évolué depuis l'Hôtel-Dieu de l'époque médiévale (Historiettes), on isole autant que dans les asiles. Dans les hospices de vieillards, les Soeurs "maganent" et accélèrent le vieillissement du "Grand-Père" (Cazou ou le prix de la virginité), font pourrir Taque (La tête du roi), emprisonnent un Monseigneur Cloutier "piqué de la tête" (Le Saint-Elias).

Le docteur Ferron préfère au spécialiste le médecin généraliste, car celui-ci connaît mieux, en principe, le milieu immédiat du patient. Les "fous" ont leurs objets à eux, leur univers particulier, et les psychiatres spécialisés se trompent en ne pensant qu'à leur propre univers clos et savamment appris: "Les demi-folles, les idiots, les vieillards enfantins n'ont pas toujours, hélas, une soeur aînée (...) pour les protéger contre nos entreprises; ils ne tiennent au monde que par une bagatelle; ils vivent pour un chat, pour un serin, pour un vieux tourne-disque, merveille à laquelle notre santé ne nous rend guère sensibles"¹⁶. L'internement des fous, ainsi que l'incarcération des criminels ou la claustration discrète des enfants mons-

16. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 251.

trueux , "découlent du principe d'exclusion" ("La lettre d'amour", dans Les roses sauvages, p. 129) selon lequel la Ville se débarrasse des éléments perturbateurs. Les salles aux noms religieux compartimentent les aliénés en des catégories préétablies qui ne font que prolonger le "désorientation": salle Sainte-Agathe, salle des Victoires (psychiatrie), salle Sainte-Marie ("oligophrénie"), salle Rosaire. Il y a déplacement continuuel d'une salle à une autre au fur et à mesure que les médecins changent d'étiquette.

Le dossier d'Aline de la "Lettre d'amour" indique "schizophrénie", psychose caractérisée par une perte de contact avec la réalité. Or, cette maladie, soutient Ferron, "échappe à la compréhension des médecins" qui se méprennent, "nommant schizophrénie la seconde instance de la maladie, soit la psychose artificielle suscitée par l'internement, et se mettant dans l'impossibilité de rejoindre le malade dans son monde, parmi les siens qui lui avaient été de mauvais profit, qui l'avaient empêché d'établir des relations humaines, de trouver de l'affection et de l'amour en dehors d'eux-mêmes" (p. 143). Par exemple, le docteur Melasson, teint sombre et "faciès figé", et le docteur Dumât, "dégraisseur de la maison", prennent au pied de la lettre tout ce que dit Aline Forgues: ils croient à l'inceste, alors que Madame Forgues ne fait qu'exprimer sa culpabilité de mauvaise épouse. C'est dans la famille, dans le "nous familial", qu'il aurait fallu regarder pour constituer un dossier exact. C'est en se réintégrant dans sa famille, parmi ses parents, non pas dans les salles dites thérapeutiques, qu'Aline aurait pu se

rétablir¹⁷. Le dossier ne contient que les commérages imaginaires d'Aline. Les médecins auraient dû interroger Esméralda, soeur cadette dont Aline est jalouse; ils auraient dû "interroger" la société elle-même qui a rendu Monsieur Forgues si misérable. C'est à Valleyfield, dans la filature, que Conrad Forques a commencé à sombrer dans la noirceur du travail "usiné", véritable origine du mal d'Aline.

Les psychiatres réduisent les fous à des malades qu'on peut traiter comme s'ils avaient la rougeole. Bon nombre de psychiatres ignorent ce que Ferron appelle la "faute sociale", l'origine sociale des aliénés. Les médecins collent leurs étiquettes sur Aline: débilité mentale, érotomanie conjugale, monomanie. Mais de tels diagnostics ne font que perpétuer la souffrance dans l'asile, véritable "foire aux illusions". Le médecin diagnostique "pour rattraper la maladie et son honneur. L'ennui, c'est qu'il tenait surtout à son honneur, sans doute à cause de la hiérarchie des salles, parce qu'il était la plus haute instance de l'autorité. Il ne connaissait alors à peu près rien de la schizophrénie" (p. 133). Il crée des maladies "superfê-

-
17. Le docteur Ferron rejoint ici la thèse du psychiatre R. D. Laing: "The psychiatrist adopting his clinical stance in the presence of the pre-diagnosed person whom he is already looking at and listening to as a patient, has too often come to believe that he is in the presence of the fact of schizophrenia. He acts as if its existence were an established fact. (...) This, we submit, is a mistaken starting-point. (...) each person does not occupy a single definable position in relation to other members of his or her family. The person may be a daughter and a sister, a wife and a mother. There is no means of knowing a priori the relation between them. The experience and behaviour of schizophrenics is much more socially intelligible than has come to be supposed by most psychiatrists" (R.D. Laing, A. Esterson, Sanity, Madness and the Family, Families of Schizophrenics, Penguin Books, 1964, p. 18, p. 20).

tatoires" et traite son patient "tel un exorciste (...) tout puissant comme un Dieu", utilisant comme conjuration les électrochocs, l'intoxication médicamenteuse, voire la lobotomie, même si cette dernière "adjuration" ne se pratique à peu près plus. Incapable de guérir le fou, le psychiatre pratique ce que Ferron aime nommer un culte diabolique¹⁸:

Mon Dieu! s'il avait été possible de faire monter Aline sur le bûcher et de la brûler publiquement, en avant de Saint-Jean-de-Dieu, pendant que le médecin bravant les flammes serait monté jusqu'à elle pour lui donner à baiser un des saints livres de la psychiatrie sanctifiante, on ne s'en serait pas privé, vous pensez bien! Mais c'est là une cérémonie qui ne se pratique plus guère et à laquelle le médecin, justement parce qu'elle n'est plus dans ses saints livres, ne pense même pas. ("Lettre d'amour", p. 135)

18. A cet effet, Ferron a lu Le diable, ses paroles, son action, dans les possédés d'Ilfurt, d'après des documents historiques (de P. Sutter, Arras Brumet éditeur, 1921, 174 p.): "Je crois avoir en main le dernier ouvrage paru sur cette psychothérapie d'antan, nommée exorcisme, (...) écrit en allemand, alors la langue scientifique par excellence, la langue de Freud. Il démontre que l'anti-psychiatrie n'a rien de neuf et que l'exorcisme avec ses rites et ses formulettes l'a devancée d'un demi-siècle" (Jacques Ferron, "La fin des exorcismes", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 352). En fait, s'appuyant sur des documents d'époque, Sutter raconte l'histoire de deux enfants alsaciens possédés, en 1861, par le diable. Dans ce livre, le curé de Wickerschwihr est le modèle par excellence du prédicateur ferronien (du curé Rondeau du Ciel de Québec, par exemple) qui maudit le diable. Écoutons le père Sutter: "Les mauvais esprits sont nos ennemis. Ils sont jaloux de nous. (...) L'Eglise catholique (...) exige de ses fidèles la croyance pour se défendre contre eux: le signe de la croix, l'eau bénite, les exorcismes prescrits en cas de possession" (P. Sutter, Le diable, ses paroles, son action, dans les possédés d'Ilfurt d'après des documents historiques, p. 8-9).

A l'encontre des psychiatres, Jacques Ferron confère à la folie, et plus précisément au langage des fous, un sens tout spécial dont il tire une leçon exemplaire. En effet, l'utilisation étrange qu'il fait du mot "fou" nous permet de découvrir une vision fantaisiste et théâtrale du monde. Le docteur Maud Mannoni, grand critique, comme Ferron, des institutions médicales qui abusent de leur pouvoir, établit elle aussi un parallèle entre la "mise en scène" littéraire et la "mise en scène" des mots chez les fous :

Si nous cherchons à cerner le type de discours qui se tient entre adolescents (étiquetés névrosés, psychotiques ou pervers) et adultes, nous ne pouvons manquer d'être frappés par la théâtralisation du dire: il y a, à partir d'un minimum de conventions établies (...), comme la mise en scène d'une pièce fantasmagorique, mise en scène du sujet, du désir et de son objet. L'agencement du scénario est en rapport avec l'histoire personnelle du sujet, c'est-à-dire avec ce qui lui est advenu comme une expérience surdéterminée du plaisir (déplaisir), et qu'il cherche à retrouver par la voie du fantasme.¹⁹

Brenda Maher, étudiant les caractéristiques du langage des schizophrènes, y découvre des associations qui ne suivent pas la logique de tous les jours, qui sont littéraires, étrangement près des contes de fée:

Clinical reports have abounded with descriptions of the tendency of schizophrenic language to be disrupted by apparently irrelevant associations. Examples are plentiful... A patient writes, "I like coffee, cream, cows"... One of Doctor Bleuler's patients, when asked with whom

19. Maud Mannoni, "Folie, mise en scène et jeux de langage", dans Education impossible, éd. du Seuil, 1973, p.99.

she had been walking the previous day, enumerated the members of her family, listing "Father, son... and the Holy Ghost".²⁰

C'est donc à partir d'une vérité scientifique — les fous possèdent, par les symboles et les jeux de mots de leur parler, un langage littéraire — que Jacques Ferron créera des fous inoubliables. Si le fou est donc un être admirable dont on peut décrypter le code langagier afin de mieux comprendre les effets d'une société qui rejette certains de ses membres, le fou ferronien s'avère également un modèle de contestation. Ferron semble s'inspirer ici de Shakespeare, prétendant que chez le dramaturge anglais la folie est une valeur positive, une réaction contre l'absurde. C'est le monde qui est "fou", non le personnage dit fou qui parle en termes symboliques, bouleversant l'ordre établi:

La folie chez Shakespeare n'est qu'un moyen de réadaptation, quand on n'en meurt point (...). On y est fou, par feinte ou en vérité, parce que les temps sont fous. C'est donner place à la folie dans un décor universel et grandiose qui lui convient en réponse à une angoisse métaphysique (...). Dans ses tragédies, Shakespeare n'a rien d'un freudon; il n'isole ni n'étouffe la folie; elle y participe grandement avec une noblesse que n'a pas la pensée calculatrice.²¹

Les fous ferroniens sont toujours nobles et servent à nous montrer une ligne de conduite exemplaire. Le fou aime la nature. Tous les hommes de-

20. Brenda Maher, "The language of schizophrenia: a review and interpretation", British Journal of Psychiatry, vol. LXX, 1972, p. 9.

21. Jacques Ferron, "Shakespeare et l'entomologie psychiatrique", dans Escar-mouches, la longue passe, t. I, p. 371.

vraient s'efforcer d'être des "artistes fous" comme ce Jérémie "peignant", nommant sa province immédiate par "projection intérieure", c'est-à-dire par la mémoire et par la parole ("Le paysagiste", Contes du pays incertain). Jérémie, qui n'est pourtant qu'un faible d'esprit, sait "se projeter" dans le paysage. Cette joie d'appartenir au paysage est instinctive, sans signification philosophique, car dès que Jérémie réfléchit sur le sens de la beauté du paysage, dès qu'il se demande "de qui il était le jouet, de soi, du soleil ou de Dieu", la réponse ne vient pas, ou plutôt elle apparaît sous la forme d'un goéland "lâchant une dernière fiente" (p. 59).

Dans Les roses sauvages, la folie s'apparente ouvertement à un symbolisme qui renvoie à un problème social. Les lettres d'un Baron fou, "belles, bien écrites, presque littéraires" (p. 117), témoignent du pouvoir évocateur des mots. Rose-Aimée a découvert, dans les lettres de son père, "le thème de l'eau insaisissable, son symbole" (p. 117). Et l'eau, c'est l'expression du désespoir d'un veuf et d'un homme dévoré par le désir de réussir dans les affaires. C'est Baron lui-même qui a compris la portée symbolique d'un autre de ses "mots fous": les roses sauvages. Dans une lettre, Baron les transforme en d'étranges fleurs meurtrières s'ouvrant pour l'engloutir dans la mort, seule issue possible à l'ambition destructrice.

La "Lettre d'amour" placée à la fin des Roses sauvages débute par une phrase hautement significative: "Les fous rendent témoignage. Leur langage est hermétique" (p. 127). Chez les "asileuses" de la "Lettre d'amour", la "réalité se mêle à la fantasmagorie" (p. 177). Chaque folle a ses propres hantises: pour l'une, c'est l'enfant tué; pour une autre, c'est le silence.

Coupées du monde, les "asileuses" ne peuvent se refaire, se reconstituer.

Aline pleure et réclame son mari "qui marche sur les hautes poutres d'acier dans le ciel de Toronto" (p. 177), mais le médecin est incapable de lui offrir autre chose que vingt pilules par jour. Madame Forgues n'a comme refuge que son monde intérieur peuplé de métaphores et de leitmotive: la dissolution, l'"ophélisation" dans l'eau; le père qui a "paralysé" en mangeant des cornichons, victime d'une société avide de main-d'oeuvre, agonisant, dans l'esprit fou et créateur d'Aline, sur l'échafaud; la belle-soeur Aurilda, refusant de payer un taxi qui emmènerait enfin Aline à Valleyfield, lieu chimérique de la famille retrouvée; le beau-frère Adrien Larocque, de Cornwall, parlant français comme un Anglais. Mais Madame Forgues connaît presque le bonheur grâce au "pouvoir des mots (...) qui lui ont appris à enchanter" (p. 157). Son "temps mort" se remplit des motifs et des péripéties qu'elle invente, tel un roman qui se fait: thème terrible et délirant de l'échafaud, signe de l'exploitation des ouvriers; thème de l'eau suicidaire représentée par la tour de Saint-Jean-de-Dieu, "ancien château d'eau, qui attirait l'attention et ne servait plus à rien, monument insolite et peut-être significatif" (p. 135), la même tour d'où Baron s'était jeté dans le parfum rance et destructeur des roses sauvages de la "Ville"; les impossibles amours vécus comme dans un téléroman hallucinant.

Est "lunatique" chez Ferron celui qui, comme l'abbé Doyon prend la défense des petites gens (La chaise du maréchal ferrant). Est "fou" aussi celui qui a raison — la folie est "fardée de raison" (L'ogre, p. 69) —, celui qui résiste, comme Léon de Portanqueu, au manque d'imagination de notre monde, aux emplois

spécialisés et banals , qui refuse l'anglais "coast to coast", "North, South, East and West" (L'amélanchier, p. 17). La femme du "Retour à Val-d'Or" (Contes du pays incertain) est une "folle" exemplaire puisqu'elle a le courage de s'élever contre l'esclavage moderne dans les usines montréalaises²². Les Métis ont eux aussi raison: "Fous merveilleux" du Ciel de Québec, ils s'opposent au nivellement effectué par une "traque" confédérale posée pour assurer la "suprématie de l'anglais".

Toutefois, la folie n'est pas toujours celle de la lucidité et de la fantaisie. Elle peut également avoir une connotation négative. Les prélats et les hommes politiques du Saint-Elias, par exemple, exercent un pouvoir "fou" (tyrannique). Par ailleurs, les Dubois de La charrette souffrent de trois "folies": l'étouffement faubourien, la réclusion urbaine; la résignation par le rosaire; la peur de se faire voler dans le monde capitaliste. Le frère Thadéus est "fou" puisque Frère et éloigné, même malgré lui, des hommes (Le salut de l'Irlande). La "mauvaise folie" ferronienne est donc synonyme de misère urbaine et d'autoritarisme religieux et politique, causes tragiques de malheur personnel.

22. Selon Jean-Pierre Boucher, il s'agit en effet d'une folie salvatrice: "Sa folie n'est pas perçue par le lecteur comme une faute mais au contraire comme inspirée, si je puis dire, par la sagesse. La vérité ne nous apparaît pas résider dans la raison du mari et des autres mais plutôt dans la folie de l'héroïne qui nous invite à la suivre à Val-d'Or, à s'évader de la ville terrifiante pour retourner dans la province natale" (Jean-Pierre Boucher, Les contes de Jacques Ferron, p. 127).

Passons maintenant de l'examen de la place qu'occupe le fou dans l'élaboration des idées de Jacques Ferron à l'examen d'autres aspects de la médecine qui préoccupent l'auteur. Ferron nous rappelle continuellement que les maladies ont presque toujours une cause sociale. Le médecin Salvarsan (réincarnation bizarre de Madame Salvarson, épouse malheureuse du Cheval de Don Juan) déclare que la "pauvreté est la cause, avec l'humiliation de la condition inférieure, de beaucoup de maladies et de certaines morts prématurées. (...) Derrière le système social, chaque jour plus clairement, je distinguais une divinité sanguinaire, avide d'enfants, de jeunes hommes, de jeunes femmes. Je l'appelais Baal" ("Suite à Martine", Contes anglais, p. 130). C'est donc de Baal (faux dieu de la médecine, grand patron de la négligence médicale et sociale) qu'il faudrait se débarrasser.

L'oeuvre de Jacques Ferron met en relief le fait qu'un vaccin n'est pas un remède mais un simple "préventif" qui ne tue pas une maladie. Bien au contraire, le vaccin assurerait plus souvent la propagation de la maladie. Pour reprendre le vocabulaire ferronien, le médecin qui ne se rend pas compte que la tuberculose est une maladie sociale "se cocufie", est "infidèle" à son métier. Au Royal Edward Laurentian Hospital, un François tuberculeux s'imbibe "de la suffisance anglaise sans pour cela être un Anglais" (La nuit, p. 41). Il y rencontre des médecins devenus insensibles à la souffrance à force d'en avoir trop vu, bourrant leurs patients de drogues, faute de pouvoir les guérir réellement:

La tuberculose se traite aujourd'hui d'autre façon,
si toutefois elle se traite, étant donné qu'elle
disparaît d'elle-même, maladie sociale: les

sociétés changent et c'est ce changement qui la guérit, faisant les médecins cocus. Ils ne s'en sont pas aperçus, trop bêtes. Pour les rendre plus intelligents, il faudrait en égorger trois ou quatre, chaque année, sur la place publique. Ça leur mettrait au moins un peu d'angoisse dans le ventre. (La nuit, p. 46)

La tuberculose, maladie mortelle pour la mère de Jacques Ferron, illustre les défaillances de la médecine:

La tuberculose que ces trois soeurs tenaient de leur famille, de leur condition, de l'époque peut-être, est un mal étrange, le seul avec la lèpre et la folie à susciter des institutions qui lui soient propres, ces sanatoria mi-hôpitaux, mi-prisons, qu'on désaffecte maintenant l'un après l'autre depuis une quinzaine d'années, appelées à disparaître comme a disparu l'archaïque lazaret de Tracadie qui desservit les comtés acadiens où la survivance d'un folklore moyenâgeux entretenait peut-être une maladie qui, à la Renaissance, était disparue de l'Europe comme par enchantement.²³

Ferron nous rappelle que les chercheurs ont démontré que les singes en liberté ne contractent pas la tuberculose, mais qu'ils la contractent en captivité. Il en serait peut-être de même pour les êtres humains. Malheureusement, les médecins ont préféré déguiser le mal sans l'expliquer réellement:

La contrainte des pauvres et la contention de la bourgeoisie le [le mal] favorisaient sans doute, mais la médecine, ce vieil art qui devenait une science, avait édifié celle-ci sur la lésion cadavérique; elle en restait à ce premier stade, cantonnée dans l'individu, et se refusait à toute considération sociale, tenant pour acquis l'ordre établi.²⁴

Ferron insiste partout dans son oeuvre sur le manque de perception sociale chez les médecins, sur ce qu'il appelle le "principe d'exclusion d'origine

23. Jacques Ferron, Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, p. 284.

24. Ibid., p. 284.

magique, qui prétend sauver le tout (ou le reste) en extrayant la partie malsaine" (p. 285). L'âme du bon médecin est tout entière à sa société immédiate, donc à son pays. C'est en ce sens que Ferron critique Bethune, humaniste admirable en Espagne (La charrette), mais coupable d'avoir abandonné, pendant la crise économique, tous ces Montréalais qui "cherchaient leur nourriture dans les poubelles, quitte à en garder un arrière-goût dans la bouche le reste de leur vie" (Le ciel de Québec, p. 330). Bethune aurait été tellement éloigné du milieu québécois que le futur héros de la Chine ne savait que trois mots de français (Le ciel de Québec)²⁵. Le docteur Hart de l'enfance de Jacques Ferron n'a rien d'un Bethune. Hart a su "s'enquébecquoser", préférant les "Magouas" aux notables et condamnant la préséance dont jouissaient et profitaient les médecins québécois (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell).

-
25. Le docteur Bethune, spécialisé en chirurgie pulmonaire, était directeur du Service contre la tuberculose de l'hôpital Sacré-Coeur de Cartierville. Il nous semble qu'Yves Taschereau simplifie beaucoup lorsqu'il déclare que Ferron a une "grande admiration" pour Bethune, "médecin très politisé" (Yves Taschereau, Le portuna, la médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, p. 93). Le docteur Ferron trouve admirable le travail de Bethune en Espagne mais déplore le manque de conscience sociale dont il faisait preuve au Québec. Chez Ferron, Bethune demeure un Anglais impérialiste qui ne s'est pas intéressé au sort du peuple québécois: "Le nom de Bethune est certainement d'origine française. On l'a écrit en Chine avec l'accent aigu. Il n'en reste pas moins qu'il était de McGill et hélas! anglophone" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 322).

Tous les médecins ne sont donc pas mauvais chez Jacques Ferron. Le docteur Berger de La barbe de François Hertel (il s'agit du docteur Louis Berger rencontré à Laval²⁶) aurait été un excellent chercheur. Il voulait aller à la racine des problèmes humains, établir des rapports entre le milieu et la maladie. Mais, dans La barbe de François Hertel, le docteur Berger ne devient célèbre qu'à cause d'une mort spectaculaire: Blanchi Blanchon, assistant médical incompetent, lui a inoculé un vaccin fatal.

Le médecin le plus près de Ferron, c'est sans doute Cotnoir (celui de Cotnoir, plutôt que celui du Ciel de Québec), humble médecin "populacier" au cou rentré. Ce Cotnoir habite Longueuil mais pratique dans les milieux les plus défavorisés des environs. Bourgeois encanaillé, "un des médecins les plus consciencieux de l'oeuvre de Ferron"²⁷, il se donne corps et âme aux ouvriers des faubourgs, ce qui lui mérite évidemment le mépris des Longueillois bien pensants. C'est le seul médecin à avoir son numéro de téléphone personnel inscrit dans l'annuaire, le seul à faire la navette, à n'importe quelle heure, de son quartier à celui où circulent les autobus obscurcis par la "grisaille des petites gens"²⁸.

Le Saint-Elias met en scène deux autres médecins éclairés: François Fauteux et le docteur Larue. Le docteur Fauteux, membre de l'Institut canadien

-
26. Ferron a connu de bons médecins. Dans ses articles et lettres, il mentionne, outre Berger, le docteur Morin, admirable moins par ses diagnostics (la médecine est trop impuissante pour que Ferron parle d'un médecin qui sait tout faire) que par sa manière douce, sans prétention et compatissante.
27. Yves Taschereau, Le portuna, la médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, p. 21.
28. Jacques Ferron, Cotnoir, éd. d'Orphée, 1962, p. 26.

et patriote mécréant, se voit obligé, pour calmer ses patients, de jouer au médecin, d'inventer des maladies faciles à comprendre qui "rassuraient car elles comportaient traitement et guérison" (p. 92). Le docteur sait, comme son confrère écrivain qui l'a créé, que les maladies tiennent presque inévitablement "au genre de vie, au mode de société, à l'école, à la famille" (p. 92), à l'organisation sociale en général. "La plupart des malades", poursuit le docteur Fauteux, "n'ont pas de maladies précises" (p. 44). Ce sont les Thomas Diafoirus qui forcent les malades "à être malades dans les formes" (p. 97). On n'est pas loin du jour, paraît-il, où "le principal avantage d'apprendre la médecine sera de se protéger contre les médecins" (p. 94). Bref, la médecine prolonge la souffrance, "n'est bonne qu'à entretenir les plaies" (p. 94).

Nous ne savons pas grand-chose du docteur Larue (référence possible au docteur Hubert Larue, chroniqueur spirituel qui aimait puiser dans la tradition orale), mais nous savons quand même qu'il n'a rien de hautain. Il est un excellent conteur. Larue ajoute, par sa verve, un "ferrement" à l'"écrou" d'un pays qui se raconte. Le bon docteur doit préférer les histoires des petites gens à la gloire et à la manchette des journaux. Les livres de Jacques Ferron constituent un apprentissage pour de futurs médecins et spécialistes, tel Ronald des Roses sauvages, ou même la petite Tinamer, devenue étudiante en psycho-pédagogie, qui enseignera un jour que "sur terre le bon et le mauvais côté des choses sont revenus, d'un partage variable, pour un combat à n'en plus finir" (L'amélanchier, p. 154). Le médecin doit être un combattant. Il est du côté des démunis et essaie de repérer la cause des diffé-

rentes maladies dans les injustices sociales.

Chez Ferron, le médecin idéal n'a pas de religion. Si le bon médecin se dit bouddhiste, soit par dérision ou par bravade, soit pour oublier le catéchisme ("Le bouddhiste", Contes anglais), s'il prétend être de la "High Church", de la "Low Church", catholique ou athée (La nuit), c'est qu'il est dans le fond mécréant, se préoccupant plus de l'ici-bas que de l'au-delà. Il se doit, par contre, de rassurer le patient et, au besoin, de respecter sa foi: l'éthique professionnelle l'exige (toute béquille — foi ou fausse assurance — face à la mort et à la souffrance ayant le mérite de faire moins souffrir, apprenons-nous dans Le Saint-Elias). Le bon médecin ferronien apparaît surtout comme un agnostique. Qu'on se réfère, par exemple, à la conversation camusienne qui s'engage entre le docteur Fauteux et le chanoine Tourigny, dialogue rappelant beaucoup l'affrontement entre le docteur Dubois et le prêtre dans Poussière sur la ville. D'un côté, le chanoine justifie la souffrance par l'existence de Jésus et de l'au-delà; de l'autre, le médecin ne vit que pour l'ici-bas et refuse l'éternel argument du péché originel et de la récompense finale:

— (...) sans le saint sacrifice de Notre-Seigneur pour le salut du monde, je [le chanoine] n'aurais pu souffrir qu'on maltraitât des bêtes, et pas seulement elles, les hommes aussi, qu'on les égorgeât et qu'elles criassent la mort sur terre.

— Autrement dit, grâce au Christ, tous ces cris d'agonie ne vous offensent plus.

— Vous ne pouvez pas comprendre, docteur Fauteux: Dieu a transcendé la mort pour en faire un renouveau de vie.

Le médecin admit qu'entre lui et le chanoine il y avait un malentendu fondamental. (Le Saint-Elias, p. 104).

Le médecin, en fin de compte, est un "travailleur social", au sens positif et littéral du terme. Bien sûr, les médecins comme le docteur Chénier auraient voulu être des individus libres s'épanouissant d'après leurs seuls désirs et talents: "J'aurais pu être un médecin, un simple médecin, traverser la vie avec mon petit portuna à la main et disparaître sans bruit comme un honnête homme" (Les grands soleils, p. 115). Mais la perte du pays empêche une telle "normalité" et le médecin aura à "soigner" sa patrie, la médecine devenant ici un symbole de la lutte sociale et politique. Pour le médecin de Saint-Eustache, comme pour le Cotnoir de Cotnoir, le "portuna" n'est pas le trousseau d'un médecin coupé de la réalité québécoise. Lorsque Chénier pratique ses accouchements, il s'agit toujours d'un rappel de cet alexandrin répété par une vieille mère canadienne-française mettant un enfant au monde: "Ainsi, te voici donc dans ton pays natal" (Les grands soleils, p. 16-17).

Lorsque Jacques Ferron discute de la médecine, nous découvrons chez lui une vision de l'homme. Ferron ne dit jamais que le monde pourrait être parfait, mais que tout être vivant en société doit néanmoins travailler à améliorer le sort de l'homme, sachant très bien que l'origine du "mal" se trouve inévitablement dans la société elle-même, dans la pauvreté qui peut causer

les maladies, créer les criminels et détruire les mariages. Et, encore une fois, l'homme bon est humble, égalitaire, mécréant et engagé; idéalement, il a l'âme tout entière à son pays, microcosme du monde.

4.

La religion

Dieu était doué; en tout cas, son amour-propre le lui avait appris. Il créa le monde et n'en resta pas là; il appointa des scribes pour décrire sa prouesse. Il les prit comme ils étaient, pas très avancés en cosmogonie. Il leur dit: "Allez! Faites de votre mieux." Et ils décrivaient une terre plate dans les termes que voici, donnant à penser qu'il y a deux sortes d'eaux, les eaux d'en haut, les eaux d'en bas.¹

La religion joue un rôle primordial dans l'oeuvre de Jacques Ferron.

Elle y est sans aucun doute l'un des leitmotivs les plus importants. Mais il faut noter que Ferron parle moins de ses propres idées sur la religion qu'il ne critique les faiblesses des différentes religions telles que pratiquées par l'homme. Plus précisément, les références à la religion sont très souvent des représentations qui permettent à l'auteur d'exprimer ses idées sur d'autres sujets. A partir d'images religieuses, Jacques Ferron atteint les travers de l'homme moderne. Evidemment, dans un tel contexte, la notion de religion ne peut être prise dans un sens strict.

Nous examinerons d'abord les idées de Ferron sur la religion et sur l'Eglise en général (idées qui peuvent paraître gratuites et outrancières sans une vue globale de l'oeuvre), ensuite nous discuterons de la démystifi-

1. Jacques Ferron, "Dieu et ses scribes", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 149.

cation de "héros religieux", des réactions de l'auteur face à des communautés et à des sectes religieuses, du rôle de certaines personnalités religieuses dans son oeuvre, puis nous passerons en revue les emplois symboliques du vocabulaire religieux.

Jacques Ferron ne nie pas l'existence de Dieu, il ne s'en préoccupe tout simplement pas. Lorsque Jérémie se demande si Dieu sert à quelque chose, le paysagiste reçoit comme seule réponse une fiente qui descend du ciel. Toutefois, les "intermittences" de Dieu (y croire quand on en a besoin), même Ferron les éprouve de temps en temps: "Aussi longtemps que Dieu tient bon, quel besoin ai-je de lui? Aucun, et j'en suis mécréant. Quand il lâche, c'est différent, j'ai une intermittence; je le supplie de revenir"². Ferron nous dit que, dans le fond, il ne sert à rien de se poser des questions sur l'origine de Dieu: "Les religions viennent de Dieu pour n'avoir pas à se poser de questions sur leur origine"³.

Les personnages ferroniens éclairés se disent presque toujours mécréants. Prenons le cas de Léon de Portanqueu. "Mécréant comme pas un"⁴, Léon substitue le pays à l'au-delà. Lorsque le romancier décrit la "religiosité" de Léon, il est donc normal qu'il s'agisse non pas de croyances religieuses, mais bien

2. Jacques Ferron, "La sortie", Ecrits du Canada français, no 19, 1965, p. 140.

3. Jacques Ferron, "Le permis de dramaturge", La barre du jour, vol. 1, nos 3/4/5, juillet - décembre, 1965, p. 62.

4. Jacques Ferron, L'amélanchier, éd. du Jour, 1970, p. 40.

de "foi" politique et sociale. Monsieur de Portanqueu possède, par exemple, une "relique" dont il est fier, sa "chienne à Jacques", vieille robe de chambre venant du massacre des habitants de Lachine par les Iroquois en 1689. Ainsi pour le mécréant, les vraies "reliques" sont-elles nationales plutôt que sacrées. Les "restes" historiques priment sur ceux d'un monde promis. Ferron et Léon se disent donc chrétiens "à ras de terre et de courte façon, n'arrivant pas à croire en l'au-delà, terminant la vie ici-bas" (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, p. 315)⁵.

Puisque, selon Ferron, l'ici-bas est notre seul horizon, la mort représente une fin et non un commencement. La mort est "laide", "obscène" (La charrette), vulgaire comme une "catin retroussée" ("La dame de Ferme-Neuve", Contes anglais). Ferron refuse l'idée que l'on peut "faire une belle mort", car pour lui la mort n'est pas une délivrance de l'âme. Dans Papa Boss, nous

5. En matière de religion, Jacques Ferron avoue par ailleurs ne pas avoir trop précisé sa pensée. Être mécréant, ce n'est pas forcément être athée: "Je ne suis même pas athée. Je me prétends mécréant, c'est-à-dire en marge d'une religion et dépendant d'elle. (...) J'ai parfois dit que j'étais athée, c'était plutôt par bravade. J'ai préféré rester marginal mais libre, un peu comme un paysan qui ne veut pas entrer dans la ville, ce qui ne l'empêche pas d'en avoir du regret." (Jacques Ferron discutant avec Jean Marcel, dans Jacques Ferron malgré lui, p. 26, p. 30 et p. 31). A vrai dire, le docteur Ferron a déjà été croyant: "(...) j'étais autrefois simple croyant; pour en savoir davantage j'ai étudié sept religions, devinez le résultat: je n'en pratique plus aucune." ("La livrée rouge", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 266). Pour résumer ces assertions, disons que Ferron "dépend" de religions, c'est-à-dire qu'il s'en inspire dans ses oeuvres, qu'il ne nie pas l'existence de Dieu, qu'il voit même l'utilité de la foi pour certains patients angoissés, mais que son Dieu à lui se transforme en une métaphore.

voyons que la mort sert surtout les financiers, qu'elle fait plaisir à ceux que Ferron appelle les "faux apôtres": assureurs avarés ("colporteurs d'argent"); prêtres ("colporteurs de paradis"). La mort serait devenue une institution capitaliste où les croque-morts (nommés dérisoirement "boeufs" et "papes", dans Cotnoir) montent un spectacle burlesque des plus rentables (La mort de Monsieur Borduas), où un enterrement réussi se mesure à la longueur du cortège (Le salut de l'Irlande). Ferron ne peut supporter une telle image commercialisée de la mort. Pour lui, la mort est laide, injuste, un sac rempli des chiens écrasés du canton (Le licou).

Paradoxalement, la mort s'avère le seul "absolu" qui peut nous faire du bien ⁶. Elle met en relief l'urgence de notre combat contre l'injustice déferlante (Le licou). Elle donne le goût à la vie ("La sortie"). Elle permet d'évaluer quelqu'un: "Avant d'y passer, impossible: le bétail sur pied court, laissant après lui des impressions diverses. C'est à l'étalage qu'on sait son poids exact" (La charrette, p. 37). La mort nous oblige à nous remettre en question: "Plus je vieillis, plus il me semble que c'est la mort qui mène tout, qui nous met en appétit, qui nous donne goût du monde et de la vie, peut-être qui nous rend intelligents" ⁷.

6. "Je me défie des vieux cagots qui m'allèchent d'une immortalité incertaine pour mieux me soumettre et me perdre. Sous aucun prétexte il ne faut se laisser confisquer sa mort. Elle est ce qu'on a de plus précieux. Sur elle et par elle se fonde et fortifie le seul défi qu'on puisse jeter au monde" (Jacques Ferron, "Le moi crucifiant", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 137).

7. Jacques Ferron, "Le pôle noir", dans Escarmouches, la longue passe, t.I, p. 271.

Jacques Ferron voit dans l'Eglise une institution surtout financière. C'est pour cette raison que les ecclésiastiques forment, dans un registre loufoque et magnifié si typique du monde religieux de Ferron, une sorte de mafia parallèle. Vus sous l'angle du grossissement stylistique, ils deviennent une bande de papistes dirigeant la "barbotte-bordel" de l'Alcazar (La nuit) et ils pratiquent le rite du dollar que Ferron se plaît à appeler une liturgie nouvelle (Papa Boss). Pour montrer que l'Eglise accorde trop d'importance à l'argent, Ferron se fait innocemment blasphématoire. Ironiste sans gêne, il crée un Christ qui n'est plus le consommateur biblique qui achève toute chose mais plutôt le grand consommateur qui achète tout. Il décrit des religieux qui se transforment tout naturellement en patrons avarés: à Maniwaki, le père Jessé Marlow, réincarnation évidente du chef de gang, Jesse James, est un petit patron travaillant pour le grand patron, Papa Boss ("Cadieu", Contes du pays incertain). Dans Tante Elise ou le prix de l'amour, les prêtres deviennent des "gagnestères". L'Eglise, telle qu'interprétée par Jacques Ferron, recrute dans ses rangs plusieurs apôtres de la grosse "galette". La Révérende Agnès-de-Jérusalem court après la manne gouvernementale (Le ciel de Québec), les prélats espagnols et québécois accumulent les richesses avec le sentiment hypocrite de travailler pour l'éternité ("Le coeur d'une mère"). En Gaspésie, Monseigneur Ross⁸ se distingue des habitants en roulant fièrement dans sa décapotable (La chaise du maréchal

8. Monseigneur François-Xavier Ross, premier évêque de Gaspé (1923), a fondé la Congrégation des Soeurs missionnaires du Christ-Roi et a fait construire une cathédrale en souvenir du quatrième centenaire de l'arrivée de Cartier.

ferrant). Les curés omnibus de Montréal exigent un "tiquette" pour entrer dans l'église (La chaise du maréchal ferrant) alors que les curés du Saint-Elias tiennent le "saint bidou" en holding, que le curé Luc préfère la collecte au "salut" du pays (Les grands soleils) et que les prêtres de Cotnoir, exempts d'impôts, se remplissent joliment les poches.

En créant des religieux grivois et rabelaisiens ⁹, corrompus ou criminels, Jacques Ferron attaque, à sa façon, une Eglise qui avait fait de la chair une obsession. Caricaturiste, l'auteur du Saint-Elias transforme momentanément l'abbé Armour Lupien en "étalon" à la recherche d'une femme. Dans le même roman, le curé Rondeau pense beaucoup plus à Marguerite qu'aux vertus théologiques. La chaise du maréchal ferrant présente le curé Lagueux-La Poche, "vieux jeton" des veuves, ainsi que le prélat du palais cardinalice et l'archidiacre de la "High Church", mêlés tous deux à l'assassinat de la "maquerelle-poule". Le curé Odilon Cliche de "Cadieu" est impliqué lui

9. Même s'il n'en parle pas souvent dans son oeuvre littéraire, Jacques Ferron est fasciné par Rabelais (voir "Céline et Rabelais", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 51-56). Et que de similitudes entre les deux auteurs-médecins!: père avocat; insistance sur le fait que les livres n'ont pas toutes les réponses aux maladies; esprit mécréant et libertin; recherche du "salut" pour l'homme sur terre et non pas au ciel; conteurs pour qui le rire et la fantaisie constituent une des meilleures thérapies; grands maîtres de l'art oratoire, tant au niveau de la prédication, que du langage parlé; impuissance des mots à exprimer la pensée; thème de la "folie" comme moyen de vivre dans un monde absurde; chroniques villageoises et histoire locale; satire de la justice, de la guerre, de la papauté, des excès pédants. En outre, Ferron évoque, à sa façon, le récit, chez Rabelais, du voyage de Jacques Cartier (un des nombreux "Hérode" et exploiters ferroniens) ainsi que les discussions sur la Réforme et la Contre-Réforme (La charrette nous montre que les abus dont souffrait l'Eglise du seizième siècle sont essentiellement ceux dont elle souffre aujourd'hui: népotisme et manichéisme à outrance).

aussi dans l'histoire d'une maison close. Quant au curé incitant le "bon-homme" à "taper" sa femme (La charrette), au curé "galopant" à la "théologie de jupon" (Le Don Juan chrétien) et au curé grivois du baptême du Manchot (L'ogre), ils sont littéralement de la famille des chevaux, incarnation des Don Juan ferroniens.

Jacques Ferron, croyant que la pureté est une invention simpliste et dangereuse de l'Eglise, réagit dans son oeuvre littéraire en renversant les valeurs enseignées: l'Eglise devient le bordel. Nous apprenons donc que les Saintes Ecritures seraient des livres de sexualité (Le dodu), que la Bible serait "putassière". Dans Papa Boss, la statue de Notre-Dame-des-sept-douleurs représente une "guidoune" (dans la même veine, la putain Georgette du Ciel de Québec a le coeur à la main telle Notre-Dame-des-sept-douleurs), l'eau bénite se transforme en eau érotique, l'ange en vendeur de plaisirs corporels, l'Immaculée-Conception en fornication, le baiser divin en baiser sensuel, le coït en une des stations du chemin de croix, la littérature pieuse en introduction à la pornographie. Les tritons, les nymphes demi-nues et les satyres indécents correspondent aux anges, aux vierges et aux martyres de l'ancienne religion nationale (Le Don Juan chrétien). Dans cette entreprise de démystification, quoi de plus naturel que de rencontrer la putain Thérèse que les dames de la Congrégation préparaient pour être Soeur Thérèse, ou encore "Blanche la guidoune" faisant un "pèlerinage" peu dévot à Maniwaki ("Cadieu").

Pour dénoncer les options politiques de l'Eglise, Ferron crée sans cesse des situations où la religion se retrouve de connivence avec le monde de la politique: les soeurs de l'hospice de Taque (La tête du roi) appuient les "bleus"; Monseigneur le Primat essaie de faire faire une carte ecclésiastique bleu foncé ("Les provinces", Contes du pays incertain). A cause de leur favoritisme religieux, l'Espagne et le Québec deviennent un même pays: le prisonnier espagnol Don Torrès, entouré étrangement de criminels à noms québécois (Corriveau, Toupin), sera libéré parce qu'il est neveu de cardinal (Nella Mariem). Ferron aime créer des situations où le monde religieux ressemble à un jeu politique, où l'abbé Normand entre, émoustillé, dans la course au leadership pour remplacer Monseigneur Laflèche (Le Saint-Elias), où les curés "galopent" dans une "parade politique" (Le Don Juan chrétien).

Les miracles fournissent à Jacques Ferron une arme de choix. Dans La chaise du maréchal ferrant, une enfant aux cheveux roux sort blonde de la cérémonie baptismale. C'est ainsi qu'un miracle purifie une petite fille, raille le romancier. Dans Le ciel de Québec, les miracles d'un Monseigneur Turquetil¹⁰ devenu un personnage fictif n'ont lieu que sur la grand-banquise du Nord, c'est-à-dire nulle part si ce n'est dans l'imagination des Oblats du roman. Le chauffeur, thaumaturge à l'oeil de crapaud, portant perruque

10. Monseigneur Arsène Turquetil, Français de France, a fondé en 1912 la mission de Chesterfield dans le Grand-Nord. Il est devenu par la suite préfet apostolique de la Baie d'Hudson, puis supérieur oblat des missions de la Baie d'Hudson. Il a écrit quelques manuscrits en esquimau ainsi qu'une des premières grammaires de la langue esquimaude. Un lac des Territoires du Nord-Ouest porte son nom.

et casquette, crie au miracle lorsque son Eminence¹¹ n'est pas blessée dans un accident de la route. Le cardinal ne perd que ses boutons cardinalices dans l'accident: "C'est un miracle, ça, de n'avoir plus d'autres boutons que le nombril" (p. 39)! Et le cardinal de proclamer solennellement:

(...) moi cardinal-archevêque de Québec, primat de l'Eglise canadienne entre les trois océans, je promulgue que dorénavant le nombril de mes diocésains n'est pas un nombril mais la médaille commémorative du miracle du ruisseau des Chians. .
Dixi, amen. (Le ciel de Québec, p. 39)

-
11. Le personnage de départ (et non celui du roman), c'est évidemment le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve (1883-1947). La vie du cardinal Villeneuve coïncide à merveille avec un des sujets clefs du Ciel de Québec. En effet, son Eminence le cardinal Villeneuve fut un des plus grands fervents de la mission apostolique du Canada français. Il était lui-même le premier évêque de Gravelbourg (territoire ferronien, comme nous le verrons bientôt) avant de devenir archevêque de Québec. Si nous ouvrons un livre d'histoire assez typique du Québec d'avant la réforme scolaire des années soixante, nous découvririons que le cardinal Villeneuve (dont une photo fait découvrir le gros ventre qui rappelle celui du prélat ferronien) est associé aux "missions à l'intérieur du Dominion. Le Canada offre encore un vaste champ ouvert aux missionnaires désireux de conquérir des âmes à la foi catholique. (...) Dans le Nord-Est et sur les rives de la baie d'Hudson, les Pères Eudistes se dévouent à l'évangélisation des Esquimaux. Sur les bords du lac Huron, les Jésuites continuent le travail si glorieusement commencé par les saints Martyrs canadiens. Mais les missions les plus importantes sont celles des Pères Oblats dans l'Ouest du pays. Avec l'aide de frères convers et de religieuses, ils ont écrit une incomparable épopée blanche. Plusieurs d'entre eux eurent, par une vie toute de sacrifices, le 'mérite du martyre, sans en avoir la gloire' (Pie IX) " (Paul-Emile Farley et Gustave Lamarche, Histoire du Canada, Librairie des Clercs de Saint-Viateur, 1945, p. 475-476). Jacques Ferron aura d'autres mots qu'"épopée blanche" pour décrire le travail des missionnaires de l'Ouest.

Dans l'oeuvre de Ferron, les nombreuses références au latin et aux "châteaux" deviennent les signes de l'éloignement des préoccupations quotidiennes:

Le latin est la langue de Dieu. Quand on l'emploie, c'est justement pour rappeler aux gens qu'ils ne comprennent pas tout. Et cela veut dire aussi, à cause de la référence divine: "Attention, je suis sérieux". (Le ciel de Québec, p. 298)

Le titre de "Nella Mariem", imitation humoristique de l'invocation Stella Maris dans les litanies de la Vierge, petite pièce sur l'avilissement de l'Eglise et la corruption de l'Etat, constitue une référence dérisoire au latin de l'Eglise, langue qui illustre, aux yeux de Ferron, l'élitisme du Vatican. Dans "Cadieu" (Contes du pays incertain), le père de famille chante en latin à l'église, se révélant un modèle dérisoire de prestige et de retenue. "Latinistes" altiers, les ecclésiastiques de Ferron fixent béatement le ciel et évitent la rue, car la religion n'est pour eux qu'une "ruche à dévotions", qu'une prière toute passive (La charrette). L'église, irréaliste et factice, transformée par le romancier en "papier mâché" destiné à s'écrouler (L'amélanchier), s'élève comme un château attirant les pauvres misérables suant dans leurs taudis. Dans La chaise du maréchal ferrant, le père Papin (ivrogne faisant la chasse au communisme, dans Le ciel de Québec) —réminiscence possible du père Papin-Archambault, fondateur de l'Ecole sociale populaire— ainsi que le curé Morris mènent une "vie de château" et condamnent les pêcheurs mal payés luttant pour leurs droits.

* * *

Les ecclésiastiques de l'histoire du Québec constituent un axe important des références religieuses chez Ferron et méritent d'être étudiés à part. Soulignons que les noms de personnages réels ne sont souvent qu'un prétexte pour illustrer les défaillances d'un trop grand nombre d'hommes d'Eglise. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de personnes réelles, mais bien de personnages fictifs qui ne sont liés que "nominalement" à la réalité. C'est dans une telle optique que Jacques Ferron invite son lecteur à faire un examen rétrospectif des anciennes personnalités religieuses du Québec qui passent et repassent dans les différents territoires de son oeuvre. Cet examen constitue un des éléments les plus structurés de l'étrange univers religieux de Jacques Ferron.

De la Nouvelle-France, Ferron, utilisant l'arme de la grivoiserie, retient surtout les actions d'une "aguichante" Soeur "Bourgeois". L'oeuvre de Soeur "Bourgeois" (Marguerite "Bourgeoys", évidemment) est bien connue: ouverture de la première école montréalaise; fondation de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal; construction de la chapelle de Bonsecours. Ferron, se basant en partie sur les documents de la soeur Morin et de Dollier de Casson, entoure Marguerite Bourgeoys d'autres mythes. Elle aurait été "bourgeoise": au lieu de combattre les riches, elle se serait contentée de soigner les pauvres. Ferron lui reproche donc ce qu'il considère comme

un des plus grands défauts de l'Eglise: l'acceptation des classes sociales. Marguerite "Bourgeois" devient cependant un personnage presque sympathique, aguichant, ayant toujours des hommes à ses trousses, entièrement à Dieu "sans doute", mais "restée fille" (Historiettes, p. 132). Lors du voyage en Amérique, elle aurait même perdu "quelques plumes de sa sainteté" (p. 133), ayant été la seule personne "du sexe" à bord.

Toujours dans cette Nouvelle-France réinterprétée, Ferron déterre ce qu'il appelle la "honte" des martyrs. Il les place dans le "fourre-tout" du génocide amérindien et fait en sorte que ce soit le dieu amérindien lui-même, Isou Manichou, qui annonce que le père "Lallemand"¹² et saint Charles Garnier ont contribué, par leurs images pieuses, aux "génocides successifs" (Le ciel de Québec, p. 375). Charles Lalemant — le romancier écrit "Lallemand" puisque le père "évangélisait", ce qui veut dire, selon Ferron, pratiquer l'impérialisme associé dérisoirement à l'Allemagne nazie — était le premier supérieur des missions jésuites au Canada, directeur spirituel de Champlain et procureur des missions du Canada. A travers son Lallemand transformé, il est également possible que Ferron se réfère à saint Gabriel Lalemant qui, avec saint Charles Garnier, avaient été "martyrisés"

12. "Les Algonquins avaient surnommé le père Lallemand 'capitaine des chiens'. En 1645, saint Charles Garnier écrivait à son frère, carme en France, le Père Henri de Saint-Joseph, pour lui demander des images pieuses: 'Nous sommes icy dans une grande nécessité d'Images qui sont propres pour nos sauvages'. Et d'en donner la liste, en première place 'quelque beau Jésus qui n'ait point de barbe [la barbe n'est pas amérindienne], ou qui en eût fort peu, par exemple qu'il soit âgé de 18 ans ou environ'" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 85).

par les Iroquois en 1649, martyre qui se présente au lecteur comme une sorte de revanche méritée.

Dans La chaise du maréchal ferrant, le romancier n'accepte pas comme ancêtre saint René Goupil, chirurgien angevin martyrisé par les Iroquois en 1649, Français "bandit", "petit saint (...) caché par les vedettes de la fournée de martyrs et de confesseurs" (p.61). Nous rencontrons encore un autre "héros" missionnaire dans la personne du père Crespel, qui, dans ses Voyages du R.P. Emmanuel Crespel dans le Canada et son naufrage en revenant en France, raconte sous forme de journal les histoires du naufrage de La Renommée en 1736, de l'hiver passé sur l'île d'Anticosti, et des expéditions contre les Indiens (Crespel fut l'aumônier du gouverneur Charles de Beauharnois, massacreur des Outagamis). Ferron a lu la relation du père Crespel. Les vingt et une morts, incluant le capitaine Monsieur de Fresnaie, y sont décrites d'une façon lugubre et à un rythme hallucinant. Même la gangrène n'échappe pas à l'observation de l'épistolier:

Au bout de quelques jours, il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étaient détachés et leurs mains étaient entièrement décharnées (...) l'infection qui en sortoit étoit si grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque instant pour n'en être point suffoqué. 13

13. Emmanuel Crespel, Voyages du R.P. Emmanuel Crespel dans le Canada et son naufrage en revenant en France, Imprimerie A. Côté et Compagnie, 1884, p. 135.

Mais Jacques Ferron ne s'intéresse pas au style, aux descriptions réalistes du père Crespel. Il faut noter que le révérend père récollet (et non le pieux "capucin" comme l'écrit le romancier à la page 16 du Saint-Élias) n'aurait pas pu, pour reprendre le vocabulaire de Ferron, "bénéficier" de la "gloire du martyr", ayant acheté sa liberté en offrant à des "Sauvages" du tabac et de l'eau-de-vie pour guider les naufragés jusqu'à Québec. Toutefois, le père Crespel, ainsi que presque tous les autres missionnaires de la Nouvelle-France interprétés par Ferron, illustrent un des aspects les plus importants de la religion que Ferron cherche à condamner: la connivence entre l'Eglise et l'Etat dans la création d'empires qui ne respectent pas les droits de la population indigène.

Le lecteur qui suit chronologiquement le voyage dans l'histoire effectué par Jacques Ferron apprend qu'après la Conquête, les habitants auraient moins tenu aux Anglais que le clergé collaborateur représenté par Monseigneur Briand (Historiettes)¹⁴. C'est dans le même contexte que nous rencontrons Monseigneur Plessis, archevêque de Québec, qui joue dans l'arène politique, inspirant à Ferron la fureur contre "Dieu, ses prêtres et ses saints" (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, p. 295). Dans Les roses sauvages, Ferron rappelle l'anglophilie

14. Monseigneur Jean-Olivier Briand s'est fait donner le titre de Surintendant de l'Eglise romaine par le gouverneur Murray qui craignait la création d'un vrai titre d'évêque. Briand a exalté le loyalisme canadien-français à l'égard de la Grande-Bretagne. Monseigneur Plessis, qui a remplacé Briand, appuyait lui aussi la monarchie et condamnait tout esprit républicain jugé non catholique, fût-il français, américain ou canadien.

de l'archevêque de Québec en citant un extrait du Journal d'un voyage en Europe de Monseigneur Plessis: "Il y a tant de respect en Angleterre, qu'une honnête femme peut faire le tour du royaume avec la plus parfaite sécurité"¹⁵. Mais le cas de Monseigneur Plessis est un peu plus nuancé que celui de son prédécesseur, car c'est nul autre que Monseigneur Joseph-Octave Plessis qui, malgré les manigances de l'évêque anglican Mountain et du gouverneur Craig, a réussi à se faire nommer évêque officiel de Québec. L'enjeu de cette reconnaissance était de taille: un Québec protestant et anglais ou un Québec catholique et français. De plus, Monseigneur Plessis a demandé avec succès au Saint-Siège de créer de nouveaux vicariats, dont la Nouvelle-Ecosse dirigée par le francophobe Monseigneur Burke, et le Nouveau-Brunswick par Monseigneur MacEachern. Or, la critique de la déportation est un sujet important dans Les roses sauvages. Donc, même si le "pointilleux" Monseigneur Plessis aimait un peu trop une Angleterre "policière", même s'il était un des grands responsables de la loyauté des Canadiens français à l'égard des Anglais lors de la guerre de 1812, loyauté, il va sans dire, peu ferronienne, c'est quand même lui qui a visité l'Acadie pour s'assurer que les Acadiens aient leurs écoles et leurs églises françaises. Ainsi entre-t-il de plain-pied dans la "toponymie" des Roses sauvages, s'opposant, en quelque sorte, à l'ennemi et au grand vainqueur, le général Monckton.

15. Voir Joseph-Octave Plessis, Journal d'un voyage en Europe, Librairie Montmorency - Laval, 1903, p. 59.

Au dix-neuvième siècle, époque cruciale où s'affrontent libéraux et ultramontains, Ferron évoque d'autres évêques dits ironiquement "anglicisants". Pour punir Monseigneur Bourget de son attitude monarchiste et de sa condamnation des Patriotes (Bourget, plus nuancé à l'égard des Patriotes que Monseigneur Lartigue, ne voulait pas forcément excommunier les insurgés et il est même allé leur rendre visite en prison), l'écrivain crée un Bourget fictif, loufoque, donnant des noms anglais aux frères. C'est Monseigneur Bourget qui aurait convenu, raille l'auteur du Salut de l'Irlande, que les frères porteraient des noms anglais, "simple formalité, autrement [ils n'auraient] pas pu [s'] établir au pays" (p. 141). Dans Le ciel de Québec, le deuxième évêque de Montréal est coupable d'avoir renié la cause de Louis Riel, contribuant ainsi à l'anglicisation du pays. Selon Ferron, l'histoire de l'Eglise démontre que les évêques se mettaient traditionnellement du côté du pouvoir. Nous renvoyant à ses idées sur l'histoire, l'auteur des Grands soleils rappelle que certains curés sont allés jusqu'à cultiver l'amitié de Lord Archibald Acheson, comte de Gosford et gouverneur lors des "troubles" de 1837. Le curé des Grands soleils, gras et grivois, s'intéresse beaucoup plus à ce qu'on paie les cloches du baptême qu'à la révolution patriotique. En somme, le curé, maître de la résignation, est jaloux de la patrie — "la Patrie n'est pas le bon Dieu, Elizabeth", p. 69 — et demeure paradoxalement l'homme sans la vraie "foi" ferronienne, celle du courage et du souffle de la patrie. Dans la deuxième version des Grands soleils, les évêques, complices de Lord Gosford, "insèrent", par leurs paroles menaçantes, un peu du "bon Dieu" dans le fusil de guerre des Anglais. Dans les Historiettes,

nous voyons un autre exemple de la "trahison des évêques". Le gouverneur Carleton, fort du consentement ecclésiastique, implore les "Canayens" de se battre avec les Anglais contre les "Bastonnais"¹⁶. Mais Ferron aime rappeler que Carleton a eu un succès mitigé, qu'à Trois-Rivières, le colonel Maclean a éprouvé lui aussi beaucoup de difficultés à mobiliser les Canadiens contre les Américains, et cela malgré l'appui inconditionnel du grand-vicaire Saint-Onge, homme d'autorité "bien pris et de bonne forme, avec belle prestance" (Historiettes, p. 115)¹⁷.

C'est dans l'esprit d'une démythification de "héros" religieux que Ferron ressuscite sa Grandeur Monseigneur Laflèche qui "a la politique dans le sang". Disciple de Monseigneur Bourget, défenseur acharné de la Confédération, ennemi des francs-maçons et de Monseigneur Taschereau de Québec, jugé trop libéral, l'évêque trifluvien, qui brandit "le crucifix comme un

-
16. Ferron aurait emprunté le nom "Bastonnais" au roman Les Bastonnais (John Lespérance, C.-O. Beauchemin et Fils, 1896, 272 p.). Lespérance y décrit les péripéties dans la vie de Rodrick Hardinge, soldat dans la milice gardant la ville de Québec pendant l'hiver de 1775-1776 alors qu'on craignait l'invasion d'Arnold par la Beauce (territoire ferronien, dans La chaise du maréchal ferrant). Le mot "Bastonnais" est défini comme suit: "Un prisonnier bastonnais signifiait un prisonnier américain. On savait que l'expédition d'Arnold était partie de Boston. De là, le nom de Bastonnais donné aux envahisseurs. Bastonnais est une corruption rustique du mot français Bastonnais. (...) Toute l'invasion américaine est encore connue parmi les Canadiens français comme la guerre des Bastonnais" (Les Bastonnais, p. 19).
17. Le grand-vicaire anglophile, c'est sans doute Pierre Maugue Saint-Onge, natif de Batiscan —1722-1795— vicaire de Beaumont, premier curé de l'Ile-aux-Coudres, curé de Sainte-Anne-de-Beaupré et chanoine de Québec.

glaive, raffolant d'images sombres et se montrant autoritaire comme un Espagnol (...), continua d'être un autocrate" (Le Saint-Elias, p. 33). Par les pouvoirs d'une imagination tout à fait cocasse, Jacques Ferron abolit les privilèges ecclésiastiques de Monseigneur Laflèche, imposant à sa "Grandeur" une contravention pour excès de vitesse sur le pont à péage. C'est ainsi que Ferron fait la satire des exemptions légales des hommes d'Eglise. Le romancier prétend qu'à la mort de Louis-François Richer de Laflèche, la rumeur voulait que Monseigneur Cloutier, pour qui le père de Jacques Ferron fut servant de messe, remplace l'ancien disciple de celui que Ferron nomme dérisoirement le "Pape" Bourget. Pour se moquer de l'ambition de Monseigneur Cloutier — François-Xavier Cloutier est en réalité devenu évêque de Trois-Rivières — notre romancier le décrit comme étant "piqué de la tête, mais moins délirant que Monseigneur Bruchési" (Le Saint-Elias, p. 155). Dans toute cette course au leadership religieux, on désigne l'abbé Normand à la succession de Monseigneur Laflèche (Ferron pense apparemment à l'abbé Joseph-Edouard-Louis-Philippe Normand, ordonné par Monseigneur Cloutier à Trois-Rivières en 1915). Comme il fallait s'y attendre, l'abbé Normand ferronien se ridiculise. Il s'est tellement grisé qu'il bénit, "allongé dans la calèche de l'évêché avec la nonchalance d'un triomphateur romain" (p. 61), les vaches et cochons des champs.

Le dix-neuvième siècle religieux interprété par Jacques Ferron nous fait également découvrir un père Lacombe coupable d'avoir contribué, en faisant venir des blancs dans l'Ouest, au refoulement des Amérindiens. Le curé Lacombe, missionnaire oblat, curé fondateur de Prince-Albert, même s'il a

su parfois "comprendre la douceur indigène (...), ne prêcha jamais d'autre enfer, que la mise à mort du dernier bison" (Le Saint-Elias, p. 33). Un autre ecclésiastique de l'Ouest, Monseigneur Taché, qui devient assez drôlement le "gibier" du fier Taque patriote de Jacques Ferron (La tête du roi), trahit un Riel armé. L'"évêque conciliateur" de Saint-Boniface, qui se disait conseiller de Riel, aurait abandonné le chef métis lorsque ce dernier a pris les armes, allant même jusqu'à le déclarer fou sans preuves suffisantes.

L'intérêt que porte Ferron à l'activité missionnaire de l'Eglise canadienne constitue une partie importante des préoccupations religieuses qui aident à structurer l'oeuvre globale. Railleur, le conteur suit de près un certain comité de la survivance de l' "agonie française", comité qui organise la mission apostolique du Canada français ("La vache morte du canyon"). Dans Le ciel de Québec, les pérégrinations des missionnaires dans l'Ouest ne servent qu'à assouvir l'ambition (le cardinal bedonnant mérite ses boutons cardinalices).

Ferron ne se contente pas de critiquer les missionnaires canadiens-français. En Afrique, autre-forme de Prairie canadienne, Ange-Albert Thomasin, missionnaire aux traits émaciés et à la "sainteté maigre" (Le ciel de Québec, p. 189), pratique l'esprit colonialiste et expansionniste à la belge. Ferron invente un écrivain belge, Christian Barda, qui décrit le "barda" (l'aspect militaire) des missionnaires, "christians" colonisateurs chez les bouroubourous du Congo. Et les Belges ne sont pas seuls sur le continent

noir. L'Eglise canadienne y envoie, grâce aux manipulations du "Sénateur", le "curé galopant" du Don Juan chrétien. Le père Jean-Eudes ainsi que tous les "cardinaux légers" (Le Saint-Elias) du pays font de l'Afrique un faubourg de Longueuil, sinon un faubourg du "pays incertain" tout entier (Papa Boss). Comment l'Afrique peut-elle être un faubourg de Longueuil? Parce que l'Afrique des missionnaires reste pauvre et que les missionnaires canadiens auraient mieux fait, d'après Ferron, de s'occuper de leurs propres "pays" pauvres à eux: Longueuil et les autres "faubourgs" ouvriers. Mais tel n'était pas le cas, car Monseigneur Bruchési (ennemi du premier ministre F.G. Marchand qui voulait étatiser l'éducation, défenseur de Borden et du service national) et le cardinal Léger exerçaient tous deux ce "pouvoir fou et malfaisant d'une Eglise nationale, inconsciente de sa mission, qui se laissait manipuler par les diplomates du Vatican" (Le Saint-Elias, p. 36).

Enfin, dans le tableau du dix-neuvième siècle religieux de Jacques Ferron, il faut mentionner l'apostat Chiniquy, figure quasi-légendaire connue pour les envolées de sa rhétorique contre les "démon" de l'intempérance. Encore une fois, le romancier a recours à la démythification. Renversant l'image traditionnelle de Chiniquy, la croix de la Tempérance devient l'emblème des bons buveurs lorsque le couple ouvrier de Papa Boss "prend un coup" au-dessous de la croix de Chiniquy.

Jacques Ferron puise continuellement dans le vingtième siècle pour illustrer les travers des religieux. Les personnages à noms réels sont presque tous victimes d'ambition mal placée. A Valleyfield, le vicaire est "fou", visant le haut de l'échelle (La charrette, p. 74): "(...) l'évêque de ce lieu a passé si près du chapeau. Il méritait bien une petite planète de dédommagement" ("Les provinces", Contes du pays incertain, p. 63)¹⁸.

Le cardinal Léger fait plusieurs apparitions dans l'oeuvre de Ferron. Il se révèle ambitieux, "portant son cheval" vers la papauté (L'amélanchier). Dans Le Saint-Elias, le cardinal Léger se présente comme un "pape sinistre" au sourire "fou" et malfaisant", comme le "valet" du Vatican qui essaie de gouverner les Canadiens français à partir de Rome (p. 155-156). Ferron, reprochant au cardinal l'appui qu'il donne aux patrons aux dépens des ouvriers lors d'une grève tenue à Valleyfield, met ironiquement le prélat canadien du côté des briseurs de grèves appelés dérisoirement des "Zouaves-scabs" (Les roses sauvages; La chaise du maréchal ferrant). Chez Ferron, le zouave est le héros de plusieurs prêtres, tel Louis-de-Gonzague Bessette¹⁹, transformé en grand

-
18. Il s'agit de Monseigneur Langlois, troisième évêque de Valleyfield et ami de Duplessis. L'apparition de Monseigneur Langlois dans "Les provinces" illustre la "petite guerre" ecclésiastique, si semblable à la "guerre" de l'ambition livrée par les hommes politiques.
19. Le nom Louis-de-Gonzague Bessette évoque deux hommes illustres: le frère André, dont le nom de famille est Bessette; saint Louis de Gonzague, jésuite italien et patron de la jeunesse. Ferron connaît bien le nom de Louis-de-Gonzague, ayant fréquenté, à Louiseville, l'Académie Saint-Louis-de-Gonzague.

maigrichon maniéré, en curé écervelé et pyromane, et en fondateur de la paroisse de Sainte-Eulalie, ainsi nommée d'après Eulalie Durocher qui, à l'instigation de Monseigneur Bourget, a fondé, à Longueuil, en plein territoire ferronien, la Congrégation des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Ce vicaire incendiaire et burlesque est interné à l'hôpital Saint-Michel-Archange. Le futur curé fondateur péroré sur les zouaves, sur l'hérésie diabolique des chemises rouges de Garibaldi et sur l'honneur sauvé à Mentana où Garibaldi a été battu par les troupes pontificales et françaises en 1867. Son discours loufoque et cocasse ne tourne pas à la gloire des amis du Pontife, car les partisans du pape y apparaissent soit comme des aristocrates à la recherche de la gloire, soit comme des Indigènes colonisés, soit comme des nobles à la veille de se marier, quittant femme et "château" dans l'espoir de revenir tout médaillés:

Partirent de même Monsieur de Couëssin, Souchard de Lavoreille, Henry de Montbel, Pinet de Menteyer, Vital de Rochetaillée, Victorin de Jerphanion, Brumet de La Charie, Jaret de la Marie, Le Demours d'Ivory, le Page du Bois Chevalier, Joseph du Cheyron du Pavillon, Alphonse de Surigny, Suret de Kergarion, et d'autres moins illustres.
(Le ciel de Québec, p. 294)

Pour caricaturer ces nouveaux croisés, le romancier forme son propre corps expéditionnaire: le Prince Pitaphe, "Bouroubourounien" (Africain colonisé par les Belges) monté sur un éléphant; Maxime Ferron, originaire des Ambroises, comté de Maskinongé; l'"Etasunien" du "Midwest", "Bobby Gun Capone";

Juan-Carlos Negrete (Juan-Carlos Onganía, président argentin renversé par l'armée en 1970); l'incroyable Baron haïtien sans scrupules du nom de Samedi. Ainsi Ferron transforme-t-il les zouaves en l'incarnation de certains de ses ennemis préférés. Il va même jusqu'à créer un Monseigneur Camille qui est conscient de la dimension politique de la guerre des Etats Pontificaux, qui regrette que la lutte contre le patriotisme italien ait nui au sain patriotisme libéral du Québec et qui condamne l' "épopée des zouaves" racontée par l'abbé Bessette, "pauvre garçon malheureux et transi jusqu'au fond de l'âme" (Le ciel de Québec, p. 299). Dans L'amélanchier, le lecteur apprend que, somme toute, les zouaves québécois étaient des farceurs: ils sont arrivés trop tard pour la bataille tout en récoltant la gloire du vainqueur.

L'abbé Groulx occupe une place de choix dans l'oeuvre de Ferron. Il fait partie de ces nationalistes ecclésiastiques qui refusent le patriotisme patriote et qui "s'amourachent" de celui que Ferron appelle le "bandit Dollard"²⁰. Tout jeune enfant habillé à la mode en jeune matelot britannique, Ferron a dû copier à l'école plusieurs textes de Groulx. Dès cette époque, le futur médecin-écrivain "s'érigeait" contre l'historien, "épouillait" le "bon abbé" (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank

20. "(...) j'eus l'occasion d'être impertinent envers l'illustre chanoine Groulx. A propos de Dollard, cette fripouille dont il avait été le père et la mère" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 94). Dans les Historiettes, Ferron accuse les Sulpiciens, entre autres Dollard de Casson et Vachon de Belmont, d'avoir fabriqué la légende et "brouillé l'histoire" (p. 143). L'abbé François Vachon de Belmont, grand responsable de la mission iroquoise de La Montagne, tire d'un Iroquois ce que Ferron appelle l' "invraisemblable" et "mensonger" récit de deux cents Iroquois tués à Long-Sault alors qu'à peine vingt y auraient disparu. Ce récit ne fait que contribuer à renforcer l'image des "maudits Sauvages" que Ferron cherche à corriger.

Archibald Cambell). Selon Ferron, le chanoine Groulx se ridiculise avec son "nationalisme" que l'on ne doit pas confondre avec le "patriotisme" de 1837 ni avec le patriotisme des habitants fondateurs, vertu "naturelle", presque "familiale" et "populaire" lorsque "(...) le pays nous était propice [et que] nous l'occupions tout doucement" (Historiettes, p. 9). Le "vieux et toqué chanoine Groulx" (p.113) aurait prolongé le nationalisme clérical du tournant du siècle, nationalisme "tout de noir vêtu comme un séminariste" (p.10). Groulx se serait vanté de ses "Je n'ai jamais voté" (p. 24), faisant ainsi preuve de ce que Ferron considère comme un esprit anti-démocratique. Bon orateur et "mauvais historien" (p. 28), l'"appeleur de la race" tiendrait d'ailleurs son nationalisme de la France:

C'est le nationalisme qui l'a gâté; il l'a choisi en France — du côté de l'Action française et de sainte Jeanne d'Arc. — En France, il était déjà malsain, tourné contre le socialisme et le juif Dreyfus. Au Canada il devint une sorte de tremoussement devant la race pure et le haras; doux Jésus! que nous étions français, plus français qu'en France parce que français et catholiques, ouïda! (Historiettes, p. 28)

Le nationalisme de Groulx, dans le style caricatural de Ferron, ne survit que dans un haras rempli d'"étalons-évêques". Le "bon abbé" n'a fait que "dédifier" Dollard, "le plus beau petit salaud qui fût jamais" (p. 29) et qui ne fit "qu'une bouchée" des Indiens.

Le frère André devient un personnage ferronien pour le moins inusité. Dans Le ciel de Québec, il apparaît comme le "fou de Mastal", personnage

grotesque avec des pattes de chèvre pour éviter le diable. L'équation suivante:

$$\frac{\text{Frère André}}{\text{Sévigné}} = \frac{\text{moi}}{\text{Proust}} \quad (\text{La mort de Monsieur Borduas, p. 48})$$

renferme une réalité accablante. Au Québec, le frère André était l'équivalent de Proust et de Madame de Sévigné—"(...) les lettres de Madame de Sévigné ne sont pas au chevet de ma grand-mère; elle préfère les Annales du frère André. Entre ces deux littératures, je trouve un rapport et je suis mélancolique" (La mort de Monsieur Borduas, p. 48). En effet, dans le Québec d'antan, les héros ont surtout été de la trempe des faiseurs de miracles, des martyrs et des stigmatisés. A titre d'exemple, il y a la "vraie gloire" de la famille Ferron, la désormais célèbre stigmatisée de Woonsocket, Rose Ferron (L'amélanchier). Grâce aux cinq plaies du Sauveur, Rose lisait les pensées, tombait en extase au toucher de l'hostie, jouissait du don de la bilocation, parlait miraculeusement bien le latin, "langue de Dieu", et puis est morte à trente-trois ans.

* * *

Les différentes communautés religieuses forment, au même titre que les antagonistes tirés de l'Eglise canadienne depuis la Nouvelle-France jusqu'à nos jours, un réseau significatif à l'intérieur de l'ensemble des références religieuses. Comparés aux autres communautés, ce sont les Oblats du Ciel de Québec qui, malgré une certaine "hiérarchie solennelle", semblent avoir compris une idée importante de Jacques Ferron: l'homme de Dieu doit être près du peuple. Les Oblats auraient donné du sang nouveau, somme toute humaniste, à la "coterie ancienne" du clergé québécois. Mais ce sont les Frères des écoles chrétiennes qui s'avèrent, avec les Soeurs Grises et les Oblats, les plus ancrés dans leur pays. Ils sont d'admirables "ignorantins", malgré la "mauvaise lignée" des "frères anglicisants" (Frères Edward of Mary et Néreus Stephen, dans Historiettes; Frère Albertinus of Mary, dans Le salut de l'Irlande) qui refusent le patriotisme, qui adoptent la langue du conquérant, et qui préfèrent le haut-clergé au bas-clergé.

La majorité des autres communautés religieuses font ce que Ferron reproche souvent aux hommes de Dieu: comme les Franciscains, ils se prélassent dans leur "château" somptueux, se séparant du monde ordinaire, goûtant goulûment à la cuisse de poule, mangeant avec excès ("L'archange du faubourg", Contes du pays incertain)²¹, bénissant l'argent (les "saints bidous") et le

21. Dans ce conte, l'archange Zag, gueux et "robineux", déteste la misère urbaine et condamne l'indifférence des Franciscains réfugiés dans leur château alors que le peuple, "serfs-ouvriers" des maîtres religieux et politiques, étouffe dans sa cabane: "Les Franciscains ont précisément commis la faute impardonnable de se voiler la vue devant la réalité du faubourg, de se créer un univers agréable au milieu du chaos, de se retirer du monde pour s'assurer un salut individuel. Or s'il est une idée qui ne se dément pas dans toute l'oeuvre de Ferron, c'est la condamnation de tout salut individuel, jugé à la fois égoïste et vain" (Jean-Pierre Boucher, Les contes de Jacques Ferron, p. 130).

"patronage" du bonhomme Cloutier (L'amélanhier); comme les Sulpiciens, ils se mêlent à la politique du plus fort, restant enfermés "comme des fous" dans l'enfer, symbole du patronage ("Il ne faut jamais se tromper de porte", Contes anglais), livrant la guerre au tout-puissant Ignace Bourget ("Les provinces", Contes du pays incertain). Ou comme les Pères Blancs, ils incarnent le colonialisme, passant par Londres, apprenant "à porter la barbe, puis quand ils sont barbus à point, on les envoie dans les Colonies de Sa Majesté" (Historiettes, p. 150). Ou ils font peut-être comme les Rédemptoristes ferroniens, recrutant par la peur, brandissant les foudres du bon Dieu contre les autres ordres, servant le Seigneur "comme sauce tout-usage" (Le ciel de Québec, p. 49).

Ce sont les Jésuites qui semblent préoccuper le plus Jacques Ferron. Pour cette raison, ils méritent d'être considérés à part, dans une optique chronologique. Au tout début de la colonie, les Jésuites auraient été de nobles démocrates croyant à l'idée d'une Huronie:

(...) ils ont été des missionnaires admirables. "Les conquérants, a écrit un protestant, n'avaient eu d'autre objet que de dépouiller, enchaîner, exterminer les habitants de l'Amérique. Les Jésuites, seuls, s'y sont établis dans des vues d'humanité." (...) Au Canada, ils avaient en vue une république indigène et chrétienne chez les Hurons; c'était pour eux la grande affaire; ils lui subordonnaient la Nouvelle-France et ne ménageront rien pour son succès, ni leurs peines, ni leur vie. Ils avaient préféré les Hurons aux autres nations parce qu'ils étaient sédentaires, alliés des Français, et à cause de l'éloignement de leur pays: ils espéraient les soustraire à l'influence dégradante des colons et des trafiquants. Cette république n'avait rien d'une utopie: elle réussira au Paraguay. (Historiettes, p. 80.81).

Mais Ferron, après avoir lu le journal des Jésuites en Chine, Le dragon, a constaté que les Jésuites étaient devenus "enfantins, (...) fermés au monde, tournés vers l'au-delà" (Historiettes, p. 151). Ils se transformeront, dans l'oeuvre littéraire, en de sombres individus superstitieux, hiérarchiques, "patroneux" et corrompus, tout le contraire des premiers Jésuites. Ils imposent la censure: le père Bernier trouve scandaleux les six tétons du Dodu (Le permis de dramaturge), fidèle en cela au curé fictif Blanchi Blanchon qui condamne le jupon qui dépasse ("Les rats"). L'Index québécois, à vrai dire moins québécois que catholique et romain, viendrait de "Sagehommes" ridicules:

Quand Monsieur Pony avait encore son enseigne, rue Sainte-Catherine, à côté d'autres petites échoppes, entre Labelle et Saint-Hubert, les ecclésiastiques ne venaient guère dans sa librairie, sans doute parce qu'on n'y tenait pas compte de l'abbé Bethléem et du père Sagehomme, ni de l'Index Vatican, et qu'elle était trop profane pour eux, cette librairie.²²

C'est le cas de Tartuffe qui ~~ind~~stre le mieux la censure québécoise d'hier et d'aujourd'hui. Monseigneur de Saint-Vallier avait déjà banni Tartuffe en 1694. Le père Chadwick de Jacques Ferron, Jésuite avec qui notre auteur discute du célèbre personnage de Molière, n'a toujours pas oublié Fronténac, grand mécréant avec un "culte pour le Tartuffe" (Historiettes, p. 173). Chadwick, "attaquant à la profane, mais [restant] ombré de Dieu" (p. 174), fait bien son métier: il critique le théâtre, "apanage des bâtards".

22. Jacques Ferron, "Pissoupe-Pissou-Pisseuse", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 205.

Les Jésuites Papin et Bonhomme, métamorphosés par le caricaturiste Ferron en d'incroyables "aigles" sur le dos des chômeurs, aiment la bouteille, font la chasse au "isme" (libéralisme, naturalisme, gallicanisme), sont des éducateurs "sadiques" et des maîtres de l' "enfirouâpette" (Le ciel de Québec). Le conteur pousse l'hyperbole jusqu'à la limite: les Jésuites volent le trésor public, jouent aux aumôniers avec les "policemen" et avec d'autres "confréries", à l'hôpital, au poste de police et au gouvernement ("Il ne faut jamais se tromper de porte", Contes anglais). Le cas du père Papin s'entoure de tant de grivoiserie et de vulgarité que le lecteur ne peut qu'en rire: les "honorables" et "très-honorables" ministres paient la "traite" au Jésuite et ont terriblement peur qu'il ne se hâle "les gosses pour se les sortir par le collet" (Le ciel de Québec, p. 88). Mais les ministres ne disent rien contre lui: "Un p'tit mot contre le clergé, ça veut dire trois contre le minisse" (p. 88). En dernière analyse, Ferron raconte toute cette gauloiserie pour dénoncer une réalité déplorable: "Le bon Dieu pour un Jésuite de cet acabit, c'est tout simplement les moyens du pouvoir politique" (p. 94). Il n'y a guère de Marie-Victorin, d'hommes près du peuple, chez les descendants d'Ignace de Loyola, seulement des Teilhard de Chardin, des "Thaillardins" inventant la "zoosphère" pour essayer en vain de récupérer Darwin et "sauver les vieux meubles" (Les roses sauvages). Evidemment, Jacques Ferron peut paraître très sévère face aux Jésuites, mais les attaques sont surtout drolatiques (caricature grossière, grivoiserie) afin de dénoncer deux pratiques un peu trop courantes: l'enrichissement des congrégations; l'appauvrissement du peuple à qui on n'offre comme "Réponse" ultime que l'au-delà.

Les religieuses intéressent tout autant Ferron que leurs frères en religion. Elles représentent à elles seules un fil conducteur important des références religieuses étudiées ici. Nous voyons partout que le couvent opprime les religieuses: pour Martine, le couvent était l'"orphelinat" où l'on répétait que tout plaisir venait du diable ("Martine", Contes anglais); pour la Marie du "Pigeon et la perruche" des Contes anglais, la perruche triste du couvent remplace inéluctablement le pigeon de l'amour, bref, les rituels remplacent l'amour. Les honnes ferroniennes ont tendance à répéter des paroles empruntées (Soeur Saint-Eulalie de L'amélanchier; la Révérende Soeur du Précieux-Sang du Ciel de Québec). Madame Cérez doit aux religieuses la manie du chapelet, définie comme une regrettable folie dans Les roses sauvages, tandis que Soeur Catherine de Saint-Augustin retient en elle ses quatre "démon passionnés" (ses penchants naturels vers l'amour des hommes) pour être fidèle à la vie élégante et rangée d'une femme de Dieu. Une certaine jeune Mathilde a de la Soeur Catherine en elle: Mathilde prend le voile, perdant ainsi le "brin de folle avoine"²³ (folie merveilleuse d'être libre des contraintes religieuses) qu'elle avait dans les cheveux. Il est important de rappeler que dès la première oeuvre de Jacques Ferron, la Pucelle ignorait le bonheur à cause des interdictions de l'Eglise, annonçant ainsi le malheur de toutes les femmes d'Eglise ferroniennes. Par ailleurs, il faut signaler l'existence de certaines religieuses qui servent à montrer que la

23. Jacques Ferron, "La jeune nonne", Liaison, vol. IV, sept. 1950, p. 333.

pudeur officielle n'était qu'une façade. Ferron, démythifiant les idées reçues, associe ses représentantes de l'Eglise à une attitude licencieuse. La couventine de La barbe de François Hertel "aime la réciproque". On passe facilement du bordel au couvent: les putains du Gabon se cloîtent (Le Saint-Elias); Barbara la "catin" porte l'uniforme des Ursulines dans un bordel où chante le chœur des Ursulines (La charrette).

Si les religieuses telles que les Soeurs du Précieux-Sang sont trop sensibles à la "grosse galette" (Le ciel de Québec), il existe pourtant chez Ferron des religieuses charitables, simples et modestes. Une certaine soeur de la Providence à Saint-Jean-de-Dieu s'oppose à l'expansionnisme "coast to coast" de sa communauté (Les roses sauvages). Elle avait refusé de faire partie de ce que Ferron se plaît à appeler l'"exécutif" de la communauté des Soeurs de la Province, "exécutif" qui "possédait deux cent quarante maisons coast to coast, qui gardait sans doute de grands biens" (p. 94).

Signalons par ailleurs que certaines religieuses inspirent la sympathie de Ferron parce qu'elles contribuent à la petite histoire et à la "petite littérature" du pays. Soeur Morin, "première mémorialiste canadienne" (Historiettes, p. 112), écrit avec honnêteté des anecdotes utiles²⁴. La fictive Soeur

24. Dans les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal (de Soeur Marie Morin, annales collationnées et annotées par A. Fauteux et E.Z. Massicotte, Imprimerie des Editeurs, 1921, 252 p.), Ferron a trouvé maints détails sur l'arrivée de Jeanne Mance, de Maisonneuve et des trois religieuses hospitalières de La Flèche. Il y a également repéré des renseignements sur le soin des malades, sur les problèmes de la fondation de Ville-Marie, sur les attaques des "sauvages", le martyre des missionnaires et l'histoire des Hospitalières de Saint-Joseph établies à La Flèche par Monsieur de la Dauversière. Ferron a aussi lu la poésie de Mère de Chantal, supérieure, en 1862, des Ursulines de Trois-Rivières, qui a écrit des vers de circonstance qu'admirait beaucoup Monseigneur Charles-Olivier Caron, chapelain des Ursulines. Elle se voyait comme une sorte d'historienne, décrivant par exemple l'incendie des scieries américaines. Ferron dit d'elle: "Avant Mère de Chantal, la poésie avait quelque chose d'enfantin aux Ursulines des Trois-Rivières" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 82).

Marie-Electra-du-Saint-Sacrement, poétesse du couvent de Longueuil (Papa Boss), contribue elle aussi, humblement mais sûrement, à la petite littérature régionale ²⁵. Mais en règle générale, les religieuses ressemblent toutes à ces Ursulines si présentes dans l'oeuvre de Jacques Ferron: elles portent les mêmes noms pour que les nonnes ressemblent aux nonnes et que la "Vérité" soit indivisible (Papa Boss); elles méprisent les "Patriotes", ce qui fait que Ferron se permet de les montrer "follettes" et dévergondées, appuyant aveuglément les Anglais (Historiettes).

Avant de terminer notre discussion sur les attitudes de Jacques Ferron face aux communautés religieuses du Québec, il est important d'ajouter un bref commentaire sur la place qu'occupent les sectes religieuses non catholiques dans l'oeuvre littéraire. En gros, Ferron leur attribue les mêmes défauts dont serait coupable l'Eglise québécoise: trop grande importance accordée à la richesse des temples; commercialisation indue; manque de conscience sociale; exclusivité; impérialisme. Les Musulmans de "Nella Mariem" s'intéressent à l'argent, demandent des rançons; ceux de L'ogre répètent, au nom de

25. Jean-Marcel signale que les poèmes de Soeur Marie-Electra, "sauf trois vers du cru ferronien, doivent en fait être attribués à leur auteur, un poète français pas très illustre de la fin du 18e siècle, Jean-Baptiste Lalanne, dont on retrouvera les vers dans Le potager, Paris, 1802, notamment aux pages 24-25, 32, 34-35-36" (Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, p. 113). Pour le lecteur du grand texte ferronien, Marie-Electra devient le modèle de la "petite poésie" qui a poussé la couventine de Papa Boss à savourer les beautés de la nature et à s'éloigner du rigorisme du couvent.

la guerre, "Allah est grand et Mahomet est son prophète" (p. 29). Les Bouddhistes se figent dans le rêve du bardo (Les roses sauvages); Les Témoins de Jéhovah prient avant d'agir ("Armaguédon", Contes anglais), quémangent et ennuiant les gens de la ville (L'amélanchier). Les Mormons, eux, parlent bonne santé et fin du monde (discours que Ferron associe au concept catholique de l'au-delà salvateur); ils se croient "peuple élu" et gardent de la nourriture dans leurs caves pour pouvoir survivre lorsque le reste de l'humanité sera disparu (L'amélanchier). Ferron, dégoûté par l'idée que Dieu peut favoriser un seul peuple, reproche aux Israélites leur religion du peuple "élu de Dieu et non des autres" (Historiettes, p. 160); il plaint le sort des Arabes: "(...) tous les partisans du génocide vietnamien sont du côté israélien. Je dirai plus: Israël, c'est une répétition du Farouest américain où les Palestiniens ont pris la relève des Amérindiens" (p. 59). La religion juive est moins la religion juive que ce que Ferron veut qu'elle représente: l'exclusivité et le parti pris. Israël est donc un symbole. Quoi de plus logique alors que de voir qu'à un certain niveau de représentation, le Québec devient Israël: le sanhédrin se métamorphose dans le parler du favoritisme québécois (La chaise du maréchal ferrant); une Jérusalem occupée se transforme en une Montréal occupée par les "Cardinaux", c'est-à-dire par les financiers américains appelés aussi "Diabes GI Joe" (La charrette; Le ciel de Québec), et par les "Policiers" anglais (anglais puisque Montréal s'américanise)! Chez Ferron il n'y a que l'Amérindien qui semble avoir conçu l'idée d'un Dieu non exclusif, simple et humanitaire. C'est du moins ce que le lecteur du Ciel de Québec déduit lorsque Isou Manichou encou-

rage Frank-A. Scot à se battre pour les plus faibles avant qu'il ne soit trop tard (Le ciel de Québec), avant que tous les François ne soient Frank et tous les Henri, Henry.

* * *

Nous avons déjà passé en revue les religieuses et religieux québécois de valeur négative qui parsèment l'oeuvre de Jacques Ferron. Mais le lecteur est également fasciné par toute une série de personnages sympathiques, religieux réels devenus fictifs dans le déploiement de l'oeuvre totale. Pour commencer, il y a ce Monseigneur Camille²⁶, personnage clef du Ciel de Québec, humaniste fêru de justice, fréquentant le peuple et sympathisant, grâce à l'ironie fine de Jacques Ferron, avec les putains de la Basse-Ville. Monseigneur Camille aime les petits villages puisqu'on y trouve des gens démunis, français et indiens, qui ont besoin d'aide. Camille apparaît comme le modèle du bon ecclésiastique. Son argument préféré revient à dire que le "jugement

26. Rappel, par le nom seulement, de Monseigneur Camille Roy, professeur et critique que Ferron accuse d'être la victime d'"aliénation française": "(...) durant la guerre, Saint-Denys Garneau et Mgr Camille Roy moururent, emportant chacun dans sa tombe une des deux aliénations concurrentes qui paralysaient nos écrivains, Mgr Camille l'aliénation française, Saint-Denys l'aliénation canadienne" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 53). Jacques Ferron avoue par ailleurs admirer l'élégance et la "douceur" de Monseigneur Roy.

de Dieu avait toujours été pour l'humanité un modèle de justice et un principe d'égalité" (p. 25). Camille n'est guère populaire auprès des autres prélats. Il se fait réprimander par le cardinal-archevêque de Québec qui voit dans la défense du petit village une influence du marxisme rappelant la maxime "religion, opium du peuple" (p. 26). Monseigneur Camille, même s'il est un peu "borgia" (autoritaire) et qu'il fait rire avec ses trois petits poils sur la tête²⁷, condamne le manque de prises de position de l'Eglise face aux régimes totalitaires. Il ne pardonnera jamais aux participants à une session de la Légation de ne pas avoir osé critiquer l'"Allemagne vétérinaire" (p. 290).

Monseigneur Camille restera pour nous le représentant de l'Eglise qui a le mieux compris le fait qu'il ne faut pas classer hypocritement les gens

27. Pour mieux comprendre l'origine des "trois petits poils" et du "borgia", il faut se référer au "Mariage d'Hercule" (Jacques Ferron, "Le mariage d'Hercule", Amérique française, vol. 1, no 6, mai 1942, p. 40-41), petit texte autobiographique mêlé d'invention où Jacques Ferron se moque du mariage organisé par la société, en l'occurrence par la marraine, Madame D'Ammon. L'abbé du "Mariage d'Hercule" ressemble physiquement, vingt-sept ans avant la parution du Ciel de Québec, aux prélats borgia Camille et Cyrille (Ferron emprunte le nom de Cyrille à Monseigneur Cyrille Gagnon, professeur de dogme au Séminaire de Québec): "L'abbé, un curieux de truc, celui-ci, avec trois poils sur la tête et plus dans le nez (...) amen" ("Le mariage d'Hercule", p. 40). Le borgia ironique ne constitue pas uniquement une référence au fourbe et cruel César Borgia dont s'est inspiré Machiavel. Ferron pense sans doute, au simple niveau des noms, à Mère Saint-François de Borgia, née Françoise Dugré, professeur de sciences au couvent des Ursulines de Trois-Rivières et grande amie de Mère de Chantal, dont Ferron apprécie tant les vers de circonstance (Le docteur Ferron mentionne la mère Borgia dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 82). Dans La chaise du maréchal ferrant, nous rencontrons encore un autre Borgia, le pape Poulin, mari brutal, "plus haut en couleur que tous les Borgia" (p. 75).

en bien et en mauvais, qu'il faut se rapprocher de ceux qui ont été rejetés par la société. C'est pour cette raison qu'à la fin du Ciel de Québec, nous retournons au commencement du roman, là où Martial O'Farrel, cocher du Précieux-Sang, venait de perdre Monseigneur Camille dans la rue Saint-Vallier, rue infâme abritant l'"Hôtel-bordel" des Voyageurs. Monseigneur entreprend une étrange tournée, dans les bas quartiers que le soleil de Pâques ne réchauffe pas, préférant éclairer l'édifice Price et la Basilique, fastueuses demeures des bien nantis. A travers la grille des confessionnaux, Monseigneur Camille a entendu parler maintes fois de la rue Saint-Vallier. Et il n'en a pas peur, se comparant à Ulysse dans une mission héroïque, mission de la défense des petites gens. Grâce au rapprochement entre la prostituée et l'homme d'Eglise (les trois "sirènes" ne signifient pas la tentation séductrice comme chez Homère: Camille veut juste leur parler), la division arbitraire entre le Bien et le Mal s'estompe. Comment ne pas esquisser un sourire de sympathie lorsque les sirènes, nues sous leur manteau, escortent l'inoubliable prélat humaniste à la messe!

Toujours dans le domaine des prêtres à qui Jacques Ferron reconnaît une valeur positive, il faut mentionner Monseigneur Charles-Olivier Caron qui, quoique un peu trop népotique (Appendice aux Confitures de coings), possède ce qui constitue un mérite aussi important que la conscience sociale à la Camille: une conscience nationale. Originaire de Maskinongé, comme Ferron et Léon de Portanqueu, Monseigneur Caron, orateur éloquent dans la tradition de Monseigneur Camille, parle de la magnifique rivière qui débouche dans le lac Saint-Pierre, sorte de lac de Tibériade ou Gènesareth, "théâtre

de tant de miracles" (Le Saint-Elias, p. 15). Mais Monseigneur Caron avait néanmoins l'impression, pendant son humble enfance, d'être un simple "poissonier", esclave des confins d'un petit patelin. L'enfance lui avait peut-être été bienfaisante, par la beauté naturelle, mais elle se serait révélée aussi "nonchalante" (p. 13). A travers Monseigneur Caron, Ferron évoque le symbole de l'"orientation" (terme marin) enfantin: il est bon de se rappeler le passé, mais il faut désormais que le pays s'ouvre vers le monde. Le bateau, le Saint-Elias, devient donc un "symbole de libération" (42) flottant sur le Saint-Laurent qui mène directement à l'océan et aux autres pays. La rivière Batiscan et le Golfe, affirme Monseigneur Caron, ne trouvent pas leur fin "dans les joncs et les nénuphars", mais donnent "sur un plus grand chemin" (p.13) offrant enfin aux gens de Batiscan la possibilité d'aller librement vers le monde entier.

Il faut relier le chanoine Tourigny du Saint-Elias à Monseigneur Caron, car Tourigny manipule lui aussi l'image du "fleuve-pays" s'ouvrant sur le monde. Monseigneur Caron et le chanoine Tourigny indiquent aux lecteurs que le Québec doit enfin trouver sa place dans la ~~famille~~ des nations du monde. Et comme il fallait s'y attendre, une telle ouverture implique une prise de conscience patriotique. Le chanoine Tourigny mourra patriote, au sens ferro-nien du mot — personne qui aime sa patrie et qui travaille à y faire régner la justice:

(...)il se déclarait l'homme d'un pays libre, le pays de Mithridate, ennemi des Romains [Anglais], où il fait bon d'être concitoyens de même langue, d'une parenté transcendante toutes les parentés; il se déclarait de plus patriote du monde entier. (Le Saint-Elias, p. 164)

Tourigny, qui s'était toujours opposé à la souffrance symbolisée par le crucifix, à la hiérarchie élitiste, aux missionnaires et aux papistes "désenchantant" l'Eglise nationale, opte, à la fin de sa vie, pour le pays à sauver, et non pas pour ce que Ferron appelle l'abandon à l'idée de l'au-delà.

Chez Jacques Ferron, Marie-Victorin combine les deux qualités essentielles que tout bon ecclésiastique doit posséder: être "ignorantin" ou près du peuple; être "amoureux d'une petite fougère", c'est-à-dire protéger la flore et les petites choses du pays contre l'envahissement du béton. Le frère Thadéus du Salut de l'Irlande prétend que les ignorantins s'appellent "ignorantins" parce que les autres ordres, plus élitistes, les méprisent. Ferron donne ainsi une explication toute personnelle à l'origine des frères ignorantins, nom qu'avaient pris, par humilité, les religieux de Saint-Jean-de-Dieu. Thadéus est fier du sobriquet "ignorantin":... "Par [ce sobriquet] nous participions à l'humiliation des classes populaires" (p. 186). Ferron insiste toujours sur le fait que Marie-Victorin aimait ses plantes. Et l'amour dont il est question ici, c'est "la grande leçon de l'évangile. Aimer, aimer de n'importe quelle façon, aimer n'importe qui, n'importe quoi... Marie-Victorin, lui, aimait la terre, la sale terre des champs, celle qui noircit les mains

et porte la patrie" (Le salut de l'Irlande, p. 88). Par ailleurs, le frère Marie-Victorin, contrairement à la plupart de ses frères en religion créés par Ferron, ne fait pas de la politique mesquine. Il n'aurait jamais été trop "bleu" (du côté du gouvernement). Certains cercles gouvernementaux et ecclésiastiques l'auraient donc condamné, mais il est mort content d'être "ignorantin" et amoureux d'une "petite fougère" de Saint-Hyacinthe²⁸. Jacques Ferron est reconnaissant aux hommes de l'Eglise qui se sont consacrés à la sauvegarde du pays. Il nous fait découvrir un Marie-Victorin qui a refusé de devenir prêtre pour rester au service du pays à nommer, qui a enseigné le message du respect du pays. Ferron a d'ailleurs trouvé chez lui l'épisode des spéculateurs fonciers traversant le pont pour ensuite faire de Longueuil un borbier infect²⁹. Une nouvelle de Marie-Victorin est à l'origine du Salut de l'Irlande³⁰. Le frère Marie-Victorin y fait le portrait du vieil habitant longueuillois, Félix Delage, qui refuse de vendre sa terre à l'agent d'immeubles Mister Stevenson, malgré les vingt-cinq mille

28. Chez Ferron, les fougères représentent un milieu sain, rappelant la nature du passé exempte de la civilisation à béton. Dans Escarmouches, la longue passe, Ferron nous montre le vieux docteur Agapit Lupien, déprimé par l'asphalte d'East Greenfield et recevant ses vieux patients comme des créatures poétiques fanées par l'âge et par le béton. Le docteur Lupien puise sa raison d'être dans l'imaginaire. Il rêve à des fougères qui se déroulent dans un brouillard vert, qui le plongent dans un passé verdoyant plus humain et moins asphalté (t. 1, p. 291).

29. Voir "Jacques Ferron ou la folie "d'écrire" , Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 41.

30. Il s'agit de "Ne vends pas la terre", dans Récits laurentiens, Frères des Ecoles chrétiennes, 1942, 217 p.

dollars offerts comptants. Les spéculateurs répugnaient autant à Marie-Victorin qu'à Ferron:

La folie de la spéculation immobilière, après avoir ravagé l'île de Montréal, débordait à présent sur la rive sud, submergeait les abords du vieux Longueuil et s'avavançait dans la campagne. Comme des malsains champignons, surgissaient au milieu des champs, hideusement badigeonnées, les petites cabanes carrées des agents d'immeubles.³¹

Les nouvelles de Marie-Victorin ne sont cependant pas sans entrer en contradiction avec certaines idées de Jacques Ferron. Dans la nouvelle intitulée "Peuple sans histoire"³², l'auteur oppose Lord Durham à une fille dont le père patriote est mort à Saint-Charles. Mais la naïve Thérèse, tout en laissant sur la table de travail de Durham les mots "Thou liest"³³, propose comme modèle historique Madeleine de Verchères, vainqueur des "masques hideux d'Iroquois"³⁴. Or, nous le verrons dans notre chapitre sur l'histoire, "la Verchères" se métamorphose en une "grande gueule et grande mamelle" (Historiettes, p. 16) qui, en dépit de ses quatorze ans, ajoutait son propre coup de mousquet au génocide progressif des Iroquois. Signalons aussi qu'il existe encore une autre incompatibilité entre le frère ignorantin et Ferron. Marie-

31. Ibid., p. 119.

32. Ibid., p. 187-214.

33. Ibid., p. 207.

34. Ibid., p. 211.

Victorin prêchait le retour à la terre et la revanche des berceaux. Jacques Ferron prêche plutôt la sauvegarde de la terre et décrit avec plaisir la débâcle de la vieille famille catholique du Québec. Il y a donc tout un monde entre les deux auteurs, malgré la sympathie évidente qu'éprouve Jacques Ferron pour son frère ignorantin du Salut de l'Irlande.

Une série de religieux plus nettement fictifs que Marie-Victorin et que Messesseurs Caron et Camille viennent s'ajouter à la liste des personnalités admirées qui ont été puisées dans la réalité québécoise. Nous avons déjà évoqué le frère Thadéus, défenseur de Marie-Victorin. Or, c'est le même frère qui, rendu fou par sa condition d'"esclave" de l'Eglise, initie le narrateur du Salut de l'Irlande à la notion du pays: "Aimes-tu ton pays?" (p. 181), demande Thadéus. "Quelle question", se dit Connie, naïf et surpris! Pourquoi pas aimer la planète, la galaxie? Ferron répond, à travers Thadéus, aux tenants du soi-disant universalisme (Pierre de La tête du Roi, Jean Le Moyne et "Orphée" Saint-Denis Garneau du Ciel de Québec, sont de cet acabit) qui taxent le nationalisme de provincial et de rétrograde. En premier lieu, c'est le pays immédiat qui compte:

Plus tard, beaucoup plus tard, (...) tu dépasseras ton petit pays et pourras voir le monde. (Le salut de l'Irlande, p. 184)

On doit commencer avec son environnement le plus proche, mettant en pratique les principes de justice, de souveraineté et de partage sans hiérarchie, car le monde, ce n'est que "le Québec en plus grand, une planète placée sous le

signe du désastre" (p. 184). Thadéus enseigne que le Québec n'est pas encore un pays: "Sa perdition a été érigée en système" (p. 182). C'est une "foi qui ne veut pas mourir. Elle le sauve sans cesse de n'être qu'un pays inachevé" (p. 183). Le jeune Connie comprend les paroles du frère Thadéus, religieux transformé en porte-parole national. Connie se séparera enfin de ses trois frères éparpillés "coast to coast dans les diverses polices canadiennes" (p. 183). Le pays de Québec se rétrécit et trouve ses vraies frontières, grâce à un Thadéus exemplaire:

Cette notion d'un pays québécois m'apportait précision et rendait assez inutile la marge à l'ouest de mes sentiments, entre la rivière Outaouais et l'océan Pacifique. (Le salut de l'Irlande, p. 183)

Le frère Thadéus invite Connie à "être des nôtres par générosité plus que par sa naissance", à sauver au jour le jour la "deuxième Irlande, de l'empêcher au moins de périr" (p. 183).

D'autres hommes d'Eglise, quoique moins patriotiques que le frère Thadéus, partagent la vision égalitaire de ce dernier. Il y a d'abord le curé Rondeau du Ciel de Québec qui jouit de la conscience historique du bas clergé. Issu de parents modestes, il n'a pas "le préjugé aristocratique, ouatchâte" (p. 181). Avec un tel préjugé, il aurait pu être chanoine, ou "Honorius Hector de Saint-Denis Rondeau" (p. 182; référence aux origines aristocratiques de Hector de Saint-Denys Garneau). Le curé Rondeau est un bon vivant

qui "fait figure d'original dans un clergé où il n'y a que trop d'abstraits et de mélancoliques, de malheureux qui font carême à l'année longue et ne peuvent rire sans se mettre aussitôt la main sur la bouche comme s'ils avaient roté" (p. 301). Ensuite, il y a l'abbé Marie-Louis Doyon, aumônier de la Crèche de la Miséricorde, qui remplit une des conditions nécessaires pour gagner la faveur de Jacques Ferron: l'abbé veut améliorer la condition du peuple désœuvré (La chaise du maréchal ferrant).

Le cas du curé Godfrey est un peu plus complexe. Les différentes représentations du curé Godfrey changent de signification d'oeuvre en oeuvre. Dans "La corde et la génisse" (Contes anglais), le curé est trop manichéen, trop moralisateur, "envoyant" les monstres de l'Apocalypse contre les ennemis du christianisme. De même, le Godfrey de "La dame de Ferme-Neuve" exhibe ce que Ferron s'amuse à appeler une "vérité trop haute" et une "bouche trop basse": il est hautain et dédaigne le bas monde. Le curé Godfrey de La chaise du maréchal ferrant favorise le "mariage par l'argent", illustrant ainsi le caractère "financier" d'une Eglise trop centrée sur les biens matériels. Pour se moquer de cette tare, le romancier confère à son curé la passion d'un collectionneur d'objets hétéroclytes, en l'occurrence la chaise du "diable" capitaliste. Mais à l'opposé de son homonyme diabolique, le curé Godfrey du Salut de l'Irlande a le grand mérite d'aimer les petites gens et de combattre les usuriers longueuillois³⁵.

35. Jean-Pierre Boucher prétend que le nom récurrent de Godfrey signifie "bon" et "libre": "Le simple nom du curé Godfrey (God signifie Dieu ou bon, frey, libéré, franc) indique déjà les sentiments de l'auteur à son endroit. Sa tâche n'est pas toujours facile; il doit porter en tous temps et tous lieux son masque de prêtre bien collé à sa peau." (Jean-Pierre Boucher, Les contes de Jacques Ferron, p. 43).

La création la plus positive chez les religieux fictifs qui n'ont pas de lien direct avec la réalité, c'est sans conteste l'abbé Surprenant, "ethnologue du pays", ami des chômeurs (Le ciel de Québec) et admirateur de contes "ferrant", donnant au pays une conscience nationale (Le Saint-Elias). Dans ses nombreux articles de polémique, le docteur Ferron fait intervenir l'abbé Surprenant comme un écho intérieur, comme un humoriste pince-sans-rire commentant le pays et les moeurs. L'abbé, tel qu'il l'explique lui-même, n'est pas un épicurien de Dieu, entiché des fastes et des cérémonies. A cet égard, il est, comme l'autre prêtre-écrivain que Ferron admire tant, Monseigneur Camille, un cynique: "Je n'ai pas choisi la part la plus facile car ces Messieurs du clergé, qui sont plus souvent qu'à leur tour de fameux paresseux, ont un peu trop tendance à penser que l'Eglise et le monde, c'est du tout fait, du tout-cuit; ils y trouvent leur commodité mais rien de plus. Moi, je cherche" (Le ciel de Québec, p. 343). L'abbé Surprenant (nom tiré peut-être de Maria Chapdelaine, pour évoquer le roman que l'abbé admire tellement d'ailleurs), appuie la philosophie communiste qui "rend compte de la réalité historique et donne aux gens dans la détresse ce qui les sauve, mieux que le pain et le gîte: l'intelligence de leur situation" (p. 343). Lorsque l'abbé Surprenant surgit à l'improviste dans Le Saint-Elias, apparition typique de la dimension référentielle de l'oeuvre de Ferron — le lecteur ne peut apprécier ni comprendre au maximum la présence épisodique de Surprenant dans ce roman sans avoir lu Le ciel de Québec — le portrait de l'ethnologue se complète: l'abbé Surprenant est "patriote" et enseigne les vertus du "conte" avant celles du sermon religieux visant un monde supraterrrestre. Et le conte,

ce n'est rien d'autre que la verve, nécessité qui "ajoute un autre ferrement à l'écrou" du pays (p. 17). En dernière analyse, Surprenant est moins un prêtre qu'un modèle ferronien de conduite sociale: humilité, conscience historique et sociale, priorité donnée à l'art oratoire.

* * *



Lorsque l'on a à parler de l'univers religieux de Jacques Ferron, on doit inévitablement expliquer le phénomène des transformations du langage religieux. A ce niveau d'interprétation et de lecture, la religion représente une façon de voir le monde et de définir le Québec, fournissant à Ferron un moyen privilégié d'exprimer ses idées sociales.

Les références à la "Bible ferronienne" mettent souvent en relief l'idée d'un pays québécois. La Bible utilitaire dans L'amélanchier renferme la généalogie des familles du pays, donnant aux Québécois le sens de la continuité historique et faisant l'éloge d'un frère ancestral révolutionnaire dont le

souvenir inspire les gens d'aujourd'hui à triompher de l'élément anglophone qui les menace. Dans La Barbe de François Hertel, une étoile de Bethléem réinventée par Ferron éclaire une certaine maison gaspésienne de l'enfance, rappelant à l'exilé québécois qu'il ne peut être chez lui que dans son pays natal. L'"Ancien Testament" d'un étrange agronome montre une vache québécoise résistant au "déluge", c'est-à-dire, dans le langage inattendu de Jacques Ferron, au croisement et à la disparition de la race (Historiettes). Pour protéger l'étoile du pays contre un tel déluge, il faut résister à l'"évangile" selon Colgate et Palmolive (L'amélanchier), aux "saints évangiles" du "basic training" des militaires d'un Canada anglicisant (Le Salut de l'Irlande).

Chez Ferron, le conte "religieux" et familial se retrouve dans la "genèse" de Kamouraska de Louis Barnèche (Papa Boss), "Bible vivante" de la Côte, près de Mont Saint-Pierre (La chaise du maréchal ferrant). Cette "genèse", parabole personnelle devenue collective, nous dit de "sauver" la nation et le pays, d'aimer, comme l'avait fait Marie-Victorin dans ce que Ferron appelle l'"évangile" laurentien (Le salut de l'Irlande), la flore et la faune, la belle terre qui porte la patrie. Dans cette optique, être un "prophète" de l'Ancien Testament, c'est comprendre, en souvenir de CDA Haffigan, que le pays est en péril, que les immigrants doivent abandonner la "saga" de leur mère-patrie au profit de la saga du Québec. C'est aussi comprendre qu'être un "prophète" comme Jérémie, c'est tout simplement être un "paysagiste" appréciant les beautés du pays.

La "Bible" ferronienne nous renvoie constamment au pays et aux problèmes

sociaux, que ce soit une préoccupation nationale ou un commentaire sur un médecin. Frank-Anacharcis Scot découvre, par exemple, que les proverbes bibliques ne s'appliquent qu'au seul "royaume" du pays: "Il est plus aisé pour un chameau d'entrer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le royaume de Dieu" devient, chez Ferron, "Il est plus facile pour un chameau d'entrer par le chas d'une aiguille que pour un fils de bishop anglican de s'enquébecquoiser". Mais Le ciel de Québec démontre quand même qu'on peut passer à travers ce chas, car Frank se nommera un jour François.

Dans "Les Méchins" (Contes du pays incertain), une situation biblique réinterprétée permet à Ferron de se prononcer sur l'égoïsme de certains médecins. Le docteur de ce conte apprend à ne pas être hautain, "se convertissant" à l'humilité et à la lutte contre la méchanceté du monde. Comme Paul, il trouve son "chemin de Damas", grâce à une tempête, à un renversement (cette fois-ci, de carriole) et à un cheval appelé "rédempteur".

Le déluge constitue une représentation importante de la pensée sociale de Jacques Ferron. Le vrai déluge pour le pays de Québec, ce serait l'envahissement de la terre, non par les eaux universelles décrites dans la Bible ni par le déluge qu'annonce le Témoin de Jéhovah ("Armaguédon", Contes anglais), mais bien par l'eau "colonialisatrice". Cotnoir, approchant de l'heure fatidique de sa mort, délire et aperçoit les Canadiens français qui patagent dans le déluge. Avec une arche construite par sa femme, Cotnoir rêve de sauver les personnes et les animaux rencontrés depuis vingt ans:

(...) les derniers chevaux, les chèvres de la
vieille Italienne, les coqs clandestins, les

chiens sans licence, les perroquets qui sont tous très vieux et ne comprennent que l'anglais, sans oublier le beau chevreuil, aperçu une fois par un matin d'automne, qui regardait Montréal et ne comprenait pas. (Cotnoir, p. 83)

Chez Ferron, le déluge a toujours une signification sociale qui n'a rien à voir avec l'imagerie sacrée. Le déluge du pays de Québec remonte à l'époque d'avant l'industrialisation massive: la vieille maison à treize enfants, "arche" dérisoire, se détache de Fontarabie pour être submergée par les eaux. L'idée de la survie par la foi et par le berceau "se noie" en même temps ("Le déluge", Contes anglais). Dans Le ciel de Québec, Noé Cantin, vieil habitant sans arche, n'échappe pas lui non plus au déluge de sa condition de procréateur. Pendant la première guerre mondiale, le déluge prenait la forme de la conscription (Le salut de l'Irlande), exemple flagrant de la mainmise du Canada anglais sur le Québec, tout comme le "déluge de 1760": la conquête (Historiettes). Le déluge d'aujourd'hui atteint la ville, noyant les ouvriers désabusés. Madame Pelletier de Papa Boss, grosse mégère taciturne de la ville, a peut-être assez de conserves pour deux déluges, mais elle est déjà morte psychologiquement, étouffée par le déluge urbain, par la pauvreté et par le béton. Le déluge, surgissant des bords du pont Jacques-Cartier, semble imminent et menace les "charretiers" courbaturés que sont les ouvriers de la ville (La charrette).

Le déluge actuel correspond de plus en plus à un long hiver retenant les Québécois dans l'indifférence. Mais bien avant la conquête, il y a eu ce que Ferron appelle le merveilleux déluge de l'Atlantique (Historiettes): l'arrivée

des premiers ancêtres de Jean Goupil III (La chaise du maréchal ferrant) et de Léon de Portanqueu (L'amélanchier)³⁶. Ce déluge originel et constructif risque de ne plus laisser de trace si le Québécois ne se donne pas un pays. Contrairement à l'époque des aïeux, il n'y a plus de colombe de Noé, plus d'harmonie pour les francophones: ce sont les "rats" du capitalisme et du pouvoir politique qui ont remplacé l'"oiseau de Noé" ("Les rats"). Le seul espoir résiderait dans une prise de conscience, celle d'un Léon de Portanqueu démontrant que chaque famille québécoise, douée symboliquement de ses trois fils ancestraux, nouveaux fils de Noé inventés par Ferron, peut et doit faire avancer l'histoire. C'est le fils révolutionnaire nommé Jean qui doit réveiller la conscience du pays. Il faut se souvenir de Jean qui a libéré des mains des Anglais son frère un peu trop conservateur et sédentaire. Jacques Ferron ne veut pas qu'on perde, comme l'avait fait la mère canadienne-française de Connie Haffigan (Le salut de l'Irlande), toute notion du merveilleux déluge de l'Atlantique qui rappelle aux Québécois qu'il faut sauvegarder le patrimoine.

Dans l'univers du vocabulaire religieux transformé, Dieu prend des formes inattendues qui expriment avant tout l'idée du capital comme valeur suprême. Le "Seigneur" ferronien qui surveille tout est le capitaliste, celui qui détermine notre façon de vivre sans qu'on le voie (son invisibilité relative le rapproche de l'idée d'un Dieu ubiquiste). Dieu est décrit comme le "Tout-

36. "(...) depuis le déluge (...), notre arche de Noé a terri à la fonte des neiges; au bord du Saint-Laurent (...) il a fallu tout recommencer puisqu'il n'y restait plus rien d'Adam et Eve" (Jacques Ferron, préface à De tribord à bâbord, de Faucher de Saint-Maurice, L'Aurore, 1975, p. IV).

Puissant, le Très-Haut, l'Amerloque suréquipé, le Papa Boss, le Sans-Coeur, l'Assassin félicité"³⁷. Dieu peut être un Américain, un Chinois (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell), un Anglais emmitouflé dans ses perruques (Historiettes), un "vieux sale" armé de napalm, un échevin répugnant (La charrette), le père anti-gréviste d'Ann Higgitt (Les roses sauvages). Bref, dieu représente les antagonistes récurrents de l'oeuvre de Ferron: le capitaliste, l'oligarque, l'élitiste, l'impérialiste, le politicien corrompu et le réactionnaire. Dans la même veine, l'imagerie catholique sert à exprimer le principe du capital et crée d'étranges synonymes: excommunier veut dire congédier au nom du profit (La chaise du maréchal ferrant), objet de piété veut dire de la pacotille vendue par des compagnies de consommation (Les roses sauvages).

Le saint triangle a de nouveaux sommets chez Ferron: "au nom du père, du fric et du napalm" (La charrette, p. 106). La Cène, revue par l'auteur des Roses sauvages, devient le conseil d'administration d'une compagnie américaine; une chapelle s'appelle désormais une discothèque. L'imagerie religieuse

37. Jacques Ferron, "Dieu et ses scribes", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 151. Papa Boss décrit l'apparition d'un ange capitaliste et la conception d'un enfant monstre: "Papa Boss étant le nouveau dieu d'une religion nouvelle, il était pour ainsi dire naturel que le conte se moulât dans une imagerie déjà prête à recevoir sa signification, en l'occurrence la scène biblique de l'Annonciation; celle-ci est transformée en allégorie préfigurant un règne nouveau, celui de la primauté de l'économie sur la personne humaine" (Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, p. 149).

permet à Ferron de condamner les policiers injustes ainsi que les effets néfastes de l'industrialisation. Le pétrole coule en abondance, nouveau sang du Christ (La nuit); l'"âne des Rameaux", c'est l'âne de la violence policière — Campbell, "dic" corrompu (La charrette, p. 63), enfourche un petit âne apparu tout naturellement dans la rue et entre dans "Montréal-Jérusalem", criant aux fêtards "Paix aux hommes de bonne volonté... Je suis le Jésus-Bonimenteur de la nuit" (p. 96). Ainsi l'horreur du "déploiement théâtral" montréalais remplace-t-elle les réconfortantes scènes bibliques.

Le Vatican ferronien se mue en une maison d'affaires où Dieu représente n'importe quelle autorité qui exploite les subalternes. Le pape se présente comme le délégué officiel de Papa Boss. D'autres papes incarnent deux des bêtes noires préférées de Ferron: le mari dominateur, le médecin incompetent. Le "Pape Poulin"³⁸, brutal et "borgia", vit avec sa "papesse" aux chiots noirs (La chaise du maréchal ferrant). Un psychiatre s'appelle ironiquement "Pope" ("Le coeur d'une mère"). Il est très rare que Ferron mentionne le nom d'un pape réel, mais lorsqu'il le fait, l'hyperbole est de rigueur et il s'agit moins d'une personne véridique que d'une représentation qui condamne la non-intervention de l'Eglise. Dans les Historiettes, par exemple, nous ren-

38 Ferron calque son Pape Poulin sur une famille qui a bel et bien existé: le Pape Giroux, sa femme la Papesse ainsi que leurs enfants, les petits Papes, famille de vingt et un enfants vivant au dix-neuvième siècle dans le village de la Punaise à Beauceville. Les Giroux sont entrés dans la légende beauceronne (voir Jean-Claude Dupont, Le légendaire de la Beauce, Québec, éd. Garneau, 1974, p. 51).

controns Pie XII qui "dépêche" ses ennemis³⁹. Dans Le Saint-Elias, le même pape bénit le crime et les petits oiseaux.

Le paradis et le jardin des Oliviers mettent en scène des drames québécois (création d'un pays de Québec, sauvegarde du patrimoine, emprise des Jésuites sur le Québec d'antan). Le jardin des Oliviers du Salut de l'Irlande n'annonce pas l'arrestation prochaine de Jésus, mais bien celle de Connie, aussi seul dans son combat pour "sauver" le Québec que Jésus pour sauver le monde (Le salut de l'Irlande). Ailleurs, le jardin se mue en celui du colonialiste Dugald Scot, alors que le peuple québécois, lui, n'a que sa "rue des Oliviers", rue de la misère (Le ciel de Québec). Quant au paradis, ce n'est qu'un autre mot pour la ville tremblant sous le coup de l'"outil par excellence" de la société américanisée: foreuses de la démolition urbaine. L'Adam de Jacques Ferron, c'est l'homme seul dans la ville mauvaise, entreprenant, comme Connie, la lutte pour sauvegarder le pays. Si le serpent erre au Québec,

39. Cette accusation contre le pape fait penser au célèbre Vicaire de Rolf Hochhuth (Rolf Rochhuth, Le vicaire, éd. du Seuil, 1963, 315p.). Hochhuth prétend que Pie XII aurait pu aider énormément les Juifs en condamnant les nazis. Pie XII était Nonce en Allemagne juste avant de devenir pontife suprême. Le dramaturge allemand aurait voulu que Pie XII demande aux Catholiques européens d'abriter les Juifs. Le cardinal Spellman des Etats-Unis (que Ferron trouve aussi responsable du silence de l'Eglise sur les horreurs du nazisme que le pape lui-même) a appuyé Pie XII, assurant au monde entier que le pape était "gentil", justifié de n'avoir rien dit, car il lui aurait fallu protéger les Catholiques allemands. Signalons enfin que Hochhuth, tout comme Ferron, attaque l'idée d'un Dieu qui ne récompense que par le ciel. A cet effet, l'auteur du Vicaire cite Bernard Shaw, que Ferron affectionne beaucoup: "Garde-toi de l'homme qui a son Dieu dans le ciel" (exergue au Vicaire, p.19). Il est intéressant de noter que Hochhuth et Ferron croient tous deux à une littérature qui utilise et transforme des personnages historiques dans le but d'instruire et de divertir.

au comté de Maskinongé par exemple (L'amélanchier), il s'appelle Maître Serpent et représente un mal social (division manichéenne riches-pauvres) et non pas un mal religieux, ou bien il prend la forme de professeurs jésuites répandant la peur (Le ciel de Québec). Et pourtant, Ferron nous offre un "paradis" agréable: dans L'amélanchier, le paradis de lait et de miel de la Bible perd sa signification sacrée pour devenir l'indispensable paradis de miel et de beurre, jardin qui indique au lecteur la nécessité de la fantaisie et du merveilleux.

A travers tout l'univers littéraire de Jacques Ferron, les ministres spirituels des volontés divines, anges et archanges, ou bien travaillent pour le "Capitaliste", ou bien paressent dans leur position confortable de la hiérarchie angélique. L'archange Zag, gueux et "robineux" près des petites gens, fait pourtant exception, dégoûté comme il l'est par les inégalités sociales ("L'archange du faubourg", Contes du pays incertain). Zag n'insiste pas sur le culte de dulia, croyant, comme Ferron, que l'idée de la sainteté détourne les hommes des problèmes immédiats, que la prière et l'exaucement ne doivent pas l'emporter sur l'action sociale.

Jacques Ferron dénigre les saints au même titre que les médecins ou les hommes politiques qui se prévalent de la préséance. Chez lui, les saints sont des farceurs élus pour des vécilles: la boue et les loques font le saint (L'amélanchier); la fange vaut à Sylvestre le titre de saint et il existe un breuvage pour faire un saint (Le ciel de Québec); Jeanne d'Arc est sainte tout simplement à cause d'une grande cérémonie devant la cathédrale (Le licou) et à cause des "sorcières" (appelées dérisoirement psychologues par Ferron) de l'Inquisition

(Les roses sauvages); la virginité et la démangeaison sont des critères de la sainteté (Le dodu).

Ferron se permet de jouer avec les noms de saints, les utilisant ironiquement dans un renversement de valeurs humoristique, pour condamner les avarés: saint Michel, ange des "signes de piasse" et grand patron des prophètes de Papa Boss, dans La charrette; saint Agapit, évergumène ladre, ostrogoth et mérovingien, dans "L'été", Contes du pays incertain; saint Pierre, celui qui exige un prix d'entrée pour aller au paradis, dans "Il ne faut pas se tromper de porte", Contes anglais.

Jacques Ferron, refusant de croire à la chasteté des héros et héroïnes de l'Eglise, fait subir le sort de la grivoiserie et du libertinage aux saints qui apparaissent dans son oeuvre littéraire: Notre-Dame-des-sept-douleurs, "patronne" du "viol" familial, dans Cotnoir; saints et saintes "se flagellant" le sexe et se masturbant, dans La charrette; une sainte de la même famille qu'une prostituée, dans Le ciel de Québec; la vie de Jeanne d'Arc, biographie pornographique, dans Cazou ou le prix de la virginité.

Puisque, selon Ferron, la vraie "foi" est patriotique, nationale, et non religieuse, le lecteur ne s'étonne pas de voir défiler devant ses yeux une série de saints patrons qui ne protègent en rien les pays qui les ont reconnus comme protecteurs. Les événements de 1837-38 représentent le moment historique le plus important dans l'optique de Jacques Ferron. Or, à Saint-Eustache, "il n'y avait pas de mouton pour nous brouter le poil du dos"⁴⁰: Saint

40. Jacques Ferron, Les grands soleils, (deuxième version), dans Théâtre I, Librairie Déom, 1968, p. 106.

Jean-Baptiste n'est donc qu'un "gigot" à charcuter (le vieux Jean-Baptiste de "Mélodie et le boeuf" se fait appeler un gigot, s'associant ainsi au mouton emblématique). Même le saint patron d'Angleterre s'avère inefficace, protégeant mal les manoirs westmountais et les "pennies" que Frank Scott cache sous la statue de Wolfe (Historiettes). Dans toute l'oeuvre de Ferron, il n'y a que saint Pierre qui se transforme, par association, en valeur positive: les clefs de saint Pierre deviennent les clefs que Léon de Portanqueu fabrique pour sauver les faibles contre les forts, c'est-à-dire les fous contre les "geôliers" des asiles.

Dans l'élaboration de sa "liturgie" personnelle, Ferron joue souvent avec les chiffres trois et sept qui peuvent symboliser, pour l'étranger, l'"enquébecquissement", pour le Québécois francophone, la prise de conscience de problèmes nationaux et sociaux. Frank-Anacharcis du Ciel de Québec entreprend, avec Georgette, ce qu'on pourrait appeler les sept coûts de l'enquébecquissement, interprétant à l'envers — Frank est du côté du bien, du réveil national — l'esprit immonde sept fois incarné dans Luc II, 24-26. François Ménard, quant à lui, reçoit tous les trois ans un coup de téléphone d'un Frank francophobe qui n'a rien à voir avec son homonyme du Ciel de Québec. Le chiffre trois est pourtant significatif, créateur, car La nuit nous décrit les premières étapes de la "conversion" de François qui commence enfin à "communier" avec son pays, à vouloir s'y engager. Comme Haffigan connaît lui aussi les effets bénéfiques du chiffre trois: il fait l'amour trois fois avec Doreen (acte mystérieux de "communion" avec la terre natale); il découvre la route "patriotique" de Marie-Victorin, admirable route numéro trois qui va de Longueuil à Sorel. De

la même façon, le trois-mâts du Saint-Elias devient un symbole patriotique, celui du bateau fondateur, du pays s'ouvrant enfin sur le monde. Pour la petite Tinamer de L'amélanchier, ce sont les trois frères fondateurs qui rappellent l'importance de l'héritage et du patrimoine. Et Tinamer ne sera pas seule dans son combat contre le "Minotaure" américain, car elle possède trois chats qui l'accompagnent, "nouvelle trinité" vivant du "bon côté des choses". Signalons, cependant, que le chiffre trois n'est pas toujours le signe d'un pays qui se retrouve. Il existe aussi une "trinité" néfaste, tels les trois frères policiers de Connie qui s'anglicisent et s'opposent à la libération du pays, ou les trois drapeaux de Mister Bayne (fleurdelisé, unifolié, Union Jack). Parfois, c'est le chiffre sept qui vient renforcer les forces rongant le pays: les sept démons confédéraux agitent Louis Robichaud, le plaçant, ironiquement du côté des Anglais (Historiettes).

Il n'est pas jusqu'au "49" bouddhiste (le bardo, étape intermédiaire entre la vie et la mort, d'une durée de 49 jours) qui ne vienne s'ajouter au symbolisme des chiffres trois et sept. Frank-Anacharcis passe par le bardo, c'est-à-dire par le bordel de la Basse-Ville, renaissant enquébecquoisé quarante-neuf jours plus tard. Eurydice, amie de Saint-Denys Garneau, connaît un bardo qui est tout le contraire de celui de Frank-Anacharcis: elle ne reste pas au pays de Québec — elle meurt, mais non sans avoir passé quarante-neuf jours dans un cimetière de l'Ouest assimilateur (Le ciel de Québec). Le bardo d'Eurydice est donc aux antipodes du réveil patriotique de Frank. A une autre occasion, le 49 est même plus négatif, s'associant à un Américain, en l'occurrence l'amant "amerlot" de Rose-Aimée issu d'une race impérialiste deve-

nue lâchement bouddhiste et inactive, partie dans les nuages du bardo et du nirvâna (Les roses sauvages). Les références au chiffre "49" signifient donc soit un dépassement positif (Frank en passe de devenir François), soit une évasion pernicieuse (le Québécois mort dans l'Ouest; l'Américain non engagé qui professe le bouddhisme alors que son pays se bat contre les petites nations de l'Indochine).

Si les très chrétiens "trois" et "sept" servent à mettre en relief les avatars et les réussites du pays, il en est de même pour certains personnages bibliques. Du "mauvais côté des choses", nous retrouvons, par exemple, les différents Judas: les amis canadiens-français d'un W.L.M. King se moquant du Québec (La chaise du maréchal ferrant); un Henri Scott qui "se fait son propre Judas", c'est-à-dire qui renie ses origines françaises, avant d'affirmer finalement sa nouvelle identité — Henri Sicotte (Le ciel de Québec).

Ferron se réfère souvent au patriarche Jacob. Dans Le salut de l'Irlande, l'échelle de Jacob se dédouble. En effet, deux échelles s'offrent à Connie, Irlandais nouvellement acquis à la cause québécoise: une importante échelle rouge d'où le père de Connie et le patriotique frère Thadéus encouragent le jeune observateur à sauver le pays; une dangereuse échelle blanche d'où la Gendarmerie Royale surveille et menace les contestataires. Dans une autre oeuvre, le combat de Jacob avec l'ange prend la forme d'un combat quotidien avec les forces du statu quo. Un peu comme dans une "croisade" renouvelée,

il faut prendre l'épée pour retrouver l'enfance collective et assurer l'avenir (L'amélanchier), pour combattre Westmount, l'actuelle "Sodome dépravée" (Historiettes), pour enquêbecquoiser l'étranger, même si une telle assimilation paraît parfois "aussi défendue que la sodomie elle-même" (Le ciel de Québec). L'homme engagé, dans l'oeuvre de Ferron, sait qu'il ne faut pas se réfugier dans une sorte d'"Egypte" québécoise, Egypte où l'on fuit les ennemis "comme Moïse dans le Sinaï" (La charrette).

Jésus est le seul personnage biblique qui se transforme en une présence presque exclusivement positive dans les écrits de Jacques Ferron. Le Christ ferronien se présente surtout comme un symbole de révolte. Dans Les grands soleils, Mithridate, sorte de Patriote, soutient que le "Fils" avait été un révolutionnaire "orphelin" bien supérieur à Dieu. Selon l'auteur du Saint-Elias, le Christ "n'avait pas l'idée de la hiérarchie" (p. 125). Dans ce roman, l'abbé ~~Lupien~~ préfère Jésus à un Dieu caché. En fait, plusieurs personnages mettent Jésus avant Dieu, voyant en le fils un type de révolutionnaire québécois. Le "Fils" représente pour les dépossédés le droit de se libérer; il "reste québécois, même s'il a cessé de mourir à son gré, pour un salut qui soit vraiment celui des siens avant d'être celui de n'importe qui, de n'importe quoi, de l'humanité en général" (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, p. 316). Jésus, c'est le petit contre le grand, le Palestinien parmi les Israélites, le Québécois parmi les Canadiens (L'amélanchier).

Jacques Ferron, qui aime créer des animaux destinés à illustrer un précepte, présente à son lecteur le "Christ-chat" dit Barbotte, bête merveilleuse

pissant, tel le fou éclairé de Cotnoir, sur les profiteurs et sur les menteurs: "Il pissait, comme naguère l'homme crachait, d'un petit jet doublé d'un incommensurable mépris pour l'univers entier" (La nuit, p. 31). Mais, frondeur, le romancier ne peut s'empêcher de faire du Christ-chat l'incarnation d'un Christ condamnable, celui qui préconise le salut ultime par la mort: "Ce matou est peut-être le Christ. Regarde sa face balafrée, ses cicatrices, le sang de sa dernière blessure; il mourra bientôt pour leur salut. Ma femme pour toute réponse m'avait jeté un regard noir. Elle était sans doute dévote, mais n'avait pas beaucoup de religion" (p. 31). L'attitude ironique du narrateur de La nuit face à la religion de sa femme est révélatrice. Ferron croit que la religion signifie trop souvent une dévotion simpliste, une foi aveugle en le salut.

Pour démontrer que Dieu n'est pas parmi nous, Ferron aime parodier le saint sacrifice. Souvent, c'est le diable lui-même que les hommes d'Eglise ferroniens glorifient: Monseigneur Camille célèbre une messe noire dans la Basse-Ville de Québec. Dans Le Saint-Elias, Mithridate III aperçoit des croix noires devenues plus fréquentes que les interventions divines. Le vicaire de Limoilou exorcise un rat, qui, grâce à la fantaisie de Jacques Ferron, n'est nul autre que l'ami du maquereau (Le ciel de Québec). Le lecteur de La chaise du maréchal ferrant constate que les mystères de la foi cèdent la place aux machinations diaboliques, que la chaise volante du diable obéit à la Sainte-Trinité.

Ferron crée une série de diables personnels. Aidés de tous leurs suppôts, ils écrasent les petites gens, les petits peuples et les petits villageois;

ils s'emparent des fédéralistes assimilateurs (Historiettes). Les sénateurs profitent de faveurs politiques, c'est-à-dire se font nommer par le diable (La chaise du maréchal ferrant). Est "diabolique" chez Jacques Ferron toute personne à la recherche du "profit clair" aux dépens du salut individuel et collectif. Le diable a plusieurs noms. Il s'appelle Papa Boss, Bélial, Diabolus (La charrette), Méphisto (Les roses sauvages), Hérode, Ogou Feraille (L'amélanchier), César (Le Saint-Elias), ogre, Minotaure, ou tout simplement "Diable".

Il est à noter que Jacques Ferron exploite non seulement l'imagerie de l'enfer chrétien mais aussi celle de toute mythologie qui traite du diable. Dans La nuit, nous découvrons que Montréal contient les "portes de l'enfer" où le conducteur Carone (le nautonier Charon) transporte les damnés du travail, où la nautonnière Barbara vend sa chair⁴¹. Ici, le drame de Faust et Méphistophélès devient notre drame à nous, chaque fois qu'un personnage ferronien vend son être au Diable en vue du profit. Par ailleurs, le romancier

41. Le chauffeur Carone fait penser à plusieurs points de vue à Charon, nocher des enfers dans la mythologie grecque et romaine, fils de l'Erèbe et de la nuit. Le Charon étrusque, dieu sanguinaire au nez crochu et aux oreilles pointues, assiste les meurtriers (Carone fait descendre François dans l'enfer montréalais où règne le meurtre). Dans La charrette, Ferron continue à exploiter ce mythe, car un charron est un ouvrier qui construit la carcasse des charrettes et le charettier descend chaque jour, comme Carone, dans l'enfer capitaliste. Robert Mélançon a bien mis en relief le caractère mythologique de Carone: "Alfredo Carone (...) est un avatar du nautonier Charon qui, dans les mythes classiques, transbordait les âmes au royaume des morts (François Ménard a rendez-vous rue Saint-Vincent, devant la Morgue de Montréal) sur le Styx dont les eaux sombres entouraient les enfers comme celles du Saint-Laurent l'île de Montréal." (Robert Mélançon, "Géographie du pays incertain", Études françaises, vol. XII, nos 3-4, 1976, p. 288).

va même jusqu'à évoquer La damnation de Faust de Berlioz, opéra et légende dramatique "où le vieux docteur Faust abandonne son âme, recouvre sa jeunesse, séduit Marguerite qui meurt par après" (Le Saint-Élias, p. 110). Les différents personnages nommés François et Marguerite présentent un étrange jeu de substitution historique et mythologique qui plaît énormément à Jacques Ferron, grand chercheur de parallélismes⁴². Chez Ferron, Méphistophélès, Diable de l'argent, parle à Jean Goupil dans le Neptune au bord du Saint-Laurent tout comme Méphistophélès parlait à Faust dans une taverne au bord de l'Elbe. L'oeuvre ferronienne incorpore la légende populaire allemande en faisant participer l'immortel Faust au drame québécois de l'exploitation. Dans les grandes transactions capitalistes, l'âme du contribuable est vendue au gouvernement, comme Faust l'est au Diable:

(...) toutes les sociétés vivent de revendre à leurs membres une existence qu'ils avaient déjà pour rien (...) l'homme (...) ne peut s'accepter

-
42. Les François, Frank et Marguerite, qui sont liés à la légende de Faust surtout par leur nom, évoquent néanmoins, par leur répétition incantatoire, la présence de Méphistophélès. Voici une liste de ces noms évocateurs: François et Fritz Fauteux (Le Saint-Élias; Historiettes; Le ciel de Québec), François Hertel (La barbe de François Hertel), François Ménard (La nuit; Les confitures de coings), François Poutré (Les grands soleils), François Létourneau (La chaise du maréchal ferrant), François Laterrière ("La vache morte du canyon", Contes du pays incertain), François-Anacharcis Sicotte (Le ciel de Québec), Françoise O'Sullivan (Le salut de l'Irlande), Frank Scott (Historiettes), Frank Archibald Campbell (La nuit; Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Campbell; La charrette), Frank Laterreur ("La vache morte du canyon"), Frank-Anacharcis Scot (Le ciel de Québec); Marguerite, servante du curé Godfrey ("La corde et la génisse", Contes anglais), Marguerite Ménard (La nuit), Marguerite Cossette (Le Saint-Élias), Marguerite, femme de médecin (La charrette).

gratuitement, il faut donc qu'il se rachète; il n'a point d'autre fin. Il dépense sa vie, il se ruine, il meurt pour payer un don gratuit. Et le prix de son rachat est celui de son âme.⁴³

Il existe aussi un vrai "Faust" ferronien, Fritz Faustus, ancêtre des Fauteux québécois (Historiettes; Le Saint-Elias), qui n'a rien d'un individu vendu à la finance. Au contraire, Faustus renie le démon du conformisme, s'enquébecquoise, et, médecin admirable, lutte pour les plus faibles. Quant à ceux qui portent le nom de "Méphistos", ironiquement, ils sont fonctionnaires à Ottawa (Les roses sauvages). Ferron nous rappelle qu'aujourd'hui, l'enfer "est plus américain que gréco-romain" (Le ciel de Québec, p. 384), que Méphisto se présente comme celui qui a transformé le Saint-Laurent en un Styx putride, la ville en un enfer à charogne (en dépotoir), le pays en une succursale des Etats-Unis.

A travers toute l'oeuvre de Jacques Ferron, le ciel et l'enfer représentent une nouvelle version de la mythologie du "vieil héritage" chrétien et païen. Ferron fait du ciel et de l'enfer le "principe même de la contestation" (L'amé-lanchier, p. 41), de la révolte et de la justice triomphant de l'injustice. Cette vision manichéenne n'est pas prédéterminée comme le bien et le mal, comme

43. Jacques Ferron, "Nella Marien", Amérique française, vol. XII, no 3, 1954, p. 185.

le ciel et l'enfer catholiques. Ferron utilise à sa façon le symbolisme religieux, faisant de celui-ci le signe de ce que Jean-Pierre Boucher appelle le "dualisme": "Le dualisme est donc nécessaire au salut de l'homme sans quoi tout se confond dans une unanimité dangereuse"⁴⁴. Le ciel et l'enfer, c'est d'abord une représentation du "bon" et du "mauvais côté des choses", de la lutte contre la descente d'un nouveau saint-esprit, celui du monde américanisé, de la fêta et du progrès, de ce que Ferron nomme la "Pentecôte" sous le "pieux patronage" du pays "le plus riche du monde". Mais l'enfer, c'est aussi, on l'a déjà compris, l'hôpital psychiatrique, le Mont-Thabor (L'amélançhier), la prison de Bordeaux, "enfer plus noir que l'enfer du bon Dieu" (Cotnoir, p. 46). L'enfer, c'est le champ du Potier où l'Eglise enterre discrètement contestataires et faibles d'esprit (Le Saint-Elias). En amour, c'est l'attente, vaine et douloureuse, d'une union parfaite (La créance). En politique, l'enfer se trouve chez le Chevalier, bourreau moral et physique de L'ogre, grand patron des politiciens "patroneux" dans La chaise du maréchal ferrant. A tous ces enfers de l'exploitation universelle, Ferron ajoute l'enfer des auteurs qu'il considère être "boursofflés" et faussement consacrés: Saint-Denys Garneau, Jean Le Moyne (Le ciel de Québec), et, bien sûr, un Paul Claudel qui serait "vendu à l'au-delà" (La barbe de François Hertel). L'enfer est donc un lieu caricatural par excellence.

44. Jean-Pierre Boucher, Jacques Ferron au pays des amélançhiers, p. 51.

Il nous semble que la meilleure façon de terminer cette partie de notre étude sur le vocabulaire religieux est de commenter les différentes références au rédempteur car, en dernière analyse, Ferron reproche avant tout aux religions leur dépendance à l'égard de l'idée d'une rédemption, d'une félicité éternelle. Selon notre médecin-écrivain, l'amélioration de l'organisation sociale doit primer sur les rituels destinés à mettre l'homme en rapport avec Dieu. Ce sont les rapports entre les êtres humains qui comptent. Dans l'oeuvre ferronienne, il est donc tout à fait logique qu'aucun messie ne vienne sauver le monde. Il y est bien question d'un rédempteur, mais celui-ci prend des formes inattendues, parodiques, accomplissant une rédemption à la manière de Ferron. Souvent, le mot rédempteur, lié étroitement aux idées de Ferron, devient le signe d'un homme éclairé. Dans ce sens, même un cheval peut être rédempteur, celui qui sauve de son égoïsme un médecin narcomane ("Les Méchins", Contes du pays incertain). Dans Cotnoir, le rédempteur se nomme Emmanuel, "fou" opposé aux grandes personnes imbues d'elles-mêmes, "fou" merveilleux et perspicace, victime de médecins classificateurs. Grâce à la mort de Cotnoir, Emmanuel est en quelque sorte "sauvé" de la société corrompue. En effet, la mort du docteur des pauvres apparaît comme un sacrifice (parodie de la crucifixion) pour sauver Emmanuel des mauvaises gens, comme une révolte suprême contre les servitudes sociales afin de racheter l'homme⁴⁵.

45. voir l'analyse de Réjean Robidoux, dans Le roman canadien-français du vingtième siècle, éd. de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 187.

La plupart du temps, la rédemption sert plutôt à exprimer ce que Ferron déteste dans le monde. Elle peut donc devenir le signe du capitalisme, d'une "rédemption" financière opérée "par les nègres du Colonel Jack", c'est-à-dire par la main-d'oeuvre bon marché des noirs américains, telle que décrite par l'auteur anglais, Daniel De Foe (L'amélanchier). Puisque chez Ferron l'argent tient lieu du sacré, le rédempteur ou le sauveur a figure de capitaliste. Cotnoir nous présente Sauviat, financier rapace. Chez Ferron, le sauveur fait partie de la famille de Papa Boss, grand patron de la finance, nouveau "Père Eternel". Le dieu du profit choisit une femme anonyme du Québec pour donner naissance à Emmanuel, l'"Enfant-Monstre", un "dieu parmi nous" qui incarne le capital, le "profit clair" et la transaction universelle (Papa Boss).

L'étrange rédemption ferronienne se complique dans Le salut de l'Irlande où Emmanuel, qu'on connaît comme le fils de Papa Boss depuis l'apparition du roman du même nom, s'appelle Rédempteur Fauché⁴⁶. Par le jeu des noms, le "rédempteur", fils de capitaliste, est en même temps "fauché", criminel abattu qui a la tête ensanglantée et l'air égaré. Le Rédempteur du Salut de l'Irlande tient le gouvernail d'une chasse-galerie avec Papineau à l'avant. Nous découvrons ainsi que le financier criminel fait face au chef des Patriotes. Ici, Ferron indique qu'il y a affrontement entre les tenants de la

46. Rédempteur Fauché est le nom d'un criminel abattu à Montréal dans un règlement de comptes. Claude Wagner était ministre de la Justice (en 1966) lorsque le réseau d'incendies dans lequel le criminel Fauché travaillait a été découvert.

souveraineté à la 1837 et ceux du profit net ("guerrier") représenté par Emmanuel et par son double Rédempteur. Ainsi la chasse-galerie d'un pays incertain vogue-t-elle à la dérive, lorsque le gouvernail est entre les mains de la finance américaine.

Dans La charrette, Linda la catin se souvient du Rédempteur Fauché, cette fois-ci, un rédempteur criminel tué par la civilisation d'"Olivoude" et par les "gagnestères":

Connais-tu la passion et la mort du Rédempteur Fauché? C'était lui le fils de Dieu, le Christ de mon pays. On lui a joué un sale tour, il s'est incarné, il est mort pour rien! Tu ne le connais pas, c'est régulier: est-ce qu'on se souvient du nom des sauvages? Tous des bandits d'ailleurs comme le dénommé Rédempteur Fauché. Le shérif a pu le descendre en toute innocence, appointé par la Wagner Bros. (La charrette, p. 122-123)

Sous les coups de la violence urbaine, les Rédempteurs, grands criminels et anti-christ, se succèdent sans trêve.

Dans L'amélanchier, une référence à Rédempteur Fauché suggère que le fils de Papa Boss est mort à la suite, peut-être, de ses blessures du Salut de l'Irlande: "Ces gens de rapine et de prière, sous l'égide de Papa Boss, Dieu le père de la Trinité américaine dont Rédempteur Fauché était le fils et le napalm, le saint Esprit, ces gens, dis-je, restaient quand même de dangereuses gens" (p. 30). Tinamer est au courant de la passion et de la mort du Rédempteur Fauché, "enterré la tête au nord par Doudou Boulet, l'homme de

main du roi Hérode" (L'amélanhier, p. 91)⁴⁷. Le criminel Fauché de Jacques Ferron, rédempteur de la société de consommation, a été apparemment tué dans un règlement de comptes, tout comme le vrai Fauché incendiaire. Quant au rédempteur sacré, il n'était, semble-t-il, que le vain espoir de ce Monseigneur Camille cherchant le salut dans l'au-delà. Ferron nous montre, tout au contraire, que les Catholiques et les Témoins de Jéhovah se trompent: l'"Armageddon", la fin du monde et la fin de la vie, ne constituent pas le salut. Le vrai "salut" réside dans la jeune génération réparant les erreurs des prédécesseurs (Les roses sauvages). Au Québec, Frank-A. Scot apprend, comme Connie, que le "salut" d'une Ecosse ou d'une Irlande situées en Amérique française se trouve du côté du pays de Québec. Sur un plan plus universel, la putain Thérèse enseigne que le salut de l'humanité ne pourra se réaliser que par un réveil des classes laborieuses (La chaise du maréchal ferrant). Jacques Ferron attend impatiemment le jour où un tel salut permettra au Québec de finalement dépasser l'"archipel" du pays, faisant de la nation un "bateau libre", une "rivière" reconnue et officielle (Le Saint-Elias).

Le lecteur du Ciel de Québec est tenté de croire que Rédempteur Fauché est un personnage sacré digne de son prénom. Rédempteur est un tout jeune homme en qui le cardinal de Québec voit un futur prélat, héritier de la cause ecclésiastique. Les parents du petit Rédempteur, Joseph et Marie Fauché, sont

47. Paradoxalement, le nord devient la position des criminels, alors que les "Irlandais se faisaient enterrer la tête au nord comme preuve qu'en mourant ils avaient pensé à Dieu" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 95).

pauvres; Joseph est menuisier. Frank-Anacharcis Scot se propose d'écrire La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché. Mais à travers tout Le ciel de Québec, Dieu est absent. Les religieux et les miracles y sont tournés en dérision. Les pauvres, appelés les Chiquettes, croyant voir Dieu descendre du ciel par une immense échelle, accourent vers l'apparition pour ne découvrir que le petit Rédempteur. Rédempteur Fauché n'offre pas de salut spirituel ni matériel et Frank-Anarcharcis n'écrira pas son livre. Il a sans doute abandonné son projet, ayant découvert, comme Ferron, l'échec de la rédemption religieuse: "Avec mon Rédempteur, j'avais l'intention de faire des annonces. Ce n'est pas ça qui est arrivé. Le petit Rédempteur est devenu un sacrilège, un misérable"⁴⁸. Rédempteur Fauché n'est pas l'"envoyé céleste et promesse de vie"⁴⁹, et ne représente pas une rédemption céleste. Le Rédempteur d'un "peuple à genoux" est "fauché" par Ferron. — Seule la lutte contre le "minotaure" de Papa Boss pourra éventuellement "sauver" le Québec. C'est d'ailleurs en ce sens que Léon de Portanqueu est appelé le "sauveur" de Tinamer.

* * *

48. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 38.

49. Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, p. 139.

Dans l'immense étendue de son oeuvre littéraire, Jacques Ferron juxtapose des tableaux où sont mis en relief des figures et des symboles religieux qui aident à faire passer ses idées sociales. Ferron est mécréant, refusant la mort, définie comme "putain" de l'Eglise, préférant l'ici-bas à l'au-delà. L'écrivain longueuillois reproche aux ecclésiastiques toute une série de "fautes" qui entrent en contradiction avec sa vision de l'homme et du pays: ils courent après la "galette"; "patroneux", anglophiles et défenseurs de "bandits" nationaux, ils renvoient le lecteur aux antagonistes de la politique et de l'histoire, telles qu'interprétées par Jacques Ferron. Comme les médecins, les justiciers et les amoureux, ils ont leur propre jargon trompeur et hypocrite. Grivois, ils restent fidèles à la conception ferronienne de l'amour qui montre que tous les hommes sont, malgré les apparences, des animaux sexuels, brutaux et ridicules.

Dans l'univers littéraire de Jacques Ferron, le catholicisme ressemble à toutes les religions qui imposent une philosophie d'unique "peuple élu de Dieu". L'auteur crée donc sa propre Bible qui vise à "corriger" les vices sociaux et qui présente l'histoire d'un capitalisme ravageant les Canadiens français. Une liturgie réinventée permet à l'écrivain de caricaturer les médecins, les politiciens et même les écrivains qui font l'éloge des exploit-teurs.

Les hommes de Dieu qui inspirent le respect de Ferron ont les mêmes qualités que tous les hommes bons: ils sont près du peuple ou "ignorantins"; ils sont les partisans de l'égalité, s'associant au "bas" (clergé) plutôt qu'au "haut", aimant les petites choses du pays. Ils s'opposent aux usuriers

et sont convaincus de la nécessité d'un "orientation" à partir de l'"enfance" nationale, point de repère essentiel pour la continuité de la race.

5.

Le capitalisme

Nous avons choisi le mot capitalisme pour décrire le rôle que jouent l'argent et la consommation dans l'univers littéraire de Jacques Ferron. A vrai dire, il s'agit des effets néfastes de l'argent que l'on peut constater à presque n'importe quelle époque: promotion injustifiée de nouveaux riches; cupidité; luxure; "monétisation" de la société fondée sur le principe d'autorité, de hiérarchie et de classement en fonctions.

Jacques Ferron nous fait continuellement savoir que le capitalisme, que l'idée du capital comme valeur suprême, est en train de détruire l'homme et son milieu. En souvenir du personnage Baron des Roses sauvages, les hommes d'affaires ferroniens sont tous des "barons" du capital qui ont perdu la notion du village, du patrimoine et de la nature. Le cas de Cadieu est typique des hommes d'affaires qui n'ont pas d'"orientation". Cadieux change de nom et renie son enfance pauvre. Il met le feu à la maison paternelle au nom du "bidou", des chapeaux distingués et des amis dans le gouvernement. Mais si seulement Cadieux avait su qu'il devenait ainsi le pire "orphelin" qui soit: l'orphelin national sans pays (l'appât du gain s'opposant à l'idée d'un pays québécois), traumatisé bien plus que l'orphelin de famille ("Cadieu", Contes du pays incertain). Chez Ferron, on n'achète pas le bonheur pas plus qu'on n'achète l'amour: une "créance" (somme d'argent) et une maison sur la grand-rue ne procurent jamais le bonheur (La créance, dans Les confitures de coing).

Léon de Portanqueu première manière s'avère un autre cas typique. Léon confond l'anglais et l'argent avec le succès, alors que le vrai succès pour Ferron se trouve du côté de la lutte contre les oppresseurs et du côté de l'"orientation" ancestral (L'amélanchier). Monsieur de Portanqueu, "esquire" (à la longue, il reniera ce titre honorifique), est, comme la plupart des hommes "importants" chez Ferron, une "grande échelle" dont la grandeur physique révèle, socialement, une petitesse d'esprit. Sa fille, Tinamer, a honte du titre dérisoire, emprunté et pompeux (sans oublier la particule de la fausse noblesse), signe de la trahison d'un Léon qui renie ses racines de fier cultivateur:

Esquire, c'est lui [le père de Léon] qui l'était, quand, après avoir été cultivateur, ce qui ne le distinguait pas, il devint négociant de grains et de foin dans la plaine victorienne du comté natal (...) Dès qu'on brassait un peu d'affaires, à l'époque, et qu'on pût rédiger une lettre commerciale, correctement, en anglais, on était esquire, c'est-à-dire habilité à devenir député, conseiller législatif, sénateur. (L'amélanchier, p. 146)

Mithridate III (Le Saint-Elias) et Baron (Les roses sauvages) sont deux autres exemples des méfaits de l'ambition et de la finance: Baron, futur manager pour qui la maison d'affaires est la patrie, devient alcoolique et se suicide; Mithridate, bel homme puissant et brutal, "fabricant" de maires, de députés et de "curés dansants" (c'est-à-dire de curés qui disent toujours oui aux autorités politiques) fait banqueroute et, un bon matin, se réveille fou avec des envies de suicide.

On n'a pas besoin d'être un homme d'affaires de la ville pour souffrir des méfaits du culte de l'argent. François Létourneau, par exemple, beau-père

de Jean Goupil I, illustre ce que Ferron pense être les inévitables défauts de personnalité de ceux pour qui l'argent est le nerf de la guerre: François, "petit vieux sec, poli, et méticuleux", inspire de la méfiance et souffre donc de la solitude, "mal du siècle" des hommes d'affaire (La chaise du maréchal ferrant). A la campagne, l'ironie ferronienne dépeint les "très-hauts" ou les "boss" qui exploitent autant les travailleurs de la forêt que les patrons urbains exploitent l'ouvrier de la ville. Comme dans le cas d'un certain médecin hautain, c'est un cheval qui prend indirectement la défense des petites gens: le cheval Mignonne n'a pas du tout aimé "le règne du grand Wilbrod, ce maudit jobbeur qui gaspillait son monde, les hommes et les chevaux, dans les hauts de la rivière Sainte-Anne" (Le Saint-Elias, p. 107). Dans Le ciel de Québec, nous rencontrons d'autres exploiters champêtres: les "djobbeurs" Jean Crête, "roi" de la Mattawin et de la Windigo; Euchariste Ross, seigneur de la rivière Blanche apparenté à Monseigneur Ross, de Gaspé, et à Do Gagné, contrebandier célèbre. Crête et Ross étendent constamment leurs domaines, dépassant même l'empire d'Euchariste English, nom ironique désignant sans doute un maître-contrebandier anglais.

La ville se présente comme un monde bancaire, comme un champ d'action privilégié pour les grands agents du capitalisme. Dans l'oeuvre de Jacques Ferron, les "maquereaux" de la finance s'emparent de la Banque de Montréal. Dans nos "Majestic Banks" (référence possible à la Banque Royale), François Ménard (La nuit) et Auguste (La sortie) distribuent aux patrons, transformés par notre auteur en "majestés", l'argent gagné sur le dos des autres, tout en étant eux-mêmes "désorientés" (sans conscience sociale et nationale), désillu-

sionnés et pas du tout riches. Dans "La sortie", Auguste rêve à la Floride; il veut y vivre, mais un simple caissier à la "banque de l'Industrie" ne peut s'offrir qu'une Floride chimérique. La Floride est pour le patron du caissier; elle est "aux vedettes, aux impudiques, aux impudents, aux millionnaires (...). La mienne, c'était une attrape, les tropiques dans un living-room, le living-room dans un cercueil. Je n'ai jamais été qu'un pauvre homme"¹. Le petit palmier d'Auguste n'est qu'un symbole dérisoire. Auguste comprend l'injustice de sa situation, représentée par la banque de l'"Industrie", même s'il n'est pas aussi révolté que le François Ménard de La nuit: "J'ai travaillé toute une vie pour recevoir une carte postale de mon patron tout nu au bord de la mer" (p. 128).

Les banques deviennent chez Ferron le symbole de l'inégalité. A la banque, les gens empruntent; dans la rue, ils courent vers les loteries qui enrichissent une minorité de personnes et appauvrissent les pauvres (Papa Boss; La chaise du maréchal ferrant). Toute cette chasse à l'argent est un jeu dérisoire, car même le banquier Morsiani découvre que l'argent n'est pas un pays, que la richesse ne fait pas oublier le ricanement des hyènes d'une Italie en guerre (La charrette). Morsiani et François Ménard illustrent une idée importante de Jacques Ferron: l'attachement à son pays vaut plus que l'attachement à l'argent.

Dans son oeuvre littéraire, le docteur Ferron nous montre continuellement

1. Jacques Ferron, "La sortie", Ecrits du Canada français, no 19, 1965, 1 p. 127.

des Québécois se dépréciant dans la civilisation d'"Asshold Finance" (Papa Boss). La philosophie de cette civilisation se révèle comme celle de la démolition et de la violence urbaines. L'"Asshold Finance" du "Coeur d'une mère"² vend sa philosophie dans les librairies et dans les "tabagies" du pays. Certains personnages québécois encouragent les "Assholds". Il y a, entre autres, ce Monsieur Sauviat, "barbon" de "Crown Realty" et de "Duplessis Investment", surnommé George V à cause de sa face "royale" et de sa compagnie "crown". Si Ferron se réfère ainsi à la "couronne duplessiste", c'est qu'il aime associer le "chef" aux Anglais capitalistes, car l'ancien premier ministre québécois aurait permis à trop d'étrangers de construire leurs cheminées, faisant du Québec une sorte de succursale. Sauviat réapparaît dans Le salut de l'Irlande, continuant d'"acheter", au nom du dollar, l'avenir de ses clients "hypothéqués".

L'univers de Jacques Ferron est rempli d'avares. Pensons par exemple à "Papette" (Le salut de l'Irlande), brocanteur et vendeur sordide, aux agents d'assurance qui procurent aux compagnies un gros profit mais qui ne font jamais le bonheur des couples ("La sortie") ni des accidentés (Papa Boss; "Le coeur d'une mère"). Les compagnies d'assurance, "institution morale s'il en est" ("Le coeur d'une mère", p. 89; morale puisque se conformant à la pratique de l'endettement), perpétuent le système social qui crée des accidentés, propa-

2. Jacques Ferron, "Le coeur d'une mère", Écrits du Canada français, no 257, 1969, p. 77.

gent l'idée que les maladies industrielles sont inévitables³. L'envoyé commercial de Papa Boss explique qu'un héros de la Cité, c'est quelqu'un qui s'endette, pour que sa famille vive, pour que sa famille consomme. Bien sûr, "Asshold" accorde parfois à une héritière cent mille dollars; mais faudrait-il donc que quelqu'un meure pour rendre un peu de justice aux pauvres? D'après ce que Ferron nomme la "religion" du représentant d'"Asshold Finance", la réponse ne peut être qu'affirmative:

Je vous ~~remis~~ l'un après l'autre, de main à main
en guise de Communion, cent billets de cent dollars
chacun.

— Voici le sang de Papa Boss. Et cent autres billets
pareils.

— Voici le corps de Papa Boss. (Papa Boss, p. 136)

Les Etats-Unis, dans l'oeuvre de Jacques Ferron, constituent un signe qui connote consommation, capital et impérialisme. Il s'agit ici moins d'un pays que d'une représentation à valeur négative, tout comme les individus réels sont moins réels que figuratifs. L'"Américan Way of Life" repose, dans Papa Boss, sur les fausses valeurs du succès instantané et individuel, succès

3. Le docteur Ferron trouve inacceptable l'examen médical imposé par les compagnies d'assurance pour faire monter leurs primes: "J'ai fait durant quelques années des examens médicaux pour ces institutions pures et sacrées. Il s'agissait de répondre à certaines questions: taille, sexe, cicatrices, système cardiaque, conformisme urinaire, excellence des selles et simplicité de la défécation... Le candidat se mettait tout nu devant la compagnie d'assurance et j'avais, comme un maquignon, à donner mon appréciation de la bête; mon père avait aimé les chevaux, je continuais dans sa ligne" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 264).

de "winning friends and influencing people"⁴, sur l'évangélisme, doctrine du salut par Jésus-Christ mort pour la rédemption de l'humanité (Billy Graham), sur le succès de la finance proliférante (Rockefeller), sur les prix que Ferron qualifie ironiquement de "prédestinés", entente d'une "Stock Exchange" indifférente au sort des petits peuples. Au nom d'un grand déferlement urbain enrichissant les patrons américains, les Etats-Unis de Jacques Ferron envoient ses "cardinaux" (Papa Boss), ses "G I Joe" et ses "marines" conquérir et bénir les petits pays munis de ressources (La charrette). Dans Le ciel de Québec, tous ces envoyés sont décrits comme étant de la même famille que le héros Buffalo Bill métamorphosé en "juge en chef" d'un génocide amérindien profitable aux blancs cherchant fortune.

L'écrivain amène son lecteur à comprendre que c'est surtout à cause du capital que les Américains interviennent dans la politique interne des petits pays. Ferron appelle de tels intrus des "gagnestères" qui, à la maniè-

-
4. Ferron se réfère ici à Dale Carnegie, auteur du best-seller américain, How to win friends and influence people, traduit en français sous le titre Comment se faire des amis. Nous comprenons sans difficulté pourquoi la philosophie de Carnegie répugne à Jacques Ferron. Le grand critère pour "gagner la sympathie des hommes et les influencer" serait la réussite en dollars, "l'argent et les biens qu'il procure, (...) le sentiment de votre importance, (...) la satisfaction sexuelle" (Dale Carnegie, Comment se faire des amis, Hachette, livre de poche, 1975, p. 32). Dale Carnegie s'inspire de Freud qui prétend que tous nos actes sont provoqués par le désir sexuel et le désir d'être grand. De plus, les modèles de réussite chez Carnegie sont loin d'être des héros chez Ferron: présidents de grosses compagnies, hommes d'Etat, riches financiers comme Rockefeller, acteurs d'Hollywood.

re d'un certain "Hall Bank" (La chaise du maréchal ferrant, p. 169)⁵, travaillent, au nom des profits américains, contre l'affranchissement du peuple québécois. Préoccupés par la stabilité de l'argent, les Américains de Ferron se méfient de changements politiques à tendance nationaliste, aussi justifiés soient-ils. L'auteur accuse les Etats-Unis d'être une "race repue" dont l'opulence repose sur une sorte de vol: le dépouillement des peuples pauvres. Non content de voler les pauvres, le capitalisme américain les mène durement. Lorsqu'ils se montrent récalcitrants, l'Américain tel qu'interprété par Ferron se fait oppresseur, par la manière forte et la destruction:

Race repue, criait-elle, gavée des pauvres richesses de tous les pauvres gens du monde, qui en plus de les leur voler étend au-dessus d'eux la destruction, race ingrate et méchante, tu n'as pas le droit de t'approprier dans l'opulence et l'écoeurement des petites choses(..). (Les roses sauvages, p. 116)

Nous avons déjà pu constater que même la médecine est influencée par le capitalisme américain. Les compagnies pharmaceutiques s'occupent trop de vendre leurs produits dans le but de s'enrichir alors qu'elles devraient rechercher bien plus l'origine sociale des maladies. La psychiatrie d'importation "étatsunienne" glorifie le "mensonge freudien" du docteur Dumulong, psychiatre fictif qui possède un copyright rentable, celui que Ferron appelle avec dédain le copyright "de la noume". Le dramaturge, croyant que l'industrie des produits médicaux est trop axée sur le profit modelé sur la ligne

5. Hal Banks (que Ferron transforme en "banque" — "Bank" — des intérêts américains), ancien président du syndicat des "Seafarers International", est connu pour ses relations avec la mafia. Il a été envoyé des Etats-Unis au Canada afin de surveiller le syndicat canadien des hommes de mer devenu, aux yeux des Américains, trop à gauche.

d'assemblage, associe les éditeurs de publications freudiennes aux financiers: "(...) chaque Américain est déjà retourné dans le ventre de sa mère, moyennant un loyer anticipé et dûment payé à l'Anthony Dumulong's Asshold Finance" ("Le coeur d'une mère", p. 77).

Chez Ferron, il n'est pas jusqu'à l'enseignement québécois qui ne soit devenu "capitaliste", en ce sens que les professeurs seraient trop indifférents au "mauvais côté des choses", à la "Cité" américaine transplantée en territoire québécois. De tels professeurs sont des "éducateurs policiers" qui font l'éloge, même sans le savoir, de la force, qui enseignent le statu quo et qui ne cultivent pas l'esprit critique (L'amélanchier). Les professeurs parlent un charabia incompréhensible ("Mélie et le boeuf") ou haranguent sur les idées reçues, un peu comme ce professeur Picard caché dans sa nacelle "à soixante mille pieds d'altitude" (La nuit, p. 72). Ils n'ont pas compris que le "salut" se trouve du côté de la mémoire historique, de la revalorisation du milieu et de la fantaisie végétale et animale incompatible avec le béton industriel.

L'anti-américanisme de Jacques Ferron n'en est pas vraiment un, car il s'agit plutôt d'une réaction contre tous ceux qui acceptent passivement ou encouragent activement la destruction du milieu naturel de l'homme et le principe du profit avant tout. C'est dans ce contexte que certains personnages réagissent drôlement face à tout ce qui est américain, que Jean Goupil se contente de pisser, grâce à son membre viril, "merveille du genre humain" (La chaise du maréchal ferrant, p. 74), sur la frontière américaine.

Le Grand Exploiteur ferronien, Représentant de la Finance, porte plusieurs noms qui forment une étrange chaîne synonymique. Le patron tout-puissant se nomme Papa Boss, directeur en chef d'"Asshold Finance", champion de la plus-value en anglais (Papa Boss), "Dieu le Père" de la "trinité américaine", c'est-à-dire de Papa Boss, de ses fils (employés) financiers, et du nappalm (guerres impérialistes, L'amélanchier). Ailleurs, Papa Boss se nomme Papachristis⁶ (La chaise du maréchal ferrant), Hérode, Ogou Ferraille (L'amélanchier), Bélial (La charrette), Baal ("Suite à Martine, Contes anglais), Diabolus (qui incarne trois sortes de profiteurs — hommes d'affaires avarés, théologiens déviant l'homme des préoccupations sociales, communistes condamnant le nationalisme québécois), prince diabolique, cheval de la Bêtise (La charrette), César (Le Saint-Elias), ou tout simplement le "Diable", prince de la nuit, Excellence diabolique du mal capitaliste qui prédomine dans presque toutes les oeuvres de Jacques Ferron. Les aides de Papa Boss et de ses différentes représenta-

6. Outre Papa Doc d'Haïti, Papachristis évoque deux autres autocrates: le colonel George Papadopoulos, dictateur de la Grèce après le coup militaire de 1970 et dont le régime a été renversé en 1973 par le général Gizikis; le magnat grec de l'industrie maritime, Phrixos Papachristidis, qui habite maintenant Westmount. Les deux "Papa" (dopoulos, christidis) se relieut, à cause du jeu des noms, au faux christ (aux criminels et aux tyrans), au rédempteur fauché et au fils de Papa Boss. Ferron nous signale lui-même que Papa Boss représente le "dieu de la sauvagerie industrielle" (Du fond de mon arrière-cuisine, p. 168).

tions, ce sont les G I Joe ("Le coeur d'une mère"; L'amélanchier), les G I Joe Barbarina, ordonnances d'un cardinal américain qui ne condamne pas la guerre (La charrette), les Barons Mercredi (La chaise du maréchal ferrant) et les Doudou Boulet, assassins d'un de leurs semblables, le criminel Rédempteur Fauché (L'amélanchier).

La majorité des personnages de Jacques Ferron sont victimes, d'une façon ou d'une autre, de l'univers financier de Papa Boss. Ils sont presque tous des "Rouillé" (La charrette), d'anciens "rois" (cultivateurs) heureux, "se prostituant" aujourd'hui dans un travail banal et inhumain. Monsieur et Madame Rouillé, cas exemplaires, sont "rouillés" de l'intérieur comme de l'extérieur par un travail avilissant, aussi "rouillés" que le "soleil" de Montréal caché par la pollution (La charrette, p. 102). Dans ce dernier roman, l'auteur caricature Béliel (Satan dans la littérature juive) qui devient le maître de la Bêtise, l'apôtre, au nom du profit universel, de la déperdition du pays de Québec. Jacques Ferron ne veut pas que l'on reste indifférent aux "Béliel capitalistes" qui font des Québécois des "charretiers", ces derniers étant une représentation d'ouvriers miséreux: "C'est par la servitude qu'on devient une âme damnée dans un pays où il y a plus de charretiers qu'il en faudrait" (La charrette, p. 195). Il ne faut pas, implore Ferron, rester comme Marguerite, femme du narrateur de La charrette, prisonnière de sa "vie intérieure", jouant son petit rôle social "à l'écart du pays, loin des chemins" (p. 207) que parcourt la charrette du peuple. Marguerite a bel et bien aperçu la vieille charrette de la pauvreté, mais la veuve ne voit pas plus loin que la limousine noire de feu son mari. Elle a même rencontré le capitaliste Béliel, mais

l'"incuriosité" de la veuve, pour reprendre une expression clef du Salut de l'Irlande, fait qu'elle n'y voit qu'un simple homme déguisé et inoffensif.

Marguerite dialogue avec son mari mort, ancien médecin à tendances hautaines qui "vit" enfin, grâce à la fantaisie du romancier, dans une cabane "sans plancher, sans fenêtre, infecte et puante" (p. 204). Elle veut tout laver, éloigner son mari de la pauvreté, mais le défunt médecin tient à sa boue qui le rapproche du peuple beaucoup plus que sa limousine doctorale. A travers ce mari qui veut prendre la défense du peuple, La charrette se présente comme le livre d'une séparation significative, d'un "divorce" avec une vie bourgeoise qui permet aux Béliard de contrôler le Québec. C'est là une séparation que n'a pu accomplir totalement François Ménard. En effet, dans la deuxième version de La nuit intitulée Les confitures de coings (coings avec "s", contrairement au titre du volume dont cette version ne constitue qu'une partie), l'auteur a enlevé l'épisode du "Effelquois" s'apprêtant à effectuer des corrections "aussi nécessaires que clandestines" (La nuit, p. 128) à un poteau indicateur. Rappelons que dans La nuit, première version, François n'ose pas parler au "Effelquois", contrairement à ce dernier qui, lui, a le courage de se nommer et qui semble même comprendre et excuser la réticence du narrateur, homme d'une autre génération. Il est vrai que François remet la suite de cet épisode aux années qui lui restent à vivre, mais toujours est-il que la dernière phrase du roman — "Au bout de la rue le poteau indicateur portait correction" (p. 134) — suggère l'engagement possible de François Ménard dans l'"effelquisme", mouvement qui signifie chez Ferron la révolte contre l'intrusion du capitaliste américain et canadien-anglais. Ainsi le

François Ménard des Confitures de coings refuse-t-il de sortir de son milieu étouffant, milieu des affaires et du mariage conventionnel, et de s'engager politiquement et socialement dans le Québec de 1972. Le roman se termine d'ailleurs avec "je m'en fus à la banque comme d'habitude" (p. 230) et n'annonce pas, du moins pas directement, le beau jour qui est censé suivre, dans La nuit, la grande nuit de la politisation du narrateur. François Ménard, tenant toujours aux pots de confiture de coings, au train-train quotidien de la vie, est incapable de briser le lien avec la léthargie bourgeoise de sa femme. Les coings continueront de garnir la table de cuisine, au grand plaisir de Papa Boss.

Dans le monde accaparant des affaires, certains personnages ferroniens refusent carrément, à l'encontre de Monsieur Ménard, d'entrer dans l'armée "banquaire" de Papa Boss. Mais souvent, faute d'emploi ou de pays, ils se noient dans l'alcool. Le leitmotiv de la "robine" nous apprend que le peuple québécois risque de disparaître sous l'influence des financiers. La "robine" donne "un avant-goût de la grande évasion" ("Suite à Martine", Contes anglais), celle de l'assimilation par la finance. Le narrateur de "Suite à Martine", par exemple, est "robineux", mais autrefois, il était, tout comme Rouillé l'avait été, quelqu'un "de plus honorable" (p. 125) qui errait librement afin de donner au monde un visage plus humain. Il était une sorte de vagabond à la recherche de la justice. Mais chez Ferron, la pourriture de la société urbaine transforme les "vagabonds-conteurs" d'alors en gueux et "robineux". Ces derniers arrivent quand même à garder un petit morceau de leur "sac de sagesse et de fantaisie" (p. 125), malgré les souffrances de l'hiver en ville, saison beaucoup plus psychologique que réelle. Mais la sagesse et la fantaisie

ont peu de place dans la Cité et, avec le temps, les vagabonds, idéalistes déçus, troquent le sac contre la fiole. La "grande évasion" que représente l'alcool serait celle de la dissolution possible des Canadiens français, "robineux" et miséreux, Mithridates déçus, dans les villes d'Amérique du Nord. Démuni et pauvre, malade et ivrogne, le Mithridate ferronien, tout comme le célèbre roi du Pont défait par Pompée, est un personnage vaincu et brimé, "cul par terre" (Les grands soleils, p. 88), reflet des Québécois apatrides, travaillant dans une succursale américaine.

Le capitaliste, qui n'a pas le sens du village, est vraiment à l'aise dans la grande cité anonyme et inhumaine. A travers toute l'oeuvre de Jacques Ferron, la ville étouffe les citadins. Montréal terrifie les Abitibiens ("Retour à Val-D'Or", Contes du pays incertain). Longueuil, fourmilière d'injustices, envoie ses autobus "dans la grisaille des petites gens" (Cotnoir, p. 26). Les spéculateurs s'emparent de la campagne, laissant derrière eux "robineux", immondices, ciment et rats ("Suite à Martine"). La dame de Ferme-Neuve, en haut de Mont-Laurier, regarde, de son duplex à prix modique, vraie maison d'enfer, le fleuve-égout sortir de Montréal, charriant ses étrons sous les cris de goélands encore purs ("La dame de Ferme-Neuve", Contes anglais). A Montréal, on ne travaille pas, "faute d'emploi" ("Le lutin", Contes inédits); on respire comme on peut dans la rosée sale:

(...) le cloaque auquel se rattachait, dans les demeures furtives et retirées de chaque côté de la rue, le repos des classes laborieuses assommées de fatigue, (...) décantait leur lie d'humeurs aigries, de rêves baroques, de conscience avortée, résidu toxique qui, non évacué, aurait pu les rendre dangereuses. Cette lie suintait des maisons, descendait dans la rue, coulait sur l'asphalte vers son épanchement champêtre. En même temps, tombait du ciel une rosée salie par les fumées de la ville, laquelle rosée se trouvait ainsi à purifier l'air. (La nuit, p. 26-27)

A Longueuil, à Saint-Lambert et à Ville Jacques-Cartier, d'irréelles et de "collantes" lumières résiduelles éclairent les chantiers des spéculateurs fonciers (Le salut de l'Irlande). "Château" lugubre, la ville abrite les "dompes", les putains, les "gagnestères", les spéculateurs, les taudis et les "banlieues dispersées et sans défense" (La charrette, p. 115) de l'"ordre pétrolier". Pour faire des parkings, les démolisseurs rasent les ateliers d'artistes ("Le coeur d'une mère"). Tout est sale dans la Ville où le "Sanitary Refuse" n'arrive pas à nettoyer le labyrinthe, où les "boule-dozeurs" du Minotaure (Spéculateur) rasent presque tout sauf les gratte-ciel de la production mondiale et les pelouses anglaises au "poil ras et dru" (L'amélanchier). Sous les cieux mélancoliques, les pauvres vivent dans un décor de cartonage, les riches s'ennuient dans leur architecture de noblesse (Le licou).

Les rues de la Ville se transforment en scène sous le feu des mitrailleurs d'Allo-Police ("L'impromptu des deux chiens"). Dans les maisons, les couples désabusés par le travail "se démarient" tandis que, dehors, fleurs et animaux artificiels se figent dans l'anonymat du plastique (Les roses sauvages). Au-delà de la superstructure du pont Jacques-Cartier, "haute porte de

la ville" (La charrette, p. 22) que Ferron transforme en "cathédrale de passage" (associant ainsi la richesse des hommes d'Eglise à celle des financiers), le "château tout bruissant d'électricité et de cris d'engoulevants" (p. 22) évoque, comme dans La nuit, les afflications des Montréalais. Par opposition, la campagne, lieu fragile du jour et de la clarté comparé à la nuit urbaine, attire les citoyens qui courent, dans leur "chariot" automobile, après la solitude et la paix.

Le faubourg peut apparaître comme un lieu intermédiaire, comme une voie d'accès entre la ville et la campagne, entre l'exploitation et l'harmonie. Mais il n'en est rien, car la campagne est maintenant pauvre elle aussi. Le chômage et les usines l'ont envahie. Saint-Amable, par exemple, est devenu un "pauvre village dont les deux spécialités avaient été naguère le balai de fardoches et l'échelle légère pour les petites hauteurs que l'on fabriquait en bois blanc" (La charrette, p. 39). Aujourd'hui, la "nuit de l'oppression" s'étend partout. La province, "fardeau" et honte d'un gouvernement québécois indifférent au sort des classes laborieuses (Le ciel de Québec), se révèle une petite ville en elle-même. La campagne de l'enfance de Martine ("Suite à Martine") est envahie par le béton, par les maisons de banlieue "s'emparant" du paysage "qui fuit toujours plus loin" (La charrette, p. 114).

Il est important d'insister sur le fait que Jacques Ferron ne soit pas contre la ville en tant que ville, mais en tant qu'extincteur de vie et de culture humaines:

(...) cela ne veut pas dire que je suis réactionnaire que je veux retourner au moulin-à-vent et aux charrues à bois, mais je crois qu'il y a un défaut d'urbanisme, d'architecture; on dépense des sommes folles pour la guerre et on produit de l'habitation au meilleur marché possible et il faudrait repenser la ville, en faire un milieu humain. D'ailleurs, les villes au Moyen Age étaient des centres de civilisation; il s'agirait de recréer des centres de civilisation tout simplement.⁷

Contrairement à ce que prétend Gilles Marcotte, Ferron ne souhaite pas nécessairement un retour à la terre, ne transmet pas un message bucolique: "Retourner au village, donc, pour refaire l'ethnie: on ne saurait imaginer de plaidoyer plus direct, plus passionné, pour les structures traditionnelles du Canada français"⁸. Il ne s'agit pas, chez Ferron, d'un retour à la terre, mais bel et bien d'une réconciliation avec les valeurs ancestrales, avec la généalogie et la "géographie" locale, avec sa famille et son petit patelin, afin de mieux comprendre et surtout de mieux combattre l'inhumanité de la ville et de la campagne contaminée. Le vrai "village" chez Jacques Ferron, c'est le symbole d'un sain noyau familial fondé sur la continuité historique et sur la géographie de l'enfance "politisant" l'individu dans le but de créer un pays nouveau, pays souverain et aussi frais et naturel que les paysages du passé. Jacques Ferron a trop critiqué la structure manichéenne (les notables contre les petites gens) du village pour en avoir fait un modèle comme le

7. Jacques Ferron interviewé par Yves Taschereau, dans Le portuna, la médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, p. 113.

8. Gilles Marcotte, "Jacques Ferron, côté village", Etudes françaises, vol. XII, nos 3-4, 1976, p. 225.

soutient Gilles Marcotte. Doivent se manifester à la fois dans la ville et dans le village les valeurs de continuité historique, de petites communautés se greffant sur d'autres petites communautés, et non le principe d'une "Cité", d'un Château uniforme de "Nouillorque" à Montréal. Le "village" ferronien, nettoyé de ses fats portés sur la préséance et sur la plus-value, pourrait tout aussi bien être un quartier ou une municipalité dont on aurait arraché le béton déshumanisant, car nous savons, depuis la parution de L'ogre en 1948, que la campagne symbolise le soleil qui doit remplacer les néons, et cela, à l'intérieur même du château.

Les différentes facettes du capitalisme, telles qu'elles se présentent chez Jacques Ferron, représentent un aspect important des idées sociales de l'auteur: le culte de l'argent, valeur suprême d'un nombre inquiétant de médecins, d'ecclésiastiques et d'amants, crée un milieu qui mine le corps et l'esprit de l'homme. Les hommes d'affaires qui ne vivent que d'affaires sont donc des "orphelins", à la fois d'"eux-mêmes" et d'un pays grugé par l'architecture et la transaction américaines. La "Banque de l'Industrie", l'"Asshold Finance" et les compagnies d'assurance pratiquent une "religion" de l'endettement. Elles semblent encourager, en le sanctifiant, le principe d'un nombre inévitable et souhaitable d'accidentés et de pauvres, s'opposant ainsi à la vision égalitaire de Ferron qui réfute la nécessité de "gens d'en bas" exploités.

Les Etats-Unis sont la meilleure représentation du capitalisme tel qu'il se pratique au Québec. Pour le financier américain dans l'oeuvre ferronienne, l'individu prime sur la collectivité, philosophie qui entre en conflit avec le patriotisme de l'auteur. En même temps, par acquit de conscience, ce capitaliste se fait "évangéliste", parlant d'un salut dans l'au-delà, alors que la "religion" de Jacques Ferron révèle que la "rédemption" (amélioration de la condition humaine) se fera ici ou ne se fera probablement pas. Ce que Ferron appelle les "gagnestères" s'infiltrèrent dans la politique et dans la médecine, en font une industrie rentable. Ils répandent jusque dans la campagne leurs "châteaux" urbains, fourmilières pour le chômage, pour le travail "rouillé", pour le "démariage", pour l'anonymat pollué et pour la spéculation. La "robine", signe avant-coureur de l'assimilation par le capitalisme, sert d'avertissement: le Québécois doit refuser l'embourgeoisement et l'indifférence qui facilitent le travail si efficace des apôtres du dollar; autrement, il ne sera plus qu'un travailleur anonyme.

6.

L'histoire

Le titre d'une des oeuvres de Jacques Ferron, Historiettes, indique que Ferron ne prétend pas être historien. C'est l'auteur lui-même qui nous explique l'origine du titre: "Le titre m'est venu à l'idée à cause des Historiettes de Tallemant des Réaux. L'histoire devient chez lui, comme dans les mémoires spirituels de Hamilton, des faits d'armes pittoresques et grivois. Un de mes amis polonais a dit que l'historiette est un papier de fou"¹.

Le petit Robert associe le mot "historiette" au conte amusant et comique. Cette association se rapporte à merveille aux Historiettes et aux références historiques de Ferron qui ne sont en fait qu'une extension de la vision d'un conteur militant et spirituel désireux d'exprimer ses idées sur la société. Jean Marcel le dit bien:

Le conte n'a pas à écrire l'histoire, il n'a qu'à raconter une histoire. - D'où, souvent, chez Ferron une sorte de confusion volontaire entre le conte et l'historiette. Il y a, en effet, entre le conte et l'historiette des frontières qui sont mal tracées. Chez Ferron, l'historiette est un "conte à charge", comme on dit "un portrait à charge"; elle est pour tout dire, un conte, mais polémique, qui n'utilise l'histoire que comme appoint d'une liberté plus haute. L'exiguïté de son champ esthétique va favoriser l'association, la souplesse, la modulation passant du fait historique à la fantaisie (...).²

-
1. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 37.
 2. Jean Marcel, Jacques Ferron malgré lui, p. 101-102.

Ferron a mentionné les mémoires d'Anthony Hamilton comme l'une de ses sources d'inspiration. Dans les Mémoires du comte de Gramont³, le mémorialiste irlandais francisé se met à la place de son ami Gramont pour écrire la petite histoire du monde politique dans des chroniques audacieuses, cyniques et amusantes sur la polissonnerie, le vice, la corruption et les ridicules intrigues de l'amour. Dans cette comédie de mœurs grotesque, les acteurs du drame, personnages vrais de l'époque de la Restauration anglaise refondus par la fantaisie (Cromwell, Louis XV, le grand Condé, Turenne, le cardinal Mazarin qui aime un peu trop le pari, Rochester, don juan éméché, le duc de York, la comtesse de Gramont, amie de Madame de Sévigné), s'animent pour illustrer l'hypocrisie du puritanisme et de la politique. Hamilton, comme Ferron, trouve toujours la bonne formule, l'image et le raccourci pour faire passer sa satire. Les liens entre Ferron et Hamilton sont d'autant plus forts que le comte a également écrit des contes, pastiche ingénieux des Mille et une nuits, où sont tournés en dérision hommes politiques et religieux. Dans ses contes, Hamilton dit vouloir avant tout enchanter:

Si ce mémoire est véritable
Il porte tout l'air d'une fable
Que j'aurais, pour vous divertir
Essayé de rendre agréable.⁴

Anthony devenu Antoine Hamilton (francisation, nous le verrons dans nos commentaires sur les Anglais, qui rappelle celle de Frank-Anacharcis et de Henry Jackson) puise dans les contes de fée pour empêcher la morale de tomber dans

3. Anthony Hamilton, Mémoires du comte de Gramont, éd. Rencontre, 1964, 336 p.

4. Anthony Hamilton, Contes, Chez Renouard, 1820, p. 2.

la simple anecdote: gnomes, druides et fées errent dans l'épaisseur de la forêt; le géant cruel Moullineau, accompagné de son conseiller le Béliar (incarnation du mal, sorte de Bélial ferronien), circule dans un monde de haine et de dérision. Dans son Enchanteur Faustus, Hamilton tourne en ridicule la vanité de la reine Elizabeth grâce à une légende (Faust) qui fait également partie de l'oeuvre ferronienne. Lorsque Jacques Ferron met la main sur des personnages réels, il reste toujours fidèle à la fable "armée" d'Antoine Hamilton.

Dans ce chapitre, nous commenterons la présence de personnages et de situations historiques qui forment des leitmotivs dans l'oeuvre ferronienne. Jacques Ferron ne nous donne pas une vision globale de l'histoire québécoise, car il préfère travailler certains épisodes qui lui semblent particulièrement significatifs. Nous procéderons par ordre chronologique, à partir de la Nouvelle-France jusqu'à la mort de Louis Riel. L'époque qui suit la pendaison du chef métis sera traitée dans le chapitre suivant ("La politique"), car l'auteur y discute surtout d'hommes et de partis politiques. D'ailleurs l'histoire québécoise selon Jacques Ferron est centrée sur la défaite des Patriotes et s'arrête avec la fin du rêve patriotique de Louis Riel. L'oeuvre littéraire révèle que presque tout ce qui suit les événements de 1837 n'est guère que de la tractation politique.

Il suffit de relire une des "Histoires du Canada" des Frères des écoles chrétiennes ou des Clercs de Saint-Viateur pour apprécier la "correction" historique effectuée par l'"historiette" spirituel, Jacques Ferron. On y découvre que Christophe Colomb est le découvreur de l'Amérique. Ferron voit

en Colomb le type de celui qui "~~rapinait~~" au nom de l'or (Historiettes), surtout si nous le comparons aux admirables morutiers de France qui, déjà en 1504, allaient à Terre-Neuve à la recherche de denrées essentielles: le sel et le poisson. Colomb, dans sa prise de possession, n'aurait vu que des richesses.

Jacques Ferron se plaît à ressusciter des personnalités de la Nouvelle-France pour détruire les "mythes sordides" (Historiettes, p. 52) d'un passé glorifié et appelé faussement canadien-français. "Sieur Cartier", "Hérode à sa manière" (p. 44), lit l'Evangile et impose les mains aux malades "sauvages". Mais derrière ce qu'il convient d'appeler le "masque chrétien" se cache l'apôtre de "la libre entreprise, de la rapine, de l'exaction" (p. 59). Ferron nous dit que Cartier joue bien son jeu, recevant royalement les sauvages émerveillés. Les femmes lui frottent la poitrine, les hommes lui adressent de merveilleuses harangues. L'"agouhanna" (nom propre d'un chef indien, symbole de tout chef indien chez Ferron) lui offre une magnifique couronne de poils d'orignal. Mais les Iroquois, qui s'appelaient entre eux Hottinonchiendi (cabane achevée, "ou si l'on veut, cité parfaite", p. 50), étaient des "Athéniens" démocrates, des orateurs sans égal par rapport aux vulgaires Mistigoches blancs, chercheurs de trésor.

Champlain, connu comme le père de la Nouvelle-France et comme fondateur de Québec et de Trois-Rivières, représente, aux yeux de Ferron, le "guerrier" religieux. Lorsque Samuel de Champlain a livré Québec aux frères Kirke (1629), le colonisateur de la Charente-Maritime, l'Ononthio (mot iroquois pour "Grande Montagne", traduction du nom du gouverneur Montmagny s'appliquant par la suite

à tous les gouverneurs)⁵ faisait croire qu'il défendait la Foi, l'Espérance et la Charité. Mais Ferron démythifie le "Sieur de Champlain", convaincu que celui-ci se serait emparé du Canada par le catholicisme, par la force appelée alors la "conversion des pauvres sauvages" (p. 55).

La vraie bête noire de Jacques Ferron semble être Dollard des Ormeaux, militaire français consacré comme le héros de Long-Sault. Ferron, quant à lui, trouve que Dollard ne devrait pas figurer dans les manuels scolaires en tant que héros de l'histoire du Québec. Notre auteur s'en prend aux historiens qui le glorifient, aux "jocrisses", aux faussaires, aux "harponneurs" sans méridien comme Marcel Trudel qui compile la "pré-histoire", aux "frégoteurs" (Guy Frégault) qui "ont de la sacristie" et qui glorifient les "bandits français" (Historiettes). Dollard était Français, et faisait donc partie de la "pré-histoire". Il aurait surtout été un "impérialiste", en ce sens qu'il était du côté des Français, massacreurs d'Amérindiens au nom de la fourrure. Pour le lecteur du grand texte ferronien, Dollard des Ormeaux devient donc le "petit bandit" de la "préhistoire": "Tu me parles de Dollard, de ce petit bandit de notre préhistoire que les descendants des traîtres de 37, les Chouayens à moitié pourris, les charognards de notre peuple, sont allés déterrer pour nous faire oublier Saint-Eustache" (Les grands soleils, p. 165-166). Dans les Historiettes, Ferron entreprend avec zèle la destruction du mythe de "Sieur" Adam Dollard des Ormeaux, commandant de la garnison de Ville-Marie, mort, après s'être confessé, avec seize autres sol-

5. voir Relations des Jésuites, éd. du Jour, t. VI, 1972, p. 30.

dats et cinquante Indiens. La légende dit que Dollard, même dans la défaite, a "sauvé" la Nouvelle-France, que les Iroquois ont abandonné l'attaque sur Québec à cause du courage de Dollard et d'un des jeunes Français qui a achevé à coup de hache ses compagnons hurons blessés afin que les Iroquois ne les massacrent pas. Soeur Saint-Augustin va même jusqu'à attribuer à Dollard le "salut" du pays (Historiettes, p. 137). Elle maintient que des Ormeaux, à la suite des révélations d'un supplicié iroquois qui avait annoncé l'invasion prochaine de Québec, était conscient de son rôle de "sauveur". Mais Ferron de corriger:

Malheureusement, les dates ne s'y prêtent pas: le supplicié fit sa révélation le 18 mai; le 18 mai, la bataille du Long-Sault avait déjà eu lieu. (...) Le siège de la Capitale par un ennemi imaginaire aurait bien pu avoir lieu sans la bataille du Long-Sault. (...) Les tentatives maladroites et mensongères de rattacher les deux incidents ne s'expliquent que par le besoin qu'on avait de l'un pour couvrir l'autre. (Historiettes, p. 138)

"Du mariage d'une bête et d'une sale affaire [faire la guerre aux Indiens] naissait la belle légende" (p. 139). Il y avait d'ailleurs, soutient Ferron, des dizaines de petites guerres inutiles au Long-Sault; Dollard n'était qu'un soldat parmi tant d'autres. Dollard des Ormeaux serait donc un étranger condamnable au même titre que les Anglais qui le suivront, tuant les bisons et repoussant les Amérindiens dans des réserves. C'est ainsi que l'auteur de La tête du roi s'amuse à placer le buste de Dollard à côté de celui d'un roi anglais.

Le lecteur du texte global de Ferron relie automatiquement Dollard au Patriote Chénier. Dans les Historiettes, l'auteur rappelle qu'au dix-neuvième

siècle, des Ormeaux a failli se faire remplacer comme héros national par Chénier. Le premier ministre Félix-Gabriel Marchand, tout en permettant au clergé de contrôler l'éducation, aurait eu le mérite d'avoir présidé, en 1895, à l'inauguration du monument Chénier: "Chénier déclaré brigand en 1837, qui devint ainsi notre héros national" (Historiettes, p. 23). Mais, à la longue, c'est Dollard, ce "brigand français" de l'Outaouais, ce Mistigoche (terme montagnais pour "coffre de bois" — sans doute le coffre que les Français avaient apporté d'Europe — et utilisé avec mépris par les Indiens pour désigner le trafiquant blanc), qui est "sacré" héros:

Ce fut ainsi que le Sieur des Ormeaux, profitant de la marée, reparut sur la rive nationale. Il était tout frais, tout net, récuré. On le poussa sur le piédestal que les Patriotes avaient préparé. C'était vers 1920, dans une sorte de trou qui puait la décomposition de tout un peuple. ~~Nous~~ n'en sommes pas encore sortis. (Historiettes, p. 144)

Un autre faux héros, Jérôme de la Dauversière⁶, reçoit toute une correction. Monsieur de la Dauversière, homme d'affaires "spéculant" sur la religion, c'est-à-dire s'enrichissant par la fourrure, confondant, en les superposant, "les chemins du ciel et de la fortune" (p. 68), serait, au dire de

6. Jérôme Le Royer de la Dauversière, percepteur d'impôts en Anjou, fondateur, avec les riches barons de Fancamp et de Renty aidés de l'abbé Jean-Jacques Olier, de la Société de Montréal.

Ferron, le modèle de Tartuffe:⁷

Le Tartuffe de Molière est de 1664. On a avancé bien des noms de modèles. Tous s'évanouissent à la critique. Tartuffe est un gueux qui fait fortune par la religion. Il n'y a que La Dauversière qui résiste. Je ne suis pas peu fier de cette découverte. J'en souhaite aux bonnes Soeurs de l'Hôtel-Dieu qui, disposant sans doute de trop d'argent, ont entrepris de le faire canoniser... Saint Tartuffe, moi, je veux bien. (Historiettes, p. 86)

Monsieur Le Royer de la Dauversière, qui n'a jamais quitté la France, était l'administrateur du bien des pauvres et l'organisateur de l'Hôtel-Dieu de Montréal, de "cet oeuf dont la couvée avait été si profitable à l'échevin de La Flèche" (p. 60-61). C'est la veuve du surintendant des Finances sous Louis XIII, Angélique de Bullion, qui a aidé à financer l'hôpital:

(...) on avait mis sur l'oeuf une bonne grosse femme, veuve d'un surintendant des Finances, la de Bullion, qui de 1641 à 1659 ne laissa pas de rapporter, de l'aveu même de la rabat-teuse, quelque cent cinquante mille livres. La rabat-teuse se nommait Jeanne Mance. (Historiettes, p. 61)

Selon Ferron, Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie en 1642 — notre auteur s'appuie ici sur les écrits de Soeur Morin et de Tallemant des Réaux — a su profiter de la veuve "hypocondriaque", pourvoyeuse d'écus et de présents personnels. Notre "historien" improvisé et en tout temps spirituel se moque de Jeanne Mance qui "se prélassait dans sa chaude demeure" alors que les trois hospitalières "grelottaient dans l'étable" (Historiettes, p. 113).

7. Ferron prétend que Molière a campé son Tartuffe d'après le modèle de La Dauversière dont la cause pour banqueroute fut portée en Haute-Cour de Louis XIV de 1659 à 1666, sept ans après sa mort.

D'ailleurs à cette époque-là, "il est vrai qu'on [n'avait] guère besoin d'un hôpital à Ville-Marie; ce n' [était] qu'un village où, nonobstant les buts de l'établissement, il n'y [aurait] jamais de sauvages à demeure. Le dévouement de Mance, allons donc! A part l'intrigue, elle était vaine, tout au plus occupée à être la première dame du lieu"(p. 64-64).

La légende des présomées visions de "Le Royer et sa Mance" (p. 111) provoque le rire de Ferron. La luxation d'épaule de Jeanne Mance a apparemment guéri devant le coeur miraculeux de Monsieur Olier, fondateur de la Compagnie des Sulpiciens. Nous apprenons que la "de Bullion", émerveillée par le miracle, aurait rempli les poches de Monsieur de la Dauversière, patron de "la Mance". Pourquoi Ferron s'intéresse-t-il à cette histoire? Pour démythifier un présumé héros de l'histoire du Québec en nous montrant que l'argent était le nerf de la guerre? Regardons de plus près! La Dauversière avait régulièrement des visions où Dieu lui demandait de fonder une communauté de religieuses hospitalières sous le nom de saint Joseph et dédiée à la Sainte-Famille. Le "visionnaire" a fait fortune grâce à une "formule d'embauche" rituelle et rentable: "Oui, je vous connais, le ciel m'a instruit de vous" (p. 72). Mais, en réalité, le "saint homme était dans le fromage" (p. 77), contrôlant les fonds de la communauté et "écorchant" le très riche baron de Fancamp. La formule d'embauche "capte la vocation" (p. 77) d'innocentes jeunes filles tant pour l'hôpital de La Flèche que pour celui de Ville-Marie. Et Ferron de signaler que les futures hospitalières, dont Mère Marie de la Ferre, se croiront d'authentiques saintes, même si elles n'auraient été que les "servantes" d'un homme ambitieux.

A l'opposé de Jacques Ferron, la soeur Morin prétend que Monsieur de la Dauversière était un "séraphin incarné" (Historiettes, p. 74); à cet égard, elle cite une lettre du baron de Fancamp adressée au père Lalemant où il est question d'une pierre trouvée dans la vessie de Monsieur Le Royer devenu de la Dauversière, pierre qui aurait eu le pouvoir d'effrayer le démon lui-même. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal ont conservé la pierre de vessie, jusqu'à l'embrasement de leur monastère en 1695. Ferron, espiègle comme Rabelais, rapporte avec un plaisir évident ces "diableries", l'exorcisme et la conjuration représentant pour lui un merveilleux sujet caricatural pour liquider le cas de la Dauversière, mort de gravelle, "qui n'est pas précisément la maladie des ascètes" (p. 78). En dernière analyse, le "Tartuffe" Jérôme de la Dauversière et la "rabatteuse" Jeanne Mance incarnent le type du charlatan religieux qui parle miracle pour parler argent.

Pour Ferron, presque tous les héros du régime français sont de faux et futiles héros. Marie-Madeleine, fille du seigneur de Verchères, a été consacrée héroïne par certains historiens pour avoir résisté, pendant huit jours, à une attaque des Iroquois. Les historiens officiels de l'Eglise ont voulu faire croire au peuple que Marie-Madeleine est le modèle par excellence du Canadien courageux et catholique capable de résister aux ennemis de Dieu. Or, l'auteur des Historiettes n'est pas d'accord. Il se moque d'elle, l'appelant une "grande mamelle". Il est vrai que François de "La vache morte du canyon"

(Contes du pays incertain) connaît bien l'histoire de "la Verchères": "bon sang ne saurait mentir; comme tous les Canadiens, il descend de Madeleine de Verchères; c'est un héros" (p. 81). Mais chez Ferron le "bon sang" ment, car François n'a rien d'un héros et s'anglicise, devenant un Frank de l'Ouest. Jacques Ferron suggère ainsi que Marie-Madeleine ne doit pas être conçue comme courageuse, car elle était condamnable, ayant été du côté de ceux qui combattaient les Indiens. Les personnages ferroniens qui croient en elle sont ironiquement des lâches comme François.

Dans la Nouvelle-France de Jacques Ferron, les nominations politiques et religieuses vont toujours de pair. Les Sulpiciens, "indépendants comme des princes souverains" (Historiettes, p. 142), veulent posséder toute la colonie, mais les Jésuites les "déjouent" de justesse, remplaçant D'Ailleboust par Lauzon, Monsieur de Queylus par Monseigneur de Laval⁸. Les Sulpiciens "durent se contenter de Montréal. (...) Frustrés dans leurs ambitions, ils restèrent rétifs, grincheux. Leur attitude gêna Mgr Plessis lors de la nomination du premier évêque de Montréal [Mgr Lartigue] : Ils ne voulaient pas dépendre de Québec. Le chapeau du cardinal Léger a été d'une certaine façon le triomphe de ces superbes" (p. 142-143).

8. D'Ailleboust (sociétaire de Montréal, gouverneur de 1648 à 1651); Lauzon (Jean de Lauzon, riche directeur des Cents-Associés, propriétaire de presque toute l'île de Montréal, gouverneur de 1651 à 1656); Monsieur de Queylus (l'abbé Gabriel de Queylus, premier supérieur, en 1657, des Sulpiciens de Montréal, fondateur du premier sanctuaire de Sainte-Anne sur la côte de Beaupré); Monseigneur François de Montmorency Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, fondateur du séminaire de Québec et consacré père de la vie chrétienne au Canada.

Le gouverneur d'Ailleboust, revu par Ferron, incarne le mépris des gouvernants face aux Indiens, ordonnant le massacre des "Sauvages" tout en se réclamant du Saint-Esprit. Monsieur de la Barre (envoyé par Anne d'Autriche en 1643 prendre le commandement de soixante hommes contre les Iroquois) représente lui aussi l'arrogance des Catholiques. Et Ferron de se venger, en montrant la Barre faisant pendiller son crucifix entre les seins d'une belle "sauvagesse".

Dans le manuscrit de Dollier de Casson (missionnaire qui, avec l'abbé René-François Galinée, a oeuvré dans la région des Grands Lacs, transformé par l'auteur des Historiettes en "sulpicien botté", p. 138), Ferron trouve un important "trait de vertu" de la Nouvelle-France: une jeune dame, s'exclamant "Parmanda", travaille aux champs et se fait attaquer par un Iroquois qu'elle frappe à "un endroit que la pudeur nous défend de nommer" (p. 128). Ferron tient à démontrer qu'à Ville-Marie, on avait "le quant-à-soi rétif, la continence bavarde, mais le sexe toujours prêt" (p. 128). Il veut à tout prix corriger le mythe de la chasteté des gens de la Nouvelle-France, mythe entretenu par des historiens ecclésiastiques désireux de garder les Canadiens dans une pureté inoffensive. Les ascètes de cette époque-là auraient été plutôt rares. Ferron n'en voit que deux, soit le gouverneur Louis d'Ailleboust de Coulonge et sa femme pieuse, fondatrice de la congrégation de la Sainte-Famille sur les recommandations du Jésuite Chaumonot, du Sulpicien Chouart et de Monseigneur de Laval:

On avait la manie de chasteté à en être vicieux.
Monsieur et Madame D'Ailleboust couchaient dans
le même lit sans se toucher d'un poil; et il

semble qu'ils aient été en bonne santé (...) ils voulurent sans doute tenter le Saint-Esprit.
(Historiettes, p. 130)

Le Sieur Paul de Chomedey, ami de la Barre et fondateur de Ville-Marie, personnage spirituel que Ferron découvre dans le journal de Dollier de Casson, avait peu d'un soldat. Sa bravoure légendaire contre les Iroquois rapportée dans les manuels scolaires serait un autre faux mythe: à quelques exceptions près, le gouverneur "resta dans le fort, bien protégé, au chaud, en compagnie des dames" (p. 134)⁹. Jacques Ferron se contente de l'appeler un "grand dadais".

Il existe deux autres personnages que Ferron démythifie, tirés de l'histoire de la Nouvelle-France. D'abord, le général français, le marquis de Lafayette, connu officiellement comme un individu désintéressé qui a équipé à ses propres frais un vaisseau de guerre pour aider les Américains dans leur guerre contre les Anglais. Mais pour Ferron, Lafayette est "un grand con" (p. 30) qui est passé de la révolution américaine au génocide des "sauvages", l'indépendance des Etats-Unis provoquant ce génocide. Ensuite le colonel Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry qui a été proclamé, à cause de la victoire de Châteauguay, le "Léonidas" canadien. Mais pour le lecteur ferronien, il n'est qu'un autre "sauveur de la race" dans la lignée des Dollard, un héros félon (La chaise du maréchal ferrant) tellement fou de l'impérialisme anglais qu'il est allé se joindre à l'armée britannique aux Indes, aux Antil-

9. "(...) il était pour le moins curieux que nous fissions de Monsieur de Maisonneuve un valeureux capitaine quand tous les textes rapportent qu'il ne sortit de Ville-Marie pour courir sus à l'ennemi qu'une fois, qu'une pauvre petite fois en vingt ans, et qu'il y revint en courant plus vite encore" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière cuisine, p. 92).

les et en Hollande.

A toute cette liquidation de mythes et de héros de l'ancienne civilisation canadienne-française viennent se greffer trois autres leitmotifs historiques: le premier, même s'il est peu traité, demeure néanmoins digne de mention — la déportation des Acadiens; le deuxième joue un rôle primordial — les événements de 1837; le troisième est lié à la Rébellion et constitue un avertissement qui revient souvent dans l'oeuvre de Ferron — la mort de Louis Riel et la dispersion des Amérindiens.

La présence des Acadiens est surtout sentie dans Les roses sauvages où le romancier ressuscite Robert Monckton, Charles Lawrence et George Scott, "chasseurs" d'Acadiens dans le pays pauvre des "aboiteaux". Dans le personnage de Robert Monckton, nous retrouvons l'image de la "traque confédérale", qui devient chez Ferron le signe de l'assimilation. L'écrivain, qui prend beaucoup de plaisir à fouiller dans la petite histoire "annalistique" et épistolaire, a dévoré les lettres de Monckton, "paperassier gardant jusqu'au brouillon de ses lettres" (Les roses sauvages, p. 63). Le "Baron-Ferron" des Roses sauvages y a aussi repéré le rapport du commandant d'infanterie et de cavalerie légère, George Scott, qui, le 16 novembre 1758, avait dévasté fermes, cheptel, "aboiteaux" et gibier humain, obligeant les Acadiens à s'enfuir vers Cocagne (dans le "Report of the tour to Petitcodiac River", le commandant

Scott écrit, à l'ancienne, "Kokaigna"¹⁰). Ferron a su utiliser la Collection Northcliffe — qui contient également les dernières lettres de Wolfe et de Montcalm — pour rappeler à ses lecteurs ce qui lui paraît comme une situation historique de mauvais augure: la déportation des Acadiens et la dispersion des Métis démontreraient que l'"incertitude" des Canadiens français va aller en s'accroissant sans l'avènement d'un pays francophone qui s'appellera le Québec. Ferron se montre profondément pessimiste quant à l'avenir des Acadiens, transformant Moncton en une ville anglaise où le journal national, L'Évangéline, publie avant tout des nouvelles américaines (Les roses sauvages).

L'histoire des insurgés de 1837-38 constitue l'élément le plus significatif de la vision historique élaborée dans l'oeuvre de Jacques Ferron. C'est dans la première partie du dix-neuvième siècle québécois que Ferron trouve les événements historiques qui lui semblent les plus utiles pour cerner le problème de la survie du Québec. Ferron prétend que c'est au tournant du dix-neuvième siècle que le peuple canadien-français est devenu assez nombreux et que les conditions politiques étaient enfin propices pour qu'un esprit patriotique sérieux s'établisse au pays¹¹. Rappelons quelques faits historiques

10. George Scott, dans The Northcliffe Collection, Printer to the King's Most Excellent Majesty, 1926, p. 99.

11. Dans une entrevue accordée à Jacques de Roussan, Ferron situe le début de l'histoire nationale autour de 1820: "Jacques Ferron assure que le Canada français n'a pas d'histoire avant 1820. A cette période-là seulement apparut une première crise de conscience à l'occasion du projet d'union entre le Haut et le Bas-Canada et qui débouchera sur les troubles de 1837" (Jacques de Roussan, Jacques Ferron, p. 40). Dans une autre entrevue, Ferron précise davantage sa pensée: "On était à peine 60,000 après la Conquête. On n'était pas assez nombreux pour une vraie prise de conscience et on ne l'a pas été avant 1830. L'histoire d'un pays a un commencement. Il fallait le fixer." (Les lettres québécoises, no. 6, 1977, p. 40).

qui illustrent la pensée de Ferron. L'Acte de 1791 avait paradoxalement contribué à la prise de conscience nationale, conférant au gouverneur un pouvoir arbitraire où il pouvait, avec l'Exécutif et le Conseil législatif dont les membres étaient d'ailleurs nommés à vie, faire échec à la Chambre de l'Assemblée représentative. Le Conseil législatif, composé en grande majorité d'Anglais, défendait surtout ses propres intérêts. De plus, le français n'était reconnu comme langue officielle que dans la traduction. En fait, le gouverneur Craig souhaitait la transformation du Bas-Canada en une colonie strictement anglaise.

A peu près à la même époque, les Etats-Unis espéraient conquérir le Canada. Jacques Ferron aime nous rappeler qu'un bon nombre de Canadiens français se sont regroupés presque malgré eux pour défendre leur pays "britannique", et surtout sans pour autant tenir à aider les Anglais. Et puis, quelques années plus tard, les Patriotes se sont révoltés pour une question de subsides, tout en croyant fermement à la nécessité d'une république. L'Eglise, ultramontaine et anti-libérale, a condamné l'insurrection. Vint ensuite l'Acte d'Union qui avait surtout pour but d'étouffer la nationalité canadienne-française. Durham écrira son rapport, François-Xavier Garneau y répondra. Ensuite, c'est la bataille entre libéraux patriotiques et ultramontains monarchiques. L'Eglise l'emporte. La Confédération donnera un "sursis" au patriotisme jusqu'à ce que celui que Ferron appelle le "Patriote" métis, Louis Riel, ne perde la bataille. Désormais, pour reprendre le vocabulaire de Jacques Ferron, le Québec seul sera français, quoique "incertain" et canadien, en attendant d'être intégralement français, certain et québécois. Voilà en gros les événements clefs qui sous-tendent le

dix-neuvième siècle ferronien, ~~cristallisant~~ les énergies, servant de modèle et d'avertissement au lecteur.

L'oeuvre littéraire de Jacques Ferron, loin de constituer une analyse détaillée du dix-neuvième siècle, met surtout en relief la Rébellion de 1837. C'est le personnage du "Beau Viger au pouce arraché" qui réapparaît le plus souvent. Rappelons ici l'épisode historique du "Beau Viger" qui est à l'origine de ce personnage récurrent. Lors de la première rencontre des Patriotes avec les soldats britanniques sur le chemin qui va de Chambly à Longueuil (au coin du Coteau-Rouge, à quelques rues du bureau actuel du docteur Ferron), Bonaventure Viger et le capitaine Vincent ont arraché des mains des dragons de Colborne le docteur Davignon et le notaire Demaray que l'huissier Malo emmenait à la prison de Montréal. C'était le 17 novembre 1837: Viger est atteint par deux balles, l'une à la jambe, l'autre lui tranchant l'extrémité du petit doigt. Mais quelques semaines plus tard, Bonaventure pourchassait les Anglais à Saint-Hyacinthe. Aegidius Fauteux mentionne toute une légende sur l'indiscipline de Bonaventure. On disait qu'il avait jeté un verre d'eau au visage d'un soldat anglais, qu'il avait braqué un couteau sur la poitrine d'un député-shérif. Quant à la légende du "Beau Viger", elle existe, mais pas pour Bonaventure. C'est Louis-Michel Viger, cousin germain de Louis-Joseph Papineau, avocat et député de Chambly de 1830 à 1838, qu'on avait surnommé à l'époque le "Beau Viger"¹².

12. voir Aegidius Fauteux, Patriotes de 1837-1838, p. 396-398. L'erreur mineure sur le surnom n'a pas d'importance, car le Beau Viger de Jacques Ferron est avant tout un personnage littéraire.

Jacques Ferron se permet de donner à son propre Beau Viger des racines bien lointaines. Alors que se jouait le sort de la Nouvelle-France, l'ancêtre Jean Ferron délivre, au Fort Maskinongé, son frère Claude des Anglais, non sans y avoir laissé son pouce gauche, tout comme le "Beau Viger" avait laissé son petit doigt dans l'accrochage (L'amélanchier, p. 78). La création de ce frère vagabond et guerrier démontrerait l'existence symbolique et ancestrale d'un type révolutionnaire lié à 1837, type qui serait commun à tous les Québécois. Dans l'oeuvre de Ferron, l'exploit du Patriote libéré est rappelé par la présence de l'archange Zag ("L'archange du faubourg", Contes du pays incertain) et de la "folle pas folle" qui aime montrer son derrière ("Le perroquet", Contes du pays incertain), deux personnages vivant près du Coteau-Rouge, là où le "Beau Viger" avait combattu et où, dans Cotnoir, la petite "savane" est devenue honteusement la "swompe" anonyme des pauvres. Le lecteur de Cotnoir apprend que le chemin qui mène à l'ancienne "petite savane" n'est même pas nommé. Jacques Ferron déplore que la majorité des Québécois ne sachent rien de la célèbre bataille du "Beau Viger". Cotnoir, quant à lui, sait qu'à l'automne de la révolution de 1837, Viger avait perdu un bout de pouce aux mains des Habits Rouges. Il sait qu'alors que les quenouilles bruissaient, le Patriote remportait la victoire sur cette ligne reliant les monts Royal et Saint-Bruno, chemin idéal puisque aboutissant dans Montréal, chemin d'une libération territoriale hypothétique, chemin où les Anglais se sont enfuis. Dans Cotnoir, la scène récurrente de la "petite savane", décor à la fois réel et légendaire, illustre bien la force de la mémoire héréditaire chez Ferron: les luttes nationales s'intègrent tout naturel-

lement dans l'univers de l'écrivain et servent à rappeler que le pays a été défendu et perdu. Il suffit en effet d'apercevoir une certaine petite "swompe", d'entendre le bruissement des quenouilles et les croassements des ouarons, pour que Cotnoir regrette de ne pas avoir été de la bataille, secondant cet autre médecin patriote, Jean-Olivier Chénier:

Moi, ça me plaisait de longer le champ de quenouilles surtout en automne, et de penser au Beau Viger, aux Patriotes, à tous les notables qui se firent une année, une année sur deux cents, une rare et belle année, qui se firent gibier de potence; de penser aussi que j'aurais été avec eux. Le beau roman que c'était là! (Cotnoir, p. 81-82).

Mais lors de la rédaction de Cotnoir (1962), ce n'est plus l'époque glorieuse des Patriotes. Aujourd'hui, ce sont les petites gens, descendants déchus des Fils de la Liberté, que fréquente Cotnoir:

Les Patriotes ont eu la gloire tandis que les mauvais garçons, les bagarreurs, les pendus du petit peuple, qui, eux, n'oeuvrent pas à tous les deux siècles, mais chaque jour, bon an, mal an, ne voient jamais leur courage reconnu (...) je pense aujourd'hui que je serais tout simplement du côté de ceux-ci. En fait, je l'ai toujours été. (Cotnoir, p. 84)

C'est en "pansant" les travailleurs que Cotnoir "fait sa guerre, lui aussi" (p. 85), restant fidèle à l'image du Beau Viger dont la devise était "never-magne" le pouce arraché (qu'importe les blessures minimes), luttons (Les grands soleils).

Ferron veut donc souligner que le décor exemplaire de 1837 s'est considérablement transformé avec les années. Les Canadiens français seraient devenus les ouvriers d'Amérique. Près de la petite "swompe" baigne dans la rouille

le une carcasse d'auto. La misère y règne, les immondices de l'hiver s'y amoncellent. Dans les quartiers des pauvres, on s'adapte mal au climat; avril apporte le "printemps des charognes", l'été la poussière, la canicule et la "chienne de vie" (Cotnoir, p. 34). Le décor de 1837 est souillé: aucune colombe ne s'y aventure plus, seulement des corneilles criaillant le malheur. Coteau-Rouge fait désormais partie du faubourg ouvrier qu'habite Linda la "catin" (La charrette). Les chemins de Chambly et du Coteau-Rouge sont vendus aux spéculateurs (Le salut de l'Irlande). Ce qui reste du décor de 1837 indique au lecteur qu'il faut mettre fin à la spéculation et à la déshumanisation de l'environnement. C'est symboliquement dans le parc Viger ("Cadiou"; Les grands soleils) que Mithridate et Sauvageau nous parlent de l'avenir du pays. Leurs paroles, prononcées dans ce qui est aujourd'hui le "carré Viger", lieu d'élection des "robineux" et "quêteux", endroit même où est érigé le monument Chénier des Grands soleils, nous avertissent que l'"hiver" urbain, que le capitalisme, risque de faire disparaître les Québécois.

Dans Le ciel de Québec, nous entendons parler de François-Xavier Garneau, autre élément important des références à 1837. L'auteur du Ciel de Québec

fait de l'historien patriote un défenseur éloquent de la liberté pour tous les peuples. Garneau a connu des Patriotes irlandais et polonais, soit un nommé O'Connell et le docteur Schirra: "Il fut de trois nationalités luttant pour leur survivance et leur liberté, l'irlandaise, la polonaise et la nôtre" (p. 182). Si l'action du Ciel de Québec a lieu en 1937 et en 1938, c'est en quelque sorte pour relancer les idées des Patriotes, pour fêter le centenaire de la Rébellion tout en examinant le Québec de 1937.

Jacques Ferron ne crée jamais de héros sans failles. Tout homme a ses faiblesses, ses moments d'hésitation. C'est ainsi qu'après la Rébellion avortée, le François-Xavier Garneau du Ciel de Québec, dans un moment de découragement, a écrit de la poésie. Or, selon Ferron, "le plus souvent la poésie traduit soumission, défaite, veulerie, désarroi" (p. 183). Mais en 1845, François-Xavier, poète temporaire, "s'est racheté": il commence son "histoire" et condamne les patriotes unionistes. Monseigneur Signay, premier archevêque de Québec, lui "ouvre les archives épiscopales", et pour le tout Québec, il devient dès lors "notre Monsieur Garneau" (p. 183). Aujourd'hui, les Garneau, fonctionnaires des gouvernements provincial et fédéral — là où la liberté est "muselière" (p. 182) — restent insensibles au message de leur célèbre ancêtre. Un autre Garneau (Saint-Denys) se réfugie dans la poésie. En dernière analyse, les Garneau contemporains ressembleraient aux Bibaud qui, établis dans la fonction publique depuis quatre générations, ignorent l'oeuvre de leur ancêtre, Michel Bibaud, auteur d'une Histoire du Canada sous

la domination anglaise¹³.

Le Patriote Chénier¹⁴, humain, engagé mais parfois hésitant, parcourt l'oeuvre de Ferron. Il est associé à un "grand soleil" éternel, à un accoucheur représentatif, récitant à chaque naissance l'alexandrin de la vieille mère canadienne-française - "Ainsi te voici donc dans ton pays natal" (Les grands soleils, p. 16-17). Chénier sert de modèle, poussant les trois coque-ricos de l'aube du pays. Dans la deuxième version des Grands soleils, les vains cris de victoire de Chénier devant l'église de Saint-Eustache constituent une sorte de fable: le docteur, c'est le coq qui chante alors que la poule n'avait pas pondu, que le pays n'avait pas accouché d'une victoire. Ainsi les trois cris du coq n'arrivent-ils pas à réveiller la nation. Le premier chapitre d'un nouveau pays n'est qu'ébauché, car les Fils de la Liberté,

13. Les Bibaud fonctionnaires donnent l'exemple des "prébendiers" politiques de Québec: "(...) dans l'ancien temps (...) il suffisait de publier un livre et demi pour devenir fonctionnaire de l'Etat et plus encore: fonctionnaire héréditaire! Les chercheurs de nos universités, qui le plus souvent ne savent pas quoi chercher, auraient quelque plaisir, je m'imagine, à faire le dénombrement, par exemple, des descendants de l'historien Bibeau dans la fonction publique" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 149).

14. Le docteur Jean-Olivier Chénier (1806-1837) est né à Longueuil, en plein territoire ferronien. Médecin à Saint-Benoît, il a hérité de la propriété de son beau-père, le médecin patriote Jacques Labrie de Saint-Eustache. Chef des patriotes des Deux-Montagnes, le docteur Chénier, aidé de deux cents hommes, a affronté mille deux cents soldats anglais à Saint-Eustache. Frappé de deux balles au moment où il sautait d'une fenêtre de l'église, Chénier est mort, non sans avoir déchargé une dernière fois son fusil. La sépulture ecclésiastique lui a été refusée. Il repose maintenant au pied du monument de la Côte-des-Neiges. Une statue a été érigée en son honneur au coin des rues Craig et Saint-Denis à Montréal. Le docteur Ferron m'a confirmé qu'il est allé puiser l'épisode de Chénier s'affaissant dans le cimetière chez Pamphile Lemay (dans le conte "Petite scène d'un grand drame").

grâce aux Anglais, sont devenus des fourmis "réglées" une fois pour toutes. Le docteur Jean-Olivier Chénier "n'est pas un héros", comme il nous l'affirme lui-même (Les grands soleils, p. 17); il est plutôt un homme, sinon bien ordinaire, du moins non sans failles, hésitant souvent face à l'action, se fatiguant facilement, et ayant besoin de beaucoup de sommeil. Chénier se montre assez pessimiste et n'est pas tellement conscient de sa fonction historique. Ferron bâtit ainsi un héros humain et modeste, à la mesure de l'ensemble des Québécois. Loin d'être un simple instrument déclamatoire d'un message politique, le personnage sonne vrai et, doué en plus d'un sens de l'humour, se révèle profondément sympathique, homme charitable, compréhensif, prenant en pitié son ennemi Colborne qui, somme toute, n'était que l'envoyé du gouvernement britannique. Semblable à Menaud, Chénier se rend compte que le vrai coupable, c'est le "Délié" de l'époque, le "Chouayen":

Maudits Chouayens! Ce n'est pas contre les
Anglais, c'est contre vous que je devrais
porter les armes! (Les grands soleils, p. 136)

Il est intéressant de noter que Menaud et le Chénier ferronien ont encore un autre point en commun: ils se sont détachés de la famille, de la femme et de tout le "roulant": la terre, la ferme, les bâtiments et les animaux. Chénier condamne l'institution sociale qui aurait fait des habitants, alors que le pays était en train de passer aux mains des Anglais, des marionnettes assoupies:

L'habit noir, le cou raide, la face endimanchée,
ça vient vous réciter des litanies de phrases
creuses: "Je ne dois rien à personne." — "Je
me suis toujours respecté." — "Je n'ai pas d'autre
maître que Dieu." Taisez-vous! Vous ne savez

pas ce que vous dites. (Les grands soleils, p. 145)

Le Chénier de Ferron "robine" par moments, car la bouteille "n'est pas désagréable"; elle lui procure une sorte de vertige qui ne représente pas un abandon, comme c'est le cas dans La tête du roi. Le "robineux" ferronien, celui qui est associé au mendiant, conteur et colporteur de nouvelles, est souvent un élément positif et fascinant issu de la vieille civilisation québécoise. A propos de Chénier et de la "robine", Ferron déclare:

Quand j'ai fait boire de la robine à Chénier, j'ajoutais une dimension inattendue au personnage, je le transformais momentanément en mendiant. C'était une surprise.¹⁵

Et la vraie surprise, c'est que le mendiant est ici l'homme éclairé qui enseigne la nécessité de la création d'un pays québécois. Ferron tient à nous rappeler que Wolfe a peut-être gagné une bataille, mais sa statue, même réparée (l'auteur fait allusion au déboulonnage de la statue de Wolfe au mois de mars 1963), protège de moins en moins bien les privilèges du dominateur (Historiettes). C'est que le "seigneur" Durham stimule, sans l'avoir voulu évidemment, les "Patriotes" d'aujourd'hui. La lignée des Marie-Victorin, par exemple, "hommes de qualité et excellents intellectuels", prouve que "le grand seigneur Durham avait menti" (Historiettes, p. 16). Mais le "rouge" du gouverneur Colborne colore toujours la carte du pays ("Les provinces", Contes du pays incertain): la domination anglaise laisse toujours sa marque, et ceci plus de cent quarante ans après le règne de Colborne, de ce "Vieux Brulôt" que le

15. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 36.

Chénier des Grands soleils prenait en pitié parce que le gouverneur s'en-
nuyait de sa chère Angleterre. Aujourd'hui, Ferron prétend que Colborne,
Witheral et Craig sont toujours au pouvoir, et qu'il faut, à l'instar du
jeune garçon des Grands soleils, les "débarquer" de leur "cheval".

Si Ferron voulait faire de Chénier un nouveau héros pour remplacer le
bandit Dollard, il faut reconnaître que l'auteur a atteint son but. Dans un
concours à Radio-Canada à la fin des années soixante, c'est Chénier qui a
remporté la première place comme "héros national". L'influence sociale des
Grands soleils n'est d'ailleurs pas négligeable. Ferron raconte, par exemple,
que lors des négociations en 1970, entre le gouvernement et les frères Rose
et Francis Simard, dans le salon de la maison du rang Grandpré à Saint-Luc,
Paul Rose a évoqué la pièce:

—Nous nous fondons [c'est Paul Rose qui parle]
dans une lutte qui n'est pas seulement la nôtre,
vous le savez, docteur Ferron. Vous avez écrit
une pièce sur Chénier. Nous nous avons animé
une cellule du même nom. Seulement, nous allons
maintenant devoir nous taire. Tout ce que je
vous demande, même si nos méthodes ont été dif-
férentes, c'est de nous prêter voix et de con-
tinuer de parler pour nous.

J'ai [Jacques Ferron] alors promis à Paul et à
Jacques Rose, à Francis Simard.

Paul Rose me dit encore:

—Dieu sait ce qu'on a pensé sur notre compte.
Dieu sait ce qu'on dit! Nous faisons peut-
être partie d'une génération perdue. Nous
avons voulu accélérer l'histoire. Je crois que
nous avons réussi. En tout cas, nous ne regret-
tons rien, même si, comme vous, nous sommes en
principe contre la violence. La violence qui a
eu lieu, nous la prenons sur nous, nous en

payerons la note.¹⁶

Ferron a vécu profondément le mythe historique représenté par Chénier: le frère de Tinamer, dans La chaise du maréchal ferrant, s'appelle Jean-Olivier, tout comme le fils du romancier.

Si Ferron construit le mythe de Chénier, le dramaturge détruit en même temps la légende de Félix Poutré, personnage et auteur des Souvenirs d'un prisonnier d'état canadien en 1838¹⁷. L'auteur des "Souvenirs", qui a inspiré à Louis Fréchette son Félix Poutré, a fait de Poutré un héros, un Patriote qui joue le bouffon pour échapper à la potence. Le vrai Félix Poutré, cultivateur de la paroisse de Saint-Jean, est maintenant reconnu comme ayant été un mouchard qui surveillait, pour le compte des Anglais, les Patriotes du Bas-Canada ainsi que les Patriotes exilés aux Etats-Unis. "Il a honteusement usurpé non seulement sa réputation de finaud sans pareil, mais aussi bien sa réputation de Patriote. (...) ses souvenirs sont tissés de mensonges et de vantardise"¹⁸. Quant à Fréchette, que Ferron s'amuse à appeler un "métis, moitié peuple, moitié bourgeois"¹⁹, il s'est finalement repenti après avoir

16. Jacques Ferron "Une mort de trop", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 116-117.

17. Félix Poutré, Souvenirs d'un prisonnier d'état canadien en 1838, Réédition-Québec, 1968, 74 p.

18. Aegidius Fauteux, Patriotes de 1837-1838, éd. des Dix, 1950, p. 354-355.

19. Jacques Ferron, "Notre théâtre", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 19.

découvert le rôle d'agent double joué par Félix Poutré.

Dans Les grands soleils, Ferron utilise Poutré, comme dans une "hystoire" où se mêlent l'histoire et la fantaisie, pour en faire le type du "Canayen" opportuniste et veule. Le Poutré ferronien est un habitant du Brûlé, rang chouayen à Saint-Eustache des Deux-Montagnes. Il représente en fait la trahison nationale de n'importe quelle époque: il trahit lui-même la nature universelle de sa perfidie: "Une semaine, un an ou un siècle, le temps n'est rien" (p. 33). Ce Poutré à double face illustre l'opportunisme hypocrite: "Quand un homme a le poil important, je le flatte dans le bon sens" (p. 42). L'habitant du Brûlé donne le ruban blanc des Patriotes à François et puis renie son acte en présence du curé. Poutré trouve idéal le fait qu'un de ses fils (Michel) soit chouayen et l'autre (François) patriote, car il est ainsi assuré de s'entendre avec l'éventuel vainqueur de la bataille. Après la victoire de Saint-Denis, Poutré prend une fourche pour aller se lancer dans la bataille du côté des Patriotes; mais quand le curé lui explique que Saint-Denis est loin d'être tout le Québec, l'habitant se ravise et s'en retourne chez lui. C'est Chénier qui définit le caractère "agent double" de Poutré et de ses semblables:

On dit que vous êtes un beau danseur, un maître en pirouette, que vous tournez si vite que les Chouayens vous trouvent un derrière loyaliste alors même que vous faites risette aux Patriotes. Et vice-versa. Je ne voulais pas mourir sans vous avoir vu giguer. Un homme à deux derrières, pensez donc! (Les grands soleils, p. 138)

La mémoire des Patriotes oriente le personnage ferronien troublé par le pays incertain. La Rébellion est une des rares causes que Jacques Ferron

épouse sans réserve. Il n'y a que Félix Poutré et le Patriote suisse fuyard, Amury Girod, qui noircissent quelque peu le tableau du tournant, voire du début de l'histoire québécoise. "Amaury de Girod", le "seul à être lâche de tous les Patriotes" (Le ciel de Québec, p. 353), a écrit un rapport (Notes diverses sur le Bas-Canada) envoyé à Londres dans une vaine tentative de convaincre le parlement britannique de la nécessité de l'indépendance pour le Bas-Canada. Ferron fait du nom d'Amury Girod un symbole de lâcheté, transformant et anoblissant ironiquement son nom en Amaury de Girod. L'attitude de Ferron semble être vérifiée par les faits, car l'agronome suisse, même s'il a combattu dans la bataille de Saint-Eustache aux côtés de Chénier et de l'anglophone patriote Scott, s'est enfui, laissant Chénier et ses hommes tout seuls. Désespéré, Girod s'est suicidé à Saint-Benoît.

Dans l'univers des références à 1837, Jacques Ferron ne peut évidemment pas ignorer Papineau, transformé en "arbre défendu de la connaissance de soi" (Les grands soleils, p. 13). Incapable de jouer avec des "cartes anglaises" — un traitement juste, ou comme l'appelle ironiquement Ferron, le "fair play", étant décidé par les Britanniques — Papineau passe des quatre-vingt-douze résolutions ignorées par Londres à l'acceptation d'une révolte armée. Ferron refuse la thèse prétendant que Papineau aurait abandonné, par lâcheté, les Patriotes juste avant la bataille de Saint-Denis; c'est Nelson qui aurait conseillé à Papineau de s'éloigner afin de revenir plus tard. Chez Ferron, le grand orateur de la Petite Nation se métamorphose en la proue d'un navire, "seul espoir de libération anticipée (...) aux voiles inespérées sur les eaux du Saint-Laurent" (deuxième version des Grands soleils, p. 13), navire démâté

en 1837 mais qui continue quand même la "contrebande" de la liberté. Le "culte" de Papineau est tellement fort et vécu chez Ferron que l'auteur dit même avoir fait baptiser ses enfants, sauf l'aînée, dans la robe de baptême du chef des Patriotes, "robe donnée par la famille Papineau à une religieuse pour qu'elle continuât de servir"²⁰. La "tête à Papineau" est celle d'un peuple surpris qui se reconnaît pour la première fois et qui retrouve enfin l'idée de la liberté. Ferron reste optimiste, nous disant métaphoriquement que l'arbre que représente Papineau donnera bientôt ses fruits: le peuple y cueillera non pas une seule pomme, mais "tout le pommier" (deuxième version des Grands soleils, p. 14). Louis-Joseph Papineau se tient donc à la proue de la chasse-galerie nationale (Le salut de l'Irlande), se faisant remarquer à la fois par la noblesse de sa conduite et par la fermeté de ses convictions (Le ciel de Québec).

Les différents réseaux formés par les références à la Rébellion impriment dans l'esprit du lecteur l'image de Chénier, de Papineau et de François-Xavier Garneau, ~~embarquant~~ embarquant lentement mais sûrement, dans l'aventure d'un pays mûrissant, les habitants du pays de Québec. Les Patriotes ferroniens s'avancent en proue dans une oeuvre littéraire récupérant l'histoire. Même Linda la "catin" rêve de rejoindre la campagne afin d'organiser la résistance à la façon des Patriotes éclairant de leurs feux de camp les vallons du pays (La charrette). Simon ressuscite pour son père, et par extension pour tous les pères,

20. Jacques Ferron interviewé par Jean Marcel, dans Jacques Ferron, malgré lui, p. 33.

la mémoire des camarades de Saint-Eustache (La tête du roi). Bien qu'il soit vrai que le "concerto du fusil de guerre et du fusil de chasse" jouait la "musique inégale" des forces en jeu (Les grands soleils), ce concerto instaure néanmoins dans le pays un patriotisme revigorant l'identité nationale. Le vieux bateau nationaliste portant la nation et la foi "coast to coast" tourne en rond, faute d'"orientation", dans les eaux du Canada, alors qu'au Québec, la chasse-galerie, embarcation des Patriotes, revient à la surface.

Les différentes représentations du personnage de Louis Riel clarifient la question de l'idéal patriotique chez Jacques Ferron. La disparition de Riel, pendu "honteusement" sans son "humble chapeau de castor", symbole de la race métisse, aurait fait du Québec le centre du problème de la survivance française en Amérique du Nord:

Pardon, cette exécution a été ressentie par tout un peuple. Elle l'a rangé parmi les primitifs, les simples, les ingénus, ramassis de toutes les couleurs, peuples de la grande Fête-Dieu qui accèdent aujourd'hui à un monde nouveau. Si j'étais Canadien, je dirais à cette grande victime: O métis merveilleux, mon frère, c'est sous ton chapeau vierge que je verrai le jour de l'homme, le bonheur de la terre. (La tête du roi, p. 44)

La tête du roi est en fait le "Riel" de Ferron, le "réel" clarifiant la situation historique du Québec. La tête du roi a fait comprendre au dramaturge la nécessité d'un Louis Riel québécois qui se donnerait enfin un pays:

Quant à La tête du roi, c'est une pièce écrite avec attention, à laquelle je tiens un peu et qui est mon "Riel", du moins d'une façon détournée. Je voulais écrire une pièce intitulée Riel, mais j'en étais incapable. La situation autour du personnage était tellement affolante! Riel lui-même, déclarant fièrement l'existence de la nation métisse — "Nous voici, établis en nation!" — n'était pas fou. Il brillait par la parole et par l'intelligence.²¹

Le cas de Riel rejoint aussi la satire des missionnaires si apparente dans l'élaboration des idées de Jacques Ferron sur la religion. "Par tous les moyens, [Riel] cherchait à gagner la confiance des missionnaires" (Le ciel de Québec, p. 259). Par l'évêque Grondin²², Louis David Riel obtient que les Métis aient saint Joseph pour patron, d'où l'origine de l'Union métisse Saint-Joseph inaugurée à Batoche le 24 septembre 1884. Mais Riel, homme doué, après avoir tenté en vain de rallier l'Eglise à sa cause, aurait été trahi par ce que Ferron appelle la "vieille Romaine", par Bourget et l'Eglise canadienne-française en général (Le ciel de Québec). Chez Jacques Ferron, la "saga de l'Ouest" est à la fois une saga amérindienne et métisse. Elle pourrait bien devenir la saga de l'assimilation des Québécois, car l'écrivain place symboliquement le grand Métis défait dans un petit coin du Québec:

Par les Mandans, puis par telle et telle autre nation, ainsi le métis Sicotte a-t-il relancé sa grande saga de l'Ouest dans une maison de l'Est, à Sainte-Catherine-de-Portneuf, chez le docteur Cotnoir, et si quelqu'un frappait à la porte de cette maison, si le médecin se levait pour aller lui répondre, il se pourrait que ce

21. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 36.

22. Il s'agit en fait de Vital Grondin, missionnaire français de Rivière-Rouge, coadjuteur de Monseigneur Taché, surnommé "l'évêque pouilleux" pour sa pauvreté, réputé un des grands défenseurs des écoles catholiques dans l'Ouest.

quelqu'un soit Monsieur Louis Riel accompagné de Jackson, son secrétaire. (Le ciel de Québec, p. 269)

Selon Ferron, la Confédération s'était pendue à Régina. La mort de Riel en 1885, l'abolition des écoles séparées au Manitoba par Greenway en 1890, le peuple québécois appuyant vainement Riel, voilà autant d'événements qui "coupent la traque" aux frontières du Québec et qui instaurent le problème national à l'intérieur d'un "haras" québécois où l'avenir de la race est menacé. A cause de Louis Riel, le pays de Québec s'est enfin "rétréci"²³.

On ne peut parler d'ethnocide et de Louis Riel sans évoquer le rôle joué par le "Canadien national" dans l'oeuvre de Ferron. Le "CN" aurait contribué à effacer le souvenir de Riel. La locomotive confédérale a craché devant elle la "traque" pancanadienne pour sauver le Canada de l'"invasion" américaine (Le salut de l'Irlande). Mais cette locomotive "a mari usque ad mare"

23. Ferron éclaire un peu plus ce "rétrécissement" dans un de ses articles de polémique: "Mais ce qui m'a le plus frappé, grâce à quoi j'ai compris que les frontières de mon pays étaient sur l'Outaouais, ce fut la rencontre dans ce collège [Brébeuf] de tout ce que l'Ouest avait produit de mieux, les Bernier, les Dubuc, les Boulanger, rescapés d'une grande défaite, de la perte d'une deuxième province française, et qui se sont tous fixés dans le Québec. Les Dubuc étaient les petits-fils de ce Sir Joseph Poupert que Mgr Taché avait fait venir à St-Boniface, avec Royal et Prendergast, pour chasser Riel du gouvernement que celui-ci avait conquis de haute lutte. Un jour Mgr Taché avait dit à Riel: "N'oubliez pas que je suis votre évêque." A quoi Riel avait répondu: "Mgr, n'oubliez pas que je suis votre président." Mgr Taché ne s'en rappela que trop et sournoisement prépara l'exil de l'auteur de cette digne réponse. Il s'agit là d'une des belles trahisons de notre histoire. Elle est épiscopale, n'en parlons plus. Plus tard, Sir Joseph Dubuc, devenu juge, aurait dû normalement juger les vaincus de la deuxième révolte métisse. Il se récusa, les abandonnant ainsi à la vindicte orangiste. Comme la plupart des Canadiens français "sirés", ce fut un salaud. Je comprends fort bien que Carl Dubuc ait ressenti le besoin de se soulager par son notaire Poupert" (Jacques Ferron, "La table est mise pour les crapauds", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 59).

écrase tout sur son passage: Indiens, Métis, Canadiens français (La tête du roi). La "Cipiar's Law" de MacDonald, des financiers Donald Smith, George Stephen et de l'ingénieur Van Horne (La chaise du maréchal ferrant; La créance) unifie le Canada anglais, mais ne fait que leurrer dans l'Ouest ce que Ferron appelle la résistante vache québécoise, quitte à la laisser mourir (s'assimiler) tranquillement par la suite (Historiettes). La "traque" mène à une impasse (L'amélanchier), celle de l'assimilation des minorités²⁴. Le "CN" évoque aussi la difficulté d'être des Acadiens. Lorsque Laurier a fait de Moncton la capitale ferroviaire de l'Est, il continuait, ironise Ferron, le travail du chasseur d'Acadiens, le général Monckton, et mettait en même temps les Acadiens sur la "traque" du "nowhere" (Les roses sauvages). Il n'y aura jamais de pays de Cocagne pour les Acadiens, malgré le charmant village de Cocagne tout près de Moncton. Le "clerk" J.A. Leblanc de Moncton "doesn't speak French". En Acadie, les pauvres agriculteurs sans défense encombrés de troupeaux et d'enfants affichent leurs "enjoy poutine râpée" sous le regard indifférent d'un Irving mettant la religion et l'argent avant

24. Jacques Ferron voit dans le chemin de fer confédéral la "mère" du Canada, née de la nécessité d'empêcher les Américains d'envahir l'Ouest: "On reconnaît à la Confédération plusieurs pères, tous honorables, procréateurs autorisés, 'by the appointment of Her Majesty', comme les fabricants de marmelade. Mais on ne parle jamais de sa mère, si bien qu'on l'a oubliée. Allez dans la rue, demander au premier venu et même au deuxième: qui est la mère de la Confédération? aucun ne le saura. J'ai posé la question à des politiciens, ils ont cru que je blaguais. Michel Chartrand a dit: "Ce doit être Madame Casgrain", mais il se trompait; ce n'est pas Madame Casgrain, c'est la locomotive, la locomotive avec tender rempli de charbon sur la traque à mari usque ad mare" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 45-46).

la survie des Acadiens. L'exemple des Acadiens et du danger de la "traque" met en relief ce qui devrait paraître comme l'évidence même: ce n'est qu'au Québec qu'on est Québécois; on peut difficilement être et rester "Canadien français" à l'extérieur du pays natal. Les écrivains du Québec ont le devoir de ne pas "bénir", tel Robert "Ramulot" Rumilly à la "face fouineuse" et au "front étrette" ("La vache morte du canyon", Contes du pays incertain, p. 94), les quelques rares maisons canadiennes-françaises de l'Ouest²⁵.

Les Amérindiens et les Métis forment un réseau signifiant que Ferron rattache aux événements de 1837. Les fiers Sagamos (chefs indiens), anciens fils du soleil, associés aux "grands soleils" qu'étaient les Patriotes, ne subsistent aujourd'hui que par la "robine" (La tête du roi). Taque, figure du batailleur acharné pour la dignité amérindienne, métisse et québécoise, retourne dans le "Klendyke" à Batoche (lieu de la défaite des Métis en 1885). Malgré son exil à Batoche, le vieux défenseur de la race continue de porter le chapeau de Riel, laissant aux jeunes Québécois le défi de libérer leur pays de l'emprise étrangère. L'anéantissement tragique des Sagamos sert d'avertissement:

25. Robert Rumilly a publié, entre autres, des monographies sur les Acadiens et sur les Franco-Américains. Grand fervent de la francophonie en Amérique du Nord, l'historien Rumilly n'entre pas dans les grâces de Jacques Ferron. Selon Jean-Pierre Boucher, "[Ferron lui reproche] d'avoir cru à la francisation de l'Ouest (...)." (Jean-Pierre Boucher, Les contes de Jacques Ferron, p. 95).

Mais les Sagamos se trompaient. La supériorité de leur nombre était précaire et le passé n'est pas garant de l'avenir. Ils se trompaient si bien que, Riel pendu, ils ont été anéantis. La mort alors a changé de direction: elle s'est mise en marche vers l'Est. Si aux nouvelles de Régina le Québec se souleva comme il ne l'avait jamais fait auparavant, comme il ne le fera plus ensuite, c'est qu'il se sentait frappé, atteint à en mourir par l'exécution de ce pauvre Métis, de cet homme réputé fou qu'il savait son frère... Non vraiment, même si je suis vieux, fatigué, découragé, tu te trompes: mon passé n'est pas révolu. Il avait la vie dure. Il a suivi le convoi venu de l'Ouest. Il a remonté le temps. Il est ici, ce soir, à son heure.
(La tête du roi, p. 76)

Ferron indique que le "Tchiffe" (sagamo devenu "chief", chef en anglais) de l'Ouest n'est plus qu'une "sorte d'Iroquois" ("La vache morte du canyon", Contes du pays incertain) qui marie sa fille aux Blancs dans une union sans "buffalos" et sans progéniture. Jacques Ferron "renverse" le mythe de l'indien ivrogne et sans religion, car Tchiffe ne se saoule jamais, appelle les Blancs des Sauvages et obéit à ses propres "curés du bon Dieu".

Dans Le Saint-Elias, un autre Indien court à sa fin. Le grand-père paternel de Marguerite Cossette, fier Abénaki déchu par l'alcool, a pris le nom de son "foreman" qui travaillait pour "Monsieur Sénécal, qui était spécialiste en traques et en banqueroute" (p. 158). Cet Abénaki ivrogne constitue encore un autre exemple de l'identité volée aux Indiens, non pas par des hommes de Dieu, mais par des hommes de finance. Quant à Marguerite, les curés

n'aiment pas le métissage²⁶ et elle a de la difficulté à se faire baptiser. Mais le chanoine Tourigny la baptise enfin, car elle ne se nomme quand même pas Bubalou de Portanqueue²⁷.

Isou Manichou, dieu amérindien du Ciel de Québec, avertit Indiens et Québécois du danger des "foremen". La sage-femme de Chiquettes (petit village en partie indien), la vieille et belle Eulalie (championne des droits amérindiens et arrière-grand-mère "abénaquie" de Tinamer Poulin, dans La chaise du maréchal ferrant), "capitainesse" de la tribu, princesse déchue dans un monde catholique, romain et "bleu", a son mot à dire sur l'avenir. Monseigneur Cyrille, soldat manqué qui fait de la liturgie une "conception militaire et [dit] la messe comme des colonels" (p. 72), appuie les honorables et très-honorables ministres: Chiquettes n'est qu'un village indien, qu'un "ramassis de cabanes", qu'une "capitale de chiens" qui ne fournira jamais sa

26. Dans toute l'oeuvre de Jacques Ferron, seul Monseigneur Camille avoue que l'Eglise avait refusé de reconnaître le métissage. Dans Du fond de mon arrière-cuisine, nous apprenons qu'"à Gros-Morne surtout, il y avait des métis, des métis qui ne l'étaient pas officiellement et que le curé Vaillancourt affirmait au contraire être des Basques. (...) il y avait quelque chose qui l'empêchait de parler de Sauvage, un interdit remontant aux premiers temps du régime anglais lorsque les gouverneurs de la colonie défendaient le mariage des Français et des Sauvages" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 127-128). A vrai dire, le "Québec est plus porté au métissage, comme il l'a montré avec les Amérindiens, que tous les autres Etats nord-américains" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 162-163).

27. Mélange curieux de Tinamer de Portanqueue et d'un nom indien imaginaire, semblable aux Boubouriens du Ciel de Québec. L'évocation des de Portanqueue, avec un "e" ajouté, est gratuite (sauf pour le lecteur qui se rappelle L'amélanchier). C'est Ferron lui-même qui nous le signale: "Le pauvre homme [en disant Bubalou de Portanqueue] parlait pour ne rien dire" (Le Saint-Elias, p. 162). Mais la gratuité devient, dans le contexte de l'oeuvre globale, de la pertinence, évoquant l'univers d'un autre roman.

part de prêtres ni de dîme. Le cardinal, plus diplomate, plus humain aussi, se rengorge comme un pigeon et, dans sa grande robe rouge, le ventre en jabot, harangue la foule sur ses pérégrinations à Gravelbourg en Saskatchewan, "pays sec où les paroles des Indiens "sèchent" (disparaissent) comme celles des Québécois exilés:

Les Canadiens qui laissent le Québec en perdent peu à peu l'humeur et la vie; ils sont stéréotypés, ennuyeux, agaçants, dérisoires comme des caricatures; ils n'ont plus d'âmes, ils ont des tics.
(Le ciel de Québec, p. 75)

Son Eminence a connu d'autres "non-pays": la Terre Aurélie du Nord (où s'assimilent les Inuit), le désert du Mexique, et Gravelbourg, terre de "coyotes"(d'Anglais assimilateurs). Les chiens de Chiquettes n'ont rien de disgracieux pour lui et ne l'effraient pas. Il annonce fièrement que Chiquettes se mérite une nouvelle destinée, que l'Évangile n'est rien d'autre qu'un peu d'amour à la portée de tous, que personne ne sera plus abandonné à lui-même dans l'humiliation. Mais la capitainesse avertit ses compatriotes que les Catholiques blancs ont méprisé les ancêtres amérindiens (Sauvageau des Grands soleils nous dit la même chose), qu'ils ont craché sur eux. Les Indiens ont perdu jusqu'à leur nom. Le chef du village, Joseph-à-Moïse-à-Chrétien (naguère Bedaine d'Ours, devenu débardeur, homme de peine des Blancs) et le chef précédent, Moïse, ainsi que le précédent, Chrétien, portaient des noms issus de la religion assimilatrice des Mistigoches (terme de mépris pour l'homme blanc). La capitainesse espère que tout va changer et elle recommande le dialogue. Le cardinal est ému par le discours de la sage-femme, beaucoup plus que par les formules d'usage du chef, roi vendu accueillant qui de Québec,

qui d'Ottawa, qui de l'Eglise.

Mais l'espoir semble être vain. Dans l'Ouest, la sécheresse continue et l'identité des Indiens diminue comme une peau de chagrin. Il n'y reste qu'un certain Sauvage mataché, ancien chef de la grande nation des Mandans disparue depuis un siècle exactement, depuis 1837, date que Ferron ressuscite pour faire pendant à la défaite du chef Mandan. Le Sauvage mataché du Ciel de Québec n'a plus qu'à passer désespérément dans la grand-rue d'Edmonton, monté sur un étalon blanc avec une étoile noire sur le front. A la vue du cheval étoilé, signe de perdition, Henry Scott affirme fièrement son identité et se dit définitivement Sicotte, car sa mère indienne, femme triste au visage long, lui avait appris la "Saga de l'Ouest": extermination des Indiens, des Jantoux, Jantonmais, Têtes-Plates, Ampagas, Ogellalas, Pieds-Noirs, Sioux et de "bien d'autres nations qui avaient fragmenté la Plaine en une multitude de pays" (p. 164). Les Indiens ne pouvaient rien contre le "fils du coyote" qui "élève les siens durement, qui les fouette et qui les discipline comme des machines à faire la guerre" (p. 164). Les Blancs, "derrière leur visage pâle, sont couleur de nuit" (p. 164), éteignant les cultures indigènes; les Indiens, "infatués" de la gloire du soleil, fanent comme une fleur, comme un grand soleil évaporé sous le "soleil blanc". Henry Sicotte a gardé jusqu'à présent ce cri de révolte en lui, s'avalissant dans les tavernes des Biouti Rose, nom ferronien signifiant Américaine de moeurs légères. Il faisait des commissions pour le brigadier Campbell, acceptant dans le déshonneur des trente-sous ici et là; il n'était alors que son propre "Judas". Au même moment où Sicotte regagne Gravelbourg accompagné de l'Etoile Blanche qui descend de l'étalon

blanc, la sage-femme est sur le point de mourir. L'avenir des Chiquettes pourrait bien disparaître avec elle, car le chef du village, Joseph-à-Moïse-à-Chrétien, avec ses "yeux de veau", a un avenir aussi incertain que celui de la vache canadienne-française que Ferron place dans l'Ouest.

Dans Les grands soleils, Sauvageau (Ferron a trouvé ce nom dans les récits de voyage de Champlain), Indien de 1837 assimilé à la culture québécoise, prend la défense des seuls "Indiens" qui d'après lui ont encore une chance de survivre: les Québécois. Le "Sauvage" francisé en Sauvageau a le dernier mot sur l'avenir du pays: les grands soleils repousseront, l'"étonnante patrie renaît quand on s'y attend le moins" (p. 181). Sauvageau, vêtu de cuir, prestigieux et bon parleur, fait contraste avec son partenaire en loques, Mithridate. Le "Sauvage" est, ironiquement, plus digne et plus instruit que son partenaire canadien français "robineux". Sauvageau assure à Chénier que sa mort sera un signe de vie et de révolte futures. L'Indien, tout comme l'Anglaise, Elizabeth, autre étrangère assimilée au fait franco-québécois, insiste sur le "salut" du pays, "en dépit de tout, par miracle" (p. 49). Mais Sauvageau peut quand même hésiter, avoir peur d'une léthargie contagieuse:

Depuis le 14 décembre 1837, nous n'avons guère avancé. J'ai froid, Mithridate. Je ne verrai pas, moi non plus, s'allumer des feux sur les collines. Comme le printemps est long à venir. (Les grands soleils, p. 176)

C'est Mithridate qui rétablit l'équilibre entre l'hiver et le printemps, entre la possibilité de la disparition et celle de l'épanouissement:

MITHRIDATE

Il [le printemps] viendra, Sauvageau, tu le sais.

SAUVAGEAU

Les grands Soleils reflleuriront! C'est cela que j'ai dit à Chénier en le quittant: "Oubliez les nuages gris, les grands Soleils reflleuriront". Je me suis peut-être trompé.

MITHRIDATE

Mais non, Sauvageau: l'hiver n'a jamais empêché le retour du printemps. (Les grands soleils, p. 176-177)

Il existe une étrange parenté entre Sauvageau et les Québécois militants. Grand admirateur du libéralisme de Papineau, Sauvageau se dit de la même famille que l'illustre orateur de la Petite Nation; après tout, nous rappelle Sauvageau, l'aïeule de Papineau a été élevée dans les cantons iroquois. Indiens et Patriotes seraient-ils de la même espèce? Doit-on prédire le même sort pour les Québécois que pour les Indiens dépossédés de leur territoire et isolés dans la misère? Ferron pense que non, croyant au printemps de la race. Voulant que l'idéal des Patriotes renaisse, il transforme Sauvageau en une sorte de cigogne nationale²⁸ chargée de la distribution de bébés patriotes, futurs Fils de la Liberté. Dans "Cadieu" (Contes du pays incertain), Sauvageau tire de sa poche une poupée et la transperce d'une alène. Cadieu, "trop jeune pour comprendre" (p. 18) ce rite, ne sait pas que c'est l'idée de

28. Dans Gaspé-Sud, c'est le "Sauvage" qui apporte le nouveau-né; dans Gaspé-Nord, c'est la Mi-Carême (voir Jacques Ferron, "La Mi-Carême", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 120).

la revanche des berceaux comme moyen de sauver les Canadiens français que Sauvageau est en train de détruire. Mais le lecteur des Grands soleils comprend vite que Sauvageau nous montre que c'est un réveil patriotique fondé sur l'idée d'une nation française en Amérique qui sauvera le Québec.

L'exemple de la dégradation des Indiens, fiers "Athéniens" qui avaient réussi l'"hollinonchiendi" (la cabane achevée, la "cité" harmonieuse), nous indique qu'il faut se méfier du creuset des Mistigoches capitalistes (Histoires). Dans l'oeuvre de Jacques Ferron, les Indiens, "négativisés" par les Blancs, servent de modèle et d'avertissement pour que les Wanwanolet ne deviennent pas des Nolet (La chaise du maréchal ferrant; Le ciel de Québec), c'est-à-dire pour que les Français du Québec ne deviennent les Frank du Canada anglais. Dans la deuxième version des Grands soleils, une série de "Nolet", de commentaires historiques destinés à être lus par le comédien Jean-Paul Nolet dont le nom abénaquis a été francisé à partir de Wanwanolet, rappelle les fonctions de l'Indien ferronien: l'anglicisation et même la francisation de l'Amérindien annoncent l'assimilation possible des Québécois.

Discuter de l'histoire selon Jacques Ferron, c'est commenter toute une série d'historiettes, de "papiers de fou", qui visent à discréditer plusieurs héros officiels du Québec d'avant la réforme scolaire des années soixante. Colomb, Cartier, Champlain, Dollard, la Dauversière et Jeanne Mance deviennent des représentations de la spéculation et du profit déguisés sous le nom de

catholicisme. Ainsi évoquent-ils les idées de Ferron sur le capitalisme et sur la religion, pratiquant une sorte de "foi rentable" et si peu charitable, forme ancienne de la "libre entreprise" d'aujourd'hui. Officiellement, on disait que les héros français avaient été courageux et chastes; Ferron les accuse d'être pusillanimes et se moque d'eux en les transformant en des individus grivois.

Dans l'histoire revue par Jacques Ferron, il existe cependant de vrais héros: les Patriotes, suite logique d'un type révolutionnaire et ancestral, hommes simples qui "robinent", qui voient clair et qui veulent une société française et juste qui réussirait là où Riel et, avant lui, les Indiens avaient échoué.

7.

La politique

Nous discutons ici de la politique dans l'oeuvre de Jacques Ferron, c'est-à-dire de ce qui intéresse l'écrivain dans le gouvernement du Québec et du Canada depuis la défaite des Patriotes et la mort de Louis Riel. Pour suivre les principaux éléments de l'oeuvre, nous ferons notre analyse de la façon suivante: les partis politiques; les hommes politiques - sénateurs, maires, députés, échevins et autres personnalités politiques, réelles ou fictives; l'influence des Anglais sur la politique canadienne-française; le type du politicien vertueux.

Quel est le rôle joué par les partis politiques dans l'oeuvre de Ferron? En général, ils encouragent l'ambition et ne sont bons qu'à créer d'"honora- bles ministres" qui ignorent l'action collective et l'engagement social. Il faut avouer que Ferron ne s'intéresse pas à la politique en tant que telle: "(...) la politique, en ce qui concerne la formation des partis, a toujours paru très secondaire à Jacques Ferron"¹. Lorsque Ferron parle de partis poli- tiques, c'est surtout pour montrer qu'ils dépendent trop de l'argent. Ainsi, dans La chaise du maréchal ferrant, les membres du Parti conservateur ressem- blent-ils à des "sépulcres blanchis", gagnant l'élection à cause de leur caisse

1. Jacques de Roussan, Jacques Ferron, p. 29.

bien garnie par les fédéralistes. Le Parti libéral dépendrait lui aussi du "saint bidou". Et à un moment donné, le narrateur de La charrette va même jusqu'à décrire l'"étrange talent qu'ont presque tous les communistes désabusés pour la spéculation immobilière, talent qu'ils partagent d'ailleurs avec les défroqués" (p. 28)². Bien qu'il soit vrai que les communistes insufflent aux pauvres une foi en l'avenir (La nuit; Le ciel de Québec), l'auteur de La chaise du maréchal ferrant rappelle que les communistes se trompent en considérant l'équité sociale comme un problème surtout international, refusant ainsi toute considération nationaliste au Québec.

Jacques Ferron aime affirmer qu'il n'est d'aucun parti politique. Il est du pays, et votera comme bon lui semble pour que le pays se libère:

En politique, je me suis trouvé au bon endroit
au bon moment, communiste pacifiste, partisan
de Maheu, puis de Bourgault, entre-temps quel-

-
2. Ferron n'est pas vraiment devenu communiste à cause d'une conviction personnelle: "(...) je ne suis pas devenu communiste comme c'est dit dans La nuit. Je le suis devenu en Gaspésie. Ma première femme, de tempérament irlandais, ne pouvant rester sans religion, s'était convertie à Staline, à Frédéricton, je ne sais trop comment. Moi, pas. Le dogmatisme ne me convient guère. Cependant il ne me déplaisait pas du tout d'avoir une communiste pour épouse. En 48, malade et ne le sachant pas (j'avais sans doute oublié de me consulter), je me suis déclaré à mon tour. Autrement dit, je me suis guéri du poumon par la tête comme il est recommandé de le faire dans L'immoraliste de Monsieur Gide" (Jacques Ferron parlant à Jean Marcel, dans Jacques Ferron malgré lui, p. 20-21). Ferron a finalement quitté le communisme parce que le parti n'était pas assez québécois, parce qu'il était trop autoritaire: "(...) le parti communiste (...), dès 1949, c'était une officine de police. Comment aurais-je rendu ou déchiré ma carte de membre? Pierre Gélinas, après nous l'avoir fait signer, nous avait dit, le bon apôtre: "Je pense qu'il est plus prudent que je garde vos cartes moi-même"(...) (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 158).

que peu effelquois et rhinocéros aussi, bien sûr. J'y ai d'abord mis pas mal d'ardeur, mais ensuite je me suis réservé quand j'eus compris que la politique était secondaire et que primait le rapport du moi et des autres.³

Le lecteur du grand texte ferronien sait que Ferron est un "patriote" égalitaire qui croit que la plupart des partis politiques du Québec ont trahi la nation. Le Parti social-démocrate et le Nouveau parti démocratique (La nuit), par exemple, n'auraient fait que fournir quelques idées au gouvernement sans jamais comprendre la réalité québécoise⁴:

(...) la minorité anglaise du Québec, y compris les McGuiliens, Frank Scott, Hugh MacLennan, Michael Oliver [ancien vice-chancelier de McGill, membre fondateur du NPD, ancien président de l'Université Carleton] et tous les niais patentés de la célèbre institution (...),

3. Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 144.

4. Jacques Ferron était l'organisateur de Michel Chartrand, candidat du PSD aux élections fédérales de 1955: "Michel Chartrand s'était présenté pour le PSD — alors qu'il n'était même pas socialiste; il l'est devenu par après — j'agissais comme organisateur, j'avais trouvé un slogan: Ça ira" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 252). Ferron a lui-même milité au sein du "PSD" (il fut candidat dans Longueuil alors que le poète Gaston Miron s'était présenté pour le même parti dans Outremont) où il a essayé de faire comprendre qu'il fallait autant se battre pour le droit à l'autodétermination des Québécois que pour les droits des Algériens, des Kéniens et des Chypriotes. Il voulait faire comprendre que "la question nationale est un raccourci vers le socialisme" (Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 31), que les Québécois anglophones qui se disent socialistes sont Anglais avant d'être socialistes québécois: "Le Socialisme de nos compatriotes anglais n'est qu'un masque pour continuer la seule politique qu'ils aient jamais eue au Canada: imposer leur domination, catchup on the steak coast to coast. (...) Les Anglais (...) ne pratiquent la démocratie et le socialisme qu'une fois leur domination assurée et ne sont à cause de cela ni démocrates ni socialistes" (Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 25 et p. 36).

se prennent pour des gauchistes dangereux alors qu'ils ne sont que des Rhodésiens. (...)
C'est un honorable citoyen que j'ai connu dans le PSD, c'est-à-dire le parti social démocratique qui fit l'interim entre la CCF et le NPD. Quand je dis que Michael Oliver est passé du socialisme à la caisse, c'est simplement pour rappeler que les administrateurs de la McGill University sont aussi les fournisseurs de nos deux vieux partis politiques. Grâce à eux, ce haut lieu du savoir est toujours du côté du pouvoir. Et le fait que ces fournisseurs aient pris Michael Oliver pour vice-chancelier, donne un peu la mesure du NPD au Québec. C'est le tiers parti de l'Establishment.⁵

L'option politique de Jacques Ferron, c'est un nationalisme de gauche avec des assises historiques et nationales:

Le nationalisme de droite, qui existait de fait, avait été importé de France avec les idées de l'Action française et de Charles Maurras (1868-1952), comme un habit qui n'était pas à la mesure du Canada français et dont les tenants au Québec furent principalement Lionel Groulx (1878-1967) et Victor Barbeau (né en 1896). Il fallait donc, selon Ferron, se débarrasser de ce nationalisme d'un pays souverain — valeur de droite — pour faire vibrer un nationalisme identifié au Québec — valeur de gauche. Le but de Jacques Ferron était de corriger l'histoire officiellement enseignée pour qu'un pourcentage, même faible, de la population commence à penser socialiste.⁶

5. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 133, p. 148.

6. Jacques de Roussan, Jacques Ferron, p. 32.

(Les idées politiques de Ferron se résument donc en deux mots: socialisme (primauté du bien général sur les intérêts particuliers); patriotisme (dans le sens de la création d'une patrie inspirée de l'idéal des Patriotes). Dans le vocabulaire ferronien, le mot "politique" ne semble pas être compatible avec le patriotisme et le socialisme. Les hommes politiques, qu'ils soient de gauche ou de droite, vivraient de favoritisme. Nous rencontrons beaucoup de "passeurs de télégraphes" — Hector Desmarais, Léo Rémillard, Hormidas Délisle, Redmond Roche — qui font leurs numéros dans le "cirque Barnum" du "patronage" (Le salut de l'Irlande). Chez Ferron, l'appât du gain est si fort qu'un roi préfère son palais à son propre fils ("Suite à Martine", Contes anglais). Ferron ne pardonne rien aux politiciens avarés, car "en politique il n'y a pas d'innocents, il n'y a que des imbéciles" (La tête du roi). L'homme politique de Jacques Ferron porte les lunettes de la fausse sincérité (Cotnoir) et, si possible, possède une grosse limousine noire pour que les gens puissent le reconnaître ("La vache morte du canyon", Contes du pays incertain). Le politicien est défini comme un "cartographe" ("Les provinces", Contes du pays incertain) qui crée une carte électorale qui lui permet de rester au pouvoir. Le cartographe ne s'oppose pas assez à la domination des Anglais (le soleil porte une perruque anglaise, les étoiles viennent des Etats-Unis).

Ce sont les "Sénateurs" (est sénateur toute personne du monde de la politique jouissant d'une situation assurée et inamovible) qui remportent le premier prix du "patronage" et de la hâblerie. "Le Sénateur" fait sa cour au peuple comme Don Juan fait la sienne aux femmes (Le Don Juan chrétien). Le

sénateur Legris de l'enfance de Jacques Ferron (La créance; dans Les confitures de coing) fait de la figuration sur la galerie pour impressionner les passants. A en croire les agissements de certains sénateurs, c'est l'argent qui fait le sénateur: le député Chicoin vend la "bagosse" pour pouvoir être un futur "petit sénateur" (Le ciel de Québec); le financier Sénécal, "spécialiste en traques et en banqueroute", sera "nommé sénateur comme son compère Forget est devenu lord et sa femme lady" (Le Saint-Élias, p. 158).

Ferron aime parler de vrais sénateurs. Parfois, il leur reproche une foi fédéraliste incompatible avec le souvenir de 1837. L'honorable Louise Marguerite Renaude Lapointe, par exemple, présidente du Sénat en 1974, est baptisée la "pucelle renaude" par l'auteur des Historiettes. Elle reste "toute mal, puis pâmée, puis délirante" (p. 157) quand on parle de la Confédération à la télévision, mais elle serait moins visionnaire que Jeanne d'Arc et surtout ne sauverait pas le pays.

Le sénateur Jean A. Lesage, assistant du député Chubby Power, ambitionne le titre de duc (La chaise du maréchal ferrant). Il aurait été nommé au Sénat parce qu'il s'était spécialisé dans les égouts. Par dérision, le romancier place son sénateur, ainsi que deux de ses "whips", dans un bordel. Le sénateur Lesage n'est pas sans rappeler un autre sénateur du même roman, René Goupil, "gros sénateur" par l'entremise de l'argent. Goupil, associé, par son nom, à un renard rusé, travaille de connivence avec les fédéralistes et le "p'tit maçon Duplessis" (La chaise du maréchal ferrant) à renverser ceux que le premier ministre appelle les "idéalistes".

Le Sénat, en dernière analyse, est une maison "ou l'on fait entrer ses amis", une "maison de mammifères" pour gens "bêtes" (Le ciel de Québec).

La Chambre haute du Parlement serait un immense dortoir:

(...) avec les vieux politiciens, dès qu'ils ont leur piaule au Sénat, (...) il en est toujours de même; on les pense morts et ils sont vivants, on les pense vivants et ils sont morts. (Le ciel de Québec, p. 90)

Les autres membres de la hiérarchie politique ne le cèdent en rien aux "Sénateurs". Un certain maire Hector Desmarais, de Longueuil, conduit la barque municipale comme un "roi mérovingien" métissé de "cowboy" (L'amé-lanchier). Ferron l'accuse de complicité avec les architectes urbanistes et surtout avec les promoteurs de construction qui détruisent le milieu. Le romancier fait de ses maires l'incarnation de la corruption politique. Même un nom authentique peut faire partie de cet univers de dénonciation. Il importe peu que le lecteur puisse établir un lien entre le personnage ferronien et le personnage réel, car le nom véridique n'est là que pour rendre le message plus actuel, démontrant qu'il s'agit de fiction, mais de fiction qui est tout près de la réalité quotidienne. Le personnage littéraire est donc à la fois une copie et une transformation du personnage réel. On aurait pu s'attendre, par exemple, à ce que Ferron trouve sympathique

Médéric Martin, premier maire de Montréal élu au suffrage universel⁷. Mais le Médéric Martin du Ciel de Québec devient une simple représentation du maire ferronien: le romancier l'associe aux endroits louches; ganté de noir, il apparaît comme le "grand maquereau" et le prince de la place aux persiennes, bordel de la rue Saint-Vallier.

Jacques Ferron crée une famille de députés qui fréquentent le monde interlope, s'associant, tout comme les maires, aux bordels de la ville. Dans "Le coeur d'une mère", une mère est obligée de devenir "catin": députés et marguilliers se dégantant pour lui tripoter le corset. Des élus du peuple comme Monsieur Picard (nom emprunté à Louis-Philippe Picard, député de Bellechasse lors de la crise de la conscription) se promènent avec leurs maîtresses. Les députés de La chaise du maréchal ferrant sont tous portés sur la bagatelle et comme les sénateurs, ils dépendent de l'argent pour se faire élire. Le député Brochu va même jusqu'à voler de l'argent pour gagner ses élections ("Il ne faut jamais se tromper de porte", Contes anglais). Dans Le Saint-Elias, Monsieur Power (l'ancien député de Québec-Sud, Chubby Power) joue le jeu du favoritisme et "se mérite" des concessions forestières. Les

7. Médéric Martin (ouvrier devenu échevin, député libéral à Ottawa puis maire de Montréal) possédait plusieurs "qualités" ferroniennes: anticonscriptionniste, excellent orateur, et surtout grand ami du peuple. Médéric Martin, "l'enfant du quartier Sainte-Marie, dont son père fut l'un des pionniers (...), débute comme ouvrier à la fabrique de cigares Grothé; puis il ouvre un atelier à son compte, et réussit. Il livre ses cigares avec une petite voiture, faisant la causette, plaignant le pauvre monde" (Robert Rumilly, Histoire de Montréal, t. III, Fides, 1972, p. 376). Personnage pittoresque, Martin se battait continuellement pour une augmentation du salaire des ouvriers. Il avait la réputation d'être honnête, refusant les pots-de-vin et s'opposant au "patronage" qui régnait à l'Hôtel de-Ville.

députés du Ciel de Québec, dans leurs tournées, en province, retiennent surtout "qu'à pisser sur la chaussure on s'éclabousse" (p. 55), et qu'il vaut donc mieux rester en ville. Le "Très-honorable Arnest" (référence à Ernest Lapointe), qui ressemble à un grand ours, a lui aussi honte de sa "maudite province arriérée" (Le ciel de Québec). Tous ces élus méprisent les démunis, se font élire grâce à l'argent et s'enrichissent par des faveurs.

Les politiciens qui ont moins de pouvoir que les maires, les sénateurs et les députés, ne sont guère plus respectables: les échevins, commissaires et marguilliers fréquentent des coteries secrètes et illicites (Le ciel de Québec) et font proliférer le bétonnage urbain (La charrette). Coiffés de leurs chapeaux spectaculaires, ils font construire des aqueducs, des égouts et des rues invivables⁸.

Toute une série de personnalités politiques célèbres apparaissent sporadiquement dans l'oeuvre de Ferron, permettant à l'auteur de donner du relief à ses idées sociales. Dans Le ciel de Québec et dans La chaise du maréchal ferrant, nous rencontrons un Louis-Alexandre Taschereau qui joue le jeu des gros sous et corrompt le gouvernement (le "grand sanhédrin") du

8. "(...) c'était en 1954, à Ville Jacques-Cartier. J'ai bien failli alors rester puceau avec ma bâtisse déjà troussée sur un coin de rue. On construisait l'égout. Il fallait bien: nos puisards dégorgeaient une sorte de jus qui coulait dans les fossés, lesquels coulaient vers Longueuil (...) Seul le médecin hygiéniste en était ravioté et prophétisait que de ce jus et de cette senteur conjugués en miasmes sortiraient la typhoïde (...). Duplessis (...) autorisa la construction de l'égout (...), le bonhomme Cloutier [du Salut de l'Irlande], syndic des Franciscains, (...) avait la main sur tous les travaux d'une certaine façon" (Jacques Ferron, "La grosse machinerie", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 241-242).

Québec, vendant le patrimoine national. A travers son Taschereau, Ferron semble rester assez fidèle à la vie de Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec (1920-1936), grand responsable de la vente des réserves forestières, des ressources minières, des chutes d'eau aux Américains et dont le régime vivait de favoritisme⁹.

Les crises de la conscription (première et deuxième guerres mondiales) sont à l'origine de l'apparition épisodique de deux hommes politiques: Chubby Power, au nom si facile à caricaturer, et Arthur Cardin. Ferron est assez sympathique à leur égard, affirmant que Power et Cardin auraient été les députés québécois à s'en tirer avec le plus d'honneur lors de la deuxième guerre mondiale (La chaise du maréchal ferrant). A dire vrai, Power est légèrement modifié par Jacques Ferron, car l'ancien député libéral de Québec-Sud et ministre de la Défense nationale n'a pas toujours appuyé le Québec.

9. La corruption du premier ministre Taschereau a incité Ferron à s'amuser, en bon "nominaliste", avec le prénom Alexandre: "Napoléon et Alexandre sont un peu les équivalents du Marshall irlandais, des prénoms assez lourds à porter, chargés des grandes ambitions.(...) Dans les classes respectueuses, où l'espoir d'un petit avancement bonifie tout, le ciel, la terre et les eaux, sans compter la société régnante, on prononce-bien-chaque-phonème et l'on allonge l'Alexandre, le Napoléon. Cela vous conditionne un homme. C'est ainsi qu'un certain Taschereau, prénommé Alexandre, resta toute sa vie étiré" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 111). C'est le scandale des pots-de-vin qui a forcé Louis-Alexandre Taschereau à démissionner en 1936. Le premier ministre Taschereau a également "pêché" d'autres façons: c'est sous son règne que le Labrador passe à Terre-Neuve (en 1926), que le gouvernement québécois s'endette en empruntant des sommes énormes aux Américains, que le chômage fait rage, que le gouvernement prêche le retour à la terre, que Québec distribue son argent aux hôpitaux sans que ces derniers aient à en rendre compte, et que l'Université McGill reçoit la moitié des subventions universitaires.

dans son refus de la conscription. Politicien plein de couleur, Chubby Power, voulant rester fidèle à ses électeurs québécois pour qui l'entrée en guerre de l'Angleterre n'aurait pas dû impliquer le Canada, avait condamné le "Military Service Act" de Borden (rentrant ici dans les bonnes grâces de l'"historiette"). Toutefois, lors de la deuxième guerre mondiale, Power, tout en admirant le courage d'Arthur Cardin qui avait démissionné du cabinet King à cause du "Mobilisation Bill", a néanmoins voté en faveur de la mobilisation parce qu'il croyait que le Canada était plus menacé qu'en 1918 et surtout parce qu'il se sentait plus Canadien que Québécois: "I am a Canadian before I am a Quebecker"¹⁰. Mais la vérité historique compte moins ici que l'idée que Ferron veut faire passer — l'homme politique québécois doit représenter le Québec et non le Canada tout entier. Ferron, qui aime bien son Chubby ("Dodu"), le transforme en cheval du sympathique Monseigneur Camille du Ciel de Québec.

L'apparition inattendue de certaines personnalités du monde de la politique peut parfois déconcerter. On peut se demander, par exemple, pourquoi l'auteur du Salut de l'Irlande est si sévère à l'égard de Pierre Sévigny qui proclame, dans ses assemblées "paquetées", "Liberté! Egalité! Fraternité!", mots qui ont "quelque chose d'appris et de pédant" (p. 147). Le lecteur du grand texte comprend cependant que le Sévigny ferronien sert surtout à illustrer les intrigues politiques. C'est ainsi que Ferron "punit" Pierre Sévigny,

10. Chubby Power, A Party Politician, The memoirs of Chubby Power, Macmillan, 1966, p. 140.

héros de la deuxième guerre mondiale, fédéraliste acharné, sous-ministre de la Défense sous Diefenbaker et admirateur de Sir John A. Macdonald (qui représente, selon Sévigny, l'idéal de l'unité canadienne)¹¹. Pierre évoque également son père, Albert, ancien juge en chef de la Cour Supérieure du Québec et député dans le gouvernement de Borden. L'honorable Pierre Sévigny du Salut de l'Irlande "trahit le Québec", s'opposant à Lucien Cannon (transformé ironiquement en "Canon", dans Le ciel de Québec) et à Chubby Power lorsque ces derniers combattent les tenants de la conscription.

Maurice Duplessis s'avère un personnage important dans l'univers politique créé par Jacques Ferron. L'écrivain lui reproche un esprit anti-démocratique et une obsession malade du pouvoir. Il le transforme en "seigneur bandit de la Renaissance italienne" (La chaise du maréchal ferrant, p. 155), en un collectionneur de bustes de Napoléon,¹² en un Prométhée autocratique (Le ciel de Québec), en un Empereur qui ressemble physiquement à Monseigneur Laflèche (Le salut de l'Irlande). Pour le punir de ses attitudes théocratiques, Ferron le baptise "Père Joseph de Duplessis", premier ministre "bavard d'évêques". Nous apprenons que Duplessis fait de l'autonomie provin-

-
11. Dans Le grand jeu de la politique (éd. du Jour, 1965, 347 p.), Pierre Sévigny décrit sa passion pour la vie parlementaire et pour les "jeux politiques" ainsi que son désaccord avec la notion de "Canadiens français, peuple conquis". Selon Sévigny, il faut oublier la conquête et travailler pour l'égalité des peuples fondateurs.
 12. "(...) le cynique Duplessis qui n'a jamais dit ce qu'il pensait mais ce qu'il fallait, qui n'a jamais été autrement que pour la frime un Baron Mercredi, un dévot de saint Joseph et du frère André [mercredi, fête de saint Joseph] ; il admirait Napoléon et c'est étonnant le nombre de bustes de l'Empereur qu'il avait dans sa maison de Trois-Rivières; cela se vit après sa mort" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 133-134).

ciale un monopole personnel (Le ciel de Québec), ne parlant de droits provinciaux que pour garder le contrôle des secteurs scolaire et hospitalier, accusant tout esprit égalitaire ou socialiste de "tuberculose de l'esprit" (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell). Le nationalisme de Duplessis, teinté de religiosité et d'ambition, se heurte donc au patriotisme de Ferron fondé sur l'indépendance nationale et sur la justice sociale.

Dans Cotnoir, "Duplessis Investment" est une compagnie anglaise avec des agents canadiens-français. C'est ainsi que Ferron attaque le "Chef" qui garnissait sa caisse électorale avec l'argent d'investisseurs américains. Puisant à même le folklore du pays (la légende du diable), Ferron tourne en dérision les techniques duplessistes pour acheter des votes: le "petit meugleur" Duplessis, "que le goût du pouvoir rendait aussi froid que le sang du crocodile, aussi cuirassé que sa peau, était enchanté par la chaise de maréchal ferrant qui lui permit de faire deux fois le tour de ses comtés. Les journaux titraient en grosses lettres: Duplessis est partout à la fois. Il fait aux libéraux une lutte du diable" (La chaise du maréchal ferrant, p.156).

Dans le monde politique des dernières années, Ferron voit de nombreuses personnalités qui participent tout naturellement à l'élaboration de ses idées sociales. Dans les Historiettes, un "brave petit Louis" (Robichaud) commente (l'écrivain évoque ici la conférence John Robarts de 1967 sur la Confédération) la célèbre déclaration du général de Gaulle au balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal. Sur le petit écran, le premier ministre du Nouveau-Brunswick, "homme de taille restreinte, chevelu et fort ému, agité, un peu énergu-

mène, est possédé par les sept démons confédéraux" (p. 157). Puis soudain, se rapetissant pour passer entre les jambes de l'honorable "Joë" (Smallwood) et "se mettre en avant de la file anglaise", le brave Louis, invité à "speak black" (p. 157) par "Joë", affirme en français et à toute la nation: "Que la France nous déclare la guerre, nous nous défendrons" (p. 157). Le "brave petit Louis" pense comme un Anglais et s'oppose au patriotisme québécois. Ferron transforme ici un événement réel en une historiette hilare. En réalité, Louis Robichaud, afin de dénoncer l'idée de l'indépendance, n'avait fait que citer un poème de Victor Hugo sur l'accord entre les hommes. Ferron tient à démontrer que la politique nationale est devenue "confuse". Le premier ministre acadien, malgré son nom français, est associé par Jacques Ferron au général Wolfe, car l'"historietteur" estime que le "Vive le Québec libre" représente une sorte de victoire retardée pour Montcalm, et que de Gaulle a aidé à relancer la cause des Patriotes. Louis Robichaud devient ironiquement une sorte d'Anglais appuyant la victoire de Wolfe.

Le cas de Thérèse Casgrain est plus nuancé que celui de Louis Robichaud. Bien qu'elle soit possédée des "sept démons confédéraux", Ferron reconnaît qu'elle a contribué à la redéfinition du couple québécois ¹³, car elle aurait bien compris le rôle abject du mari traditionnel, coupé de sa femme par

13. "Madame Casgrain est née Forget d'un père baron d'affaires et d'une mère Lady. On ne peut le lui reprocher. Elle vaut d'ailleurs beaucoup mieux que sa famille. Chose rare mais naturelle, ce fut sa condition de femme qui l'a poussée de la droite vers la gauche; le féminisme lui inculqua des notions de justice et l'ambition fit le reste, l'ambition d'être assez grande dame pour se passer de sa classe — ce qui est admirable mais ne lui donne pas pour autant le génie politique" (Jacques Ferron, Escar-mouches, la longue passe, t. I, p. 133).

l'écran d'une éternelle "boucane":

C'était l'époque, une époque qui n'est pas encore révolue, où ces Messieurs ne fumaient pas: ils pétunaient. Pétuner provoquait la salivation. C'était une entreprise virile. Les fumeurs, du jus plein la bouche pour s'en débarrasser, crachaient dans les crachoirs... crachaient sans fausse modestie, comme les chiens pissent, un petit peu plus souvent qu'au besoin pour le plaisir d'exprimer leur puissance, leur mépris, peut-être leur divinité. Et c'était ces citoyens-là qui nous disaient qu'électrices nous nous abaïserions, étant donné que, paraît-il, nous étions déjà des reines. (Le ciel de Québec, p. 337)

Toutefois, l'auteur du Ciel de Québec ne peut s'empêcher de se moquer gentiment des luttes que Madame Casgrain a menées pour la reconnaissance des droits de la femme, prétendant qu'elle serait devenue suffragette tout simplement parce que "fillette, elle n'avait pas la permission de glisser comme ses frères sur la rampe d'escalier" (p. 336)¹⁴. Si l'on examine de près la vie de Madame Thérèse Casgrain, plusieurs incompatibilités avec l'oeuvre de Jacques Ferron sautent aux yeux. Elle est l'ancien leader provincial de la "CCF" (parti pancanadien opposé au nationalisme québécois, dans l'optique de Ferron) et une fédéraliste convaincue nommée sénateur par le premier ministre Trudeau. Son autobiographie, Une femme chez les hommes, porte une préface de Frank Scott (qui devient chez Ferron un impérialiste "rhodésien") louant la contribution de Madame Casgrain au Canada tout entier. En général, l'auto-

14. Dans les Historiettes, l'auteur fait la satire d'une autre politicienne qui a combattu pour les droits de la femme: l'honorable Judy Verlyn Lamarsh, ministre de la Santé et du Bien-Etre en 1963, ministre d'Etat en 1965. Ferron transforme Madame le ministre en l'"étrange demoiselle" Miss Judith "Lamarch", rendue célèbre par la simple vertu de son sexe et du tabac.

biographie contredit les idées sociales de Jacques Ferron. Madame Casgrain n'approuve pas les moyens adoptés par son ancêtre qui a combattu avec Chénier. Elle relate une pléthore d'événements mondains où défilent les notables de l'époque: juges, avocats, financiers, hommes d'affaires; dîners chez Laurier, soirées passées au Kingsmere de King dont la résidence est inspirée du manoir des Forget à Gil'Mont, conversations amicales avec Ernest Lapointe (l'"Arnest" ferronien qui a honte des provinces pauvres), entretiens avec Taschereau, parrain d'une des filles Casgrain. Notons ici que lorsque Jacques Ferron utilise un personnage comme point de départ de la création romanesque, le lecteur s'étonne d'apprendre jusqu'à quel point la vie et l'oeuvre du personnage sont en contradiction flagrante ou coïncident avec les idées véhiculées par l'oeuvre ferronienne. Même la rampe d'escalier utilisée pour caricaturer les suffragettes vient de la réalité. En effet, Sir Forget a fait venir de France, pour sa maison montréalaise de style français, une "rampe d'escalier en fer forgé, enterrée près de Paris pour la soustraire aux Allemands"¹⁵.

Dans les Historiettes, Thérèse Casgrain est une "déesse" qui ressemble à un cheval sur les "hustings". Chaque fois qu'elle prend la parole, telle une "enfant de Marie libérée", l'honorable Alexandre Taschereau ne peut s'empêcher de penser à une certaine rampe d'escalier interdite. A travers la caricature représentée par le cheval sur les "hustings" et par la rampe d'escalier, Ferron fait de Thérèse Casgrain le type de l'orateur haranguant démocratiquement la foule sur la tribune mais trahissant le pays de Québec.

15. Thérèse-F. Casgrain, Une femme chez les hommes, éd. du Jour, 1972, p. 51.

Jacques Ferron passe en revue, mais d'une façon très fragmentaire, plusieurs autres personnages politiques qui méritent une "correction". Pourquoi le Réal Caouette de La créance gagne-t-il le "prix Molson de la terrorisation sociale"? Parce que l'ancien leader créditiste est coupable d'avoir associé l'indépendance au terrorisme. Pourquoi les différents Pierre Trudeau ferroniens règnent-ils à cause de Duplessis? Puisque Ferron, railleur, suggère que l'ancien premier ministre du Canada a pu se faire connaître grâce à ses combats contre Duplessis. Une optique grivoise et corrective nous montre donc un Pierre Trudeau profitant du "Chef" qui "pissait fort et ce fut justement dans sa pisse que notre bien-aimé Pierre Elliot Trudeau d'un air un peu dédaigneux a pris naissance"¹⁶. Comme c'est souvent le cas chez Jacques Ferron, il faut bien connaître l'ensemble des idées de l'auteur pour comprendre ce qui peut sembler une caricature gratuite et vulgaire. Ainsi le lecteur du grand texte sait-il que le Trudeau du Ciel de Québec "enseigne" l'assimilation par le fédéralisme¹⁷, que Trudeau et Duplessis, par rapport aux idées de Jacques Ferron sur l'histoire nationale, sont des "chouayens".

Prenons un autre cas de caricature grivoise qui ne prend une certaine signification que lorsque le lecteur connaît globalement les idées sociales de l'auteur et arrive à lier les personnages politiques entre eux. Dans Papa

16. Jacques Ferron, La chaise du maréchal ferrant, éd. du Jour, 1972, p. 160.

17. Dans ses "escarmouches", Jacques Ferron appelle Trudeau un "Prince", un "cheval anglais", un "ancien des jésuites, un brébeuvois comme moi" qui joue "to the nation (...)" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 126-127).

Boss, une "accotée" excitée embrasse un nommé Gérard Pelletier, "anachorète" vêtu seulement de chaussettes oranges et qui se confond étrangement avec Gérard Pelletier — "Ah, Gérard!", murmure l'"accotée". "Non, Gérard, Gérard comme Géraldine", supplie Monsieur Pelletier. Pourquoi avoir créé ce Pelletier "nu comme un ver"? Parce que Pelletier évoque Trudeau, parce que l'ancien ministre fédéral Gérard Pelletier est accusé de "bilinguisme, pour faire plaisir au petit Jésus"¹⁸, et parce que La tête du roi révèle que le bilinguisme signifierait l'assimilation éventuelle des Canadiens français.

Cette partie de notre analyse des idées de Jacques Ferron sur la politique traite du rôle que jouent les personnalités politiques de langue anglaise. Ferron nous montre que les penseurs politiques anglophones refusent le nationalisme des autres, même si l'Angleterre est elle-même nationaliste. Le narrateur de la deuxième Nuit est au courant de ce fait, et c'est pour cela que François évoque Acton pour parler du faux "fair-play" et de l'absence de nationalisme qui peuvent désorienter les Québécois:

Je pouvais m'essayer à jouer le gentleman, je n'étais pas sans savoir que je n'avais pas les trois couilles et les deux guerlites de lord Acton. (Les confitures de coings, p. 140)

Lord John Emerich Edward Dalbert-Acton (1834-1902), dans la grande tradition

18. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 308.

du libéralisme "whig" du dix-neuvième siècle, défendait l'individu contre le groupe et l'Etat. Lord Acton, dont Pierre Elliot Trudeau s'est inspiré d'ailleurs, a violemment condamné le nationalisme, attaquant sans cesse l'idée d'un Etat libéral et nationaliste. Le Lord Acton aux deux "guerlites" caricaturé par Ferron représente le colonialisme britannique qui s'oppose au patriotisme des petits peuples.

Dans l'oeuvre ferronienne, William Lyon Mackenzie King continue la tradition anti-nationaliste de Lord Acton. Le premier ministre fait fi du patriotisme québécois, refusant de reconnaître la volonté des Québécois opposés majoritairement à la conscription. William Lyon, "après avoir humilié le Québec dans sa réputation, poussa l'infamie jusqu'à faire plébisciter l'humiliation par le peuple du Québec(.). Il fit voter ce peuple (...) en lui versant une mensualité pour ses enfants, pour ses vieillards" (La chaise du maréchal ferrant, p. 150). Pour se moquer de King, Ferron se sert d'éléments bien connus tirés de la vie de l'ancien premier ministre: l'occultisme — les décisions importantes se prenaient lorsque les aiguilles de l'horloge se rejoignaient à midi; les conversations avec sa défunte mère — et les ruines d'une abbaye situées tout près de la maison de campagne de King à Kingsmere, province de Québec¹⁹. Dans un contexte tout à fait loufoque, William Lyon Mackenzie King

19. "Le prieur et son frère convers, s'en remettant à Dieu et retroussant leur bure, ont franchi la rivière frontalière. Où vont-ils? Un peu plus loin qu'Ottawa, dans un lieu extravagant où un ancien Premier Ministre du Canada, le Très Honorable William Lyon Mackenzie King, a laissé des ruines. Des ruines qu'il avait bâties lui-même, aussi incroyable que cela paraisse. Il les avait bâties pour entrer en communication avec sa maman dont il s'ennuyait beaucoup. (...) L'histoire ne dit pas si ce vieux gentleman célibataire et sans doute un peu piqué a eu le spiritisme heureux. Il est allé retrouver sa maman, laissant ses ruines inoccupées, des ruines de ruines" (Jacques Ferron, "Les bâtisseurs de ruines", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 69).

devient une "sorte de fou" (Le ciel de Québec) travaillant dans des ruines, criant "Mother! Mother! c'est tiguidou" (La chaise du maréchal ferrant, p. 158). Baptisé le "Jupiter" du pays "coast to coast", le King ferronien hérite de ses fonctions plutôt que de les mériter: sa mère le "laisse orphelin, célibataire et Premier Ministre du Canada" (Le ciel de Québec, p. 83). Ferron va même jusqu'à inventer une scène burlesque par excellence: une "catin" du nom de Thérésa demande à King de nommer comme sénateur un ami qu'elle aime beaucoup. Mais l'ancien premier ministre, qui ne pense qu'à sa défunte mère, n'acquiesce pas à la demande.

Thérésa quitte le premier ministre, lançant une dernière insulte à l'amooureux des ruines du Canada. C'est à travers cette prostituée inoffensive, éveilleuse de conscience nationale un peu comme les "catins" dont nous avons discuté dans notre chapitre sur l'amour, que Jacques Ferron fait passer une de ses idées importantes: le Québec, bien qu'il ne soit pas encore un pays, est plus un pays que le Canada qui, lui, n'est vu que comme une succursale des Etats-Unis:

Reste dans ta merde, William Lyon Mackenzie King.
Ton beau et cher Canada durera (...) comme une
sorte de Mongolie extérieure [la Monogolie-Extérieure n'existe plus depuis 1924, l'année où la Mongolie se déclarait indépendante]: il est fini, foutu. Il n'y a plus que deux pays en Amérique du Nord, les Etats-Unis et le Québec. (La chaise du maréchal ferrant, p. 159)

Signalons par ailleurs qu'à un moment donné, Ferron mentionne un mérite qu'aurait eu Mackenzie King: le "Père King", avec sa loi de la fréquentation scolaire, aurait quand même contribué à la chute du clergé, créant la nécessité

du professeur laïc (Historiettes). Mais, en dernière analyse, William Lyon symbolise le refus des dirigeants anglophones de reconnaître l'existence de la nation québécoise.

Le lecteur ne découvre pas beaucoup de personnalités politiques de langue anglaise dans l'oeuvre littéraire de Jacques Ferron. Outre King, il y a deux hommes qui font preuve de mépris face aux Canadiens français: le socialiste Charles Taylor, transformé en "rhodésien" perpétuant la mémoire des riches ancêtres du Beaver Hall qui "a été si bon pour les sauvages" (La nuit, p. 100)²⁰; "Joë" Smallwood, possédé par les sept démons confédéraux, ne comprenant rien à la déclaration du général de Gaulle et associant "speak French" à "speak black" (Historiettes). Taylor et "Joë", loin d'être des représentants véridiques de la réalité politique du Canada, deviennent des exemples de ce que Ferron considère comme l'impossibilité de faire coïncider deux nationalismes, l'un canadien-anglais et l'autre québécois.

Le politicien qu'admirerait Jacques Ferron serait sans doute démocrate et patriote. Toutefois, il est intéressant de noter qu'un tel politicien

20. La Côte du Beaver Hall, à Montréal, tient son nom du "Beaver Club", ancien club social de la "North West Trading Company" dissoute en 1827. Ferron accuse cette compagnie, impliquée dans la traite des fourrures, d'avoir provoqué le lent génocide des Indiens. Quant à Charles Taylor, il s'agit du Charles Taylor de Cité libre et du Nouveau parti démocratique. Le Taylor ferronien incarne le socialiste anglo-canadien qui refuse de combiner le nationalisme québécois et le socialisme.

n'existe pas dans l'oeuvre ferronienne. Notre auteur préfère caricaturer les "mauvais politiciens", laissant au lecteur la liberté de créer dans son esprit le type du politicien idéal. Pourquoi une telle réticence à animer devant nos yeux un chef politique modèle, croqué sur le vif et puis transformé dans l'oeuvre littéraire? Sans doute parce que le Québec est dans une période de transition, celle que Ferron appellerait les années d'une indépendance en train de se négocier. Mais aussi parce que Jacques Ferron se méfie de l'homme politique en général, croyant que le pouvoir a souvent des effets néfastes sur les esprits les plus démocratiques. L'auteur veut avertir ses lecteurs des dangers du monde de la politique, leur proposant comme seul modèle l'idéal patriotique de 1837 et une justice sociale qui pourrait éventuellement changer la notion de la hiérarchie des classes.

Il faudrait néanmoins signaler la présence d'André Laurendeau, personnage que nous associons au monde de la politique à cause de son travail dans la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Laurendeau apparaît comme un homme sympathique ayant eu le mérite de "faire" dans le patriotisme (Le ciel de Québec) et de chercher une nouvelle voie pour le Québec. Pourquoi cette sympathie pour Laurendeau? Sans doute parce que l'idéologie d'André Laurendeau coïncide d'assez près avec certaines préoccupations de Jacques Ferron. Dans La crise de la conscription, Laurendeau insiste sur l'existence de deux nations distinctes au Canada; il condamne les préjugés canadiens-anglais dans l'affaire Riel, les problèmes scolaires en Ontario et au Manitoba, l'imposition fédérale pendant les deux crises de la conscription. Il admire le courage d'Ernest Lapointe et de P.J.-A. Cardin lorsqu'ils ont

opposé un "jamais" à la conscription. Il crie son dédain face à l'injure courante chez les Canadiens anglais après le "non" massif des Québécois dans le plébiscite de 1942: "Speak White, parlez une langue de civilisé, cessez de parler nègre"²¹. Il regrette le recul de Laurier sur la question du français dans les écoles canadiennes-françaises hors Québec. Les interprétations historiques de Jacques Ferron rappellent à plusieurs points de vue la révolte de Laurendeau. Elles font penser à l'épilogue amer de La crise de la conscription: "Notre héros, c'eût été le conscrit révolté, le rebelle. (...) Pourtant la révolte n'alla presque jamais jusqu'au bout. (...) Comment s'étonner, alors, que nous nous soyons reconnus dans Tit-Coq et dans Un simple soldat. (...) Nous étions un troupeau qu'on mène rondement: on nous conduisait, mais on ne nous avait pas. (...) J'ai parfois senti jusqu'à suffocation l'amère solitude des miens dans le monde"²². Même si Laurendeau n'était pas indépendantiste, il n'identifiait pas non plus séparatisme et fanatisme. Il a analysé lucidement le phénomène souverainiste des années 1960, y voyant une expression positive de la confiance en soi. Mais il voulait en même temps refaire le Canada, dialoguer avec Ottawa. Dans Ces choses qui nous arrivent, Laurendeau dit croire à un fédéralisme neuf et craint que l'indépendance ne rapproche trop le Québec des Etats-Unis. Ferron, lui, ne croit pas que le fédéralisme soit la voie logique pour assurer la survie du Québec. Ainsi les thèses fondamentales de Laurendeau et de Ferron ne coïncident-elles pas parfai-

21. André Laurendeau, La crise de la conscription, éd. du Jour, 1962, p. 123.

22. Ibid., p. 167.

tement. Mais Laurendeau avait quand même dit que "(...) la Confédération vaut mieux que la séparation, pourvu qu'elle soit refaite"²³. Fernand Dumont, dans la préface à ce dernier livre, va jusqu'à présumer que Laurendeau, angoissé de plus en plus par la situation économique des Canadiens français, allait "faire un nouveau bond" vers l'indépendance. Chose certaine, c'est que Laurendeau remettait continuellement en question le statut politique du Québec et, en cela, se range du côté des personnalités politiques "vertueuses" du Ciel de Québec.

Tout compte fait, les idées véhiculées dans l'univers politique de Jacques Ferron aboutissent à des messages simples et retentissants. Les partis politiques, institutions qui mettent une trop grande importance sur l'argent afin de pouvoir arriver et rester au pouvoir, ont trahi la nation québécoise en ne concentrant pas leurs efforts sur la cristallisation du projet collectif essentiel: la création d'un pays francophone. La politique, comme la religion, la médecine et la justice telles qu'interprétées par Jacques Ferron, n'est que trop souvent l'occasion d'obtenir les biens qui peuvent flatter l'amour-propre: pouvoir, honneurs, réussite sociale. Pour corriger cette situation, Ferron s'attaque continuellement à l'ambition qui donne "la fortune dans les agglomérations, le titre dans les collectivités" (Le Saint-Elias,

23. André Laurendeau, Ces choses qui nous arrivent, HMH, 1970, p. 60.

p. 43). Les mots honorabilité, préjugé aristocratique, fatuité, préséance, officialité et dynastie sont des signes de l'ambition mal placée. Notable Messire, Sieur, Sir, Lord, Esquire, Triomphateur, Maître, Seigneur, Roi, Duc, Empereur, César, Excellence, Honneur, Baron, Eminentissime, Monseigneur, marguillier, échevin, maire et sénateur sont autant de "qualificatifs" attachés à ceux qui se croient supérieurs aux autres et qui exploitent les moins favorisés. Souvent, le titre (Baron, Monseigneur, etc.) n'a rien à voir avec le vrai métier de la personne: il ne s'agit que d'un surnom ironique donné par Ferron à ceux qui se croient supérieurs à cause de leur profession.

Les hommes politiques dépeints par Ferron ont à peu près tous les mêmes défauts: ils ne font pas assez pour aider les petites gens; ils sont complices des architectes de hideurs urbaines. Comme Taschereau, ils vendent le patrimoine aux étrangers; comme Sévigny, Pelletier, Trudeau, Robichaud, Casgrain et Caouette, ils adoptent le nationalisme des Canadiens anglais, faisant régner la grande confusion au pays de Québec, taxant, en souvenir de Lord Acton, le patriotisme souverainiste de rétrograde. Seul Laurendeau cherchait à clarifier la confusion nationale, donnant la priorité à la survie du Québec.

8.

Les étrangers

Dans l'étrange élaboration de sa vision du monde, Jacques Ferron anime une série impressionnante d'étrangers dont la conduite sert soit d'avertissement soit de modèle. Nous sommes amené à regrouper les étrangers de la façon suivante: les anglophones — Anglais, Ecossais et Irlandais; les Européens — Français et Italiens. Le lecteur du grand texte ferronien ne peut être que fasciné par la présence des étrangers, établissant spontanément des liens entre tel Irlandais ou tel Ecossais et approfondissant du même coup sa connaissance des idées sociales de l'auteur.

Les Anglais d'origine britannique préoccupent Jacques Ferron. Il faut dire que l'écrivain ne déteste pas les anglophones québécois, pas plus qu'il ne déteste les prêtres, les politiciens et les médecins. C'est l'exploiteur qui lui répugne, dans quelque domaine que ce soit. Si un Anglais n'a pas comme priorité absolue l'argent, et s'il ne méprise pas la majorité francophone du Québec, Ferron en fera un personnage sympathique, voire un héros:

Ces Anglais assimilés font les meilleurs Québécois. Au début, plusieurs d'entre eux étaient ici pour l'industrie seulement. Mais il y en a toujours certains qui comprennent que l'argent compte moins que l'identité, et qui commencent à se voir comme minorité oppressive. Ceux-là ont honte et se nationalisent. A Louiseville, j'avais déjà mes premiers contacts avec les Anglais assimilés, avec les Hamilton et les Lindsay. Plus tard, j'ai connu en Gaspésie une Britannique qui est devenue ce

qu'il y a de plus gaspésien.¹

A l'opposé des Hamilton et des Lindsay, nous trouvons des Anglais à l'esprit colonialiste transformés en "ogres", en "zoulous carnassiers" et en "guerriers" (La tête du roi). L'Anglais peut être démocrate chez lui et "scaphandrier" (hautain et exploiteur de main d'oeuvre bon marché) chez les autres (Le ciel de Québec); il peut, comme le Bruce Clarke de "La sortie", prétendre inventer la démocratie et ne pas la pratiquer au Québec. Même les Anglais avec une conscience sociale, les "McGiliens" socialistes, s'opposent au patriotisme québécois tout en prônant un nationalisme canadien, devenant ainsi les dangereux "faunes résiduaire" du "ciel de Québec"².

D'ordinaire, ils ne savent même pas parler français, tel qu'en témoigne l'Anglais verdunois des Roses sauvages. En général, les Anglais illustrent les grands vices sociaux si apparents chez Ferron. Dans La nuit, ils dirigent le bordel du nom de l'Alcazar. Dans Le salut de l'Irlande, les Anglais de Saint-Lambert, transformés en chiens de race, entrent en conflit avec la vision ferronienne de l'histoire: ils vivent dans la tradition des conquérants, méprisant, du haut de leur "arbre généalogique impérial", les indigènes canadiens-français.

-
1. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 39.
 2. Les "McGiliens" ont "une peur affreusement viscérale de [leur] subconscient rhodésien. (...) Avons-nous le malheur, nous de la majorité dominée, de formuler la moindre réclamation, non pas de demander mais seulement d'évoquer une libération possible, aussitôt McGill glapit que nous sommes des fascistes, jappe que nous sommes des nazis" (Jacques Ferron, "Rhodésie-in-McGill", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 82-83).

Grand spécialiste des Anglais, le père de Tinamer, Léon de Portanqueu esquire, fils de cultivateur et "fin causeur", type du conteur ancestral comme Louis Barnèche (La nuit), aime parler des enfants anglophones:

Les enfants anglais (...) sont très sérieux. Jouent-ils aux quatre coins, il s'en trouve toujours un qui se nomme Alfred East, Timothy West, Will South ou Henry North.
(L'amélanchier, p. 17)³

Tinamer jouit de son jardin, lieu du merveilleux, alors que les pauvres enfants anglais, toujours sérieux, doivent se préparer à tenir la barre du navire, à diriger les institutions politiques et financières du pays. Les enfants anglais "bien dressés" de L'amélanchier, ainsi que les matelots anglais "bien conditionnés" de La chaise du maréchal ferrant, hantent le lecteur intéressé au rôle des Anglais dans l'oeuvre de Ferron. Au point de départ, les matelots semblent assez sympathiques. Ils parlent de "fair play", de justice et d'équité. Mais Ferron aime rappeler que le "fair play" est d'origine anglaise, et que l'Anglais typique vivant au Canada voudrait que les règles du jeu soient appliquées en anglais plutôt qu'en français. Même si certains anglophones s'assimilent et respectent le droit de la majorité (les Armstrong, Turner, Hamilton et Lindsay de l'Appendice aux Confi-

3. C'est en regardant dans l'annuaire téléphonique que Jacques Ferron a découvert les "points cardinaux" du Québec: "Montréal est une ville française et pourtant vous y trouverez, dans l'annuaire du téléphone, quatre-vingts patronymes se rapportant aux quatre points cardinaux, tous britanniques, bien entendu. Vous avez d'abord la personnification de ces points en monsieur North, monsieur South, monsieur East et monsieur West. Ensuite, le point cardinal servant de radical, vous avez les 76 dérivés: Eastham, Eastop, Southon, Southart, Southworth, Northcote, Northrup, Weston, Westwell, Westaway, Westhover, etc." (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 95).

tures de coings), d'autres Anglais "rapinent" tout sur leur passage. Selon ces derniers, il n'est pas jusqu'à la pomme de Newton qui ne démontre que la "gravitation" universelle se fait en anglais, dévorant les "masses" particulières, c'est-à-dire les petits peuples (L'ogre). Mais le serviteur engagé, Jasmin, refuse d'accepter cet argument, refuse d'interpréter le "to be or not to be" de Shakespeare comme l'illustration de la supériorité de l'anglais:

Au diable l'Angleterre! Rayez le "not to be", et ce sera beaucoup mieux ainsi. Décidément le français est une belle langue. (L'ogre, p. 13)

"A quoi [m'] aura servi d'avoir appris l'anglais?" se demande-t-il (p. 17). A rien, évidemment, sinon à savoir que le Québécois peut disparaître, qu'il peut "ne pas être": "La gravitation universelle est incontestablement dangereuse" (p. 33). Newton a changé la science avec sa pomme anglaise, et Ferron se permet de transformer cette pomme en une pomme d'Adam. Bloquée dans la gorge, elle se digère mal, elle "ne passe pas". Le personnage appelé l'"Autre" affirme que toutes ces histoires de pomme, toute cette "manie de parler anglais", de "déguiser toutes les choses" (p. 54), c'est une preuve indiscutable de la folie de Jasmin. Mais, pour Ferron, il s'agit bel et bien d'une folie qui sert d'avertissement.

Lorsque Jacques Ferron se fait "fabuliste", il nous montre que le veau du pays parle anglais et constitue sûrement une menace ("Mélie et le boeuf", Contes du pays incertain). Lorsqu'il se fait conteur ironique, il révèle que la traditionnelle posture anglaise de l'accouchée — position ventrale — prend de l'ampleur au Québec, mettant au monde des petits William et non des petits

Guillaume ("Le petit William", Contes anglais).

Dans un pays "certain", l'immigrant s'assimile à la majorité. Dans le "pays incertain", peu nombreux sont les étrangers qui prennent la majorité en amitié, qui l'adoptent. Mais tous les Anglais ne sont pas dangereux. Ferron fait aussi le portrait de ceux qui croient au Québec, et qui s'adaptent. A cet effet, il y a des précédents prometteurs. Une vingtaine d'années avant la Rébellion, l'Anglaise Elizabeth Smith s'était assimilée presque d'une façon magique à la majorité française: "(...) à votre arrivée ici, vous avez été malade. Vous déliriez la nuit, c'était en anglais. Un matin, je vous avais adressé la parole dans cette langue; vous ne m'aviez pas compris. C'est étrange (...)." (Les grands soleils, p. 69). L'Elizabeth de 1837 prend la défense du pays; une autre Elizabeth, celle de la Révolution "tranquille" des années soixante, s'en prend aux immigrants qui méprisent la réalité québécoise: "J'ai bien envie d'aller mettre de l'ipéca dans le jus de la viande pour qu'ils repartent au plus vite, ces Anglais, (...) ces Zoulous, ces intrus" (La tête du roi, p. 64). Et c'est cette même Elizabeth qui, dans sa spontanéité, fait pencher la balance en faveur de Simon, en faveur de la priorité donnée au pays à libérer:

S'il y a quelque chose de changé dans cette maison, dans ce pays, c'est à toi [Elizabeth] que nous le devons. Il fallait une réaction simple et spontanée, une réaction de jeune fille, pour en finir une fois pour toutes avec le malaise où nous étions. Je te remercie, Elizabeth. Je n'hésiterai plus entre le noir et le blanc. (La tête du roi, p. 91)

Une autre Anglaise, Ann Higgit, inspire elle aussi la sympathie du lecteur. Elle défend les droits des Acadiens, renie ses parents "blue-noze",

exploiteurs de main-d'oeuvre à Corner Brook, ville des pâtes et papiers dans l'ouest de Terre-Neuve (Les roses sauvages). Comme l'Ecossais Frank-Anarcharis du Ciel de Québec, "Miss Higgit" a dû se départir des préjugés de son père, de ce Monsieur Higgit qui se transforme, dans La chaise du maréchal ferrant, en policier de la Gendarmerie Royale épiant les indépendantistes québécois.

Nous rencontrons d'autres Anglaises qui, sans être ~~engagées~~ comme Elizabeth et Ann, démontrent quand même que Jacques Ferron reste sans doute optimiste quant à l'intégration éventuelle des anglophones dans la communauté francophone. Jane Andicotte, par exemple, est devenue Ursuline et, par conséquent, francophone, oubliant ses racines anglicanes ("Chronique de l'Anse Saint-Roch", Contes inédits). L'Eglise québécoise a en le mérite d'avoir francisé plus d'un anglophone ferronien. Une certaine rousse, "vidangeur" de métier, avec un mari "planteur" de quilles et des enfants "morveux", fascine Jacques Ferron. Elle fréquente les Canadiens français et fuit les autres Anglais. L'êboueuse francisée exerce une "étrange autorité" sur le narrateur du "Pont" (Contes du pays incertain). Elle "commandait plutôt le respect", et, à vrai dire, "cette autorité lui venait peut-être de son origine et de notre sentiment d'infériorité" (p. 50). Cette Anglaise devenue Québécoise rappelle inexorablement son contraire, l'assimilation en sens inverse, en anglais et "par le haut" — "On francise comme on peut, par le bas surtout, alors qu'on s'anglicise par le haut" (p. 49).

L'Anglais W.H. Jackson sert d'illustration au procédé de francisation. Le lieutenant-colonel William Henry Jackson, Ontarien qui parlait le français

et le cri, secrétaire de Riel, croyait que le chef des Métis, avec son mouvement insurrectionnel, pouvait donner de la dignité aux indigènes. Dans une scène romanesque tout à fait loufoque, Ferron décrit le père Fourmond rebaptisant le Torontois "Honoré-Joseph Jaxon". Même si Vital Fourmond, Français de France, supérieur fondateur de la paroisse de Bow River appelée aujourd'hui Calgary, a finalement appuyé Ottawa et a été fait prisonnier par les Métis de Batoche, c'est néanmoins grâce à lui qu'est né, dans l'univers de Jacques Ferron, la "jaxonnisation" (Le ciel de Québec, p. 261), c'est-à-dire la francisation.

Aux antipodes de Jaxon, nous découvrons les différents Scott (à ne pas confondre avec l'Écossais Scot ou Scott). Le Scott T. Ewen de La tête du roi ne veut pas s'intégrer à la collectivité québécoise. Scott parle français, mais comme le butler de l'Académie française, et il refuse, en bon "gentleman" réactionnaire, l'idée d'une séparation Québec-Canada (La tête du roi). Scott Ewen, caricature de l'écrivain canadien-anglais, Scott Symons, auteur d'un roman où le narrateur se révèle paternaliste envers les Canadiens français, maintient que les Canadiens français ont de plus en plus de droits, qu'ils vont s'épanouir sans trop de problèmes. Mais le Patriote Simon, n'acceptant pas les paroles rassurantes de l'invité anglais, reprend tout de suite l'argument de Taque. La race se dissout:

D'ailleurs nous avons cessé de progresser; nous ne francisons plus personne. Cela explique notre impatience... Deux siècles de lutte respectueuse, sans violence, dans la soumission à vos lois. (La tête du roi, p. 82)

Scott Ewen trahit sa vraie "logique" lorsqu'il affirme que les privilèges

des Anglais ont été acquis par leur "savoir-faire". Simon est prompt à la riposte:

Vous jouissez dans le Québec d'être une minorité et de ne point sentir le poids de la majorité. Ce privilège, vous ne l'avez pas acquis par savoir-faire et industrie: il est inscrit dans la constitution coloniale qui régit encore notre pays; il nous a été imposé de force et nous ne pourrions vous l'enlever que par la force. (La tête du roi, p. 84)

La mainmise des Anglais sur l'économie du pays est donc le résultat de l'histoire; seule l'option des Patriotes, la souveraineté politique, pourrait faire des Québécois une vraie majorité.

Outre Scott Symons, Scott Ewen évoque Pat Ewen, peintre dont Ferron collectionne les oeuvres et qui, dans sa version romanesque (Le ciel de Québec), attache plus d'importance au jargon des peintres qu'au pays. Scott Ewen se relie également à Frank Scott, anglican d'origine, poète, ancien président du "NPD", professeur de droit à l'Université McGill et traducteur d'Anne Hébert. Jacques Ferron dit toujours la même chose de Frank Scott, soit qu'il fasse des calembours à la Duplessis, ou qu'il soit Rhodésien, pharisien et socialiste passé à la cause d'un Pierre Trudeau. Dans "Adieu au PSD", Ferron demande: "Monsieur Scott, une langue ou l'autre, c'est la culture qui compte: que feriez-vous si la majorité du Québec vous imposait par exemple la francisation de l'Université McGill? (...) Ce que ferait en l'occurrence le très digne et très estimé Frank Scott? Je ne l'ai pas su; il leva ses grands bras vers le ciel et s'en alla comme un épouvantail dérangé par

un moineau"⁴. Troublé par le mouvement indépendantiste, le Frank Scott des Historiettes s'inquiète de son "penny" déposé sous la statue de Wolfe. Le Frank Scott ferronien vit dans le passé, croyant que la victoire de Wolfe gardera toujours les Québécois dans le Canada, faisant croire malicieusement aux autres qu'un Québec souverain ne pourra jamais protéger l'argent de sa population. Assez paradoxalement, mais fidèle au rôle joué par les "catins", c'est une Scott prostituée, la veuve Scott du Cheval de Don Juan, qui n'a rien de ses homonymes colonialistes: elle fait tellement partie du "ciel de Québec" qu'elle parle parfaitement bien le français, offrant son "boxon" à un curé grivois.

Les Ecossais intéressent autant Jacques Ferron que les Anglais. Dans les Escarmouches, Ferron discute à maintes reprises de l'influence de l'Ecosse sur le Québec, de l'assimilation d'Ecossais qui, dès le dix-huitième siècle, se sont intégrés à la communauté francophone, soit par l'entremise de la religion, soit par le truchement des classes laborieuses:

4. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 31. Dans Du fond de mon arrière-cuisine, Frank Scott devient "Ponce-Pilote" regardant les Québécois "palestiniens" (p. 182).

Les bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest étaient des Ecossais de Montréal, alliés aux Canadiens français (...). La fortune de Joseph Masson, fils d'un menuisier de Saint-Eustache, (...) n'est expliquée que par son ardeur au travail et son sens des affaires (...). Joseph Masson succédera à Simon McTavish, un des grands bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, comme seigneur de Terrebonne. (...) Un de ses fils devint presbytérien, il n'en fut que plus libre pour pousser un autre de ses fils du côté des Jésuites. Il fut, à l'exemple de son pays, habile à concilier les contraires.⁵

Mais les Ecossais d'aujourd'hui deviennent pour la plupart des forces négatives en territoire québécois. Seul le sympathique pasteur Jessïe Turner qui francise son nom en Jessé Turner (La nuit)⁶, le brave Frank-Anacharcis Scot devenu François dit Pit Scot, ainsi que le Patriote Archibald Campbell, Ecossais francisé (Le ciel de Québec), inspirent la sympathie du lecteur. Pour le reste, les tenaces Ecossais éveillent la méfiance, préférant l'argent à une heureuse osmose avec la majorité francophone: à Montréal, ils s'enrichissent aux dépens des pauvres (Le Saint-Elias); en Gaspésie, le financier William-Allyre Alexander Ross fait fortune et s'isole des Cana-

5. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 186-187.

6. Jessé Turner aurait même servi de catalyseur à la civilisation québécoise, la "mitaine" du pasteur presbytérien ayant été réappropriée par les francophones, utilisée comme couvent, hospice et Ecole normale. Il ne faut surtout pas confondre Jessé Turner avec le missionnaire impérialiste Jessie Arnold Beaumont du Ciel de Québec, qui représente l'"embrouillamini ethnique" et le fanatisme missionnaire. Sorte de Jessé Turner à rebours, Jessie Beaumont, Canadien français devenu anglican et anglais, "poussait la mesquinerie, avec un nom comme le sien, jusqu'à ne pas savoir un seul mot de français" (Jacques Ferron, "L'embrouillamini ethnique", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 125).

diens français (Le ciel de Québec)⁷.

Dans Le ciel de Québec, Frank Scott prend une forme inattendue, celle de Frank-Anacharcis Scot, Ecossais qui trahit son pays d'origine en devenant un Anglais du Canada, un missionnaire anglican, avant d'adopter la cause des Québécois démunis. Frank-Anacharcis⁸ est "anarchique", en ce sens qu'il se francise et refuse l'~~élitisme~~ de son ~~père~~. Celui-ci, bishop de Québec, renie le Géant de l'Ecosse en se convertissant à l'Eglise d'Angleterre et en s'opposant aux "CF" (Canadiens français). Cette "grande échelle, la physionomie en paravent, toujours grimpé pour en imposer aux gens" (p. 65), suscite des commentaires railleurs dans les petites rues de Québec: "Grand fanal! (...) Tabernacle de grande hostie! (...) Grande hostie de tabernacle" (p. 66)! hurle-t-on alors que le bishop Scot prend note de ces drôles de mots d'indigènes dans son carnet. Le Révérend Dugald Scot a vu sa famille se disperser par le monde: une soeur vit parmi les "grands pingouins de la Terre de Charlotte", deux fils habitent en Cali-

-
7. Ross apparaît sous une autre forme dans L'amélanchier: Allyre-Alexander Northrop, Anglais à qui avait déjà appartenu la terre de Léon de Portanqueu. William-Allyre Alexander Ross et Allyre-Alexander Northrop sont tous deux des propriétaires peu intéressés à l'avenir du Québec. Ils trouvent sans doute leur origine dans l'histoire: le colonisateur Sir William-Allyre Alexander, noble écossais à qui Jacques 1^{er} avait donné, en 1625, les péninsules acadienne et gaspésienne. ~~C'est ce même Alexander qui a confié aux frères franco-écossais, les Kirke, la tâche de s'emparer de Tadoussac et de Québec.~~
 8. "Le nom d'Anacharcis vient d'un de mes patients qui se nommait ainsi parce que son père parlait le grec" (entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 39).

forrie, un autre au Transvaal, un autre en France, "et le cinquième aussi loin que Barrie, Ontario" (p. 119)⁹. Ferron ironise sur la dispersion des Ecossais, mais il y voit aussi un exemple du danger, pour les Québécois, d'une dispersion "canadienne". Dugald a épousé une Anglaise, Agnès: il est devenu anglican, c'est-à-dire anglais, "par opportunisme". Mais il continue à lire Robert Burns, poète patriotique qui écrit en dialecte écossais; il lui "parle" souvent. Malheureusement, il a confondu, — c'est Frank qui le lui signale — son intérêt personnel et son "salut". Et le "salut", tel que défini dans Le salut de l'Irlande, se trouve du côté du pays immédiat. Pour les Ecossais et les Irlandais du Québec, cela veut dire le Québec.

Frank-Anacharcis porte presque le même prénom qu'un autre Ecossais, Frank Archibald Campbell, mais n'a rien en commun avec lui, sauf les "apparences": l'imposante stature, la langue, un père, bishop de Québec¹⁰. Campbell, policier légiste de La nuit, et Frank-Anacharcis ont peut-être connu une enfance semblable, ont tous deux vécu loin de la rue québécoise,

9. Ferron était médecin au camp Borden (près de Barrie) pendant la deuxième guerre mondiale. C'est là qu'il a vu les "quant-à-soi empesés" de l'armée dans la "métropole de l'ennui canadien" (Du fond de mon arrière-cuisine, p. 103-104).

10. Le poète canadien-anglais Frank Scott est lui aussi fils d'un père bishop anglican de Québec. Le vrai père de Scott s'appelle en fait Frederick George Scott, "archdeacon" et lui-même poète.

mais le fils "grande échelle" du Ciel de Québec apprend à se voir petit et à entrer dans la galère des Québécois alors que Frank Archibald déteste les petites gens et méprise la nation canadienne-française.

Outre Frank-Anacharcis Scot, Le ciel de Québec nous offre un autre Scot admirable et "à rebours", Henry Scott dit Henri Sicotte. Chez les Ecossais, il y a donc un type multiforme de Scott ou de Scot. Henry Scott, Métis qui retrouve son appartenance française, qui redevient Henri Sicotte¹¹, s'apparente aux "Scot" éclairés, malgré une certaine hésitation:

Sur le reste, même sur le nom, il [Henry Scott] devenait versatile et fuyant, tantôt se prétendant fils du vieux et lointain Québec sous le patronyme de Sicotte, tantôt des Highlands d'Ecosse sous celui de Scott (...). (Le ciel de Québec, p. 188)

"Métis de profession, (...) clochard et prince de la Saga de l'Ouest" (p.128), Henri Sicotte dit Pit, ou parfois "Picotte" — rappel tragique de la variole

-
11. Pendant les années du Parti rhinocéros, Ferron utilisait le nom Sicotte comme un exemple de francisation: "D'une façon générale, les adhésions anglophones vinrent surtout de l'Ontario et, quand il s'agissait d'un citoyen et non d'un homme politique entrant dans le jeu, Jacques Ferron lui répondait que, pour être membre du Parti rhinocéros, il fallait être Canadien-français ou, au moins franciser son nom. Comme exemple il proposait que, si le postulant s'appelait...Frank Scott, il devait accepter de devenir François Sicotte" (Jacques de Roussan, Jacques Ferron, p. 48). Quant à l'origine possible du nom Sicotte, elle remonte à l'époque de la Rébellion. En effet, la famille Sicotte a produit des Patriotes convaincus, entre autres Louis Victor Sicotte, ministre sous l'Union, et Toussaint Sicotte, cultivateur maskoutain, frère de Louis-Victor accusé de haute trahison en 1837.

des Blancs qui avait tué des milliers d'Indiens — "cale" désespérément ses bières dans la "taverne" de Biouti Rose, bordel réunissant les Canadiens français de l'Ouest. Mais Henri restera au fond de lui-même francophone. Il n'a absolument rien à voir avec le véridique¹² George Scott, chasseur d'Acadiens ressuscité dans Les roses sauvages.

Les différents Frank se relieut indirectement au prénom François, signe d'"enquébecquoisement". Dans les annales de la soeur Morin, notre "histrion" trouve son premier exemple d'enquébecquoisement: l'histoire fascinante de la "québécoisation" d'un jeune sous-officier portant l'uniforme du prince Frédéric II l'Unique, camarade des Anglais. Selon la soeur Morin, le grand-vicaire Saint-Onge de Trois-Rivières fait habiller l'officier Fritz Faustus à la mode du pays et l'envoie chez un habitant de Machiche, village des premiers Ferron (L'amélanchier). Monsieur Faustus épouse une Canadienne (une Caron s'associant mystérieusement à la généalogie ferronienne) et s'appelle désormais François Faustus et puis, un peu plus tard, François Fauteux, nom que nous retrouvons dans Le Saint-Elias. Fritz Faustus suit donc le même cheminement que Henry Jackson: la "jaxonnisation", ou l'intégration dans le pays québécois. Il s'oppose diamétralement aux Frank qui gardent leur

12. L'histoire du Québec et du Canada nous offre quatre autres Scott qui entrent dans l'étrange jeu de rappels ferronien: Thomas Scott, jeune Orangiste d'Ontario exécuté par le tribunal de Riel en 1870; Alfred H. Scott, représentant des colons anglophones et membre de la délégation officielle envoyée par les Métis à Ottawa en 1870 pour négocier la place du Manitoba dans la Confédération; William-Henry Scott, député patriote des Deux-Montagnes, ami de Chénier et de Girod, partisan de Papineau mais solidaire avec le curé Paquin et donc opposé au recours aux armes; le frère de William Henry, le marchand Neil Scott de Sainte-Thérèse, autre patriote pacificateur.

prénom anglais (Frank Scott, Frank Archibald Campbell, le cowboy Frank, anciennement François Laterreur). Les différents François, eux, sont, à des degrés variables, des êtres qui croient au pays (François Poutré, Patriote des Grands soleils; François Ménard découvrant le pays dans La nuit; François Fauteux travaillant à l'édification du Québec). Seulement deux François font honte à leur nom: l'exilé François Hertel reniant l'"étoile" nationale (La barbe de François Hertel); François Létourneau incarnant le marchand avare, dans La chaise du maréchal ferrant.

Après les Scot, les Ecossais les mieux campés de l'oeuvre de Ferron sont les Campbell. Ils ne sont pas tous semblables au fils de l'archidiacre de l'Eglise d'Angleterre, à ce Frank Archibald Campbell de La nuit qui a grandi à Québec, dans une sorte de "ghetto" huppé, emmuré, coupé des Canadiens français. En fait, le personnage de Frank Archibald Campbell prend plusieurs formes dans l'oeuvre de Ferron. Chaque "forme", que ce soit par le prénom ou par le nom de famille, doit être considérée séparément, car chaque roman lui confère une identité distincte. Parfois, il s'agit d'une allusion indirecte à Campbell, comme lorsque Ferron décrit la rue Archibald, dans Les roses sauvages.

Le Frank Archibald de La nuit est de ceux qui ne s'intègrent pas. Il a l'accent français de Cambridge, écrit un "Gotha" de l'assimilation canadienne-française et croit à l'atavisme écossais tout en condamnant l'atavisme québécois. Le Frank Archibald de La charrette, lui, travaille comme le plus important policier des Anglais, comme un "huissier bonimenteur de la nuit" cherchant en vain la cornemuse de l'identité écossaise, perdant la "féerie des îles

et des Highlands" (p. 144). Il n'a pas d'identité et ne tient pas à ce que les Québécois en aient une non plus. Quant à Louis-Archibald Campbell (Le ciel de Québec), il est, malgré son nom légèrement transformé, de la même race que les Frank-Archibald¹³. Le brigadier Louis-Archibald de la "RCMP" de l'Ouest admire Louis Riel mais travaille en même temps pour le pouvoir qui a fait pendre le grand Métis, qui fait disparaître les Esquimaux et qui a massacré cent cinquante mille Indiens en 1837 (Le ciel de Québec, p. 163), date qui rapproche la défaite des Amérindiens de celle des Patriotes. Alors, même s'il est de mère québécoise, s'il admire Henry Scott, et s'il comprend que le prochain "génocide" pourrait être celui des Québécois — "C'est plutôt [le Québec] maintenant qu'on cherche à déposséder", p. 165 — le brigadier demeure trop enraciné dans ses habitudes pour retrouver son pays natal. Il trahit le souvenir d'Archibald Campbell, notaire écossais favorable à la Rébellion (Le ciel de Québec).

Les différents personnages incarnant les Campbell avaient tellement envahi Jacques Ferron que l'écrivain devait à tout prix se débarrasser de son personnage, policier légiste, "géant" écossais sans passé, prophète dangereux du "Gotha", représentant des "Rhodésiens" montréalais. Dans l'Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald

13. Ferron pensait peut-être, au départ, au major Archibald Campbell qui a arrêté le docteur patriote Jean-Baptiste-Henri Brien (Brien, qui partageait sa cellule avec le docteur De Lorimier, a par la suite dénoncé ses compagnons). Louis Archibald Campbell évoque également le lieutenant-gouverneur Archibald (du Manitoba) qui, en 1870, a essayé sans succès d'empêcher la persécution des Métis par les "immigrants" torontois accompagnés de leurs "Ontario Rifles".

Campbell, Ferron dit avoir désormais "congédié" son Frank. Le "congédiement" reste pourtant assez ambigu, car l'auteur hésite entre deux possibilités: empoisonner le policier à l'aide des coings toxiques de La nuit; l'enquêtequoiser, aussi illogique et improbable que cela puisse paraître. Ferron semble opter pour la dernière solution, utilisant ses pouvoirs de romancier omniprésent qui aime les transformations inattendues:

(...) il n'y a plus de salut que dans l'occupation complète du pays (...). Cessant d'être un conseiller de police, un vil procédurier, Frank peut devenir un des nôtres. (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell, p. 326)

L'auteur annonce ainsi la victoire possible de François sur Frank¹⁴.

-
14. "Frank et François, les protagonistes antagonistes, sont le décalque nominal l'un de l'autre, autorisant ainsi dans l'opposition (français/anglais) de leur prénom l'interprétation selon laquelle, à un premier niveau de lecture, chacun représenterait, sur le mode allégorique, l'une des deux communautés ethniques du pays dans leur rapport conflictuel et historique" (Jean Marcel, "Introduction à la méthode de Jacques Ferron", Études françaises, vol. XII, nos 3-4, 1976, p. 190) Un tel "décalque nominal" existait déjà dans l'enfance de Ferron: "(...) des mots anglais resteront dans l'air sans raison d'être, comme des drapeaux conquis. J'étais ravi, petit garçon, d'être appelé James par un de mes oncles qui avait voyagé. Et quand ma mère, qui n'était pas d'une famille encore grisée par l'ascension sociale et qui avait déjà atteint à la dignité française, nomma le chien de la maison Fripon, je ne pus m'y faire et l'appelai longtemps Rover" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 43).

Comparés aux Ecossais, les Irlandais ferroniens ont mieux compris que le "salut" se réalise dans la collectivité québécoise. Bien sûr, en Amérique, une certaine Irlande, comme une certaine Ecosse, tend à se perdre, s'inféodant "aux institutions britanniques et à la finance américaine" (Le salut de l'Irlande, p. 92). Mais souvent, le "miracle" a lieu: L'Irlande s'enquébecquoise. Voyons de plus près les "inféodés" irlandais avant de retrouver les "enquébecquoisés".

Pour punir ses personnages irlandais qui préfèrent la passion de l'argent à la passion du Québec, Jacques Ferron crée un monde criminel où les Irlandais règnent en maîtres. Jack O'Rooke, par exemple, tavernier orangiste du Neptune, voue une admiration sans bornes au roi d'Angleterre et du Canada. Le lecteur trouve donc tout à fait normal qu'O'Rooke établisse des rapports suspects avec la police avant de mourir dans un règlement de comptes (La chaise du maréchal ferrant), ou que, de Gaspésie, arrivent des Irlandais louches, "gens de racque" qui oeuvrent dans la force policière et publique de Montréal, qui deviennent soit des "policemen" à "Nouillorque" (La chaise du maréchal ferrant) soit des financiers à Boston (Le ciel de Québec). L'honorable John O'Sullivan, transformé ironiquement en "saint ministre" du cabinet Borden, se vend aux intérêts des Anglais. Une certaine Irlandaise ontarienne anglicise les Bessette de l'Ontario (Cotnoir). D'autres Irlandais du Canada passent leur temps à dénicher les putains du Québec ("Les sirènes", Contes anglais), à faire de l'école confessionnelle un prétexte pour ne pas avoir à se franciser, une "fourrette" confessionnelle, une "putain de contrebande" (Historiettes, p. 27). Une Irlandaise du nom

de Biouti Rose permet à Ferron de faire la satire du Québécois émigré — Biouti a l'étrange habitude d'attirer les Canadiens français dans son bordel de Calgary ("La vache morte du canyon", Contes du pays incertain) et dans sa taverne d'Edmonton (Le ciel de Québec). A Montréal, Biouti est associée aux censures de la "RCMP" ("La sortie"), c'est-à-dire, comme la Biouti de Calgary, aux forces de l'anglicisation. Dans "L'Américaine ou le triomphe de l'amitié", deux personnages semblent exercer leur vengeance sur Mademoiselle Rose qui cette fois-ci se présente comme une Américaine: ils lui volent son argent et l'emprisonnent, au nom de l'amitié et de la solidarité québécoises.

Dès l'arrivée des premiers immigrants¹⁵, les Irlandais se divisaient en deux groupes: les riches, se prélassant sur le pont du bateau pestiféré, s'alignant sur les Anglais; les pauvres misérables de la cale, qui se mêleront aux Québécois (Le salut de l'Irlande). Dans l'oeuvre ferronienne, de nombreux Irlandais préfèrent la cale au pont. Ils deviennent de véritables architectes du pays s'apparentant mystérieusement au voyer Joseph Dwyer qui, en traçant la concession de Ballyporreen entre Montréal et Québec, a contribué à la construction de l'arrière-pays (Le ciel de Québec). Parfois, les Irlandais (les O'Brien, les O'Gilvy et certains O'Sullivan) ont servi d'intermédiaires entre Anglais et Français:

15. Ceux de "Chronique de l'Anse Saint-Roch" (Contes inédits) ou du Salut de l'Irlande, par exemple. Ferron parle de l'arrivée des Irlandais pour montrer que, dès le début, ils appuyaient soit les Canadiens français soit les Anglais. De plus, le choléra asiatique apporté au Canada par les immigrants irlandais avait accru l'animosité du peuple "canadien" contre les Anglais et avait ainsi contribué à accélérer le mouvement vers 1837.

(...) sans les Irlandais de la première et de la deuxième génération canadienne, les deux grandes nations du pays seraient parfaitement étrangères. Ils agissent comme catalyseur. (Le salut de l'Irlande, p. 92)

Cette double nationalité des Irlandais enquébecquoisés aurait même aidé à passer du régime français au régime anglais (Le ciel de Québec).

Le sympathique CDA Haffigan du Salut de l'Irlande est de ces Irlandais constructeurs. CDA ressemble aux vieux conteurs québécois. Il est fier de son passé et de sa "saga" celtiques, du courageux aïeul venu d'Irlande, de la grandeur de la mer d'Irlande, du renard tutélaire et totémique que l'on ne regarde jamais si l'on veut lui parler et qui figure sur les emblèmes du clan. Pour CDA, un "prodigieux passé est garant d'un prodigieux avenir. Bon sang ne saurait mentir" (p. 25). Mais, pendant quelques années, Monsieur Haffigan avait confondu le renard aristocratique du golf anglais, très "britiche", avec le renard irlandais ancestral. Il savait dans son for intérieur que les Irlandais doivent se perdre, soit en "s'inféodant" aux "institutions britanniques et à la finance américaine", soit en s'enquébecquoisant. Il est donc vain de vouloir préserver un "pays" irlandais au Québec. CDA Haffigan avait temporairement opté pour l'inféodation au "parti" anglais. Monsieur Haffigan n'avait alors "que les pensées de son emploi, c'est-à-dire qu'il n'avait pas pensé du tout. L'Irlande n'était pour lui qu'une sorte d'humeur, qu'un bain intérieur où il faisait bon d'entretenir un crocodile, les grands saints indispensables, tels saint Patrick [le plus admiré des prélats], saint Brendan [le grand voyageur irlandais qui est même allé à Terre-Neuve], saint Malachie [pro-

phète irlandais qui apparaît aussi dans Le ciel de Québec], et l'honorable John O'Sullivan [politicien fédéral] en qui il avait eu déjà une foi absolue" (p. 81). Devenu "bonimenteur" politique, il a fourni, comme preuve de sa "bonne réputation", trois fils aux différentes polices anglaises du pays. Mais il a ainsi renié ses parents qui avaient quitté l'Irlande affamée, traversé l'Atlantique sur le même bateau que l'Honorable Sir Gordon Clough, Irlandais distingué qui ne voyageait jamais au fond de la cale "dans une classe où les perspectives temporelles ne sont pas aussi claires que sur le pont, en première" (p. 63). Mais Monsieur Haffigan change soudain d'option; il dit à Connie, "mon fils, c'est toi qui sauveras l'Irlande" (p. 71), paroles énigmatiques qui s'éclaireront d'elles-mêmes lors de la projection d'un film sur les sculptures de Françoise O'Sullivan, fille de l'ancien député élitiste. CDA comprendra que la sculpture "automatiste" constitue une évasion des vrais problèmes du pays. Le jour de la projection sera aussi celui des bombes de Westmount et Monsieur Haffigan se rendra enfin compte que le "salut de l'Irlande" ne peut se faire, au Québec, dans une petite communauté d'Irlandais collaborant avec les Anglais bien nantis. En refusant la collaboration népotique, il s'appauvrit (le "patronage" le faisait vivre auparavant), conscient enfin qu'O'Sullivan, collaborateur des Anglais, trahit la verte Irlande et fait honte à l'Irlande blanche d'ici. Il aura désormais plus de respect pour sa femme canadienne-française dont le fils Connie Jean-Marc Wenceslas porte en partie le nom et le lieu d'origine: sa femme est originaire de Saint-Wenceslas et son beau-père s'appelle Jean-Marie. CDA ne se délectera plus à regarder trébucher sa "canoque"

(p. 67) de femme dans les trous de la galerie. Les parents ne disputeront plus des avantages du régime de patates des Irlandais sur le ragoût des Canadiens français, ni de ceux du fabuleux whisky irlandais sur le "petit caribou" canadien-français. CDA Haffigan, bien avant sa "fulguration", sa prise de conscience, et aidé par l'effet hallucinatoire de sa "bagosse" (la "robine" rend clairvoyant, disaient Mithridate et Chénier des Grands soleils), comprend qu'il est Irlandais, donc minoritaire et à l'origine ennemi des Anglais, que la façade — un "Castle", une Cadillac à moteur de Ford — n'implique pas la grandeur. Ivre, léchant à quatre pattes, avec le renard irlandais, une bonne assiettée de bagosse (les hallucinations provoquées par la bagosse nous projettent tout naturellement dans l'univers irréel et personnifié du conte ferronien), le père Haffigan répète à Connie: "C'est de toi que j'attends mon salut" (p. 174). CDA s'était cru momentanément un renard. Il en est un en effet, le renard anglais du golf se muant en le renard de la mythologie irlandaise symbolisant non pas la ruse traditionnelle mais la sincérité:

L'apanage du renard n'est pas la ruse. La ruse finit par lui être nécessaire, et la fourberie aussi peut-être, mais son apanage d'abord, c'est la sincérité.
(Le salut de l'Irlande, p. 176)

Et la sincérité, c'est la fidélité à la race humiliée, irlandaise devenue québécoise. Telle est la moralité de cette fable: l'Irlandais du Québec doit se métamorphoser en Québécois francophone. Ce n'est donc pas pour rien que Haffigan se nomme Haffigan (les deux "f" étant une onomatopée pour représenter le glapissement du renard) et non Hannigan, vrai nom irlandais

bien connu au Québec (Ferron pensait sans doute à Lawrence Hannigan, du Parti civique de Montréal).

Connie Haffigan est sûrement l'Irlandais le plus important de l'oeuvre de Jacques Ferron. Grâce à la "fulguration", au réveil de son père, Connie s'initie à l'Irlande québécoise. Le milieu français du collège des Frères des Ecoles Chrétiennes lui avait permis de retrouver son vrai pays, ce qui n'a pas été le cas des frères Tim, Buck et Mike qui sont passés directement du "Catholic High School" à l'armée canadienne. Connie essaiera de réveiller, par les mots et par les bombes, les Anglais de Saint-Lambert. Après que CDA lui eut demandé de devenir "Effelquois", il s'en alla parler de son Irlande à tous les Québécois, Anglais taciturnes appelés "chiens de race", immigrants "simili-anglais" ou "authentiques" (p. 103), Canadiens français engourdis ou éveillés. Connie perd sa naïveté. Il ne pense plus que le "O'Canada"¹⁶ est un hymne "irlandais", c'est-à-dire canadien-français, comme si "O'Canada" s'écrivait avec une apostrophe, tel un nom irlandais:

(...) on entonna O'Canada...Oui, à cette époque encore dans la familiarité des grands noms de mon enfance, O'Sullivan, O'Brien, O'Gilvy, je croyais que les Canadiens, ou les Québécois si vous préférez, étaient des Irlandais francisés et que leur hymne national s'intitulait par conséquent, le plus naturellement du monde, O'Canada. Un hymne absolument ridicule mais qui me plaisait bien. Je le chantais de bon coeur, un peu comme je me sentais tout à fait chez moi dans leur pays. (Le salut de l'Irlande, p. 148)

16. Ferron trouve l'hymne national absurde: "O Canada, chanson fofolle où il est dit que notre bras sait porter l'épée (ce qui n'est jamais arrivé, que je sache) et que notre front est ceint de fleurons glorieux (des pompons sans doute)" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t.II, p. 67).

Le soir des révélations patriotiques du frère Thadéus, Connie rentre chez lui où CDA, croix celtique à la main, répète que son fils sera un "super Haffigan" (p. 194) sauvant l'"Irlande" par la dynamite. Le renard ancestral, sortant des ténèbres de la maison, rétorque: "Haffigan, il ne fait que commencer, ton carnaval" (p. 197). Le narrateur (Connie) se déguisera désormais en "Effelquois" barbouillant les poteaux indicateurs — Connie se métamorphose en ce jeune homme que François Ménard rencontre à la fin de La nuit (comme en fait foi le texte paraissant sur le rabat de la couverture intérieure du Salut de l'Irlande). Connie s'appliquera à être aussi "ignorantin" que le frère Marie-Victorin. Et le père Haffigan, quant à lui, reniera ses enfants-soldats et ne boira plus que de l'eau, "rien que de l'eau et ça ne sera plus jamais que de l'eau" (p. 208): dorénavant, il verra clair sans la bagosse. Connie, seul, "orphelin" sans pays et sans parents, est arrêté par ses propres frères, le vieux fusil du père à la main, alors que les frères ennemis, eux, ont la mitraillette au poing. Mais le nouvel orphelin n'est pas réellement seul; il sortira de prison et se fera voir dans La nuit. Ferron montre que Connie, et bien d'autres comme lui, ont un pays à sauver. L'Irlande est "en péril" et "aux abois". Il faut la défendre, même au prix de son sang, un peu comme le frère Marie-Victorin ferronien qui signe une lettre, non pas avec de l'encre, mais avec son sang, disant qu'il restera pour toujours dans la communauté des "ignorantins" québécois. A la fin du Salut de l'Irlande, une "jubilation" gagne Connie Haffigan qui sourit à son pays, "au-delà de la nuit"; nuit aussi révélatrice et même plus engagée que celle de François Ménard.

Il existe chez Ferron des Irlandais qui jouent un rôle moins important que celui des Haffigan, mais qui font néanmoins partie de la famille des Irlandais sympathiques. Dans l'oeuvre littéraire, l'Irlandais enquêbecquoisé trouve paradoxalement son origine chez un Juif converti, le docteur Hart, vieux médecin, accoucheur réputé s'alliant aux Irlandais francisés, baptisé Adolphus Mordecai Michael dans l'église Saint-Patrick, s'enquêbecquoisant à travers la grille de l'"irlandisme". Hart est également un grand critique de la préséance dont jouissaient et profitaient les médecins québécois. Dans les Historiettes apparaît un Irlandais dont nous avons discuté dans notre chapitre sur la politique, Chubby Power, type du boxeur potelé descendant du Fin McCoul. Chubby se montre, du moins dans ce cas-ci, plus favorable à la cause de Louis Riel que Monseigneur Taché. Le lecteur du grand texte ferronien se souvient d'un nombre impressionnant d'Irlandais qui se francisent, soit par le biais du catholicisme (Hubert Robson et Mary Mahon de L'amélanchier), soit par celui du milieu ouvrier (Etna, femme de Léon de Portanqueu), soit par celui du bordel (Sally O'Rooke, "sous-maquerelle" profondément humaine du Ciel de Québec) ou de la taverne (le barman Archange O'Grady, qui n'a plus d'irlandais que son nom de famille). Certains Irlandais qui restent éloignés des problèmes du Québec inspirent quand même le respect: à Moncton, Monsieur Walsh parle un peu le français, appuie les Acadiens et les Québécois, et surtout s'en prend aux descendants de Robert Monckton.

Bien que moins élaborées que le système signifiant formé par la présence des anglophones, les références aux Européens prennent une densité significative dans l'oeuvre de Jacques Ferron. Notre auteur aime rappeler qu'il n'est jamais allé en France, allant même jusqu'à l'indiquer sur la couverture des Historiettes. Cela ne signifie pas que l'écrivain-médecin ait un préjugé contre les Français; il veut insister sur le fait que le concept d'identité culturelle ne doit pas être trop axé sur l'Hexagone, mais plutôt sur les différents "pays", sur les différentes régions du pays de Québec. Or, si Ferron caricature les Français, c'est uniquement pour le plaisir de caricaturer le mépris humain tel qu'il peut parfois se manifester chez eux. Le cas de Madame Cotnoir, même s'il est un peu ambigu, est révélateur. Il est vrai qu'elle est troublée par la souffrance des petites gens, relatant dans son cahier les expériences racontées par son mari, humble médecin populacier. Néanmoins, le docteur Cotnoir ne parvient pas à s'habituer au spectacle familial entre Français et Québécois. Sa femme mange cérémonieusement. En verbalisant ses luttes quotidiennes devant sa femme, il a l'impression de les embellir, de les couvrir d'une apparence élitiste. Parler de la condition misérable des ouvriers n'est que verbiage inutile comparé aux vraies paroles du "vrai monde" du "printemps des charognes" (p. 34), surtout lorsque son interlocutrice est une Française qui est si peu engagée dans la réalité québécoise qu'elle retourne en France après les funérailles de son mari.

De fait, "les Français des vieux pays sont des sortes d'Anglais" (La tête du roi, p. 47), en ce sens qu'ils tendent à dédaigner les Québécois,

petite nation pas comme les autres. Taque, vieil aventurier et ami des Métis, aimerait beaucoup "civiliser" Emond, Français qui vient d'arriver au Canada et qui travaille comme serviteur pour le Procureur. Taque renverse le mythe du Français enseignant le "bon français" aux petits Canadiens, car c'est le Patriote Taque qui corrige la prononciation d'Emond, stéréotype d'un certain Français hautain:

EMOND

~~Néveurmagne!~~ Néveurmagne!

TAQUE

Voilà qui s'appelle parler! Tu n'as peut-être pas encore l'accent mais tu frappes le mot juste qui va au coeur du Canadien. On finira par te civiliser, toi! (La tête du roi, p. 10)

Un accent aigu de trop sur la première syllable et le "neveurmagne" canadien-français porte à rire. Mais dans le cas d'Emond, ce n'est pas uniquement une question d'accent, car le serviteur français démontre beaucoup d'ignorance sur la situation des Québécois, osant comparer Taque à un "Sauvage", croyant que le Canada constitue toujours ces trente arpents de neige habités par le noble 'Sauvage. Taque riposte au "petit Français", ironiquement le "serviteur" d'un Québécois, que depuis belle lurette les Indiens sont à peu près anéantis par la civilisation des Blancs. Par ailleurs, Emond ose opposer au patriotisme de Taque un soi-disant internationalisme: "L'heure n'est plus aux petites affaires nationales: il faut édifier le monde" (p. 89). Mais le révolutionnaire patriote Simon intervient, montrant que le rêve sans doute irréalisable de l'unité mondiale ne doit pas

nuire au mouvement d'un pays en voie de libération: "(...) quand un peuple est sur le point de se libérer, il surgit toujours de grandes théories pour démontrer que le combat est vain" (p. 90).

La légende veut que les Français soient plus cultivés que les Québécois, mais ce n'est pas du tout le cas chez Jacques Ferron, démythificateur. Le docteur Dufeutreuille et son patient Labbay ont une apparence de culture mais ne sont en fait que des hommes frustrés, transformés en de vieilles "grenouilles-buffles" qui boivent trop et qui dansent mal (La charrette). Mécontent de l'attitude des Français en terre québécoise, Ferron aime utiliser la grivoiserie pour les caricaturer: certains Français font des affaires dans la traite des blanches (les "maquerelles" du Ciel de Québec et de La chaise du maréchal ferrant), tombant ainsi dans la catégorie des apôtres de la prostitution.

Ce que Ferron reproche à ses Européens (le stéréotype ne doit pas être pris comme une généralisation, mais plutôt comme un procédé littéraire), c'est leur dédain, dès qu'ils sont établis parmi leurs "cousins" d'outre-mer, de la dignité humaine, de l'identité nationale, du respect de la personne. Quand on s'établit au Québec, il ne faut pas rêver tout le temps à son pays d'origine, comme le font les Italiens Pétroni (L'amélanchier) et Morsiani (La chaise du maréchal ferrant). Morsiani incarne le type de l'Européen atavique de la première génération gardant, à la manière italienne, poules et vin dans la cave et rêvant de retourner éventuellement dans sa mère-patrie. Le spéculateur Signor Petroni, propriétaire de terre québécoise, a fait de Léon de Portanqueu un simple locataire dans son propre pays, démontrant sans

le savoir que trop d'Européens viennent en Amérique "acheter" pour pouvoir un jour retourner chez eux. Dans le style hyperbolique de Ferron, de tels Européens "baisent le cul du diable" de la finance américaine et, ce faisant, méprisent et exploitent les Québécois. Ce sont des "fripouilles" (La chaise du maréchal ferrant). Par contre, un personnage comme le général de Gaulle, devenu la "grande échelle", le "grand fanal", le "grand Charles" sur un petit balcon (Historiettes, p. 157), s'oppose à ses compatriotes "argentés" en relancant le débat national et la "grande confusion" sur le Canada anglais, inspirant ainsi la sympathie de Jacques Ferron.

Dans l'oeuvre littéraire de Jacques Ferron, les anglophones et les Européens forment une famille homogène qui met en relief certaines idées maîtresses de leur créateur. D'abord, ils illustrent deux grands travers décriés par Ferron: le colonialisme et l'élitisme.

Au niveau de la caricature, ils deviennent donc des policiers à l'esprit de Lord Durham, des zoulous, des matelots impérialistes, des apôtres du ~~fait-play~~ anglais, des obsédés du général Wolfe, des défenseurs dangereusement anglophiles d'un Newton et d'un Shakespeare, et des fédéralistes inféodés et corrompus. Ensuite, ils représentent l'assimilateur, dont les signes sont le veau et la position anglaise dans les accouchements. Puis finalement ils agissent comme des spéculateurs pour qui l'argent est la valeur suprême, achetant le patrimoine québécois. D'un coup de pinceau,

Ferron les transforme en maquereaux et en criminels.

Toutefois, le lecteur retient surtout l'existence d'étrangers admirables et héroïques. Ils sont moins nombreux que leurs confrères antagonistes, mais leur conduite exemplaire éclaire plusieurs aspects des idées sociales de l'auteur. Ils prennent la défense des petites gens; ils respectent les droits et privilèges de la majorité (canadienne-française, acadienne), s'assimilant par la religion, par le milieu ouvrier, ironiquement par le "putanat", ou même par le patriotisme indépendantiste. Métamorphosés en d'inoubliables renards sympathiques et en apôtres de la "jaxonnisation", ils contribuent à la réalisation du projet collectif inspiré de 1837.

9.

La littérature

Dans son oeuvre littéraire, Jacques Ferron évoque toute une série d'auteurs dont la plupart apparaissent plusieurs fois, s'incorporant étrangement à l'ensemble de l'univers créateur. A travers eux, Ferron approfondit ses idées sur la société et sur le pays. Parfois, il s'agit d'une mention passagère que le lecteur s'explique avec difficulté. Mais nous trouvons également des pages entières consacrées à un roman ou à une pièce de théâtre. Dans ce chapitre, nous juxtaposerons les références littéraires selon une classification par auteurs. Souvent, dans le but de faire ressortir clairement les préoccupations sociales de Ferron, il nous a paru nécessaire de commenter brièvement la vision sociale ou l'idéologie de l'auteur en question.

Notre propos dans ce chapitre sera moins de discuter de la littérature en général que de montrer comment elle devient pour Ferron une forme unique permettant à l'écrivain de faire passer ses idées. De fait, les auteurs dont parle Jacques Ferron tendent à perdre leur identité propre pour devenir des personnages de l'oeuvre littéraire. Pour le lecteur, ils se transforment en un système de valeurs mis au service d'une intention de signification. Avant de discuter des écrivains qu'admire Jacques Ferron, nous commenterons la galerie de portraits qui met en relief les reproches faits par l'auteur à certains écrivains du Québec, de France et d'ailleurs.

antagonistes du drame social qui parcourt l'oeuvre ferronienne.

Saint-Denys Garneau et Alfred Garneau sont probablement les deux écrivains québécois qui se sont faits le plus malmener par Jacques Ferron. Ils apparaissent comme les représentants d'une littérature désincarnée et anti-patriotique, trahissant l'idéal de leur homonyme, François-Xavier Garneau. La poésie d'Alfred Garneau nous est présentée comme une poésie "intimiste" qui rapetisse à souhait le paysage québécois. C'est en quelque sorte une lâcheté envers le pays. Alfred Garneau, traducteur au Sénat et fils aîné de François-Xavier Garneau, serait tout simplement un poète félon:

Avec lui les mots d'importation, purement livresques qui ne correspondent pas à notre réalité, font leur entrée au pays. "Un rossignol vint boire au flot harmonieux." Un rossignol, vous avez déjà vu ça, curé Rondeau? (Le ciel de Québec, p. 182)

Par dérision, Ferron accuse Garneau de "ne jamais avoir pensé", d'avoir été "vieille fille" (Le ciel de Québec). Dans un tel contexte humoristique, même François-Xavier Garneau (le poète d'inspiration romantique et non l'historien, admirateur de Papineau) est une "vieille fille". C'est ainsi que Ferron proteste contre le fait que trop de poètes canadiens-français du dix-neuvième siècle aient eu tendance à imiter servilement Musset, Lamartine et Hugo, et qu'ils aient ainsi dévié des préoccupations nationales.

C'est Saint-Denys Garneau qui intéresse le plus Jacques Ferron. Dès

"Mélie et le boeuf" (1962), Saint-Denys Garneau est associé à un taureau malheureux pris dans une cage d'os, métaphore empruntée en partie au poète de Sainte-Catherine:

Je suis pris dans une cage d'os. L'oiseau
dans sa cage d'os, c'est la mort qui fait son
nid. Naguère, j'espérais me libérer en écri-
vant, mais les poèmes que je fis alors ne
rendaient pas mon cri. ("Mélie et le boeuf",
Contes du pays incertain, p. 37)

La caricature de l'auteur de Regards et jeux dans l'espace s'explique facilement lorsqu'on la place dans le contexte des idées historiques de Ferron: le nom de famille de Saint-Denys évoque François-Xavier, symbole ferronien du Patriote. Or, Saint-Denys Garneau a écrit de la poésie métaphysique où les questions philosophiques priment sur la question de l'identité nationale. Il s'apparente ainsi à Alfred Garneau, à tous ceux qui évitent le pays.

Dans Le Saint-Elias, et sans pour autant identifier directement l'auteur de "Cage d'oiseau", le romancier revient à la cage, cette fois-ci pour condamner l'isolement des riches. On sait, en effet, que Saint-Denys Garneau est issu d'une famille aristocratique et fortunée. Marguerite Cossette s'attriste dans son manoir de Sainte-Catherine (qui est celui de Garneau), victime de trop d'argent et d'arrivisme, suffoquant, "tel un oiseau sagace et muet dans une cage" (p. 181). Saint-Denys Garneau apparaît d'une façon épisodique dans plusieurs oeuvres et sert généralement à prouver que sa poésie est une trahison envers le pays québécois. Il se mue en "fils" boutonueux de la "fofolle" Garneau (Le Saint-Elias) et en "grand boutonueux en lettres tourné vers le prestige" (La chaise du maréchal ferrant). Dans "Le coeur d'une mère", Saint-

Denys Garneau prend implicitement la forme de Septime, sculpteur-poète, écrivain consacré, replié sur lui-même, à la recherche d'un idéal mystique et souffrant, dans la maison familiale, du "préjugé aristocratique".

C'est dans Le ciel de Québec que Ferron s'attaque le plus féroce-ment à Saint-Denys Garneau. Le romancier lui consacre de nombreuses pages où le poète, rebaptisé Orphée, est placé dans "l'enfer des indécis". Orphée, avec quelques amis mélomanes, peintres et théologiens, crée une "coterie" et une revue, La relève, dont Ferron dit ironiquement que le nom "indique assez bien [le] caractère conservateur" (p. 175). L'équipe de La relève, formée de "privilegiés d'une société en perdition, gens de loisir et non de chômage" (p. 175), se préoccupe de problèmes qui les rendent "fous de religion". Selon Ferron, ce sont des penseurs qui "n'agissent pas", qui n'ont pas assez de conscience sociale. Ils tiendraient leur philosophie néo-thomiste de Jacques Maritain tout en idolâtrant le mysticisme de Claudel¹, le spiritualisme de Péguy², et le catholicisme absolu de Léon Bloy³. On n'a qu'à relire La relève pour constater que les idées de Ferron sont à l'opposé de celles que défendaient les écrivains de cette revue. Ils condamnent l'"expérience communiste" de Gide, suggérant à l'"immoraliste" la libération par le christianisme⁴; ils

1. voir La relève, vol. III, nos 55 et 56, 1937.

2. voir Paul Beaulieu, dans La relève, vol. I, no 6, 1937, p. 153-164.

3. voir Paul Dumas, dans La relève, vol. I, no 8, 1935, p. 185-195.

4. voir Robert Elie, dans La relève, vol. III, no 8, 1937, p. 208-216.
Ferron, bien au contraire, approuve la "disponibilité" de l'"immoraliste".

refusent de prendre parti dans la guerre d'Espagne⁵; ils "vont en retraite à la Trappe d'Oka pour communiquer directement avec le Boss sans passer par les Foremen" alors que les chômeurs "font des pèlerinages à l'Oratoire Saint-Joseph pour que le frère André leur trouve du travail" (Le ciel de Québec, p. 175).

Ferron prétend que La relève était somme toute une coterie qui n'avait aucun esprit démocratique et qui refusait de s'interroger sur les problèmes sociaux de l'époque (p. 176). Un article de Saint-Denys Garneau sur Alphonse de Chateaubriant illustre, selon Ferron, le manque d'engagement social de l'auteur de "Cage d'oiseau". Saint-Denys Garneau a été attiré par les trois romans de Chateaubriant, oeuvres lyriques et chrétiennes inspirées du terroir vendéen. Or, le mysticisme de Chateaubriant et, par extension, celui de Saint-Denys Garneau, représente, aux yeux de Ferron, une déviation des problèmes immédiats du monde. L'oeuvre d'Alphonse de Chateaubriant, ce ne serait que du "tralala, (...) si l'on retranche l'abscons et le farfelu", la théorie d'Alphonse de Chateaubriant se ramène à un "truc de mimétisme transcendantal" (p. 178) par lequel le papillon prendrait la couleur d'une feuille comme l'homme prend corps avec Dieu au moyen de la prière et de la contemplation de la nature. Saint-Denys Garneau, sous forme d'Orphée, porte Chateaubriant

5. voir Emile Baas, dans La relève, vol. III, no 4, 1937, p. 104-106.

aux nues. A cette occasion, Ferron rapproche le poète malheureux de certains professeurs de Sainte-Marie de Loyola, "fieffés réactionnaires", "maîtres de l'enfirouâpette" (p. 178), eux-même apôtres de la philosophie de Chateaubriant. La théorie "abracadabrante" d'Orphée n'aurait illustré qu'un fait: "la longanimité des Jésuites a porté fruit" (p. 178).

Il est bon de rappeler ici que Saint-Denys Garneau a publié dans La relève quatre articles sur Alphonse de Chateaubriant. Ce que le poète voit chez l'auteur de La Brière, c'est le "mystique de la douleur (...) rehaussée à l'ordre spirituel (...)"⁶, l'"expérience soufferte pas à pas par une âme en quête d'un support, (...) le témoignage de saint Augustin sur la nouvelle lumière qu'il a trouvée au fond de lui-même, (...) la confusion qui l'empêche d'assumer toute la réalité"⁷, le "refus de la matière (...) la disponibilité à Dieu"⁸. Chateaubriant croit à la grâce et à la charité pour dépasser les problèmes de ce monde. C'est une idée que partage Saint-Denys Garneau. Ferron s'empporte contre l'obs-cure transcendance "papillonante" de Saint-Denys Garneau, le refus du monde de la matière, qui implique un refus de la réalité québécoise. Paradoxalement, Saint-Denys Garneau avoue lui-même que ses articles sont "lourds" et incomplets⁹: la prolifération des épithètes "sublime", "sincère", "beau",

-
6. Saint-Denys Garneau, "Alphonse de Chateaubriant", La relève, vol. II, no 3, 1935, p. 76.
 7. Saint-Denys Garneau, "Alphonse de Chateaubriant", La relève, vol. II, no 6, 1936, p. 166.
 8. Saint-Denys Garneau, "Alphonse de Chateaubriant", La relève, vol. II, no 7, 1936, p. 210 et p. 213.
 9. Saint-Denys Garneau, "Alphonse de Chateaubriant", La relève, vol. II, no 9, 1936, p. 260.

"magnifique" et "profond", juxtaposées à des répétitions ennuyeuses sur la "Charité" et la "Réalité" spirituelle, alourdissent en effet l'argumentation que Ferron qualifie d'"etc., etc" (Le ciel de Québec, p. 177). Quant au "Sieur Alphonse de tralala", Ferron l'accuse non seulement d'être un mystique incompréhensible, mais aussi d'être totalitaire: le "Sieur", "vieux bouc, chapelet dans sa poche et scapulaire au cou (...) finira nazi pour la plus grande gloire de Dieu (p. 176)¹⁰.

Ferron entend bien tirer "l'affaire Saint-Denys Garneau" au clair. Il nous rappelle que d'après ceux qui sont plus intéressés à l'architecture traditionnelle qu'à la conscience sociale, le manoir d'Orphée, situé à Sainte-Catherine, représente la Nouvelle-France toujours vivante. D'ailleurs, la famille d'Orphée s'entiche de sa demeure seigneuriale: "Il suffit que par la grand-mère Prévost on descende des derniers seigneurs pour se croire seigneur soi-même. (...) Il y a deux choses qui soient plus tenaces que le chiendent: l'idée de la prédestination et le préjugé aristocratique" (p.181). Les "Garneau" du manoir s'enorgueillissent de descendre, du côté de la mère, transformée par Ferron en "Calliope", des Juchereau-Duchesnay de l'Ancien Régime; ils veulent maintenir leurs privilèges aristocratiques. Mais c'est

10. Au collège Brébeuf, Jacques Ferron a eu un professeur qui déclamait Chateaubriant "devant le Saint-Sacrement. (...) Chateaubriant prit bel et bien parti pour l'Allemagne de Monsieur Hitler après la défaite de la France, donc le plus bravement du monde. Il aurait été recueilli en Autriche, après la chute de Berlin, par une brave personne, Madame Petzold, qui avec la complicité du saint curé Schmid va lui ouvrir sa maison. J'aime bien cette complicité du saint curé. Sans doute avait-il appris qu'au Canada on déclamait du Alphonse de Chateaubriant" (Jacques Ferron, "Le mimétisme transcendantal", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 192-193).

Calliope elle-même, que l'auteur du Ciel de Québec métamorphose, par dérision, en communiste typique éclairée socialement mais non dans le sens de l'histoire québécoise, qui critique cet orgueil. Elle dénonce l'élitisme et les ploutocrates de la politique; elle ne tient pas du tout à "penser comme les théologiens, les astrologues et les magiciens" (p. 100). Le sympathique docteur Cotnoir, de Sainte-Catherine, déteste "cordialement" les parents d'Orphée, "fonctionnaires qui font courbette à Québec ou à Ottawa et qui montent sur des échasses quand ils arrivent ici" (Le ciel de Québec, p. 80). Ces Garneau "oublient qu'ils sont les descendants directs de François-Xavier Garneau" (p. 181).

En dernière analyse, Saint-Denys Garneau se présente comme une version diluée et déviée de l'arrière-grand-père historien pour qui l'histoire comptait plus que les déchirements intérieurs:

Orphée était ce fils de famille, ce grand
garçon dérisoire qui se plaignait de ne pas
retrouver la caisse à jouets de son enfance,
celui-là même qui a écrit si ridiculement:
C'est eux qui m'ont tué
Sont tombés sur mon dos avec leurs armes
M'ont tué
Sont tombés sur mon coeur avec leur haine
M'ont tué
Sont tombés sur mes nerfs avec leurs cris.
(Le ciel de Québec, p. 329)

Mais, paradoxalement, Ferron transforme son Orphée en un personnage qui semble avoir honte de s'être apitoyé sur lui-même, d'avoir communiqué son désespoir à sa maîtresse du Ciel de Québec, Eurydice, d'avoir fait d'elle sa muse dépossédée. Il regrette sa "fausse dignité", sa "sotte gloire" inventée par les critiques qui ont fait de lui "le citoyen d'une terre qu'il a enrichie de sa souf-

france" (p. 330). Dans Le ciel de Québec, Saint-Denys Garneau est Orphée, ce qui veut dire qu'il peut évoluer, grâce au romancier, vers un certain dynamisme, vers une prise de conscience. Le lecteur a finalement l'impression que l'Orphée de Jacques Ferron n'a pas réellement voulu être le "faussaire" de François-Xavier Garneau. Lorsqu'Orphée fait son entrée dans le bordel de la rue Saint-Vallier, le lecteur se demande si, à l'instar de Frank-Anacharcis, le poète de l'"intimisme" retrouvera, grâce à la putain, une conscience sociale. Auparavant dans l'enfer des indécis, le "seigneur du manoir" se trouve soudain dans un nouvel enfer, celui de la cave de l'Hôtel des Voyageurs. Mais cet enfer ressemble, avec ses anges et ses démons, à l'édifice souterrain où Orphée logeait avec Jean Le Moyne. Cet édifice a permis à Ferron de s'engager au "nihilisme masochiste", à la recherche ontologique du genre "tombeau des rois", à toute descente narcissique dans le subconscient qui impliquerait un refus, aussi thérapeutique ou temporaire soit-il, du réel politique et social. A la fin du Ciel de Québec, Orphée redevient un poète aliéné. Après avoir quitté l'enfer hôtelier, il essaie de nous prouver que tout était inévitable: "son désespoir, son manque d'espace, de saisons et de couleurs" (...) un espace dorénavant sans couleur, du pays fumeste qui me verra me survivre malgré moi, hors de toute saison, vivant mais déjà mort" (p. 384). Monseigneur Camille, au nom de Ferron lui-même, proteste: "Non! non! il n'y a pas de destin en pays québécois où nous grouillons pêle-mêle comme une portée de chiens" (p. 385)! Il ne faut pas subir son sort, raisonne le prélat éclairé, mais le changer, imposer l'"espace", la vie et la "couleur" de la collectivité. Durant sa dernière descente en enfer, Orphée a encore une fois plié devant son

désespoir. Et pourtant, pour retrouver son Eurydice, il n'avait qu'à ne pas se retourner vers elle avant de regagner la cuisine du bordel (même consigne que dans la mythologie). Ainsi Eurydice et Orphée auraient-ils pu participer à "l'extraordinaire lumière de notre pays à la fin de l'hiver, [...] la blancheur radieuse de notre pays qui fuit de toutes parts et se disperse sous le vol noir des corneilles, [...] la neige [qui] fond déjà et [qui] comme nous remonte peu à peu la terre maternelle" (p. 390). L'entrée d'Orphée dans le monde de tous les jours aurait pu correspondre à son entrée dans le pays québécois retrouvé. Eurydice, elle, veut faire l'amour, non de la poésie masochiste. Elle veut qu'Orphée la prenne comme une putain sur le plancher du bordel. Mais Orphée a peur de la réalité charnelle. Contrairement à Frank-Anacharcis, le bordel ne lui est d'aucun secours. Le descendant de François-Xavier continué de fuir le réel, se prolongeant dans son univers d'introspection et d'ossements. Il regarde Eurydice avant de quitter le sous-sol. Le visage d'Eurydice est laid et ensanglanté:

(...) je l'ai aperçue. Un côté de son visage avait été écrasé. L'oeil était sorti et pendait, retenu par le pédoncule, sur la boue sanguinolente. L'autre côté était de cire avec des reflets violacés, l'orbite profonde avec des larves entre les cils. (Le ciel de Québec, p. 392)

Ferron décrit cette horreur pour caricaturer les hantises d'un Saint-Denys-Garneau qui, dans sa poésie, se dissèque dans "la mort grandissante".

Dans son oeuvre littéraire, Jacques Ferron associe Anne Hébert à Saint-Denys Garneau. Il transforme même celui-ci en fils d'Anne Hébert, car elle aurait souffert des mêmes "mauvaises habitudes"¹¹ que son cousin. Dans La chaise du maréchal ferrant, Jean Goupil promet à son amie et future femme qu'il sera sénateur, mais avant de le devenir, il se fait "insulter" de la façon suivante:

Tu ne te nommes pas Saint-Denys Garneau!
 Tu n'es pas le fils de Madame Anne Hébert!
 Jean Goupil, tu n'es rien! (p. 165)

"Madame" Hébert, transformée en "enfant choyée" de la Société Royale, serait "trop bien née", "donnant grâce ainsi aux miteux de la haute ville de Québec... quel décor! Quel ensemble!"¹². L'Académicienne Anne Hébert réapparaît dans les Historiettes où Ferron, décrivant le lancement du livre de l'"abbé Pagé" sur Anne Hébert, s'égaie dans des charges contre la poétesse de Sainte-Catherine. On ne peut comprendre Anne Hébert, insiste ironiquement l'"historietteur", sans se référer à la Contre-Réforme. Lorsque, dans Le torrent, la mère dit à son fils "Le monde n'est pas beau, il ne faut pas y toucher", elle se serait exprimée "comme une nonne manquée. Sainte Thérèse ne parlait pas autrement" (p. 170-171). Selon Ferron, l'oeuvre d'Anne Hébert, imprégnée de complexes catholiques, renferme la même sorte de déviation de problèmes so-

11. Jacques Ferron ne prise pas du tout les "mises en boîtes, chambres de bois, tombeaux, tous les procédés d'embauchement qui ont porté mademoiselle Anne Hébert à la Société Royale, ce palais des momies" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 96).

12. Jacques Ferron, L'impromptu des deux chiens, dans Théâtre II, Librairie Déom, 1975, p. 178.

ciaux et patriotiques que la poésie de Saint-Denys Garneau. Les deux cousins, aliénés au lieu d'être engagés, associés aux coteries au lieu d'être près des petites gens, seraient nés du "démariage" entre la Contre-Réforme québécoise et l'idéal de la libération patriotique du pays de Québec. De tels "démariages" constituent, dans l'optique caricaturale de Jacques Ferron, une perte de temps, un nombrilisme malfaisant et une trahison à la race. Même Orphée s'en rend compte lorsqu'il apprend, dans le baraquement des indécis, que sa cousine Anne Hébert "a écrit un roman dont le héros, captif de sa mère, l'aurait tuée pour se libérer" (Le ciel de Québec, p. 246). C'est une histoire basée (dans l'esprit de Ferron), sur un fait divers où un certain séminariste, assassin de sa mère, criminel et masturbateur chronique, a été interné chez les fous de Mastai. Orphée raille sa cousine, femme discrète dit la légende, mais qui, dans Le ciel de Québec, fait son entrée à la Société Royale parce que la romancière de Sainte-Catherine a eu la sagesse de ne pas faire connaître les détails scabreux sur le scandale du meurtrier matricide. Si elle avait révélé le phénomène masturbatoire, ironise Ferron, la "digne et pure Société" ne l'aurait pas couronnée:

— Votre cousine depuis est entrée à la Société Royale. — Oui, car elle n'avait lu que les journaux où, Dieu merci, on passe sous silence certains détails saugrenus. (Le ciel de Québec, p. 246)

Dans une scène tout à fait cocasse du Ciel de Québec, "Mademoiselle Hébert" pleurniche, refuse de se faire "striptiseuse" et affiche une aversion à peine déguisée pour la ceinture fléchée.

Le cas d'Anne Hébert révèle l'attitude de Jacques Ferron face aux acadé-

mies et aux sociétés de savants, toute fondées, d'après lui, sur l'élitisme et le désintéressement politique. Ferron n'hésite donc pas à les caricaturer. Pour entrer à l'Académie canadienne-française, il suffit de suivre un bon régime (La barbe de François Hertel). Sans alcool, l'Académie canadienne-française n'aurait pas sa raison d'être ("Cadieu", Contes du pays incertain). La Société Royale, elle, se compose de "corbeaux" surveillés à leur tour par d'autres "corbeaux": les prêtres (Le ciel de Québec). Victor Barbeau, métamorphosé en "pape" fondateur de la Société des écrivains dont les membres seraient choisis au hasard (La barbe de François Hertel), exemplifie le ridicule des académies et "coteries" littéraires: "Victor Barbeau, cravaté de frais, la canne sous le bras, le chapeau incliné sur la droite et tête haute, faisait métier de seigneur et disposait de quelque influence. Grâce à lui, je crois, la Société des écrivains put opérer"¹³. Ferron tourne souvent en dérision la Société des écrivains, née "incestueusement" de la "Canadian Authors' Association" et de l'"Académie Barbeau", se moque souvent du "Canadian Pen Club" soumis aux anglophones:

Ensuite apprenez que toute société d'écrivains ressemble fort à une académie d'animaux où chacun d'entre eux se prend pour la vedette du troupeau. Ces sociétés n'ont ni tête ni queue; elles ne sont bonnes qu'à susciter de la confusion dans le public et à mystifier les écrivains eux-mêmes.¹⁴

Une autre académie ferronienne abrite les écrivains "hazebines" (Historiettes,

13. Jacques Ferron, "Le président Daviault", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 43.

14. ibid., p. 38.

p. 158) de l'"écurie Naïm" (Kattan) qui chante la Confédération. Jacques Ferron, quant à lui, a fait partie d'une seule "académie", la Société historique de Montréal, société, nous assure-t-il, sans "corbeaux", dévouée à la sauvegarde du patrimoine.

Après Saint-Denys Garneau, c'est Jean Le Moyne qui joue le rôle le plus important d'"écrivain-personnage". Le ciel de Québec nous le présente comme ce "grand jeune homme impulsif, épris de religion" (p. 209), se réfugiant dans sa "brûlure profonde". Il ne boit pas, ne fume pas, ne joue pas aux cartes. Il honore Dieu et exprime en prose ce que Saint-Denys Garneau a traduit en poésie¹⁵. Il apparaît comme un personnage contradictoire qui se réconcilie avec la cosmologie divine, qui demeure dans le fond janséniste (anges et démons piaillent autour de lui: "Janséniste! Janséniste! Janséniste!", p. 248) et qui "mythifie" les poètes aliénés comme Saint-Denys Garneau.

Le lecteur de Convergences voit tout de suite les "divergences" entre Ferron et Le Moyne. Le fil conducteur du recueil de Jean Le Moyne, c'est la "considération théologique"¹⁶, considération évangélique inspirée du père de

15. Convergences "a valu à son auteur, avant le Molson, tous les autres prix littéraires du Haut et du Bas-Canada. C'était un premier livre rempli d'une prose déjà publiée ça et là dans les revues. Il a été tellement célébré, équivalent prosaïque des poèmes de feu Hector de Saint-Denys-Garneau" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 122).

16. Jean Le Moyne, Convergences, HMH, 1962, p. 7.

Jean Le Moyne qui refusait toute littérature "abstraite [d'un] contexte religieux"¹⁷. Jean Le Moyne réprouve l'existence, au Canada français, de pères solitaires perdus dans les chantiers, dans les usines, et soutenus par l'alcool. C'est là une préoccupation ferronienne, mais la différence réside dans l'approche. Jean Le Moyne s'attarde sur tous ces exemples d'aliénation sans parler de la cause politique, de ce que Ferron appelle le château de "Papa Boss". De plus, il reste croyant tout en avouant que la foi est reçue et non réfléchie. A l'encontre de Jacques Ferron, il appuie les thèses cosmologiques et sacrées du jésuite Teilhard de Chardin. Il admire la beauté de la dépossession chez Anne Hébert; il fait l'éloge de Saint-Denys Garneau, inventoriant les transformations poétiques du dualisme, des amours empêchés et de la névrose du poète. Il le montre "exemplaire en se niant"¹⁸, victime admirable d'une société dualiste. Voici donc Jean Le Moyne, loin de toute considération esthétique, qui loue Saint-Denys Garneau à cause d'une exemplarité de martyr alors que Ferron, aussi éloigné de la valeur poétique que Le Moyne, accuse le poète de lâcheté nationale! L'incompatibilité idéologique s'accroît davantage lorsque Jean Le Moyne approuve l'anti-nationalisme — qui était aussi celui du père de Le Moyne — de Saint-Denys Garneau. Le poète de Sainte-Catherine, affirme Jean Le Moyne, dénonçait le nationalisme comme un "usurpateur de primauté"¹⁹. Jean Le Moyne, collaborateur intime de Trudeau, dont il a rédigé plusieurs discours culturels, croit que l'indépendance nous

17. Ibid., p. 17.

18. Ibid., p. 238.

19. Ibid., p. 237.

donnerait une tyrannie à la Franco " (...) nous ne manquons pas d'aspirants-Franco conformes au modèle — taille comprise — et on frémit à la pensée de ce qui arriverait à un peuple canadien-français constitué en Etat indépendant"²⁰.

— L'oeuvre de Ferron vise précisément à l'édification d'un pays indépendant, où le nationalisme (ou plutôt le patriotisme), prenant racine en 1837, signifierait, non pas la tyrannie, mais la réappropriation du patrimoine.

La tête du roi dévoile sans détour les idées nationalistes de Jacques Ferron et sépare irrémédiablement celui-ci de Jean Le Moyne qui va jusqu'à appeler le nationalisme "réflexes sentimentaux", "survivances ataviques relevant directement de la sauvagerie et compliquées d'orgueil"²¹, instincts irrationnels, xénophobes et rétrogrades. Caricaturiste en tout temps, Ferron transforme Le Moyne en enfant de choeur qui "sacre" et dont l'encensoir serait la lanterne du "CN Raillouillé limitée" (Le ciel de Québec, p. 240). Ainsi l'attitude anti-nationaliste de Jean Le Moyne se transforme-t-elle en éloge de la "traque" confédérale, "voie" menant à l'assimilation.

20. Ibid., p. 50-51.

21. Ibid., p. 35.

Il existe d'autres auteurs québécois qui jouent un rôle dans l'oeuvre de Jacques Ferron, mais ces derniers apparaissant d'une façon beaucoup plus épisodique que Saint-Denys Garneau et Jean Le Moyne. Il y a, par exemple, François Hertel qui représente ce que Ferron appelle la philosophie inconséquente de la "Blague", juxtaposant fauteuil épiscopal et portrait de Sartre (La barbe de François Hertel). En relisant l'oeuvre de François Hertel, le lecteur de Jacques Ferron voit clairement pourquoi Hertel apparaît comme un blagueur, dont la barbe indique une sottise "pileuse". L'ancien père Hertel est passé par le "teihardisme" avant de devenir athée, ne retenant à la longue que la beauté mythologique et poétique du christianisme, s'inspirant par la suite de l'exaltation du moi et du surhomme de Barrès. Ferron a souvent son mot à dire sur le culte du moi, sur les "teihardins" et sur les Jésuites, et le petit mot ne sera pas tellement élogieux.

Hertel se considère fièrement comme un "Canadien errant"²², alors que le Canadien errant devient chez Ferron une espèce de traître à la race. Par ailleurs, la glorification de certains "héros" canadiens-français (Jeanne Mance présentée comme une héroïne) ne convient pas à Ferron qui cherche à démystifier et à réévaluer l'histoire nationale. Prenons le cas du Beau risque pour illustrer les différences idéologiques entre les deux auteurs. Dans ce roman, un professeur jésuite essaie de bien éduquer son élève Pierre, lui faisant lire du Claude et chanter, pour la fête de Dollard, "Jadis la France" et "O Canada, mon pays, mes amours". Le professeur décrie le "vulgaire", c'est-

22. voir François Hertel, Un Canadien errant, éd. de l'Ermite, 1953, 203 p.

à-dire les filles et la rue, le "clan des Barbares"²³. Pour Hertel, les événements de "1837" sont les "pires excès" du patriotisme. Il préfère vanter les mérites de son ami missionnaire en Chine, le père Berthier. Ferron, quant à lui, considère que les missionnaires ont surtout été des impérialistes.

Si Robert Charbonneau apparaît dans Le ciel de Québec, c'est sans doute parce que l'auteur de Chronique de l'âge amer est "fort peu renseigné" sur la "trahison" de Saint-Denys Garneau. Dans son roman autobiographique, Charbonneau raconte l'histoire des membres de La relève qui se réunissaient à Westmount pour discuter de musique, de justice, de mouvements de gauche, du principe "ridicule" de nationalisme souverainiste. Ferron utilise Charbonneau pour renvoyer le lecteur au thème de l'histoire. L'auteur de ce que Ferron appelle ironiquement la "relation de l'âge amer" (p. 185) prend beaucoup de plaisir à décrire le poète de Sainte-Catherine assis confortablement dans la maison de ses parents à Westmount et plus tard dans le manoir, sortant parfois, tel un oiseau blessé, pour "se voleter" sur la "charmante" île d'Orléans. Mais Ferron affirme que si Charbonneau avait été mieux renseigné "du côté de Québec", il aurait compris que Saint-Denys Garneau faisait honte à l'ancêtre François-Xavier, à l'écrivain modèle d'un Québec à la dérive, écrivain qui a l'âme tout entière à son pays. Nous découvrons enfin dans Le ciel de Québec un Claude Hurtubise apparenté à Robert Charbonneau, péchant lui aussi par sa contribution à La relève.

23. François Hertel, Le beau risque, Fides, 1967, p. 105.

Chaque fois que Jacques Ferron fait la satire d'un écrivain québécois, il s'agit presque toujours de quelqu'un qui refuse de s'intéresser à l'avenir de son pays. Dans L'amélanchier, par exemple, nous voyons paraître Claude Péloquin, "quémandeur de Christian Science". Le romancier, toujours railleur, associe Péloquin à une religion évangéliste, se moquant ainsi du mysticisme, des plongées intérieures et des hallucinations d'un poète qui préfère l'"Arrière-Réel" à la réalité politique et sociale. Bref, Claude Péloquin incarne le poète "intimiste", tourné vers le voyage intérieur. De fait, Péloquin serait bien plus préoccupé par les extra-terrestres que par l'avenir des Québécois. Dans la situation actuelle du Québec, qualifiée d'"incertaine", de tels écrivains deviennent des antagonistes.

Paul Toupin nous est présenté comme un écrivain "apatride". Le Toupin des Roses sauvages préfère les académies et les pays lointains aux réalités immédiates décrites par le sympathique Gratien Gélinas. Le dramaturge et essayiste Toupin, bien que "doué pour l'art épistolaire", aurait été "débauché" par Montherlant²⁴, c'est-à-dire "converti" aux drames classiques, à l'admiration sans bornes de la dignité espagnole. Il

24. Jacques Ferron, L'impromptu des deux chiens, dans Théâtre II, Librairie Déom, 1975, p. 179. Dans ses articles, Ferron parle souvent de Toupin: "Notre littérature n'a pas fini d'accoucher des monstres. Par exemple le Brutus de Toupin. Que vient faire Brutus dans cette affaire? Ce sera un crapaud qui bouffera tous nos petits césars" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 59-60). Paul Toupin, "élève des Jésuites, certain de sa supériorité et quelque peu piqué qu'un petit homme sans diplôme, Gratien Gélinas, formé à la dure école, lui soufflât une gloire à lui seul réservée" (Jacques Ferron, "Notre théâtre", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 22).

refuse les problèmes spécifiquement québécois au profit de ceux de César (voir Brutus) et des Bretons (voir Le mensonge). Paul Toupin croit à un théâtre de fauteuil où la langue, purifiée et condensée, compte plus que l'acte théâtral. Ferron croit, tout au contraire, que le théâtre est, ou devrait être, une communication directe et spontanée entre spectateurs et dramaturge. Transformé en seigneur ambitieux dans "Nella Mariem", un autre Toupin, qui est peut-être identique au premier, trahit son enfance et ses origines au nom de l'argent, monnaie du diable. Il aurait fallu, raille l'Albert Millaire de L'impromptu des deux chiens, envoyer Toupin chez les Bouroubourus d'Afrique.

Il est évident que tous les écrivains québécois condamnés par Jacques Ferron sont beaucoup plus des représentations que des êtres réels. Ferron est très sévère à l'égard de ces auteurs, mais le lecteur a toujours l'impression qu'il s'agit d'un jeu, d'une transformation du nom réel en une représentation. L'apparition momentanée d'Alain Grandbois constitue un bon exemple de ce procédé. Dans Le Saint-Elias, l'auteur des Iles de la nuit est évoqué uniquement pour rappeler que les Grandbois jouissaient d'un petit empire dans les concessions forestières. Grandbois est donc présent non pas en tant que poète mais en tant que rappel de l'exploitation forestière (le jeu de mots à partir du nom de Grandbois est évident); version campagnarde de l'exploitation urbaine et manufacturière tant décrite par Ferron.

Il s'agit du même type de procédé de transformation lorsque Ferron nous parle de critiques littéraires. Jacques Ferron ne peut supporter la psycho-critique,

les archétypes, les "bibittes" (Le ciel de Québec) d'un "Monseigneur" Gérard Bessette qui, de sa maison ontarienne, "reste coi" sur le pays (Le Saint-Elias)²⁵. Le professeur Eva Kushner (épelé "Kuschner"), quant à elle, représente une critique qui, aux yeux de Ferron, déforme l'oeuvre en ne tenant pas suffisamment compte du milieu social et historique. Ferron reproche à Madame "Kuschner" l'éloge de la particule "de" chez le poète Saint-Denys Garneau pourtant issu d'un François-Xavier patriote et sans particule. Il suffit de lire Saint-Denys Garneau de Madame Kushner pour constater jusqu'à quel point celle-ci emploie à l'égard du poète des expressions qui rebutteraient Ferron: écrivain né du "baptême de la douleur"²⁶; victime du "sentiment de l'irrémédiable"²⁷, des "sentiments de culpabilité"²⁸. Ferron ne dit pas tellement que Madame Kushner analyse mal les thèmes et images de l'oeuvre de Saint-Denys Garneau. C'est cette glorification, cet "affublement" (Le ciel de Québec, p.184)

25. Le professeur Bessette, "pour qui la politique n'existe pas" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 213), ne serait pas capable de voir, à travers ses lunettes freudiennes, les implications politiques dans l'oeuvre de Saint-Denys Garneau: "D'anc je coule (...) grâce à des lunettes à archétype, que l'on nomme des Bessettes - et les archétypes, bien entendu, sont des cartes postales. Vous avez beau ajuster vos bessettes, vous n'apercevrez jamais, par exemple, les pleins de Gaspé-Nord et leurs crans, parce qu'ils n'ont pas été cartepostalisés en nombre suffisant pour atteindre à la répétition extatique de l'archétype selon le vieux Monsieur Jung qui, un peu sourd, entendait des bruits que les fantômes font dans les armoires, et de son optométriste de Kingston, mon bien-aimé fils Gérard Bessette" (Jacques Ferron, "Les bessettes de l'archétype", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 163-164).

26. Eva Kushner, Saint-Denys Garneau, Seghers, 1967, p. 6.

27. Ibid., p. 17.

28. Ibid., p. 17.

d'un poète aliéné qui fâche Jacques Ferron. Ainsi le livre de Madame Kushner peut-il devenir paradoxalement une extension de l'oeuvre ferronienne, extension qui renforce la satire d'"Orphée" Garneau. Alors que le professeur Kushner décrit le manoir de Sainte-Catherine comme le "symbole héréditaire de l'enracinement des Juchereau-Duchesnay en terre canadienne-française"²⁹, Ferron parle de la "déchéance familiale" des Garneau et de l'"odeur de pourriture que dégagent les pseudo-manoirs" (Le ciel de Québec, p. 240). Il affirme que les "jeux dans l'espace" trichent sur l'art québécois d'appropriation historique. Eva Kushner aurait "fait son miel" de cette "tricherie" et Gilles Marcotte en aurait fait le "ciel de sa sociologie de docteur ès lettres" (Le ciel de Québec, p. 243). Même le personnage d'Orphée se plaint d'être la victime de "faiseurs de thèses" qui transforment ses "pauvres élucubrations d'écolier" (p. 243) en cogitation métaphysique. Quant à Gilles Marcotte, "saint Paul de la coterie des anciens de La relève après la défection de Robert Charbonneau, Jean Le Moyne en restant le pape et Claude Hurtubise le saint Jean" (p. 184), il cite Bachelard afin de porter aux nues les longs silences et l'intériorité de Saint-Denys-Garneau: "La déclaration muette, cette valorisation de l'élément éthéré commande la forme matérielle du poème, sa versification!" (p. 184). Ferron appelle cette déclaration une ineptie:

Quand on cite Bachelard, on peut tout se permettre,
[même] trouver dans les pensums d'Orphée "la réfutation la plus juste et la plus radicale de certaines

29. Ibid., p. 14.

thèses nationalistes" [c'est Marcotte que Ferron cite ici] (...), sans doute une "valorisation de son élément éthéré". (Le ciel de Québec, p. 184-185)³⁰

Jacques Ferron voudrait plutôt qu'on considère une "thèse patriotique" comme une valeur indispensable, surtout dans un Québec "incertain".

Dans sa préface au Journal du poète, Gilles Marcotte semble approuver l'anti-nationalisme du poète. La thèse de maîtrise de Monsieur Marcotte, publiée dans Ecrits du Canada Français, décrit l'esthétique de l'expression de la "confusion"³¹ du poète pris entre le rêve et la femme, entre l'eau, l'air, et l'os destructeur. Le professeur Marcotte analyse la "rigoureuse fidélité [de Saint-Denys Garneau] aux images permanentes de l'expérience humaine"³². Ferron trouve déplacés les phénomènes relevés par Gilles Marcotte, surtout dans un pays qui aurait eu besoin d'écrivains militants; déplacés aussi serait ce que le professeur Marcotte appelle les "voies de la charité", les "combats contre ou avec la grâce"³³, car les idées religieuses de Jacques Ferron démontrent que de tels combats ralentissent l'homme dans sa tentative d'améliorer le monde d'ici.

Dans un autre domaine lié étroitement à la littérature québécoise, Jacques Ferron consacre de longues pages à "dégonfler le ballon"

30. Bachelard, "prince du verbiage", écrit "comme tant de malheureux divaguent sur le divan des psychanalystes psychanalysés ou vétérinaires" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 15).

31. Gilles Marcotte, "Saint-Denys Garneau, étude littéraire", Ecrits du Canada français, no 3, 1957, p. 142.

32. Ibid., p. 225.

33. Ibid., p. 176-177.

des Automatistes, transformés en "chevaux de parade" éloignés de la réalité d'ici (La mort de Monsieur Borduas). Ferron fait de Paul-Émile Borduas un "habilleur académique", un "chérubin" parmi les "séraphins" surréalistes, un homme qui théorise trop et qui n'est "Maître" que par son enseignement exemplaire (Historiettes). Jacques Ferron a néanmoins appris à aimer ce "petit homme honnête", poli, dépourvu de son estomac ulcéreux et muni d'un dentier gênant dont l'auteur du Ciel de Québec se moque gentiment. Mais toujours est-il que notre écrivain place Borduas dans l'"enfer des indécis". Trop obsédé par la théorie de l'art et pas assez par le pays en perdition, le Borduas ferronien rappelle "Orphée", la couleur étant un peu à l'Automatiste ce que l'"intimisme" et l'espace étaient à Saint-Denys Garneau: fuite de la réalité sociale³⁴. Dans Le ciel de Québec, le romancier va même jusqu'à prétendre que Borduas est victime d'une "boursofure de renommée" fondée en partie sur la "légende" de l'ostracisme dont il a souffert. La scène en enfer du Ciel de Québec constitue, comme pour Saint-Denys Garneau, une sorte d'auto-accusation: Borduas voit enfin clair en lui-même, refuse la "ren-gaine du génie méconnu par les siens et que son pays fait mourir" (p. 240), et dénonce les "bibittes" qui ont créé cette légende. Dans un moment de clairvoyance, le Borduas et le Saint-Denys Garneau ferroniens jettent bas

34. Ferron apprécie cependant la "présentation" des tableaux de "Maître Borduas", car Borduas "avait un talent d'ensemblier" (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 247). Mais les Automatistes auraient été "simplistes et livresques, causant de générosité, de mesquinerie, oubliant le principal, la structure qui nous a tenus depuis toujours à l'écart du monde, en dehors de l'histoire" (Jacques Ferron, "Une dizaine de petits innocents", dans Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 173).

"toutes les fausses valeurs qui [les] ont mystifiés" (p. 245). Ici, Ferron prend pour acquis que son lecteur connaît l'histoire, aujourd'hui consacrée, de Borduas et des Automatistes: "refus" de toute contrainte dans les arts et dans la société; la libre expression de l'imagination, l'exploration du subconscient; la dénonciation, le "refus global" de la tyrannie et de l'"ornière"³⁵ politique et ecclésiastique du Québec anti-gréviste; "refus" de l'aliénation de l'individu et de l'artiste; rejet de la colonie janséniste, des familles canadiennes-françaises résistant au vainqueur par la foi et la grosseesse. Dans La mort de Monsieur Borduas et dans les Escarmouches, Ferron avoue parfois être très attaché à Borduas, congédié injustement de l'Ecole du meuble, laissant derrière lui ses cheveux, ses dents, son estomac (images corporelles qui accompagnent constamment le Borduas ferronien). Ferron a même avoué, en 1960, que Refus global avait le grand mérite d'avoir donné aux censeurs, "cul par-dessus tête, leur véritable physionomie"³⁶. Mais pour notre polémiste "escarmouchant", les Automatistes auraient été par après trop imbus d'eux-mêmes, trop éloignés de la réalité d'ici, cherchant surtout l'"honorabilité" new-yorkaise et parisienne. Ferron trouve que Refus global a été "gonflé" par les critiques, par Pierre Vadeboncoeur, Jean-Ethier Blais et Jean Le Moyne, et qu'il n'est même pas assuré que Borduas ait écrit la plus grande partie de Refus global. De plus, les thèses automatistes auraient fait leur temps; les peurs à surmonter énumérées par les "gonflés" témoigneraient

35. Paul-Emile Borduas, Borduas, textes, Parti pris, 1974, p. 14.

36. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 13.

de la "niaiserie" de l'époque et ne constitueraient pas une découverte géniale: surmonter les préjugés, par exemple, c'était déjà un "idéal de Papineau"; surmonter la pauvreté, c'est un idéal normal et évident; ne pas avoir peur de l'ordre établi, les Chénier et autres Patriotes le proclamaient à haute voix; surmonter la peur du surnaturel, le folklore et la mythologie du Québec en témoignent depuis trois cents ans³⁷.

Ferron reproche avant tout à Borduas une "ignorance de l'histoire", un "manque de formation politique"³⁸ qui l'auraient empêché d'appliquer sa révolte d'une façon plus concrète dans les réalités sociales du pays. La révolution automatiste serait finalement trop influencée par André Breton, ce "faux jeton, cet autocrate qui avait fini par se prendre pour un génial entre les géniaux"³⁹. L'influence du surréaliste français, ainsi que celle de Lautréamont, de Freud et de Nietzsche (bref, une influence de maîtres étrangers) aurait empêché Borduas de formuler, après les "refus" évidents et somme toute universels d'esclavage et de cléricalisme, une vraie politique de la révolution nationale. D'ailleurs, la quête de Paul-Émile Borduas, de son propre aveu, converge vers la connaissance de soi — "Tous mes tableaux ne sont faits que pour ma propre connaissance"⁴⁰ — et non vers la connaissance du pays.

37. voir Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 13, p. 177.

38. Ibid., p. 179.

39. Ibid., p. 181.

40. Paul-Émile Borduas cité par Guy Robert, dans L'art du Québec depuis 1940, La Presse, 1973, p. 78.

L'automatiste Claude Gauvreau illustre, au niveau de l'écriture, le même manque de présence nationale que Paul-Émile Borduas, peintre. Dans La mort de Monsieur Borduas, Gauvreau, appelé le vrai père "putatif" et "nourricier" de l'automatisme⁴¹, se ridiculise par ses paroles vagues et surréalistes. Il descend en enfer voir Orphée et lui fait part de "l'embarras où le mot le tenait, le mot en soi, libéré du dictionnaire et de toute signification" (Le ciel de Québec, p. 233). Gauvreau représente pour Ferron le type de l'écrivain absolu dont les poèmes étaient "insensés en simili-parnassien"⁴². Jacques Ferron, contrairement à Claude Gauvreau, n'a jamais considéré la littérature comme un absolu: "Je n'ai jamais pu accorder aux arts et aux lettres cette prédominance absolue où Claude Gauvreau les hissait et les maintenait à force de bras"⁴³. Pour Ferron, la littérature n'est qu'une simple extension du droit de parole qui appartient à tout le monde. Ferron se voit comme conteur; Gauvreau se voyait comme créateur unique de sons et d'images surréelles. Dans "Claude Gauvreau", Ferron raconte que son ami poète n'avait apprécié qu'une seule phrase dans L'ogre: "Elle a trois rangées de dents"⁴⁴ (phrase mystérieuse et surréelle que Ferron n'avait même pas remar-

41. Dans cette même pièce, Ferron prétend que Gauvreau aurait été le grand responsable des manifestes automatistes, qu'il écrivait alors que les autres Automatistes, "petite chapelle", vivaient d'actes volatiles et futiles (Mousseau a brûlé un drap funèbre pour se venger de l'Eglise, Barbeau criait sans cesse que le dadaïsme était mort).

42. Jacques Ferron, "Les salicaires", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 250.

43. Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 206.

44. Ibid., p. 209.

quée), alors que la pièce constitue surtout une critique des injustices sociales. Gauvreau se serait suicidé parce que l'automatisme lui était devenu une religion: "sa religion de l'automatisme qu'il a animée de sa foi plus que Monsieur Borduas, grâce à un esthétisme discutable qui manquait de cohérence et de rigueur, qui ne se tenait plus guère à la fin de sorte qu'ayant grandement joué le jeu, sans terre à piocher, sans ce système de prudence et survie, sans tous ces points de repliement que je me suis gardés, il s'est défenestré"⁴⁵.

Pour Ferron, Gauvreau incarne l'écrivain dérouté, désengagé, Il n'en reste pas moins que Gauvreau le fascinait. Dans l'univers littéraire de Ferron, la vie de Claude Gauvreau sert surtout à démontrer la vraie caractéristique de la folie: "La raison de la folie est d'abord sociale: on sélectionne un certain nombre de sujets, on les déclare irresponsables et on se sert d'eux comme repoussoirs pour que la grande majorité des gens se tiennent responsables de tout ce qu'ils font, ce qui facilite grandement leur gouvernement"⁴⁶. A ce sujet, nous aurions eu beaucoup à apprendre de Gauvreau lui-même, car il avait écrit un roman intitulé Lobotomie que Ferron voulait faire publier mais que Gauvreau avait détruit, ayant trop peur d'attaquer les psychiatres. Dans "Les salicaires", Ferron étudie avec minutie la maladie de Claude Gauvreau. Interné d'abord à Bordeaux, ensuite à Saint-Jean-de-Dieu, Gauvreau souffrait avant tout d'une admiration sans borne pour sa mère qui le

45. Ibid., p. 215.

46. Ibid., p. 221.

rendait impuissant avec les femmes. A cause de sa mère, Gauvreau était tout à lui-même. Mais Ferron insinue que si le poète automatiste avait eu le sens de la collectivité, il ne se serait peut-être pas suicidé:

Il n'avait pas les mêmes idées que vous [que Ferron, que nous] sur la langue, greffe d'un sens commun dans le cerveau de chacun, qui permet à chacun d'être d'un pays, de faire partie d'un peuple.⁴⁷

Quoique moins importante que les allusions aux écrivains québécois, il existe dans l'oeuvre de Ferron une série de références à des écrivains étrangers qui deviennent les symboles d'une certaine "mauvaise conduite" de l'homme vivant dans la société québécoise. Tout d'abord, il y a les Français. Nous avons déjà constaté dans notre introduction que Ferron avait beaucoup admiré Valéry qui, dans Le cimetière marin, optait pour l'engagement dans l'ici-bas par rapport à un au-delà douteux. Mais pour le narrateur-médecin de La charrette, la lecture de l'oeuvre de Valéry représente un repli sur soi. C'est que, chez Ferron, le refuge dans la poésie devient le signe d'une certaine lâcheté, car, dans l'immédiat, les séquelles de l'histoire et du capitalisme ont créé un état d'urgence au Québec dont l'enjeu est "être ou ne pas être". C'est pour cette raison qu'une référence à Bachelard est un mauvais signe, qu'une analyse bachelardienne de la poésie est à éviter, car elle risque

47. Jacques Ferron, "Les salicaires", dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 275.

de passer sous silence la léthargie sociale d'un écrivain comme Saint-Denys Garneau (Le ciel de Québec). André Breton se transforme en "séraphin" offrant aux poètes un surréalisme peu propice dans un Québec qui a moins besoin de subconscient que de "conscient" (La mort de Monsieur Borduas).

Dans Le Saint-Elias, Ferron se réfère brièvement à Rotrou. Le personnage Armour Lupien joue désespérément à l'amour à la Rotrou, démontrant ainsi que les rivalités amoureuses, les poignards et les tromperies, thèmes que glorifie le poète à gages de l'Hôtel de Bourgogne, déroutent l'homme. A cause de l'entreprise de démythification élaborée dans les références à l'amour, le lecteur sait que le "jeu de l'amour et du hasard" est à éviter.

Dans Les roses sauvages, Ferron, ressuscitant Barrès, condamne Colette Baudoche, roman "ridicule" et "illisible" (p. 14), "fallacieuse élégance sur un grossier fatras" (p. 77). Le nationalisme mystique de Barrès, où s'entremêlent le culte de la patrie, des soldats et des morts, s'oppose au patriotisme ferronien ancré dans le réel et le quotidien, patriotisme issu d'une situation historique qui n'a rien à voir avec ce qui devient souvent chez Barrès le culte du moi, l'égoïsme méthodique et la haine des étrangers. Au contraire, l'étranger qui respecte les droits de la majorité francophone est le meilleur ami de Jacques Ferron.

La chaise du maréchal ferrant fait découvrir un Stendhal qui incarne une sorte d'égoïsme. Chez Ferron, Stendhal, qui avait beaucoup influencé Barrès d'ailleurs, se met du côté des "gagnestères" et des "boulés". Do Boulé, contrebandier à l'emploi du diable capitaliste, "boulé dans le même sens que dans La Chartreuse de Parme" (p. 114), exploite les petites gens. Pourquoi Stendhal fait-il penser à des "boulés"? Sans doute parce que l'écrivain militaire et

diplomate français recrée un monde où l'on tue et empoisonne dans la ville du prince de Parme comme à la cour des Borgia. De plus, le refuge final dans la chartreuse n'est guère une solution ferronienne. L'auteur de La chaise du maréchal ferrant associe donc Beyle à la mafia montréalaise, là où règne le culte du "héros" criminel. Il l'associe aussi au favoritisme politique: Jean Goupil, qui ne sait ni lire ni écrire, entre dans le Sénat grâce à des moyens stendhaliens dignes "de la belle et noble Mathilde de la Mole" (La chaise du maréchal ferrant, p. 127). Ainsi Ferron rattache-t-il l'ambition politique de Monsieur le Sénateur Goupil à la gloire, rouge dans l'armée, noire dans l'Eglise, de l'auteur du Rouge et le noir. Dans La chaise du maréchal ferrant, encore un autre auteur français évoque l'ambition mal placée: une amie du sénateur Lesage, futur "duc", lit passionnément Saint-Simon et rêve de noblesse. Le comte de Saint-Simon se joint donc tout naturellement aux "barons", aux "ducs" et aux "petits sénateurs" ferroniens, à tous ceux qui jouissent des privilèges de leurs titres et qui jouent aux "Papa Boss de l'industrie".

Beaucoup d'écrivains canadiens-anglais, britanniques et américains reflètent eux aussi la répression et les abus qui répugnent tant à Jacques Ferron. En général, les Canadiens anglais incarnent le paternalisme, soit libéral (Scott Symons), "rhodésien" (Hugh MacLennan), ou atavique (Northrop Frye). Ferron dédie La tête du roi à Scott Symons, auteur de Combat Journal of Place d'Armes, roman où le narrateur prend conscience de la valeur de la civilisation québécoise mais où il ne parvient pas à se débarrasser de son complexe de supériorité. Quant à celui qui est appelé "Sieur MacLennan", il encourage

le prolongement des "two solitudes" approuvé par le bishop Scott: "la plus étrange des complicités. Two solitudes, may be, mais sans rien de tragique, car elles seraient voulues et consenties" (Le ciel de Québec, p. 351). Mais Ferron ne les trouve pas "consenties", et lorsque, dans un autre roman, François empoisonne le Frank assimilateur, le poison constitue une sorte de réponse aux Two Solitudes de Hugh MacLennan:

[Hugh], ami de Frank, incurable imbécile qui n'a jamais rien réussi que ce titre[de roman]. Il se situe à un moment de l'histoire où ces deux solitudes, tentative d'évitement qui a duré deux siècles, semblable à celle de deux bandes de singes hurleurs parvenant à partager un même territoire de chasse, prévenus par leurs cris, en ne se rencontrant jamais, deviennent incongrues par l'extension naturelle du français rejoignant après 1960 toutes ses possibilités, cessant dès lors d'être au Québec un idiome provincial. (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Campbell, p. 264)

De tous les écrivains canadiens-anglais, c'est Northrop Frye qui subit la transformation la plus inusitée. Monsieur Allyre-Alexander Northrop, au nez rond et à la peau rose, passe son temps à tirer sa montre-boussole de la pochette de son gilet et à s'exclamer "ouhonnedeurfouledé" (L'amélanhier, p. 11). Squatter anglais dont Ferron ne reconnaît pas le droit de propriété en terre québécoise, Northrop doit se réfugier dans un terrier. Il sera donc assimilé à un lapin. Le personnage de départ, c'est évidemment Northrop Frye, ancien Québécois, Anglais "de nation et de profession, (...) préférant l'ana-

tomie de la critique et de l'Université de Toronto à l'anatomie du Québec"⁴⁸. Jean-Pierre Boucher soutient que Northrop "n'a jamais perdu la notion de son point de départ"⁴⁹. Mais même si Northrop a un "orientation" (l'Angleterre), ce drôle de lapin est, contrairement à Tinamer, exilé à la façon d'un Canadien français du "Klondyke", et s'il regarde tout le temps sa boussole, c'est paradoxalement parce qu'il a perdu le nord: il connaît son point de départ, mais il en reste éloigné. Northrop attend que les chênes du bois québécois soient assez grands "pour être réquisitionnés par la marine de Sa Majesté la reine Victoria" (p. 92). Pour sa part, Tinamer résistera au "déménagement" de son bois. L'entreprise de reboisement suscitera "un fier ennemi, en la personne de Léon de Portanqueu, esquire, fin causeur et fils de cultivateur" (p. 92) qui lancera désormais des cailloux à Northrop. Léon s'inquiète de l'avenir du pays: "Un pays qui ne se nourrit pas lui-même n'est pas un pays" (p. 101). Il condamne les spéculateurs et les vendeurs de terre québécoise: "Tu verras, Tinamer, quand ils auront tout bousillé, tout gaspillé, Hérode, Ogou Feraille, Papa Boss et compagnie, tu verras, ils te feront manger du plancton et de la cellulose" (p. 101).

C'est le docteur Pierre Jaccard, auteur du Sens de la direction et de l'orientation lointaine chez l'homme, qui a mis Tinamer de Portanqueu sur les deux chemins possibles de l'orientation: l'orientation égocentrique ou l'hom-

48. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 38. Le professeur Frye, auteur de Anatomy of Criticism, admirateur du mythe antique, est né à Sherbrooke.

49. Jean-Pierre Boucher, Jacques Ferron au pays des amélanchiers, p. 169.

me civilisé s'oriente dans le présent, à partir des quatre points cardinaux, des quatre directions immédiates; l'orientation domocentrique, où l'on s'oriente, comme des animaux, à partir du passé, du point de départ. Tinamer choisira surtout la "domocentricité", se référant au Maskinongé, symbole de la continuité historique. Bien qu'il ne donne pas un sens national aux deux façons de s'orienter (il ne s'agit que d'une étude anthropologique), Jaccard dit clairement qu'il faut combiner la mémoire topographique et domocentrique avec la mémoire immédiate et quotidienne, car la reconnaissance du passé lointain "peut rendre d'inappréciables services à ceux qui la pratiquent dès leur enfance"⁵⁰. Monsieur Northrop, avec sa boussole "qui fait wasp" en plein pays québécois (L'amélanchier, p. 154), a une orientation domocentrique trop lointaine, voire inaccessible: l'Angleterre. Tinamer a la sienne, qui remonte à l'ancêtre Jean Gélinau, mais qui est tout près puisque intégrée dans l'histoire du pays habité:

Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance: une longue peine antérieure y reprend souffle, l'effort collectif s'y regroupe dans un frêle individu; il est l'âge d'or abîmé qui porte tous les autres. (L'amélanchier, p. 155-156)

Dans L'amélanchier, Ferron évoque un autre écrivain de langue anglaise, Daniel De Foe⁵¹, romancier britannique:

50. Pierre Jaccard, Le sens de la direction et de l'orientation lointaine chez l'homme, Payot, 1932, p. 245.

51. Signalons que Daniel De Foe, auteur de Robinson Crusoé, vénérât Guillaume d'Orange. Nous savons bien ce que Ferron pense des idées anti-indépendantistes des Orangistes (ces derniers s'étant manifestés contre la Rébellion de 1837 et contre la révolte des Métis). Sir John A. Macdonald, père de la "déconfédération" ferronienne, était lui aussi orangiste.

[Northrop] tire la montre de la pochette de son gilet, en ouvre le boîtier et se souvient (...) de la beauté des institutions britanniques, institutions auxquelles il a pu accéder grâce au fair play, complément du jeu des quatre coins et de la rédemption par les nègres du Colonel Jack [personnage d'un roman de Daniel De Foe], et il est content, content, content, au point qu'il reste là planté, figurant de ce bois enchanté. (L'amélanchier, p. 18)

Ce sont les visées impérialistes de Daniel De Foe qui le mettent dans la catégorie des "bandits". Dans Colonel Jack⁵², l'auteur décrit froidement la promotion d'un jeune pickpocket au rang d'un riche propriétaire de plantation de tabac en Virginie. Le propriétaire se vante, par là suite, d'être devenu un soldat bien rémunéré. Le romancier crée un "héros" tyrannique, jeune ambitieux qui, tout en désapprouvant la torture des esclaves et des criminels anglais déportés dans les colonies américaines, n'hésite pas à devenir un grand patron dans le système d'esclavage et à faire fortune sur le dos des "negroes". De Foe joue le jeu de l'impérialisme britannique. Il ne remet pas en question la structure sociale et garde toujours l'optique d'un soldat ou d'un colonel bornés: les "negroes" ne sont pas à libérer. En fin de compte, le sujet préféré de l'auteur de Colonel Jack, c'est le "rogue" (coquin) qui devient, malgré quelques rares impulsions humanitaires, un héros d'aventures exotiques. Pis encore, le colonel Jack admire les exploiteurs, ceux qui, au Mexique, en Virginie et aux Barbades, soutirent les richesses grâce à une main-d'oeuvre d'esclaves indigènes. Tout est monétaire

52. Daniel De Foe, The History and remarkable Life of the truly Honorable Colonel Jacque commonly call'd Colonel Jack, AMS Press, 1973, 356 p.

dans l'univers de Colonel Jack. A la fin du roman, le colonel se découvre croyant et affirme fièrement que Dieu prédispose les hommes à être différents les uns des autres, c'est-à-dire, pauvres et riches, maîtres et esclaves, bref tout le contraire de ce que pense Jacques Ferron.

Chez les Américains, Ferron déplore l'existence d'un "Étatsunien qui se faisait nègre pour s'accaparer de la complainte noire et ensuite se débarbouillait pour jouir tout à son aise, en bon blanc, de ses frauduleux cachets" (Le ciel de Québec, p. 331). Le "bon blanc" en question, c'est John Howard Griffin, auteur du roman autobiographique, Black Like Me⁵³. Griffin, "rancheur" texan qui s'est fait teindre temporairement la peau en noir, a étudié en France et tient sa philosophie de Jacques Maritain (Griffin a même écrit un hommage à Maritain⁵⁴, philosophe néo-thomiste qu'affectionnaient les membres de La relève). Ferron trouve l'expérience "épidermique" de Griffin paternaliste, trop éloignée d'une lutte politique qui seule pourrait libérer les noirs. A quoi bon se faire noir le jour et se débarbouiller la nuit? Griffin serait donc un peu aux Noirs américains ce que MacLennan est aux Québécois.

* * *

53. John Howard Griffin, Black Like Me, Houghton Mifflin, 1961, 176 p.

54. John Howard Griffin, Jacques Maritain, homage in words and pictures, Magi books, 1974, 63 p.

Il existe chez Ferron de nombreux auteurs sympathiques, transformés en porte-parole de l'auteur. Chez les Québécois, il y a cependant peu d'écrivains qui répondent à un ou à plusieurs des critères ferroniens: faire de l'histoire "corrective"; faire de la petite histoire en nommant la flore, la faune et les petites gens du pays; être patriote dans le sens de 1837; croire à l'égalité des hommes; combattre les thésauriseurs et les profiteurs urbains. Remontant bien loin dans le temps, Ferron repère Michel Bibaud, poète satirique qui s'oppose à l'avarice et qui a le mérite d'avoir été le premier historien du pays à décrire le régime anglais. Nous apprenons que Bibaud se retournerait dans son tombeau s'il savait jusqu'à quel point les Bibaud fonctionnaires d'aujourd'hui jouent le jeu de la domination anglaise (Le ciel de Québec). Michel Bibaud incarne donc, un peu comme François-Xavier Garneau, l'ancêtre qui aurait été trahi par ses descendants.

Au dix-neuvième siècle, deux écrivains attirent surtout l'attention de Ferron: Arthur Buies et Emile Nelligan. Buies apparaît dans Le ciel de Québec où il est qualifié de "bon écrivain" et de "seul Canadien lucide" pendant la guerre du papé. Ennemi de l'absolutisme clérical, promoteur d'une littérature nationale, essayiste plein de verve et chroniqueur qui a chanté la nature québécoise, Arthur Buies s'apparente étrangement à tous ceux qui, comme Marie-Victorin, ont nommé le pays et qui ont contribué à la fierté nationale.

Jacques Ferron considère que Nelligan est un des plus grands poètes du pays. Une telle attitude a de quoi surprendre, car, règle générale, Ferron trouve que la poésie qui décrit un drame personnel (la dépossession de Saint-Denys Garneau; l'aliénation de Nelligan) est une lâcheté. Nelligan et Saint-

Denys Garneau sont tous deux des poètes de la solitude. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'Orphée se compare à Nelligan et à Rimbaud: "Tous trois, nous avons été poètes à l'âge du génie, puis nous sommes restés pensifs et silencieux [vivant] notre désespoir sur terre, dans un enfer que Nelligan a trouvé à Saint-Jean-de-Dieu, Rimbaud en Somalie et moi, plus modestement, en bordure des Laurentides. Dans ces déserts, nous avons attendu la mort. Et c'est par après que le mythe oublié, enfoui mais toujours vivant dans la mémoire collective, est sorti de la fosse qu'on creusait pour ensevelir nos corps. Tour à tour, ils nous ont possédés" (Le ciel de Québec, p. 238). Mais Borduas, dans un de ses moments de lucidité, paraît "sceptique" face à la déclaration du Saint-Denys Garneau "ferronien"⁵⁵. Le romancier l'est lui aussi, Nelligan n'étant pas de la même famille qu'Orphée:

Nelligan, plus qu'un poète, fut un héros au sens irlandais du mot. Je m'explique. Il s'agit d'engagement. Une littérature utilitaire peut avoir mille qualités — exemple: les lettres de Sévigné — mais elle n'est pas engagée. Pourquoi? Parce qu'on ne peut enga-

-
55. Le docteur Ferron m'a affirmé lors de mon entrevue avec lui que Jean Le Moyne était allé le voir pour se plaindre du personnage d'Orphée. Monsieur Le Moyne aurait alors prétendu que Saint-Denys Garneau avait été exemplaire dans sa douleur. L'auteur du Ciel de Québec aurait riposté à l'auteur des Convergences en comparant Saint-Denys Garneau à Emile Nelligan: "Nelligan n'est pas victime d'une réputation surfaite ni gonflée, comme c'est le cas de Saint-Denys Garneau. Nelligan n'est pas un petit Baudelaire né en Amérique, n'est pas un châtré social. Il avait fait des poèmes extraordinaires. Comparé à Saint-Denys Garneau, qui se disait d'un espace irréel et de nulle part, Emile Nelligan, lui, se disait Canadien français, était en fait le premier poète engagé du Québec" (Jacques Ferron, dans les notes inédites que j'ai prises lors de l'entrevue publiée dans Les lettres québécoises, no 6, p. 34-41).

ger que soi. Et, si curieux que cela paraîtra, à une époque où l'on niait l'existence d'une littérature nationale, où le pays était conçu comme l'enfer de l'homme de lettres, je crois que Nelligan fut un écrivain engagé, le premier que nous ayons eu. Adolescent, il se donne tout entier à la poésie et durant près de trois ans conçoit et exécute son oeuvre envers et contre tous. Envers sa mère, née Hudon, pauvre femme effacée qui ne jouait du piano que pour montrer qu'elle avait reçu une éducation distinguée; contre son père, Irlandais déculturé, ni Français ni Anglais, robot des Amériques; contre l'Ecole littéraire de Montréal où la poésie n'était qu'un prétexte à confrérie, un subterfuge pour s'infatuer chacun de soi, voire pour s'embourgeoiser; une oeuvre hautement significative qui annonce clairement qu'il s'y épuise et qu'il en sortira dévitalisé .56

Nelligan représente alors le poète qui croit à une littérature nationale.

L'auteur de "Soir d'hiver" est également associé à l'Irlandais enquébecquoisé et aux ennemis des matérialistes, "robots des Amériques". Par association, Nelligan devient une sorte de Connie Haffigan qui prend la défense du Québec.

Si nous passons à la littérature québécoise du vingtième siècle, nous constatons que Ferron a une prédilection pour les auteurs populistes. Orphée, voyant temporairement clair en lui-même et condamnant une poésie évasive, reconnaît les mérites de deux poètes: Jean Nêrrache, interprète du peuple et ennemi d'une bourgeoisie avare; Alfred Desrochers, chantre de la "communion" avec le sol québécois. Dans la même veine, Ferron dédie Le Saint-Elias à Clément Marchand, écrivain né dans le territoire même du roman, à Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Poète de la misère trifluvienne, Marchand, comme Ferron, condamne l'usine

56. Jacques Ferron, "La littérature utilitaire et l'écrivain engagé", dans Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 140-141.

qui fait courber les prolétaires. Dans Les soirs rouges, Marchand découvre son vrai pays à travers le "récitatif" de la "bonne souvenance", sorte de mémoire héréditaire qui inspire l'homme à refaire le milieu urbain. Dans les Courriers des villages, Marchand suit le même cheminement que Ferron: il renoue avec les légendes du passé qui donnent au Québécois un "orientation", l'incitant à vouloir lutter contre la misère de l'ouvrier.

Jacques Ferron place en exergue au "Secret" une maxime de Nérée Beauchemin: "Un cochon à bouffer, une énigme à résoudre, il n'en faut pas davantage, monsieur, pour vivre vieux"⁵⁷. Le docteur Beauchemin apparaît sans doute ici à cause de ses mérites d'interprète de la tradition orale, des vieux airs du folklore, et non à cause de sa "préséance" (de médecin) qui répugnait tant au jeune Ferron traversant, dans son enfance, la grand-rue de Yamachiche. C'est aussi l'amour de la tradition orale et du folklore qui a poussé Ferron à citer Marius Barbeau: "La gloire et la beauté sont patientes. Kamalmouk, toi qui sais qu'elles ont été, apprends qu'elles reviendront" (Le Saint-Elias, p. 9). Cette citation ne se retrouve pas telle quelle dans Le rêve de Kamalmouk — Ferron se permet très souvent de citer librement — mais elle est néanmoins fidèle à l'oeuvre de Barbeau. Anthropologue, folkloriste, spécialiste de la culture amérindienne et des traditions orales, l'auteur du Rêve de Kamalmouk étudie la vie des Tsimshyans de la Côte Nord-Ouest et condamne les responsables du génocide amérindien: l'homme blanc, "Tronc-Pelé" qui se juge

57. Jacques Ferron, "Le secret", Amérique française, vol. IX, no 4, juillet-août, 1951, p. 33.

supérieur au reste de l'humanité; le "missionnaire avec son gros livre, le chercheur d'or (...), le constable d'armes"⁵⁸. La tragédie de Kamalmouk, chef humilié du clan des Loups, esclave du maître blanc, rappelle beaucoup le drame de Joseph-à-Moïse-à-Chrétien du Ciel de Québec. Mais Kamalmouk, contrairement à Joseph, rejette son nom colonisé de Jim et tâche d'éveiller (d'"amérindianiser") les George, Alexis, Freddé et Thom du clan. Le chef est finalement abattu par l'agent Billy Green, mais la femme de Kamalmouk, dans un discours violent sur la perte de l'identité nationale, continue la besogne de son mari. Ainsi cette fière Tsimcyan, Rayon-de-Soleil, surnommée Fanny par les "Troncs-Pelés", ressemble-t-elle à la sage capitainesse des Chiquettes.

Léon Gérin, autre chercheur de la petite histoire, apparaît dans Le Saint-Élias. Ferron apprécie surtout les articles que Gérin a publiés sur la famille rurale, articles qui constituent un "classique de notre humble et sérieuse littérature" (p. 78). Léon Gérin a travaillé dans un territoire ferronien par excellence: Saint-Justin, dans le comté de Maskinongé. Jacques Ferron est fasciné par les histoires de familles. Il y trouve des exemples d'un pays qui se fait, sans oublier les nombreuses légendes qui y sont rattachées. Léon Gérin a également étudié les structures sociales, les groupements constitutifs des paroisses, répertoriant ainsi ce que

58. Marius Barbeau, Le rêve de Kamalmouk, Fides, 1948, p. 27. Le docteur Ferron a déjà appelé ce roman "le plus beau livre de notre littérature" (Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 26), "beau" à cause de la présence d'une obsession toute ferronienne: l'avertissement que constitue, pour les Québécois, l'abandon des territoires amérindiens aux "capitalistes" blancs.

Ferron appelle le centre de la société canadienne-française avant l'urbanisation massive:

Qu'est-ce qu'on a fait de plus que de fonder des paroisses? C'est de là que vient le sens de la petite collectivité, des pays dans le pays. C'est pour cela que le sujet principal du Ciel de Québec est la fondation d'une paroisse. Anciennement, on conjurait les sauterelles pour les chasser dans d'autres paroisses qu'on appelait alors l'"étranger".⁵⁹

Jacques Ferron affectionne beaucoup les auteurs peu connus. C'est ainsi que l'abbé Mailhot, qui a noté de nombreuses légendes régionales, joue un rôle prépondérant dans L'amélanchier. En effet, dans la création de Hubert Robson et de Mary Mahon, Irlandais enquébecquoisés par la religion, Ferron a emprunté directement aux Bois-Francis de l'abbé Charles-Edouard Mailhot ordonné prêtre par Monseigneur Laflèche à Trois-Rivières. Il faut avouer que Les Bois-Francis sont loin d'être un chef-d'oeuvre, ne dépassant l'anecdote et la recherche biographique que dans un seul chapitre intitulé l'"Orpheline",

59. Jacques Ferron, entrevue publiée dans Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 40. Toujours dans le domaine de la généalogie, Ferron a lu avec intérêt Souvenirs d'un octogénaire (d'Alfred Désilets, P.R. Dupont Imprimerie, 1922, 160 p.; Ferron mentionne l'ouvrage de Désilets, dans Du fond de mon arrière-cuisine, p. 38). Le notaire Désilets nous confie ses notes sur sa famille et sur sa paroisse de Saint-Grégoire. Il réfléchit sur le sens des contes (voir, par exemple, le chapitre six intitulé "La gent ténébreuse: loups-garous; feux-follets et chasse-galerie", Souvenirs d'un octogénaire, p. 41), sur l'histoire, petite et grande (déportation des Acadiens, naufrages près de l'île d'Anticosti, invasion américaine, émigrés irlandais francisés — James devenant Jacques —, curés aidant les victimes du typhus à la Grosse-Isle, travail de rebouteux fabuleux), et sur les annales du pays (la fondation du couvent des Soeurs de l'Assomption).

transformation d'un conte populaire des Cantons de l'Est. A plusieurs endroits, Ferron cite textuellement ce conte, y trouvant un ton "féerique" et des messages qui lui ont permis de renforcer deux préoccupations sociales qui sous-tendent L'amélanchier: les Irlandais enquébecquoisés; la vente du patrimoine. D'ailleurs, dans l'introduction de son livre, l'abbé Mailhot, préoccupé, comme Ferron, par la place des étrangers au Québec, fait l'éloge des héros et "vrais patriotes" qui se sont emparés d'un sol "que les autorités semblaient vouloir léguer à un élément étranger"⁶⁰.

La petite Tinamer de L'amélanchier s'inspire d'un écrivain peu connu, Anatole Parenteau. L'auteur de La voix des sillons, livre que Ferron qualifie de "naïf", aurait déclaré: "La patrie c'est tout, la patrie c'est rien" (p. 156; Parenteau n'a pas écrit cette phrase comme telle — Ferron continue à citer librement — mais il y a chez lui des phrases qui s'en rapprochent). C'est ce "tout" et ce "rien" qui intéressent Tinamer. Ferron dit avoir lu La voix des sillons à cause de son père qui aimait le roman. L'oeuvre en question raconte l'histoire d'un Canadien errant, orphelin de père, qui a voyagé de par le monde — surtout en France et au Mexique — dans une vaine tentative de s'enrichir, pour revenir finalement au pays des ancêtres. Le roman est pourtant bâclé: le mélodrame y est de rigueur (meurtres, suicides, coïncidences invraisemblables); la religiosité y frôle le ridicule; les références sommaires à l'Antiquité s'y accumulent maladroitement ainsi que d'in-

60. Charles-Edouard Mailhot, Les Bois-Francs, Imprimerie d'Arthabaska, vol. I, 1968, p. 10.

nombrables "tics" de romantiques pleurant sur leur moi. Jacques Ferron a donc raison de voir en Parenteau un auteur "naïf". De plus, il ne serait sûrement pas d'accord avec la façon dont Parenteau renforce certains mythes québécois: Madeleine de Verchères, la mémorable ancêtre; le grand poète Crémazie, "rameau de l'arbre de France"⁶¹ (Crémazie, dans l'optique de Jacques Ferron, ne mériterait pas le titre de barde national, car il célèbre surtout, en bon nationaliste francophile, des victoires françaises et non québécoises); l'admirable "Canadien errant" qui, dans l'exil, apprécie son pays. Mais La voix des sillons a néanmoins attiré Ferron à plus d'un égard. Parenteau loue les descriptions de la nature chez Alfred Desrochers; il publie sur la couverture de son roman une effigie célébrant le plus grand des héros ferroniens, Jean Chénier. Mais en même temps, l'auteur-menuisier admire le patriotisme du terroir de l'abbé Groulx alors que Ferron ne prise pas du tout le culte religieux de l'auteur de Notre maître le passé. De fait, Parenteau rejoint Ferron avant tout lorsqu'il se fait "folkloriste", décrivant les vieux violons fabriqués avec des cotons de blé d'Inde, les bas de laine du pays, les histoires de loups-garous et de chantiers du conteur Ti-Pit des Trois-Coteaux.

Une brève référence à Félix-Antoine Savard fait de celui-ci un "écrivain ferronien" qui aide notre auteur à faire passer une de ses idées essentielles: l'étranger capitaliste menace l'identité des Québécois. Monseigneur Savard se révèle, somme toute, un "excellent homme", un écrivain "génial".

61. Anatole Parenteau, La voix des sillons, éd. Edouard Garand, 1932, p. 14.

Il ne serait attaquable qu'en tant que religieux: "La religion a ceci de bon qu'elle permet d'y enfermer les curés. Mais bon Dieu de bon Dieu! qu'on ne les laisse pas sortir! Et qu'on les garde au latin, à la langue morte, au jargon futile, au silence bavard; qu'ils en fassent un argot" (L'impromptu des deux chiens, p. 179).

Jacques Ferron croit que la portée révolutionnaire de Menaud maître-draveur a pu survivre dans un Québec théocratique parce qu'elle était cachée dans le ton épique de Monseigneur Savard. Le créateur de Menaud "a eu la précaution de cultiver l'épopée qui a été longtemps, avec l'éloquence sacrée et le discours patriotique, le seul genre littéraire permis par le public"⁶². Grâce à l'épopée dissimulant et amplifiant le thème de l'étranger si important dans Menaud maître-draveur, la thématique de Félix-Antoine Savard se rapproche de celle de Jacques Ferron.

Dans le Québec contemporain, Ferron affectionne Pierre Vadeboncoeur, "commentateur lucide" de la situation québécoise (Le ciel de Québec). En effet, malgré un style qui serait "solennel à la général de Gaulle", Vadeboncoeur fait des recherches "inquiètes" et "justes" sur la réalité québécoise⁶³. En lisant l'oeuvre de Pierre Vadeboncoeur, on constate la compatibilité qui existe entre celle-ci et les idées sociales de Jacques Ferron. Dans La dernière heure et la première, par exemple, Vadeboncoeur ne dit-il pas: "Les Canadiens français (...) ne sont pas dans l'his-

62. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. II, p. 156.

63. Ibid., p. 144.

toire⁶⁴; "Laurier ne fut guère un homme d'Etat sérieux qu'avec les Anglais"⁶⁵; "La foi servait la langue et la langue servait la foi. Ce binôme se tenait par lui-même et fermait plus ou moins le cercle de notre politique"⁶⁶; "Notre emblème était le mouton, ou un Saint-Jean-Baptiste blond, inoffensif et frisé, éducoloré par Saint-Sulpice, pour un peuple maintenu politiquement dans l'enfance"⁶⁷; "Ernest Lapointe (...) Rinfret, Cardin (...) ministres apparents, simulacres au poste, paravents du pouvoir devant un peuple incurieux"⁶⁸. Toutes ces expressions ne peuvent que plaire à Ferron.

Il y a dans l'oeuvre de Ferron plusieurs références à des auteurs français. De ces derniers, c'est Louis Hémon qui mérite la première place. Dès La tête du roi, le lecteur apprend que, malheureusement, le vieux refrain de Louis Hémon s'applique toujours: les étrangers sont venus, ils ont pris presque tout le pouvoir, presque tout l'argent, mais au pays de Québec rien ne change et rien ne changera:

(...) nous ne bougeons pas, prisonniers de vos lois [celles de Scott, des Anglais] et notre impuissance. Comment aujourd'hui pourrait-il être différent d'hier? Rien ne change au pays du Québec. Nous n'avons pas d'histoire, nous

64. Pierre Vadeboncoeur, La dernière heure et la première, Hexagone-Parti pris, 1975, p. 6.

65. Ibid., p. 10.

66. Ibid., p. 12.

67. Ibid., p. 18.

68. Ibid., p. 18.

n'avons même pas d'heure: le temps est fixe.
 (La tête du roi, p. 88-89)

Il n'est donc pas surprenant d'apprendre dans Le ciel de Québec que le Révérend Dugald Scot, qui n'aime pas les Canadiens français, se fie à la conclusion de Maria Chapdelaine: "Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer" (p. 350). D'après Dugald, rien ne doit changer, ni pour les Ecossais privilégiés, ni pour les Québécois soumis, ni pour la "Bank of Montréal" (pouvoir économique aux mains des Anglais). Ferron, par contre, rappelle que la conclusion défaitiste, le "témoignage" passif dans Maria Chapdelaine, n'est qu'un reflet du Québec théocratique de 1916. A cette époque-là, la révolte ne pouvait être qu'étouffée. Jacques Ferron remercie l'"admirable Hémon" d'avoir mis sur la carte cette "province nordique du Saguenay qui par paradoxe est pour la verve et l'esprit le Midi de notre pays" (Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archabald Campbell, p. 287).

Ce n'est pas uniquement Maria Chapdelaine qui permet à Ferron de mettre en relief certaines de ses idées sociales. Dans Le ciel de Québec, l'abbé Surprenant est fasciné par Monsieur Ripois, personnage d'un autre livre de Louis Hémon. La prédilection de l'abbé Surprenant et de Ferron pour Monsieur Ripois et la némésis s'explique facilement. Dans ce roman, Monsieur Amédée Ripois, Français hautain et galant, joue crânement au jeu de l'amour, dupant ouvrières et ladies anglaises. Mais Amédée se réveille et décide de changer sa conduite "barbare". Comme Ferron, il découvre que l'argent ne doit pas être le "prix de l'amour". Mais ce n'est là qu'un des sujets qui rejoignent les idées sociales de Jacques Ferron. Amédée déplore le sort des chômeurs perdus

dans la mêlée, errant dans Soho, "poursuivant d'un métier à l'autre les choses essentielles: un lit et du pain"⁶⁹. L'"exposition permanente de la vie nocturne à Londres" rappelle les tumultes laborieux de la foule montréalaise chez Ferron. La nuit représente chez les deux auteurs l'inhumanité de la ville: "La cruauté des rues! La cruauté des trottoirs durs, des maisons de pierre, des perrons de pierre"⁷⁰. Hémon fustige les "Barbares (...) la police anglaise, de vilaines gens"⁷¹. Les "barbares", associés ici aux forces de l'ordre, étaient, dans Maria Chapdelaine, les étrangers capitalistes. Et ce sont là deux bandes de "barbares" caricaturées incessamment dans l'oeuvre de Jacques Ferron⁷².

La sympathique Ann Higgitt lit passionnément le "grand Louis Hémon" de la "visite londonienne" (celle d'Amédée Ripois). Pourquoi Ann admire-t-elle cet auteur? Pour les mêmes raisons que Jacques Ferron, bien sûr: le jeune Louis a fait l'école coloniale française et a appris à détester l'esprit colonialiste; Louis Hémon a renié sa famille d'intellectuels un peu comme Ann elle-même l'avait fait avec sa famille d'exploiteurs, ou comme Ferron avec son père "toqué" de succès. Ann estime beaucoup Monsieur Ripois qui évolue

69. Louis Hémon, Monsieur Ripois et la némésis, Bernard Grasset, 1967, p. 89.

70. Ibid., p. 7.

71. Ibid., p. 97.

72. La folie est également une préoccupation importante dans Monsieur Ripois ou la némésis. Monsieur Ripois a maltraité sa femme, Ella, qui en devient folle. Après avoir donné naissance à une fille, la femme de Louis Hémon est devenue folle elle aussi. Or, dans la préface de Colin-Maillard, Jacques Ferron fait de cette folie le signe de l'exploitation de la femme par l'homme. A travers la folie, Louis Hémon "dit sa culpabilité, une culpabilité qui rejaillissait sur tout son sexe" (Louis Hémon, Colin-Maillard, préface de Jacques Ferron, éd. du Jour, 1972, p. 9).

pour finalement apprécier la femme. "Miss Higgitt" retrouve chez le malheureux de Chapleau la "grandeur qui l'avait exaltée dans les romans de Nathaniel Hawthorne, surtout dans La lettre écarlate qu'elle relisait chaque année avec un plaisir toujours nouveau" (Les roses sauvages, p. 78).

Louis Hémon s'avère un des auteurs les mieux appréciés de Jacques Ferron. Les deux romanciers souhaitent le "salut", la "rédemption" de la société hiérarchisée, de la femme-objet, du colonialisme destructeur à la fois au pays de Québec et au pays de l'Albion. Dans la préface de Colin-Maillard, Jacques Ferron décrit un Hémon en désaccord avec son frère Félix mort après s'être battu en Chine contre les Boxers "justement révoltés"⁷³. Louis Hémon a traversé la Manche pour se dissocier de la politique coloniale de la France. Il a renié la philosophie colonialiste, l'héroïsme cornélien de son père (le père de Louis Hémon, inspecteur de l'Académie de Paris, a écrit une préface pour Don Sanche d'Aragon, publiée en 1896)⁷⁴. Il s'est associé aux Irlandais attaquant l'impérialisme britannique:

Breton, Celte comme les Irlandais, [Hémon] n'était qu'un particulier hostile aux Etats qui écrasaient les peuples et qui, même de nos jours, n'ont pas fini de les écraser (...) [Il quittera pour toujours la France,] dont il pouvait désavouer la politique coloniale, le chauvinisme, le complexe de supériorité.⁷⁵

On a presque l'impression que les héros de Louis Hémon auraient pu tout aussi bien être des personnages ferroniens. Le Mike O'Brady de Colin-Maillard, par

73. Jacques Ferron, préface de Colin-Maillard, p. 10.

74. Pierre Corneille, Don Sanche D'Aragon (préface de Félix Hémon), Librairie Delagrave, 1896, 160 p.

75. Jacques Ferron, préface de Colin-Maillard, p. 11, p. 24.

exemple, aurait pu se nommer "Michel Bradette de Saint-Malachie dans la rue Colonial à Montréal".⁷⁶ En l'espace de quelques lignes, Mike O'Brady se métamorphose en un Irlandais ferronien francisé, sorte de frère de Connie Haffigan, sans doute conscient du fait que la lutte contre le colonialisme, pour un Irlandais québécois, doit se faire à côté des Québécois francophones. Mike O'Brady, qui descend de plusieurs rois d'Irlande, qui pense fièrement à Dublin comme Léon pensait à Louiseville, est abruti par les Saxons et les "Orangemen". Il se réveille brutalement de sa torpeur pour se rendre compte, comme François Ménard, Frank-Anacharcis ou Connie Haffigan, jusqu'à quel point la corruption règne autour de lui. Son peuple est écrasé par les grands patrons des villes. Le "East End" londonien, avec ses minuscules maisons sales et ses rues interminables, étouffe les ouvriers irlandais des filatures, les débardeurs, les travailleurs du gaz et les cheminots. Au pays de Galles, quatorze mineurs irlandais meurent, enterrés en pays d'exil alors que les propriétaires s'enrichissent avec leur main-d'oeuvre bon marché:

Il [Mike O'Brady] sentait en lui toute la haine féroce de sa race contre ceux qui possèdent les maisons et les terres, contre les maîtres qui protègent les lois. (...) Les richesses et les honneurs étaient toujours aux mains des méchants, et les héritiers légitimes poursuivaient dans l'ignorance des besoins avilissants, n'ayant comme consolation que la conscience improfitable de leur vertu anémique.⁷⁷

C'est un vieil ouvrier socialiste, l'orateur de Tower Hill, qui condamne le capitalisme. On pense alors à Eméry Samuel de La chaise du Maréchal ferrant:

76. ibid., p. 29.

77. ibid., p. 45, p. 54.

Nous en avons assez. Nous sommes saouls de belles paroles et de promesses et maintenant nous voulons autre chose. Nous voulons des maisons grandes, propres et commodes; nous voulons des heures de travail qui ne nous abrutiront pas et qui nous laisseront des loisirs, et nous ne voulons travailler qu'autant que le fruit du travail de chacun profitera à tous.⁷⁸

Mike O'Brady essaie le parti socialiste qui lui donne une certaine conscience sociale mais qui n'offre rien de concret comme remède immédiat. Le socialisme aboutit à la même impasse que chez François Ménard. Par la suite, Mike se réfugie dans la religion, dans l'Armée du Salut du père Boulter et de Gordon-Ingram. Mais il se rend rapidement compte qu'un manichéisme simplificateur n'offre pas de solutions de rechange au "déferlement" urbain:

(...) la sainteté et la vertu, c'étaient des choses creuses; des choses creuses qui sonnaient, quand on les agitait, une note consolante, vite éteinte dans le grand silence décourageant.⁷⁹

Même si Colin-Maillard contient trop de dialogues banals, trop de répétitions, il reste que le roman est proche des obsessions idéologiques de Jacques Ferron. Lorsque Mike O'Brady attaque brutalement le patron inhumain de la serveuse Wynnne, l'Irlandais de Louis Hémon, arrêté à la fin du roman par la police, par les "forces ennemies", subit le même sort que le Connie Haffigan du Salut de l'Irlande, qui avait posé lui aussi un geste de révolte avant d'être arrêté par les militaires du "minotaure". Mike O'Brady doit céder aux représentants du statu quo parce que la vie est une sorte de

78. Ibid., p. 53.

79. Ibid., p. 165.

colin-maillard où l'on avance à tâtons sans jamais atteindre la justice.

Chez Ferron, toutes les références à Louis Hémon servent donc à exprimer des préoccupations sociales: critique des "barbares" capitalistes—Anglais impérialistes, mâles chauvins, religieux offrant comme seule consolation l'au-delà.

Après Louis Hémon, c'est Molière qui se présente comme le porte-parole le plus important de Jacques Ferron. Molière représente ce que Ferron considère comme le théâtre authentique, celui qui dénonce les hypocrisies. Le Sganarelle ferronien, le valet Jasmin, s'inspire de Molière, où le théâtre reflète, par ses machinations et ses diableries, le ridicule de la comédie humaine (L'ogre), où l'imaginaire est vrai, où les Thomas Diafoirus (Le Saint-Elias) et médecins hypocrites (La chaise du maréchal ferrant; Appendice aux Confitures de coings) annoncent les médecins d'aujourd'hui.

Un bref coup d'oeil sur la vie de Molière révèle un nombre surprenant de points communs avec la vie de Ferron: libération des contraintes d'une famille bourgeoise et d'une formation jésuite; santé chancelante provoquant une vision pessimiste du médecin et de la vie; personnages connus tournés en ridicule dans l'oeuvre littéraire; découverte de la verve des paysans (des conteurs gaspésiens, chez Ferron). Il existe aussi de nombreuses similitudes entre l'oeuvre des deux écrivains.— mise en scène des "vices" sociaux et des laideurs humaines; refus des intrigues compliquées et invraisemblables de Corneille (Ferron déteste l'idéal cornélien d'orgueil, de grandeur fondée sur l'obligation sociale, sur la nécessité morale, sur la hiérarchie, et même sur l'assouvissement d'une passion criminelle); satire de l'éducation des couvents,

des faux dévots, de la préciosité (qui devient chez Ferron la préséance), des "petits marquis" (petits sénateurs, petits notables, chez Ferron), des avarés, des Tartuffe ou fraudeurs, de la femme réduite au rôle de ménagère et des "mariages forcés". Les pochades des Don Juan, des prudes, des écrivains à bel esprit et des médecins bavards ne sont pas sans évoquer les idées sociales de Jacques Ferron. Il y a même des noms de personnages qui sont communs aux écrivains: (Agnès: L'école des femmes, Le dodu; Dorante, La critique de l'école des femmes, Le licou; Elise: L'avare, Tante Elise ou le prix de l'amour; le Commandeur: Don Juan, Le cheval de Don Juan).

Ferron va jusqu'à s'associer directement au Misanthrope, incarnation de l'être solitaire, de l'"orphelin" que nous serions tous. L'Alceste à l'âme si noble revu par Jacques Ferron s'en prend aux mensonges mondains, à la fausse sentimentalité, à la galanterie, à la coquetterie et aux procès injustes: "(...) par son franc-parler, ses frondes, ses procès qu'il perd avec jubilation, content de pouvoir narguer la société de son mépris, [...Alceste] se prouve ainsi qu'il est libre, son propre souverain. Point d'amour dans cette pièce autrement que par un peu de verbiage, comme appoint au véritable sujet"⁸⁰.

Molière, c'est l'esprit frondeur, narguant, en s'amusant, les abus de notre société:

Dans un monde factice où le masque prévient le visage, où le rôle résume l'homme, comme des mouches dans le miel on s'agglutine aux apparences; le masque se colle au

80. Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine, p. 21.

visage, le rôle marque l'homme; on vit comme au théâtre, oubliant le reste du monde, sur une scène exiguë. (Le cheval de Don Juan, p. 205)

Théâtre, théâtral, mise en scène, carnaval, masque, cirque, mascarade, marionnette, festival, foire, cérémonie, figurants, figuration, comédiens, voilà les mots que Jacques Ferron utilise à propos de ses grands personnages "conspirateurs": ecclésiastiques, hommes politiques, capitalistes, amoureux, justiciers, auteurs et médecins. Jacques Ferron s'attaque au "déploiement théâtral" de Papa Boss, à la "foire des hôpitaux" (L'amélanchier), au "festival télévisé" (La charrette) de la "dérision" commercialisée. Ce qui l'intéresse, c'est le "théâtre intime" de réflexions personnelles aiguisant la conscience sociale et nationale (L'amélanchier). Selon Ferron, le monde est un plateau d'illusions et "la société est une mauvaise comédie" (L'ogre, p. 74). Ainsi le théâtre doit-il mettre en scène, en les grossissant, les illusions de la vie. Le dramaturge doit envisager l'acte théâtral comme un échange instructif entre spectateurs et comédiens. Le télescope de L'ogre établit un lien direct avec la "forêt-assistance"; le plateau se perd dans les coulisses, atteignant la rue (Le licou); la fenêtre d'Agnès donne sur les coulisses (Le dodu). Le théâtre est dans la rue. L'aspect molinésque de l'oeuvre de Jacques Ferron rappelle que "si la représentation d'une pièce a du sens, c'est par la conspiration qu'il y a derrière" (Les grands soleils, p. 17).

Plusieurs autres auteurs français s'intègrent eux aussi au concept de la littérature comme représentation des idées sociales de Ferron. Dans L'improp-

tu des deux chiens, Ferron cite Vauvenargues - "Chaque action est un nouvel être qui commence ce qu'il n'était pas"; (p. 156). Ici, le moraliste français, dénonciateur de l'esprit de salon et de la grandiloquence, aide à faire passer la "morale" de la pièce de Jacques Ferron: le théâtre doit être aussi dévastateur que l'action directe, que la lutte dans une société injuste. André Gide incite lui aussi au non-conformisme, car Ferron associe sa propre guérison dans un sanatorium à un réveil social gidien:

(...) on avait institutionnalisé le mal et
 (...) on entretenait le malade dans une telle
 fainéantise qu'il en perdait le goût de sortir
 du sanatorium. André Gide l'avait compris,
 dont l'Immoraliste est l'histoire d'une guéri-
 son hors du sanatorium par un changement de
 moeurs et de mentalité; l'honorable Duplessis
 de même, qui faisait du communisme une tuber-
 culose de l'esprit. Pour ma part, du moins,
 ce fut en devenant communiste, plutôt en me
 déclarant tel, que je [me suis rétabli]. (Appen-
 dice aux Confitures de coings, p. 285)

Dans le domaine des idées sociales, Jacques Ferron rejoint André Gide sur les points suivants: affranchissement de l'individu; tentation de l'idéal du communisme; reniement de l'application doctrinaire du communisme.

Une brève allusion à Ionesco fait entrer ce dramaturge de l'absurde dans le monde de Ferron. A la fin de La charrette, un médecin revoit sa vie passée d'homme inconscient, de mari jouant avec les artifices du langage pour faire croire à l'amour; de spectateur conservateur qui ne croit pas à l'oeuvre d'Ionesco. C'est que le docteur conformiste ne savait pas encore qu'Ionesco avait raison, que la société était absurde:

La seule pièce jamais vu du Roumain Ionesco
 l'avait laissé en colère, pièce de charognard

exhibant comme un objet de dérision l'homme, son frère, dans sa nudité cherchant à se cacher avec des lambeaux de phrases ici et là, d'autant plus inappropriés qu'il en était plus nu encore. (La charrette, p. 139)

Mais le médecin apprendra plus tard à être un "médecin populacier", à voir que la "charogne" s'amoncelle dans les villes et tue des patients, que les phrases apprises (surtout celles qui traduisent le succès social et l'amour-passion) ne sont souvent que des "lambeaux d'incompréhension"⁸¹.

Jacques Ferron se sert de Cyrano de Bergerac d'une façon tout à fait loufoque. Dans son Histoire comique des états et empires de la lune, Cyrano de Bergerac, à l'aide de fioles chaudes plus légères que l'air, atterrit au "Kébec" dans une machine-fusée. Il repart vers les galaxies le 24 juin, date qui, chez Ferron, annonce symboliquement la création d'un Québec nouveau, "corps céleste" souverain. L'auteur des Historiettes cite de longs extraits de l'"Histoire" de Bergerac pour renforcer, dans une optique totalement cocasse, ses propres idées sur l'histoire nationale: il faudrait canoniser Cyrano pour ses "prophéties" du 24 juin. Le Monsieur Bergerac du Ciel de Québec reste lucide et sympathique, permettant à Ferron de se venger de Jean Le Moyne. Doyen des âmes du purgatoire québécois, Bergerac croit que Jean Le Moyne est une mouche (car "Sieur Jean" fait d'une mouche un éléphant, d'une religion limitée à quelques écoles un jansénisme collectif) et

81. Jean Marcel prétend que Jacques Ferron ne supporte pas Ionesco parce que le "Roumain" dénigre le langage alors que Ferron le rehausse dans les sphères du conte. Mais toujours est-il que Ferron et Ionesco se moquent tous deux de l'absurdité du langage, dans le but de démythifier les absolus (voir Jacques Ferron malgré lui, p. 68).

l'attaque avec une épée.

La description, chez le Français Gobineau, d'une famille terre-neuvienne hautaine, rappelle que l'oppresseur capitaliste ne date pas d'hier (Les roses sauvages). Dans la nouvelle qu'a lue Ann Higgitt (La chasse au caribou, avec le sous-titre Terre-Neuve⁸²), le comte de Gobineau crée le personnage de Charles Cabot, jeune Français qui se voit refuser le droit, par un père riche et hautain, d'épouser une simple figurante. Cabot part pour Terre-Neuve chasser le caribou et oublier son malheur. Il y rencontre le tyrannique négociant de morue séchée, Monsieur Harrison, maître de l'île. Gobineau devient donc paradoxalement un élément positif des Roses sauvages, donnant à Ferron l'occasion de dénoncer les patrons injustes. Il est évident ici que Jacques Ferron ne se préoccupe pas de Gobineau en tant qu'écrivain, mais en tant que représentation. Ainsi notre auteur peut-il jouer avec les autres écrivains comme bon lui semble, car le comte de Gobineau est surtout connu pour L'essai sur l'inégalité des races humaines, dont les thèses ont inspiré les théoriciens du nazisme.

Un autre auteur français traité d'une façon sommaire fait partie des écrivains, "porteurs" d'idées sociales. C'est Jacques Cazotte. Dans la rédaction de ses mémoires, Tinamer s'est inspirée de l'épopée chevaleresque de Cazotte, Ollivier. Elle y a puisé toute une ambiance féerique où s'entremêlent le merveilleux, la fantaisie, la facétie et le sur-

82. Arthur de Gobineau, Voyage à Terre-Neuve suivi de La chasse au caribou (présenté par Robert Cliché), éd. du Jour, 1973, 268 p.

naturel. Ferron a repris, parfois textuellement, l'épisode d'Enguerrand et de Strigilline⁸³, y ajoutant ses propres obsessions. Il change le perroquet de Cazotte en bécasse du Canada, les truffes et le vin en mandarines et en peps, le président en Léon, la fée en Etna, et surtout, les six oiseaux en six poules endoctrinées par Papa Boss. Grâce à Jacques Ferron, le féérique d'Ollivier se transforme ici pour dénoncer les dangers du capitalisme.

Le conte de fée engagé, forme privilégiée par laquelle Ferron exprime ses idées, dissimule à peine des références à Charles Perrault. Dans Papa Boss, l'"accotée" espère se marier, connaître le bonheur, être la "femme qui éclaire sa maison bien ornée comme le soleil se lève dans les hauteurs du Seigneur" (p. 120). Mais un peu comme dans les contes de fée (Cendrillon), le mari n'arrive pas à mettre son soulier qui est trop petit: le mariage n'aura pas lieu. Dans Les grands soleils, un thème de Cendrillon est sous-jacent: Ferron craint que les "grands soleils", symbole du patriotisme, ne "deviennent citrouilles", que le "carrosse du pays" imaginé par Mithridate ne se transforme en citrouille, marquant ainsi la fin du rêve de Chénier. Perrault est également présent lorsque nous apprenons qu'en amour tout est jeu: la femme est une souris, l'homme un chat botté allant d'une chambre à coucher à une autre (Le licou), le petit chaperon rouge, la victime d'un viol, ou presque, l'homme étant un loup pour la femme ("Le petit chaperon rouge", Contes anglais).

83. voir Jacques Cazotte, Le diable amoureux et autres écrits fantastiques, Flammarion, 1974, p. 150.

En société, les "chats percés" (les pauvres) souffrent dans les Basses-Villes (Le ciel de Québec); et au niveau de l'imagerie religieuse de Ferron, le Christ prend la forme du matou Barbotte pissant sur l'humanité mauvaise (La nuit).

Les écrivains de langue anglaise, selon la division manichéenne de l'oeuvre de Jacques Ferron, se divisent très nettement en bons et en mauvais auteurs, en bonnes ou mauvaises représentations. Les "bons" jouent un rôle important dans le déploiement des idées sociales. Parfois, il ne s'agit que d'une référence passagère, comme dans le cas de Shakespeare, dont le "to be or not to be" se transforme en la formule la mieux réussie pour décrire la difficulté d'être dans un monde d'injustices (L'ogre): "Être ou ne pas être" dans un monde de "popes" (synonyme de policiers, de médecins et de politiciens), "Yes, that is the question" ("Le coeur d'une mère", p. 94).

Plusieurs auteurs anglais occupent une place privilégiée dans l'oeuvre de Jacques Ferron. Il y a, par exemple, le poète anglais Edward Young (1683-1765). L'exergue de La chaise du maréchal ferrant⁸⁴ provient de l'oeuvre de Young. Après avoir perdu sa femme et sa fille Narcissa, Edward Young méditait

84. "Nous semons gaiement les espérances du jeune âge dans les rides de la vieillesse, - Wilmington, tu te laisses devancer par le soleil! Young (Troisième Nuit)", La chaise du maréchal ferrant, p. 7.

la nuit sur l'inanité de la vie et sur les malheurs du destin. Dans ses Night Thoughts on Life, Death and Immortality, poème en neuf chants, Young exprime le sentiment du néant, l'angoisse devant la mort et le dégoût face aux mots creux des hommes vaniteux:

To what are they reduc'd' To love and hate,
The same vain world; to censure and espouse,
This painted shrew of life, who calls them fool
Each moment of each day; to flatter bad
Thro' dread of worse; to cling to this rude rock.⁸⁵

Ferron, qui a peut-être intitulé sa Nuit en souvenir des Nuits du poète anglais, s'associe lui aussi à la noirceur qui engloutit l'homme dans l'absurdité, même si la nuit, temps de réflexion, aboutit à des "lumières" fondamentalement opposées chez les deux auteurs: Young trouve le "salut" dans l'espoir chrétien, Ferron le trouve dans la lutte sociale, s'attaquant, à la façon de Sisyphe, aux Béliar de ce monde.

L'exergue de La chaise du maréchal ferrant qui décrit l'inéluctabilité de la mort, vient, soutient le romancier, de la "troisième nuit" de Young. Or, la citation n'est pas de la troisième mais bien de la deuxième "nuit". Cette "erreur" montre que Ferron se préoccupe peu de l'exactitude de ses sources. Ce qui compte ici, c'est de savoir que la recherche méditative d'Edward Young a exercé une influence à la fois idéologique et symbolique sur Ferron.

Voici maintenant le romancier britannique Samuel Butler (1833-1902).

85. Edward Young, Night Thoughts on Life, Death and Immortality, dans The Poetical Works of Edward Young, Greenwood Press, 1970, p. 46.

Dans Le ciel de Québec, Frank-Anacharcis, se sentant coupable de son rôle de missionnaire, cite son écrivain anglais préféré, Samuel Butler: "(...) il ne faut pas parler latin à des bouviers qui viennent de perdre leurs boeufs" (p. 142), phrase obscure qui signifie, dans le contexte du Ciel de Québec, qu'il ne faut pas, au nom de la religion, imposer sa langue aux autres, qu'il ne faut pas déranger le mode de vie d'un peuple (les bisons des Amérindiens).

C'est dans Le Saint-Élias que les références à Butler prennent toute leur valeur. Ferron y loue les mérites "d'un Anglais du nom de Samuel Butler qui a écrit un livre intitulé Erewhon, où un peuple heureux garde au musée toutes les machines qu'il a inventées et dont il a été assez sage pour ne pas se servir. Ce livre aurait été écrit à Montréal" (p. 158). Le romancier britannique attaque le victorianisme et les structures oppressantes de la société. Butler a connu, comme l'autre écrivain londonien que Ferron affectionne tant, Charles Dickens, l'industrialisation inhumaine de la Grande-Bretagne. Il a brièvement joué le jeu du capitaliste à Montréal où il a essayé de faire fortune dans la "Canada Tanning Extract Company". Dégoûté par la corruption des membres de la "Bank of Montréal", par les transactions malhonnêtes des financiers, Butler a écrit son Erewhon (il l'aurait écrit en Nouvelle-Zélande et non pas au Canada, comme le prétend Ferron), satire fantaisiste sur la machine qui contrôle l'homme et sur la famille qui empêche l'épanouissement de l'enfant. Bien qu'il soit vrai que les "Erewhonians" (habitants de la terre imaginaire d'Erewhon) aient refusé la mécanisation de leur milieu et se soient débarrassés des ridicules pompes funèbres, tout le reste de leur

société reflète l'absurdité du monde moderne. Ils professent la foi en l'argent. Leurs "Musical Banks" sont des cathédrales où les "prêtres" financiers glorifient l'argent comme s'il s'agissait de musique sacrée. Les "straighteners" ("redresseurs", psychiatres) incarcèrent au lieu de guérir, préoccupation ferronienne par excellence:

(...) the straighteners give names from the hypothetical language (as taught at the Colleges of Unreason) to all known forms of mental indisposition, and to classify them... for they are always able to tell a man what is the matter with him as soon as they have heard his story, and their familiarity with the long names assures him that they thoroughly understand his case.⁸⁶

Comme dans l'univers de Papa Boss, l'"embezzlement" (le détournement de fonds) et le vol s'avèrent une vertu. Butler fait aussi la satire des juges associés aux compagnies d'assurance. Mais la parenté entre Ferron et Butler ne s'arrête pas là, car la religion des "Erewhoniens" ressemble, avec les "high Ydgrunites" de la déesse Ydgrun et les "low Ydgrunites" plus terre à terre, à la hiérarchie ecclésiastique tant décriée par l'auteur du Ciel de Québec. Et comme Léon de Portanqueu, le narrateur d'Erewhon condamne les enseignants de l'"unreason" (illogisme) et du statu quo. L'école devrait permettre aux étudiants d'avoir une conscience sociale, d'avoir une façon personnelle de voir le monde. Or, on n'y apprend, pour reprendre l'expression de Ferron, que le "mauvais côté des choses". Samuel Butler fait tellement partie du Ciel

86. Samuel Butler, Erewhon and Erewhon Revisited, The Modern New York Library, 1927, p. 93.

de Québec que la mère de Frank-Anacharcis est censée l'avoir connu personnellement. Jacques Ferron décrit les mêmes absurdités morales et physiques que Butler. A ce point de vue, Butler "obligé de séjourner à Montréal, alors ville putain des chemins de fer, aujourd'hui des parkings et du pétrole sulfureux" (Le Saint-Elias, p. 181), est un vrai précurseur des critiques du déferlement urbain et de la destruction des ressources de la terre, par "cupidité, par leur gaspillage qu'ils nomment consommation" (p. 183).

Jacques Ferron avoue avoir été influencé énormément par les écrivains britanniques George Eliot et Charles Dickens: "(...) les romans britanniques sont parmi mes livres préférés. J'ai beaucoup aimé le Hard Times de Dickens, The Mill on the Floss et Silas Marner de George Eliot"⁸⁷. Même si Ferron ne mentionne pas directement ces deux auteurs dans son oeuvre de fiction, nous les commenterons brièvement ici, tant leur influence sur les idées sociales étudiées ici nous semble considérable.

Dans ses oeuvres littéraires, Charles Dickens prône la réforme sociale et condamne les Maisons des Pauvres, sorte de ghettos gouvernementaux; il prend la défense des prostituées et des jeunes criminels, jetant plutôt le blâme sur un système de justice qui ne cherchait pas à réhabiliter. Son expérience de reporter au Parlement lui a fait voir de près la corruption politique qu'il étale dans son oeuvre. Le jeune Oliver Twist, né dans un de ces misérables asiles des pauvres, a failli mourir à cause de l'incompétence du "parish surgeon" qui s'intéresse beaucoup plus à l'argent qu'à la vie humaine.

87. Entrevue avec Jacques Ferron, Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 36.

L'univers de Dickens s'apparente donc étrangement, malgré la distance temporelle qui sépare les deux auteurs, à celui de Jacques Ferron. Le "East-End" de Londres, (que Ferron découvre chez Louis Hémon également), avec les remous de la foule ouvrière, les meurtres, les règlements de comptes et la corruption policière, correspond à Longueuil et aux quartiers pauvres de Montréal. L'orphelin Oliver résiste, comme Tinamer, aux exploiters de la Ville. Plus intéressant encore, c'est l'atmosphère manichéenne et cauchemardesque des deux écrivains. Dickens crée la bande criminelle où règne Fagin, brutalité inhumaine associée au surnaturel, au serpent et au mal. Ferron, lui, crée son Bélial, son Hérode et son Papa Boss. Il n'a jamais oublié le Hard Times de Charles Dickens, réquisitoire acerbe contre les adultes qui empêchent les enfants d'être enfants, qui découragent l'épanouissement de l'imagination enfantine au nom du capital et de la main-d'oeuvre bon marché.

Si Charles Dickens attaque les apôtres du profit, George Eliot, elle, se révolte contre l'orgueil social et l'éthique du travail. Eliot, réagissant contre la sévérité de sa formation méthodiste, s'est proclamée agnostique. Dans Adam Bede, elle se rappelle la souffrance de la "lower class" (des gens d'en-bas, dirait Ferron) de son pays d'enfance (le Staffordshire, beau pays vallonné parsemé de rivières et de petits villages, équivalent au Maskinongé de Jacques Ferron)⁸⁸. George Eliot, à travers son menuisier éveillé, Adam Bede, exprime, dans un langage authentiquement populaire, l'absurdité des

88. "La campagne britannique ressemble plus à la nôtre que celle de la France. La campagne française m'est étrangère" (Jacques Ferron interviewé dans Les lettres québécoises, no 6, 1977, p. 36).

sermons sur l'au-delà alors que l'homme peine ici-bas:

(...) we must have something besides Gospel i' this world (...) look at th' coal-pit engines, and Arkwright's mills (...) t'hear some o' them preachers, you'd think as a man must be doing nothing all's life but shutting's eyes at what's a'going on inside him.⁸⁹

Silas Marner, histoire d'un ermite qui apprend à aimer les hommes à travers l'influence d'un enfant, montre, à la manière de Ferron, que la fantaisie et l'imagination doivent primer sur l'éthique du travail déshumanisant, sur le "protestant ethic" où le modèle demeure ce "God fearing man" qui s'épuise à bâtir des empires.

De tous les écrivains britanniques, c'est Lewis Carroll qui a eu l'influence la plus évidente sur l'oeuvre de Ferron. Le docteur Ferron est fasciné par Carroll, et surtout par Alice au pays des merveilles, qu'il lisait souvent à sa petite fille. Le célèbre récit de Lewis Carroll ressemble énormément à celui de Tinamer. Alice rencontre un Lapin Blanc aux yeux roses habillé en redingote avec chapeau melon et gants blancs de chevreau. Le Monsieur Northrop de Tinamer est le même type du "gentleman" anglais transformé en lapin. Le Lapin Blanc aux yeux roses possède une montre qui n'indique que le jour du mois, jamais l'heure. Les personnages du pays des merveilles n'ont donc pas besoin d'orientation temporelle. Mais Monsieur Northrop dépend de sa montre-boussole pour ne jamais perdre de vue sa chère Angleterre. Ainsi incarne-t-il l'Anglais qui refuse de s'enquébecquoiser.

89. George Eliot, Adam Bede, Dodd-Mead, 1947, p. 7.

Tinamer et Alice sont victimes d'un même phénomène: elles rétrécissent comme si de rien n'était: la petite héroïne britannique, sous l'effet de champignons, de gâteaux et de breuvages; Tinamer, grâce à une pommade spécifique. L'énorme pied droit d'Alice (le rétrécissement ne se fait pas toujours d'une façon égale) s'appelle dérisoirement "esquire", tout comme le père orgueilleux de Tinamer. Alice et Tinamer partagent encore autre chose: elles ont des animaux qui semblent appartenir au bon côté du merveilleux, qui s'opposent aux injustices (pour Alice, il s'agit surtout du "Cheshire Cat", Dinah, pour Tinamer, du merle-chat).

Derrière la fantaisie féerique et les jeux de mots de Lewis Carroll se cache, comme chez Jacques Ferron, toute une satire sociale. La Dame de Coeur, qui crie constamment "Off with your head!" ("Qu'on le décapite!")⁹⁰, incarne la tyrannie du pouvoir. Dans la même veine, l'existence antérieure de Northrop se relie à la Duchesse qui voulait lui couper la tête. Chez Carroll, le bébé-cobaye, vrai cochon d'Inde, symbolise le malheur des enfants maltraités, ce qui n'est pas sans évoquer la satire du Mont-Thabor chez Ferron. Carroll est également préoccupé par les cours de justice. Le jury de poissons rouges qui ne savent pas épeler représente l'incompétence de la Justice.

La ressemblance la plus frappante entre Alice au pays des merveilles et L'amélanchier est sans doute la philosophie de la nécessité, en littérature, d'une vision enfantine à la fois instructive et divertissante pour aider à corriger l'horreur des asiles, des reines au coeur méchant et des procès ab-

90. Lewis Carroll, Alice in Wonderland, The Children's Press, 1970, p. 156.

surdes. Le conte est une occasion de remettre en question l'ordre établi. C'est pour cette raison que Ferron se réfère parfois à d'autres conteurs que Lewis Carroll, aux Mille et une nuits, par exemple, où le lecteur découvre le "salut du monde par la fantaisie: voilà une Bible qui vaut bien l'autre"⁹¹. Le Manchot de L'ogre affirme même que s'il "n'avait pas l'Arabie dans la tête, il serait complètement perdu" (p. 49). Et l'Arabie, c'est une fable ou un conte qui révèlent le ridicule de la condition humaine. Dans L'ogre, le "conte arabe" du Manchot fait de l'amour une lutte éternelle entre captif et captive, de l'oasis le symbole de l'amour et de la paix impossibles, du roi de Bagdad et de la sultane, les représentants du jeu brutal de l'amour. Chez Ferron, l'Arabie est omniprésente, que cela soit par le rang de Fontarabie où s'effectuent de merveilleuses transformations d'animaux ("Bêtes et maris", Contes anglais), par l'Alcazar, boîte mauresque où se réunissent policiers, putains et bandits (La nuit), par les professeurs qui parlent en latin moliéresque et qui disent étrangement "Ali baba" ("Mélie et le boeuf", Contes du pays incertains), ou par la petite Tinamer, aussi légendaire que la grande reine de Saba (L'amélanchier).

Dans Les roses sauvages, Ferron évoque un écrivain qui, comme Eliot, Dickens, Butler et Young, s'oppose à la vanité des hommes. Cette fois-ci, il s'agit d'un écrivain américain, Nathaniel Hawthorne. Ann Higgitt reste possédée par la noblesse, par l'horreur, par le pessimisme et par la "grandeur tragique" de Hawthorne, ce grand pessimiste réfractaire aux transcendentalistes,

91. Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe, t. I, p. 18.

au mysticisme optimiste du panthéiste Emerson. Ferron mentionne plusieurs fois le romancier Nathaniel Hawthorne. Dans La créance, nous apprenons que le père fat de Jacques Ferron se contentait de sa maison à cinq portes qui, comme les sept pignons de Hawthorne, indiquait l'importance du propriétaire. Dans The House of the Seven Gables, le romancier de la Nouvelle-Angleterre, reconnu comme l'un des premiers auteurs américains à avoir immortalisé l'histoire et les moeurs de la colonie américaine, centre l'action de son livre sur la maison des Pyncheon, ancienne demeure du colonel Pyncheon. Le colonel incarne cet "absurd delusion of family importance which has always characterized the Pyncheons"⁹². L'orme ancestral devant la maison pourrie ainsi que le portrait miroitant du colonel représentent ce que Ferron appellerait le "préjugé aristocratique" en déperdition. En effet, Hawthorne fait la satire de l'"idle aristocracy", des juges qui envoient les innocents dans les asiles, de pasteurs vivant de favoritisme. Comme Jacques Ferron, Nathaniel Hawthorne utilise le merveilleux pour faire passer ses idées, "mingles the Marvellous as a slight, delicate, and evanescent flavor"⁹³. Les roses des Pyncheon remontent au temps de l'ancêtre exploiteur qui, comme le colonel Jack, avait fait fortune dans les plantations. Ces fleurs représentent l'éphémère continuité aristocratique. Hawthorne prend position en faveur des fleurs "plébéiennes". A ce point de vue, les roses ressemblent étrangement aux roses sauvages de Ferron.

92. Nathaniel Hawthorne, The House of Seven Gables, Houghton Mifflin Company, 1932, p. 30 .

93. Ibid., p. 395.

Il est aussi utile de noter que Hawthorne remonte dans le passé pour décrire les moeurs somme toute tyranniques des Puritains. Or, les Puritains, comme les prélats de Jacques Ferron, élaborent une législation théocratique. Au nom de la "pureté" évangélique, les Puritains brûlaient les Indiens, imposaient une austérité morale où l'adultère était puni de mort, le libertinage de prison. Les oeuvres d'art et les spectacles étaient censurés. Le succès économique d'un "God fearing man" était une bénédiction divine pour les Puritains qui se disaient peuple élu de Dieu dans un nouvel Israël. Il est donc évident que Hawthorne détestait la même répression morale, le même arrivisme raciste que l'auteur de Papa Boss. Ferron et Hawthorne partagent aussi une vision patriotique semblable. Les deux auteurs fouillent dans la petite histoire. La perspective historique du romancier américain se rapproche de la vision de Léon de Portanqueu qui raconte l'histoire de la fondation de villages et de familles. Dans The Scarlet Letter, qu'Ann a également lu avec passion, Hawthorne continue à rappeler son appartenance familiale et nationale. Après avoir lu les documents du "Customs House" (poste de douane), un peu comme Ferron avait recueilli les témoignages des Jésuites et des Ursulines, le romancier de Salem recrée l'époque des condamnations des sorcières par les extrémistes puritains qui jugeaient et parfois exécutaient au nom des Saintes Ecritures. Hawthorne ressuscite le passé bostonnais où les personnages fictifs côtoient les personnages véridiques. "Historietteur", il remonte à son premier ancêtre, William Hawthorne, arrivé au Massachusetts en 1630. Même si ce premier Hawthorne martyrisait les sorcières, non sans être ensorcelé par ces dernières — comme les premiers Français "martyrisaient" les Indiens — Hawthorne croit à la nécessité d'un "home-

feeling" avec ses ancêtres:

The figure of the first ancestor invested by family tradition, with a dim and dusky candour, was present to my boyish imagination. It still haunts me, and induces a sort of home-feeling with the past.⁹⁴

Ferron proclame lui aussi le besoin du même "home-feeling", de la même réconciliation avec le passé revu et corrigé.

Outre les auteurs anglais et français, deux auteurs étrangers participent eux aussi à la mise en scène des idées sociales de Ferron. Frank-Anacharcis Scot veut se fondre dans le paysage québécois, en devenir son expression, à la façon de "Maître Asturias". L'admiration que Jacques Ferron professe à l'égard de l'écrivain guatémaltèque se comprend facilement. Dans sa thèse de doctorat sur le problème social de l'Indien, dans son roman L'ouragan (histoire des luttes de propriétaires indigènes contre la "United Fruits"), Miguel Angel Asturias s'attaque aux problèmes sociaux de son pays. Dans Monsieur le Président, le célèbre auteur guatémaltèque décrit la dictature d'Estrada Cabrera. Mais ce sont surtout les Légendes du Guatemala qui rapprochent Asturias de Ferron. Grand codificateur des contes et légendes de son passé, l'auteur latino-américain, tout comme Ferron, retourne au pays de l'enfance de sa mère. Ce qui est encore plus révélateur, c'est que les Légendes

94. Nathaniel Hawthorne, The Scarlet Letter, Oxford University Press, 1965, p. 9-10.

du Guatémala commencent par un petit chapitre où le conteur peint une charrette qui entre dans la ville, "un tour de roue hier, un tour de roue aujourd'hui"⁹⁵. Le charretier se fraye un chemin parmi les grandes familles, amis de l'évêque et du maire qui prétendent que les gens du peuple ne sont que de vulgaires bohémiens. Dans La charrette, Ferron fait lui aussi d'un charretier le type de l'ouvrier exploité par ceux qui ont le pouvoir. Ainsi les littératures guatémaltèque et québécoise se rejoignent-elles dans l'univers fantasque de l'écriture ferronienne.

Mentionnons enfin que Jacques Ferron a lu avec intérêt le naturaliste Pehr Kalm (associé si étroitement au Québec que Ferron l'appelle toujours Pierre). L'auteur suédois, bien avant Marie-Victorin, a commencé à répertorier la "flore laurentienne". Ferron cite le Voyage en Amérique du Nord⁹⁶ où Kalm notait, déjà en 1749, la "domestication nègre" à Albany, anciennement le "Fort Orange" des Hollandais. Kalm s'indignait devant le Noir traité comme bétail et brosse le "tableau complexe d'une petite société prometteuse, tremplin de l'essor capitaliste qui fera la force des Etats-Unis" (Historiettes, p. 92). Kalm, interprété par Jacques Ferron, évoque l'amour des petites choses du pays, tel qu'exemplifié par l'ignorantin Marie-Victorin, ainsi que le combat contre le capitalisme.

* * *

95. Michel Angel Asturias, Légendes du Guatémala, Gallimard, NRF, 1976, p. 13.

96. Pehr Kalm, Voyage de Kalm en Amérique, T. Berthiaume, 1880, 2 vol.

Dans l'oeuvre de Jacques Ferron, les allusions aux écrivains d'ici et d'ailleurs "édifient" un espace fondé sur la répétition et sur un retour anticipé. Les différents auteurs semblent mystérieusement se transformer en personnages ferroniens. Ils constituent une unité signifiante qui sert de filtre aux idées sociales de Ferron.

Les écrivains du pays de Québec, quant à eux, ont des règles à suivre pour devenir des "personnages" sympathiques. Grosso modo, ils doivent rester fidèles aux idées que Ferron avance sur l'histoire, sur le capitalisme, sur la médecine, sur l'amour, sur l'étranger et sur la religion. Ils ne doivent surtout pas se complaire dans des métaphores d'aliénation, théoriser au lieu d'agir, être "intimistes" et non engagés. Jacques Ferron a une prédilection pour l'écrivain qui, conscient de la continuité historique de son propre pays, puisant à même le folklore et les légendes, faisant du féerique une façon de percevoir et de corriger la réalité, dénonce la farce moliéresque qu'est la vie et incite à l'action pour améliorer le sort de l'homme.

Conclusion

Dans cette étude, nous avons essayé de reconstituer la pensée sociale qui anime l'oeuvre littéraire de Jacques Ferron. A l'intérieur de chaque chapitre, nous avons analysé les différentes facettes de la vision sociale de Ferron, telle qu'elle s'articule autour des sujets les plus importants. Une telle optique nous a amené à découvrir la cohésion qui caractérise les idées sociales de l'auteur. Ayant déjà dégagé les principaux réseaux de signification créés par Jacques Ferron sur les grands sujets traités ici, il nous reste maintenant à commenter les idées essentielles qui sont à la base de ces préoccupations. Hautement structurée, l'oeuvre de Ferron véhicule deux idées principales qui dépassent et lient entre eux les domaines étudiés dans cette thèse: l'égalité et le patriotisme, principes fondamentaux et unificateurs de la pensée sociale de l'écrivain.

A travers toute son oeuvre, Jacques Ferron est préoccupé par le manque d'égalité sociale entre les êtres humains. Le mot "égalité" implique toujours une lutte pour bâtir un monde plus juste, un combat contre les exploités et les dominateurs. Qu'il traite de l'amour ou de la justice, de la médecine ou de la littérature, Ferron a inévitablement comme préoccupation principale

l'inégalité sociale. Mais même s'il passe une bonne partie de son temps à s'en prendre aux profiteurs de tout genre, il n'en reste pas moins qu'il suggère plusieurs sortes d'action pour essayer de remédier aux inégalités sociales: action pour améliorer la condition de l'homme aux prises avec les problèmes de l'amour, de la justice, de la médecine, de la politique, action à prendre pour être fidèle à l'histoire nationale, pour enquébecquoiser les étrangers, appel à l'action suscité par la présence d'auteurs préférés.

Dans le domaine de l'amour, l'inégalité prend la forme de la disparité entre l'homme et la femme, injustice qui aurait été créée par la société elle-même, par les images qu'elle projette d'une histoire d'amour: mari dominateur, rituels absurdes, passion égocentrique de séducteurs achetant, grâce à leur accoutrement, des femmes épatées. L'amour serait donc fondé sur un malentendu. La société, encourageant le culte de l'individu, permet difficilement des échanges entre l'homme et la femme. Chez Ferron, tous les cas de mari fort ou de "ravisser" avec femme passive ne sont qu'une des nombreuses versions du rapport exploité-exploiteur dont l'exemple le plus représentatif et récurrent trouve son origine dans le monde des affaires, dans les rapports de violence psychologique et physique entre patrons et ouvriers.

Le mariage n'est que trop souvent une "créance", une occasion de jouir d'un certain prestige, de profiter d'un statut civil avec des compensations financières, ou tout simplement, comme dans le Québec d'antan, d'avoir de la progéniture. Allégoriquement, Ferron place le couple en instance perpétuelle de divorce. Grâce à une ambiance fabuleuse, le mari monopolisateur peut prendre des formes inattendues: un béliet, un orignal, un ogre. Evidemment, l'ar-

gent joue un rôle primordial dans le "divorce" qu'est le mariage. De fait, l'argent s'avérerait l'instrument par excellence pour creuser des fossés entre les individus. Préoccupés par le gain et le succès, les maris s'éloignent de leurs femmes. L'argent, ce serait le "prix de l'amour", le joli bungalow et les articles de ménage étant censés faire le bonheur.

Dans les différentes références à l'amour, l'existence d'un travail déshumanisant, tant pour l'ouvrier que pour l'homme d'affaires abattu par le stress, vient tout gâcher. Mais Ferron ne se contente pas de décrire le fossé qui sépare l'homme de la femme. Il passe à l'action, faisant comprendre à son lecteur qu'améliorer les conditions du travail, ce serait mettre moins de pression sur le couple et donner plus de chances à l'amitié et à l'amour de se réaliser. De même, mais à un niveau de transformation littéraire tout à fait insolite, les "guidounes" servent de stimulus pour pousser certains personnages vers l'action sociale, vers la défense des petites gens. Grâce à des filles comme Barbara, de Sydney, ville ouvrière liant symboliquement l'Ile du Cap-Breton au Québec, le bordel devient un endroit de libération, non physique mais sociale. Chez Ferron, le bordel met fin à l'"incuriosité".

Comme dans le cas de l'amour tel que perçu par Jacques Ferron, plusieurs caractéristiques du monde de la justice vont à l'encontre de l'idée de l'égalité entre les êtres humains. Les cours de justice ont tendance à classer les gens en bons et en mauvais et à ne pas chercher l'entre-deux et les nuances. Chez Ferron, l'homme de loi se croit infaillible et professe un manichéisme classificateur fort dangereux. Or, si, comme le croit Jacques Ferron, tous les hommes sont au point de départ égaux, c'est moins un verdict de culpabilité ou

de non-culpabilité qu'il faut chercher que l'origine sociale de la conduite d'un accusé. La thèse de l'écrivain est simple: le crime vient de la société et non de l'individu. Mais les juges ferroniens ne croient guère à l'égalité sociale. L'ambition les caractérise; vêtus de leur toge, ils aiment se distinguer des autres gens. D'ailleurs, que ce soit un homme de loi, un politicien, un médecin, un homme d'affaires ou un Don Juan, l'habit fait le moine, l'habit étant un exemple flagrant de la façon trompeuse dont la société classe les gens.

Quelle action faut-il prendre dans le monde de la justice? Ferron conseille à ses hommes de loi d'être "populaciers", de se rapprocher du peuple, car ils ne sont différents d'eux que par leur éducation. Les juges dépourvus d'une telle conscience se présentent comme de sombres corbeaux, comme des shérifs, des ogres et des bourreaux qui préfèrent l'emprisonnement et la force à la réhabilitation, qui font du monde de la justice un "théâtre" simpliste. La plume caricaturale de Jacques Ferron transforme les juges qui appliquent la loi des plus forts en maniaques sexuels. Quant à l'armée, celle qui applique injustement la loi des fédéralistes perquisitionneurs, elle prend des formes inusitées: bande de faisans louches; dynastie de riches Romains.

Les responsables du monde de la justice, par leur conduite répréhensible, par l'action sociale qu'ils évitent, sont le contraire de ce qu'ils devraient être: les défenseurs des pauvres. Au lieu de ne défendre que ceux qui peuvent se permettre d'avoir un avocat, ils devraient prendre en charge l'intérêt des petites gens. Comme les policiers modèles, ils devraient être d'une honnêteté exemplaire, résister au favoritisme et défendre les miséreux, autrement Ferron

les assimile aux promoteurs de la saleté urbaine et du crime.

C'est le médecin, avec ses connaissances de l'esprit et du corps, qui pourrait être le mieux placé pour veiller à ce que le principe de l'égalité sociale soit mis en pratique. Malheureusement, la majorité des médecins — du moins ceux qu'anime Ferron — n'assument pas cette responsabilité. Ils s'isolent de la population et cachent leur insuffisance derrière un jargon réconfortant; ils font de gros salaires et croient à leur supériorité, préférant l'argent au travail souvent ingrat d'un vrai chercheur. Les mauvais médecins ne font pas preuve d'humilité, qualité égalitaire que Ferron estime indispensable pour que l'homme de science puisse se rapprocher de la population. Devenus des médecins à étiquettes et des "pilulaires", ils se muent, dans l'oeuvre littéraire, en des "Cuisiniers", des geôliers, des meurtriers opérant sans discrétion et en des Baal dangereux. Ce sont, pour reprendre le vocabulaire ferronien, des "archevêques" tout cousus d'or, des "Américains" suivant le modèle d'Anthony Dumulong, s'enrichissant grâce à une pratique freudienne et à un empire pharmaceutique financés par les compagnies multinationales. Si Ferron n'aime pas Freud, c'est surtout parce que le fondateur de la psychanalyse aurait été influencé par une vision du monde trop bourgeoise. Freud exemplifie ce que Ferron appelle le parti pris bourgeois: à cause de sa formation, il aurait négligé l'importance des inégalités sociales dans les troubles psychiques et aurait simplifié les causes des problèmes psychologiques. Dépourvus d'une conscience sociale, limités dans leur vision du monde, les psychiatres ferroniens essaient de suppléer, avec des neuroleptiques, au peu d'attention accordée à leurs patients.

Il est évident que le médecin, tel que l'envisage Jacques Ferron, a de lourdes responsabilités dans le champ de l'action sociale. Il a la possibilité de jouer un rôle privilégié dans l'offensive déclenchée contre les inégalités sociales, d'autant plus que la plupart des maladies seraient d'origine sociale: le milieu bétonné, pollué et déshumanisant; la famille désintégrée, déchirée par des pressions extérieures venues du monde moderne. Malheureusement, la "manie" des pilules, des vaccins et des "lésions cadavériques" serait devenue une sorte de panacée trompeuse, de "bien de consommation" qui éloigne le médecin de l'action sociale.

Il y aurait un autre facteur qui encourage les médecins à préférer le haut de l'échelle à l'engagement dans le milieu: la médecine aurait trop tendance à jouer le jeu des mass media, le médecin faisant davantage les manchettes à cause d'un vaccin miraculeux qu'il a découvert, de la mort d'une vedette qu'il a traitée ou de l'accouchement d'une femme célèbre qu'à cause d'indispensables recherches pour enrayer une maladie dans sa source. C'est que les "messes de l'accouchée" et la "cérémonie" des certificats de décès sont devenues une industrie rentable. Mais en revanche, le médecin idéal serait quelqu'un qui, au lieu d'inventer un vaccin contre le cancer, découvrirait les conditions sociales qui causent la maladie, devenant ainsi un type de révolutionnaire.

La façon dont Ferron discute des maladies incite à l'action. Il propose des traitements qui se feraient, sauf dans les cas extrêmes, hors de l'hôpital. Il faudrait intégrer le malade dans son milieu, combattre le réflexe qui nous pousse à isoler les gens qui sont "différents", mentalement ou physi-

quement. Une telle approche amènerait le médecin à mieux connaître la société, à mieux repérer l'origine des maladies. Le médecin généraliste, étant plus près de ses patients que le spécialiste de l'hôpital, serait le plus apte à comprendre et à traiter ses patients. Paradoxalement, c'est le personnage sympathique du fou qui nous éclaire le plus à ce point de vue: ses mots symboliques trahissent les origines de sa maladie — la famille disloquée, le désir enseigné de devenir quelqu'un, d'être ambitieux et de faire fortune. Le fou se révèle donc l'ami indispensable du médecin contestataire qui travaille à transformer la société que la folle des Roses sauvages voyait dans ses rêves comme un "échafaud".

Les références à la religion révèlent sans cesse l'importance d'une vision sociale qui engage l'homme à se battre contre les inégalités et les abus. Placée dans l'optique des idées sociales, l'Eglise sert à illustrer jusqu'à quel point une institution hiérarchisée peut favoriser les disparités entre les êtres humains. Elle apparaît trop axée sur l'argent et sur la beauté de ses temples que Ferron dépeint comme des châteaux, symbole d'un clergé hautain qui s'éloigne des problèmes des gens ordinaires. Pour tourner cette avarice en dérision, l'auteur invente une liturgie nouvelle: l'ange est un consommateur, Dieu est un riche Américain.

Les religieux ferroniens préfèrent le latin au langage de tous les jours; ils s'alignent contre les ouvriers opposés à leurs employeurs, thésauriseurs entêtés. Les cardinaux sont donc ironiquement des "briseurs de grève". La majorité des hommes d'Eglise souffrent des défauts de tous les notables qui parsèment l'oeuvre de Jacques Ferron: ils sont pointilleux, "patroneux" et

ambitieux; ils profitent d'exemptions financières injustifiables et organisent des courses au leadership truquées. Non contents d'une attitude hiérarchique envers leurs ouailles immédiates, ils deviennent impérialistes et colonisateurs, faisant de l'"expansionnisme" économique d'un océan à l'autre. Pis encore, ils tombent dans un exclusivisme étroit, parlant de "seul peuple élu de Dieu", vision restrictive, incompatible avec la pensée égalitaire de Jacques Ferron.

La vraie "foi" selon Jacques Ferron, c'est la croyance en la défense des démunis, des petits et des minorités. Dans le contexte humaniste et irreligieux de l'oeuvre littéraire, le Christ devient le symbole des petits et Isou Manichou se révèle un dieu respectable quand il prend la défense des misérables. Les transformations religieuses servent à approfondir et à nuancer une option beaucoup plus sociale que spirituelle. La signification chrétienne de la mort est renversée par Ferron. Il y voit une fin et non le commencement d'une vie meilleure. La pensée de la mort doit donc inspirer les individus à travailler à améliorer le sort de l'homme. Elle implique un engagement social. Si Jacques Ferron est mécréant, c'est qu'il veut que l'ici-bas prime sur l'idée incertaine de l'au-delà. Son "idéologie" religieuse ne peut que porter un message social, faisant de Marie-Victorin l'ennemi des spéculateurs, de l'abbé Surprenant l'ami des communistes (lorsque ces derniers veulent aider le peuple à sortir de sa misère), de la putain Thérèse un "prophète" qui "enseigne" que le "salut" de l'humanité ne se fera que par un réveil des classes laborieuses. L'univers religieux de Ferron, faisant du ciel et de l'enfer le principe de la contestation, de la justice

trionphant un jour de l'injustice, incite au réveil.

C'est sans doute à travers le concept du capitalisme que Ferron exprime le plus clairement sa colère contre les inégalités sociales, contre ce qu'il appelle l'"American Way of Life": le succès financier à tout prix, l'individu avant la collectivité, la consécration de nouveaux héros -- vedettes et magnats tout-puissants, la philosophie de Dale Carnegie visant à créer des élites, encourageant les individus à chercher le profit aux dépens des masses laborieuses. La hantise du profit avant tout crée des hommes ambitieux et constitue la bête noire par excellence de Jacques Ferron. Combattre le capitalisme, c'est combattre le manichéisme, synonyme de disparité sociale: les gens d'en bas contre les gens d'en haut, le petit village contre le grand village, la petite rue contre la grand'rue, la "Low Church" contre la "High Church", la grande allée contre le banc d'en arrière, les "Magouas" contre les riches.

L'avènement d'une égalité sociale plus acceptable aurait comme principal empêchement le système capitaliste qui fait du Québécois, homme d'affaires, un "orphelin national" préférant le profit à l'identité collective, de l'ouvrier, la victime de compagnies étrangères et de maladies industrielles. C'est le bourgeois que Ferron veut réveiller, celui qui tient à son petit pot de confiture de coings, à son mariage de raison et à son travail rémunérateur plutôt qu'à la remise en question quotidienne des valeurs capitalistes.

Lorsque Ferron évoque l'histoire du Québec, le principe de l'égalité sociale est à l'origine de toutes les critiques de l'exploitation du petit par le plus fort. Les "faux héros" en témoignent. D'abord, ceux ou celles

pour qui la fourrure aurait constitué la raison d'être: Colomb, Jacques Cartier et Champlain, associés par Ferron à la "libre entreprise"; La Dauversière, homme d'affaires et modèle de Tartuffe; Jeanne Mance, amie des pourvoyeurs d'écus. Ensuite, ceux ou celles qui représentent la nation forte soumettant les petits peuples, soit pour l'argent, soit pour la religion: Dollard, soldat qui évoque le génocide des Amérindiens; Paul de Chomedey, accusé ironiquement d'être lâche pour avoir lutté contre les Indiens; le Marquis de Lafayette, allié des Américains dans la guerre contre les Anglais et donc transformé par Ferron en symbole du génocide amérindien, les Américains étant les instigateurs de celui-ci. Toutefois, il existe dans l'histoire un modèle d'égalité sociale, et c'est l'Iroquois, l'"Athénien" démocratique qui avait réussi l'"hottinonchiendi", la "cité harmonieuse" où les habitants vivaient dans un monde de paix et de justice.

Comme dans le cas de l'histoire, les idées politiques de Jacques Ferron sont orientées par la dénonciation des inégalités sociales. Les partis politiques, par exemple, ne représentent pas assez la volonté populaire. Ce sont des institutions capitalistes, en ce sens que l'argent ne fait que trop souvent gagner les élections. Il n'est pas jusqu'au parti communiste qui n'accumule, tels de riches propriétaires fonciers, des propriétés rentables, négligeant sa philosophie de la suppression de la propriété privée au profit de la propriété collective.

Les hommes politiques qui parcourent l'oeuvre de Ferron prononcent les mots "Liberté. Egalité. Fraternité.", mais sont presque tous des "patroneux" qui aspirent à être des "sirés". Il est rare qu'un politicien soit près des

petites gens. Bien au contraire, la plupart du temps, il a trop honte des quartiers pauvres et de la "maudite province arriérée" pour s'y aventurer. Chez Ferron, il n'y a que Thérèse Casgrain qui, quoique fédéraliste "possédée", prend la défense des femmes exploitées et des démunis.

La majorité des nombreux étrangers qui font leur apparition dans l'oeuvre de Jacques Ferron sont, tout comme les autres protagonistes (amants, justiciers, religieux, médecins et politiciens), opposés à l'égalité sociale et aveuglés par le gain et le profit. Poussés par l'obsession du contrôle commercial, les Britanniques ferroniens représentent les colonialistes; apôtres de la démocratie dans leur propre pays, ils ne la pratiquent guère dans leurs anciennes colonies. Ferron les transforme en des zoulous et en des matelots rusés et sans scrupules. De plus, les Anglais incarnent le mépris des petits peuples, parlant d'un fair-play où la langue anglaise serait plus commerciale et donc supérieure aux autres langues. Ferron part en guerre contre les Anglais, les Ecossais ou les Irlandais qui courent après l'argent, accaparant la propriété québécoise, parlant anglais aux francophones qui les entourent. Une telle attitude méprisante va à l'encontre de la vision égalitaire de Jacques Ferron. Ainsi les anglophones prennent-ils des formes caricaturales: des inféodés, des criminels, des policiers colonialistes et des excités sexuels. Quant aux Européens vivant au Québec et qui s'intéressent plus à la fortune qu'aux problèmes particuliers de la majorité francophone, ils subissent le même sort caricatural que les anglophones: ce sont des maquereaux.

Paradoxalement, il existe chez Ferron plusieurs étrangers qui deviennent des défenseurs de l'égalité sociale, en ce sens qu'ils croient à l'égalité des peuples. Il y en a beaucoup qui se francisent, faisant ainsi preuve de respect pour la majorité francophone. Il y en a d'autres qui appuient les minorités amérindienne et métisse, ou qui vont jusqu'à adopter l'idéal des Patriotes. C'est ce que Ferron appelle l'action à travers la "jaxonnisation".

Un réseau fascinant de références à la littérature permet à Ferron de monter en épingle les élitistes qui ne font rien pour améliorer la condition des gens situés au bas de l'échelle sociale. Hector "Orphée" de Saint-Denys Garneau souffre du "préjugé aristocratique", préfère l'au-delà à l'ici-bas et écrit une littérature de manoir. Les critiques littéraires s'associent au poète de Sainte-Catherine lorsqu'ils font l'éloge de la particule nobiliaire. Les membres de La relève représentent eux aussi des privilégiés chez qui la coterie et la religion l'emportent sur l'action sociale. Ferron ne peut supporter qu'un écrivain soit plus près des Académies que des problèmes quotidiens. Ainsi fait-il d'Anne Hébert une Académicienne anti-patriotique et de Saint-Simon un obsédé des titres.

Toute une famille d'écrivains deviennent, d'une autre façon que les Académiciens, les représentants du statu quo en ce qui concerne les inégalités. Ils s'associent à l'argent, symbole de domination économique. Alain Grandbois, dont le nom de famille évoque les scieries, rappelle l'exploitation de l'ouvrier québécois par les patrons étrangers. Stendhal incarne l'ambitieux, le "boulé"; le nom de De Foe fait penser aux nouveaux riches qui écrasent tout pour avoir du succès social. Il existe aussi des écrivains qui, sans

être liés directement à l'argent, illustrent une autre forme d'inégalité et d'exploitation: la continuation, en terre québécoise, de l'attitude hautaine des conquérants — Scott Symons, Hugh MacLennan, Northrop Frye.

L'écrivain qui appuie les démunis et les défavorisés devient l'ami de Jacques Ferron. C'est le cas de Jean Narrache et de Clément Marchand, poètes du peuple; de Miguel Asturias, porte-parole des gens de la rue; de Marius Barbeau, défenseur des Indiens; de Vauvenargues, ennemi des coteries. L'écrivain qui, dans son oeuvre, condamne ceux qui sont à la recherche d'un profit abusif, est lui aussi une sorte de héros: Félix-Antoine Savard attaquant, dans le registre de l'épopée, les capitalistes; Louis Hémon, combattant les colonialistes, les mâles chauvins et les patrons avarés; Samuel Butler montrant les dangers de l'impérialisme et de la machine; Gobineau, faisant la satire de commerçants iniques; Young et Hawthorne, ennemis des vaniteux; Eliot et Dickens, critiques de l'orgueil social et de l'éthique du travail. A l'instar du Gide ferronien, l'écrivain doit montrer l'importance d'une conscience sociale, doit, comme Shakespeare, pousser les hommes à améliorer un monde rendu criminel par l'ambition.

Il ne suffit pas de sympathiser avec la cause d'un groupe soumis. John Howard Griffin, par exemple, romancier américain de race blanche qui a vécu temporairement en noir grâce à la teinture, ne serait pas allé assez loin dans sa critique du racisme. Par contre, Molière va jusqu'au fond des choses. Il est le modèle d'un écrivain engagé, dénonçant les mêmes imposteurs que Jacques Ferron: avarés, pédants, hommes de loi et religieux partisans, amoureux ridicules, médecins baragouineurs, sans conscience sociale.

Il existe dans l'oeuvre de Ferron une exhortation universelle à l'action sociale. C'est l'exploitation tout court qui préoccupe le plus l'auteur. D'ailleurs, dans la majorité de ses oeuvres écrites entre 1947 et 1958, il cherchait avant tout à dénoncer les hypocrisies de la condition humaine. A cette époque, le Québec était peu présent dans l'écriture ferronienne, du moins en tant que préoccupation principale. Le licou, par exemple, fait une satire des tirades et stances de Corneille. C'est une farce sur l'amour parfait, sur les amants qui se tuent au nom d'une passion à la Roméo et Juliette. L'ogre, à travers le symbole du palmier, potence mystérieuse, lieu des injustices, condamne la corruption de la médecine, de la politique, et de l'Eglise. Le dodu, pièce vaudevillesque sur le factice du mariage, se moque du sophisme de la religion et des conventions de l'amour "dodu" et épidermique. Tante Elise ou le prix de l'amour et Le cheval de Don Juan tournent en ridicule l'amour galant. Ainsi, de 1949 (L'ogre) à 1957 (Le cheval de Don Juan), ce sont des préoccupations plutôt philosophiques qui orientent l'écriture. Il n'y a que La barbe de François Hertel (1951) qui fait un peu exception, introduisant l'idée patriotique de l'importance de l'"orientation", de la fidélité à ses origines.

A partir de 1958 (parution des Grands soleils), l'oeuvre de Ferron, grâce au leitmotiv de 1837, fait découvrir les deux préoccupations qui demeureront désormais inséparables: comme dans les premières pièces de théâtre, la recherche de l'égalité sociale; la nécessité du patriotisme. D'oeuvre en oeuvre, la condition humaine continuera de l'intéresser au plus haut point. Mais étant d'une province qui souffre, d'après lui, de ne pas être un pays,

les préoccupations nationales se juxtaposeront aux considérations moins régionales: c'est ce que nous appelons le principe du patriotisme, notion qu'il ne faut pas confondre avec le nationalisme. Chez Ferron, le nationaliste affiche un sentiment national plutôt xénophobe et impérialiste, alors que le patriote est celui qui aime sa patrie et qui cherche à la protéger contre l'économie des plus forts, qui veut en faire un lieu souverain de justice pour tous les citoyens qui y habitent.

Dans tous les domaines traités dans cette thèse, les différents systèmes de référence passent inévitablement de la notion d'égalité sociale à l'idée d'un pays québécois à construire. Une telle démarche paraît logique, car, pour que le Québec ne soit pas défavorisé par rapport aux autres territoires, il faudrait, raisonne Ferron, qu'il soit un pays souverain. La réappropriation de l'histoire, le contrôle de l'économie locale et du patrimoine, seraient les moyens nécessaires pour faire des Québécois un peuple qui pourrait traiter d'égal à égal avec les autres nations du monde.

Les références à l'amour débouchent sur la notion du pays à sauver. A un niveau strictement allégorique, le lecteur constate que le couple, aussi conscient qu'il soit de la difficulté d'aimer, ne pourra exister, ne pourra vivre à l'aise avant la libération du pays de Québec. Dans un autre registre allégorique, les "catins", issues de la classe ouvrière, victimes de la société, se transforment en des catalyseurs qui provoquent des "fulgurations" patriotiques et des prises de conscience sociale. Elles font de quelques rares héros des patriotes convaincus. De la même façon, l'érotisme sert à réveiller les sens, la sensualité aidant l'homme à aimer de tout son corps la terre et.

la végétation de son pays.

L'amour de la patrie et l'idée de l'indépendance nationale influencent également la façon dont Ferron décrit ses avocats, ses juges et ses procureurs. Il les accuse d'être du "Sanc de la Reine", d'avoir condamné les Patriotes d'hier, de continuer à condamner ceux d'aujourd'hui. Le "Red Ensign" flotte dans leur esprit. Un seul procureur fait exception, celui de La tête du roi qui met fin au "thank you colonial", préférant son fils patriote à son fils libéral et fédéraliste.

Le bon médecin, en plus d'être "populacier", se doit d'être, tout comme les docteurs Fauteux, Chénier et Cotnoir, un adepte du patriotisme. Signalons que lorsqu'il s'agit de présenter ses idées patriotiques, Ferron prend rarement un ton prêcheur et dogmatique. Il préfère créer des personnages patriotiques qui méritent l'admiration des lecteurs. Chez les médecins, il y a surtout le docteur Cotnoir, partisan des Fils de la Liberté et ami du peuple. Et puis, allégoriquement, il y a ce docteur Chénier mettant au monde des bébés patriotes.

En fin de compte, la "religion" ferronienne ne nous enseigne pas autre chose que la médecine. L'homme de Dieu doit être, comme Marie-Victorin, près des petites choses du pays — la flore, la faune, le patrimoine, comme Messieurs Caron et Tourigny, un adepte de la libération nationale et de l'"orientation" ancestral, comme les soeurs Morin et Marie-Electra, un admirateur de la petite histoire et de la petite poésie du pays. Le frère Thadéus nous dit qu'avant de se préoccuper des problèmes de l'univers, le pays, microcosme du monde, est à sauver.

Jacques Ferron écrit sa propre bible, la généalogie du pays, où Jean Ferron, frère ancestral, remplace Jean-Baptiste et triomphe des Anglais, où Adam est un "effelquois", le Fils, un révolutionnaire, le salut, un renversement de la situation politique qui remonte à la Conquête, le Saint-Esprit, une chasse-galerie à la dérive lorsque le gouvernail est entre les mains de la finance américaine.

De tous les ennemis du patriotisme, c'est le capitaliste qui s'avère l'antagoniste par excellence. Les hommes d'affaires n'ont pas l'"orientation" nécessaire pour que les Québécois ne deviennent pas américains, n'ont pas le sens du village, aspect important de la pensée de Jacques Ferron, le Québec étant constitué de plusieurs petits pays: régions, comtés, paroisses, quartiers urbains et villages. A travers la "robin", avant-goût de la grande évasion que serait l'assimilation par le capitalisme, Ferron incite son lecteur à "voir clair", à créer officiellement la patrie.

L'histoire ferronienne s'empare de 1837 afin d'orienter le lecteur dans un sens patriotique. Le Beau Viger, relié, par le pouce arraché, à l'ancêtre Jean, apparaît maintes fois, rappelant que la lutte pour l'avènement d'un pays québécois doit se poursuivre. François-Xavier Garneau, défenseur de la liberté pour tous les petits peuples, fait souvent son apparition; Chénier et Papineau ne sont jamais loin dans le paysage historique. Toutefois, la vision égalitaire de Jacques Ferron empêche la création d'un culte des Patriotes. Aucun héros n'est placé sur un piédestal.

Il ne faudrait pas, raisonne Ferron lorsqu'il traite de l'histoire ou de la politique nationales, que le soi-disant progrès urbain, que les usines

et les gratte-ciel ensevelissent les signes historiques qui permettraient au peuple québécois de s'identifier, de préserver son héritage et, à partir d'un tel repère, de bâtir son avenir. Or, nous apprenons dans Cotnoir que la majorité des gens ne reconnaissent même plus les sites de 1837 (à Longueuil, près du bureau du docteur Ferron) transformés par la civilisation de consommation en dépotoirs et en parkings. Comment peut-on se reconnaître dans la banale et dangereuse uniformité des stationnements?

Le temps est venu de passer à l'action contre l'"incuriosité" patriotique encouragée par une société fondée sur les biens de consommation. Il faut s'élever contre les promoteurs de construction. Mithridate et Sauvageau, "robineux" québécois et amérindien, implorent leurs compatriotes de mettre fin aux effets néfastes de la spéculation et de la déshumanisation de l'environnement. C'est dans un tel esprit que Ferron condamne les politiciens "patroneux" associés aux égouts, aux aqueducs, aux bouts de chemin et aux concessions forestières. A l'opposé de ces "seigneurs-bandits", le bon politicien tâcherait d'être un "cartographe" démocratique, sauvegardant le pays et ne faussant jamais les élections. Il n'aurait rien d'un Taschereau vendant l'héritage, d'un Sévigny optant pour le nationalisme canadien, d'un Duplessis faisant de l'autonomie provinciale un monopole personnel et non une nécessité collective. Il s'opposerait aux fédéralistes qui sèment la peur chez les Québécois, qui jouent sur les émotions et non sur la raison, affirmant que la souveraineté signifie nationalisme étroit, récession (Casgrain, Trudeau, Pelletier), terrorisme (Caouette). L'idéologie ferronienne démontre, au contraire, que l'indépendance signifie égalité, progrès économique et fraternité pour

le peuple québécois. Le terroriste n'est pas un modèle chez Ferron. C'est pour cette raison que le felquiste devient un "Effelquois", quelqu'un qui voudrait que le Québécois ait un pays.

A cause de la vision fondamentale et unificatrice de l'égalité et de l'action sociale, il y a quelque chose de fraternel et d'accueillant dans le processus de prise de conscience collective souhaitée par Jacques Ferron. C'est ainsi que l'étranger est souvent le vrai héros patriotique. On aurait tort de prétendre que le patriotisme de Jacques Ferron impose des limites à son oeuvre littéraire. Il ne faudrait pas non plus accuser Ferron d'être dangereusement limité dans sa vision du monde, car ce n'est pas le nombre d'idées qui comptent chez un écrivain mais plutôt l'expression et l'organisation diversifiées de ses idées. A travers les nombreuses représentations des deux idées de base, à travers le grossissement, le ton féérique et fabuleux, Ferron confère une tonalité littéraire indiscutable à ses préoccupations idéologiques. Qu'on soit d'accord avec les idées sociales de l'auteur ou qu'on y soit opposé, on ne peut qu'apprécier leur structuration et leur mise en relief. Dire, par exemple, que Ferron est borné parce qu'il préfère les écrivains patriotiques, c'est fausser le problème, car ces auteurs deviennent des représentations d'un idéal patriotique, des agents organisateurs liant entre elles les différentes idées sociales. Les écrivains sont l'occasion de donner une forme à des idées. Si un écrivain donné évite la patrie, il devient comiquement un rossignol (Alfred Garneau), une introvertie "strip-teaseuse" (Anne Hébert), un intimiste boutonneux (Hector de Saint-Denys Garneau), un employé du "CN raillouillé limitée" (Jean Le Moyne), un adepte de la "Christian Science"

(Claude Péloquin), un débauché du classicisme (Paul Toupin) ou un théoricien désincarné (l'Automatiste). Mais lorsque Ferron associe un auteur à l'amour du pays ou à la fondation d'un territoire, il n'y a rien de caricatural. De tels auteurs sont humbles, attachés au sol (Alfred Desrochers, Nelligan, Gérin, Mailhot, Parenteau), à la liberté de parole (Buies), à l'autonomie économique (Savard) et à l'indépendance (Vadeboncoeur). Etant des représentations littéraires, même les écrivains étrangers peuvent devenir des symboles patriotiques liés au "home feeling" (Hawthorne), à la préservation de la nature (Pehr Kalm), à la résistance pour que le pays "ne devienne pas citrouille" (Charles Perrault).

Il existe une unité fascinante dans l'oeuvre de Jacques Ferron. Les nombreux textes littéraires auxquels nous nous sommes référé, diversifiés par des situations et par des représentations différentes, apparentées par la pensée qui les anime, renferment deux messages qui s'adressent aux hommes de tous les pays: l'égalité sociale et le patriotisme. La vie n'aurait donc pas de sens que si l'on travaillait à établir la plus grande justice sociale possible. Au Québec, un tel défi impliquerait une prise en main du destin collectif. Mais le patriotisme ferronien est également universel, tout "petit pays", toute région ayant à lutter contre les capitalistes. Grâce à Jacques Ferron, des milliers de personnages et de situations deviennent les signes sans

cesse vivants d'une pensée sociale cohérente et claire, humanitaire et fraternelle, engagée et engageante. Sa vision reste optimiste: le printemps viendra; les grands soleils repousseront, "l'étonnante patrie renaît quand on s'y attend le moins" (Les grands soleils, p. 181).

Bibliographie*

Oeuvres de Jacques Ferron

L'ogre, Montréal, Cahiers de la File Indienne, 1949, 83p.

"La jeune nonne", Liaison, vol. IV, sept. 1950, p. 333-334.

"Le secret", Amérique française, vol. IX, no 4, juillet-août, 1951, p. 33-41.

La barbe de François Hertel suivi du Licou, Montréal, éd. d'Orphée, 1951, 40p.; La barbe de François Hertel repris à la suite de Cotnoir (nouvelle édition), Montréal, éd. du Jour, 1970, p. 97-127, coll. "Les romanciers du Jour".

"Nella Mariem", Amérique française, vol. XII, no 3, sept. 1954, p. 182-189; repris sous le titre Lella Mariem, dans Le Devoir, 31 mars 1966, p. 33.

"Les rats", Amérique française, vol. XII, no 5, novembre-décembre 1954, p. 326-335.

Le dodu, Montréal, éd. d'Orphée, 1956, 91p.; repris dans Théâtre II, Montréal, Librairie Déom, 1975, p. 9-44.

Tante Elise ou le prix de l'amour, Montréal, éd. d'Orphée, 1956, 103p.; repris sous le titre Tante Elise, dans Théâtre I, Montréal, Librairie Déom, 1968, p. 127-153.

Le cheval de Don Juan, Montréal, éd. d'Orphée, 1957, 221p.; Le Don Juan chrétien (version remaniée du texte de 1957), dans Théâtre I, Montréal, Librairie Déom, 1968, p. 155-229.

Les grands soleils, Montréal, éd. d'Orphée, 1958, 181p.; Les grands soleils (version remaniée du texte de 1958), dans Théâtre I, Montréal, Librairie Déom, 1968, p. 8-126.

"L'Américaine ou le triomphe de l'amitié", Situations, vol. I, no 7, septembre 1959, p. 15-28.

* Notre bibliographie n'est pas exhaustive mais fonctionnelle. On consultera avec profit la "Bibliographie des écrits de Jacques Ferron" établie par Diane Potvin, Etudes françaises, vol. XII, nos 3-4, octobre 1976, p. 353-383.

Contes du pays incertain, Montréal, éd. d'Orphée, 1962, 200p.; repris dans Contes, Montréal, éd. HMH, 1968, p. 11-98, coll. "L'arbre".

Cotnoir, Montréal, éd. d'Orphée, 1962, 99p.; nouvelle édition suivie de La barbe de François Hertel, Montréal, éd. du Jour, 1970, p. 7-95, coll. "Les romanciers du Jour".

Cazou ou le prix de la virginité, Montréal, éd. d'Orphée, 1963, 92p.

La tête du roi, Montréal, Cahiers de l'AGEUM, no 10, 1963, 93p.; repris dans Théâtre II, Montréal, Librairie Déom, 1975, p. 63-152.

Contes anglais et autres, Montréal, éd. d'Orphée, 1964, 153p.; repris dans Contes, Montréal, éd. HMH, 1968, p. 9-186.

La nuit, Montréal, Parti pris, 1965, 134p., coll. "Paroles"; Les confitures de coings (version remaniée du texte de 1965), dans Les confitures de coing, Montréal, Parti pris, 1972, p. 111-230, coll. "Paroles".

"La sortie", Ecrits du Canada français, no 19, 1965, p. 109-147.

"Le permis de dramaturge", La barre du jour, vol. I, nos 3-4-5-, juillet-décembre, 1965, p. 65-70; repris dans Théâtre II, Librairie Déom, 1975, p. 55-62.

Papa Boss, Montréal, Parti pris, 1966, 142p., coll. "Paroles"; Papa Boss (version remaniée du texte de 1966), dans Les confitures de coing, Montréal, Parti pris, 1972, p. 9-110, coll. "Paroles".

La charrette, Montréal, éd. HMH, 1968, 207p., coll. "L'arbre".

"La mort de Monsieur Borduas", Les herbes rouges, no 1, octobre-novembre 1968, p. 3-8; repris dans Théâtre II, Librairie Déom, 1975, p. 45-54.

Contes (comprend Contes anglais, Contes du pays incertain, Contes inédits), Montréal, éd. HMH, 1968, 210p., coll. "L'arbre".

Théâtre I (comprend Les grands soleils, Tante Elise, Le Don Juan chrétien), Montréal, Librairie Déom, 1968, 230p.

Le ciel de Québec, Montréal, éd. du Jour, 1969, 404p., coll. "Les romanciers du jour".

"Le coeur d'une mère", Ecrits du Canada français, no 25, 1969, p. 57-94.

Historiettes, Montréal, éd. du Jour, 1969, 182p., coll. "Les romanciers du Jour".

L'amélanchier, Montréal, éd. du Jour, 1970, 163p., coll. "Les romanciers du Jour".

Le salut de l'Irlande, Montréal, éd. du Jour, 1970, 222p., coll. "Les romanciers du Jour".

Les roses sauvages suivi de Lettre d'amour, éd. du Jour, 1972, 177p.

La chaise du maréchal ferrant, Montréal, éd. du Jour, 1972, 224p., coll. "Les romanciers du Jour".

Le Saint-Elias, Montréal, éd. du Jour, 1972, 186p.

Les confitures de coing (comprend Papa Boss, Les confitures de coings, La créance, Appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell), Montréal, Parti pris, 1972, 326p., coll. "Paroles".

Du fond de mon arrière-cuisine, Montréal, éd. du Jour, 1973, 290p.

Théâtre II (comprend La tête du roi, Le dodu, La mort de Monsieur Borduas, Le permis de dramaturge, L'impromptu des deux chiens), Montréal, Librairie Déom, 1975, 192p.

Escarmouches, la longue passe, 2 vol., éd. Leméac, 1975.

Préface et présentations

1. "Préface", Louis Hémon, Colin-Maillard, Montréal, éd. du Jour, 1972, p. 9-30.
2. "Présentation", Faucher de Saint-Maurice, De tribord à bâbord, Montréal, L'Aurore, 1975, p. I-VIII.
3. "Jacques Ferron présente Les Crasseux", Théâtre vivant, no 5, 1968, p. 3-7.

Etudes

1. ouvrages consacrés à Jacques Ferron

Boucher, Jean-Pierre, Jacques Ferron au pays des amélanchiers, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973, 108p., coll. "Lignes québécoises".

Boucher, Jean-Pierre, Les "Contes" de Jacques Ferron, Montréal, L'Aurore, 1974, 150p., coll. "L'amélanchier".

De Roussan, Jacques, Jacques Ferron, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1971, 94p., coll. "Studio".

Marcel, Jean, Jacques Ferron malgré lui, Montréal, éd. du Jour, 1970, 221p.

Taschereau, Yves, La médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, Montréal, L'Aurore, 1975, 123p., coll. "L'amélanchier".

Collectif, Jacques Ferron, numéro spécial de la revue Etudes françaises, vol. XII, nos 3-4, 1976 (comprend Jean-Marcel Paquette, "Introduction à la méthode de Jacques Ferron", p. 181-216; Gilles Marcotte, "Jacques Ferron, côté village", p. 217-236; Bernard Dupriez, "Du bout de sa baguette", p. 237-250; Claude Filteau, "La charrette de Jacques Ferron, une errance idéaliste", p. 252-266; Robert Mélançon, "Géographie du pays incertain", p. 267-292; Donald Smith, "Un théâtre mythique: Les grands soleils et La tête du roi", p. 293-342; Robert Mignier, "Jacques Ferron et l'histoire de la formation sociale québécoise", p. 343-352; Diane Potvin, "Bibliographie des écrits de Jacques Ferron", p. 353-383).

2. articles

Baudet, André, "Le Maréchal Ferron", Brèches, no 1, printemps 1973, p. 43-57.

Bessette, Gérard, "Mélie et le boeuf de Jacques Ferron", Modern Fiction Studies, vol. XXII, no 3, automne 1976, p. 441-448.

Beaulne, Guy, "La tête du roi de Jacques Ferron", Livres et auteurs canadiens 1963, p. 41-43.

Bouchard, Jean-Pierre, "L'enfance dans l'oeuvre de Jacques Ferron", Co-incidences, vol. I, no 3, novembre 1971, p. 40-44.

Boucher, Jean-Pierre, "Les confitures de coings et autres textes", Livres et auteurs québécois 1973, p. 65-67.

"Les Contes de Jacques Ferron", Québec français, no 15, juin 1974, p. 23-25.

"Une analyse de La barbe de François Hertel de Jacques Ferron", Voix et images du pays, vol. IX, 1975, p. 163-180.

Calabrèse, Giovanni, "L'été-Léthé", Brèches, no 1, printemps 1973, p. 15-28.

Cloutier, André, "Du fond de mon arrière-cuisine", Livres et auteurs québécois 1973, p. 210-211.

Dallaire, André, "Le fantastique Ferron", Brèches, no 1, printemps 1973, p. 29-42.

De Grandpré, Pierre, "Contes du pays incertain", Liberté, vol. VI, no 6, novembre-décembre 1964, p. 472-475.

"Le pays incertain du fantastique et de l'humour" et "Style et fantaisie", dans Dix ans de vie littéraire au Canada français, Montréal, Beauchemin, 1966, p. 172-179, p. 209-213.

Déry, Daniel, "Le bestiaire dans Papa Boss", L'action nationale, vol. LIX, no 10, juin 1970, p. 998-1006.

Desaulniers, Léo-Paul, "Lire et relire Papa Boss", Québec français, no 15, juin 1974, p. 21-23.

Dubois, Danielle, "En quête de Ferron", Voix et images du pays, vol. VI, 1973, p. 111-121.

Gay, Paul "Jacques Ferron", dans Notre littérature, Montréal, HMH, 1969, p. 162-163, p. 187-189.

Godin, Gérard, "Jacques Ferron au pays incertain", Livres et auteurs québécois 1971, p. 14-15.

Godin, Jean-Cléo, "Le soleil des indépendances", Etudes françaises, vol. IV, no 2, mai 1968, p. 208-215.

Hamel, Réginald, "Le coeur d'une mère", Livres et auteurs québécois 1969, p. 71-72.

Laroche, Maximilien, "L'imitation originale dans Le petit chaperon rouge de Jacques Ferron", L'action nationale, vol. LIX, no 7, mars 1970, p. 679-683.

"Neveurmagne", L'action nationale, vol. LXI, no 6, février 1972, p. 503-511.

"Nouvelles notes sur Le petit chaperon rouge de Jacques Ferron", Voix et images du pays, vol. VI, 1973, p. 103-110.

Lavoie, Michelle, "Jacques Ferron: de l'amour du pays à la définition de la patrie", Voix et images du pays, Cahiers de Sainte-Marie, no 4, 1967, p. 87-101.

"Jacques Ferron ou le prestige du verbe", Etudes françaises, vol. V, no 2, mai 1969, p. 185-192.

L'Hérault, Pierre, "L'Acadie de Jacques Ferron", La revue de l'Université de Moncton, vol. VI, no 2, mai 1975, p. 72-85.

"Jacques Ferron, cartographe", La revue de l'Université de Moncton, vol. VII, no 2, mai 1974, p. 119-128.

"Jacques Ferron et la question nationale", Dérivés, nos 14-15, 1978, p. 3-23.

- Mailhot, Laurent, "Les grands soleils, Tante Elise, Le Don Juan Chrétien", Livres et auteurs canadiens 1968, p. 67-69.
 "De l'amour incertain à la patrie possible", dans Jean-Cléo Godin et Laurent Mailhot, Le théâtre québécois — introduction à dix dramaturges contemporains, Montreal, HMH, 1970, p. 151-172.
- Major, André, "Jacques Ferron ou la recherche d'un pays", Liberté, vol. V, no 26, mars-avril 1963, p. 95-97.
 "Entrevue avec Jacques Ferron", Maintenant, no 18, juin 1963, p. 213-214.
 "Jacques Ferron, à la recherche du pays incertain", Europe, nos 478-479, février-mars, 1969, p. 56-60.
 "Jacques Ferron, le jour et la nuit", L'action nationale, vol. IV, no 1, septembre 1965, p. 98-103.
- Major, Jean-Louis, "Jacques Ferron", dans Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, vol. 4, 1969, p. 140-145.
- Marcel, Jean, "Un juste parmi nous" et "De Zeus à Jacques Ferron: les théogonies québécoises", L'illettré, vol. I, no 2, février 1970, p. 1-3.
 "Finamer au pays des merveilles" et "Post-scriptum pour sauver l'Irlande", Livres et auteurs québécois 1970, p. 11-17.
 "Jacques Ferron ou le drame de la théâtralité", dans Le théâtre canadien-français, Montréal, Fides, 1976, p. 581-596, coll. "Archives des lettres canadiennes".
- Mélançon, Robert, "Fragments d'un Ferron", Brèches, no 1, printemps 1973, p. 7-13.
- Michon, Jacques, "Jacques Ferron, Escarmouches, la longue passe", Livres et auteurs québécois 1975, p. 170-172.
- Ouellet, Réal, "Retour à Parti pris: Le cassé de Jacques Renaud, Les confitures de coings de Jacques Ferron", Lettres québécoises, no 12, novembre 1978, p. 26-27.
- Rabotin, Maurice, "La langue et le style des Contes de Jacques Ferron", dans Littératures, Montréal, HMH, 1971, p. 147-156.
- Renaud, André, "La nuit de Jacques Ferron", Livres et auteurs canadiens 1965, p. 33.
 "Papa Boss", Livres et auteurs canadiens 1966, p. 37-38.
 "La charrette", Livres et auteurs canadiens 1968, p. 29-30.
 "Le ciel de Québec", Livres et auteurs québécois 1969, p. 14-15.
 "Les roses sauvages", Livres et auteurs québécois 1971, p. 44-45.
 "La chaise du maréchal ferrant et Le Saint-Elias", Livres et auteurs québécois 1972, p. 42-45.

Robert, Guy, "Portrait: Jacques Ferron, l'ironie engagée", Culture vivante, no 24, mars 1972, p. 21-24.

Robert, Robert, "Un diagnostic du réel: les Contes de Jacques Ferron", Lettres et écritures, vol. V, no 1, janvier-mars 1967, p. 16-19.

Robidoux, Réjean, "Contes anglais et autres de Jacques Ferron", Livres et auteurs canadiens 1964, p. 17.

Robidoux, Réjean et Renaud, André, "Cotnoir", dans Le roman canadien français du vingtième siècle, Ottawa, éd. de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 185-196, coll. "Visage des lettres canadiennes".

Savard, Pierre, "Historiettes", Livres et auteurs québécois 1969, p. 181.

Smith, Donald, "Jacques Ferron ou la folie d'écrire", Les lettres québécoises, no 6, avril-mai 1977, p. 34-41.

Taschereau, Yves, "Jacques Ferron et le pays incertain", Québec français, no 15, juin 1974, p. 19-20.

Tremblay, Robert, "Jacques Ferron diagnostique: Je vieillis, le Québec aussi", Presqu'Amérique, vol. II, no 1, janvier 1973, p. 11-12.

Vanasse, André, "Le théâtre de Jacques Ferron: à la recherche d'une identité", Livres et auteurs québécois 1969, p. 219-230.

Weiss, Jonathan, "La préciosité dans le théâtre politique de Jacques Ferron", Voix et images, vol. III, no 1, septembre 1977, p. 127-146.

Ouvrages d'intérêt général

Allaire, Joseph, Dictionnaire biographique du clergé canadien-français, Saint-Hyacinthe, 6 tomes, Imprimerie du "Courrier de Saint-Hyacinthe", 1934.

Asturias, Miguel Angel, L'ouragan, Paris, Gallimard, 1967, 281p.
Légendes du Guatemala, Paris, Gallimard, NRF, 1976, 250p.

Ayotte, Alfred et Tremblay, Victor, L'aventure Louis Hémon, Montréal, Fides, 1974, 392p.

Barbeau, Marius, Le rêve de Kamalmouk, Montréal, Fides, 1948, 234p.

Bayle, Pierre, Dictionnaire historique et critique, Paris, Editions sociales, 1974, 236p.

- Beauchemin, Nérée, Patrie intime, Montréal, Librairie d'Antan, 1928, 200p.
- Beaulieu, Victor-Lévy, Manuel de la petite littérature du Québec, Montréal, L'Aurore, 1974, 268p., coll. "Connaissance des pays québécois".
- Bonenfant, Jean-Charles, Les Canadiens français et la naissance de la Confédération, Ottawa, Commission du Centenaire, 1967, 20p.
- Borduas, Paul Emile, Textes-Borduas, Montréal, Parti pris, 1974, 70p.
- Brémond, Henri, Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours, Paris, Colin, 1971, 256p.
- Butler, Samuel, Erewhon and Erewhon Revisited, New York, The MacLern New York Library, 1927, 622p.
The family letters of Samuel Butler, London, Jonathan Cape Publishers, 1962, 296p.
- Buies, Arthur, La lanterne, Montréal, éd. de l'Homme, 1964, 254p.
- Carnegie, Dale, Comment se faire des amis, Paris, Hachette, 1975, 309p.
- Carroll, Lewis, Alice in Wonderland, London, The Children's Press, 1970, 158p.
- Carrière, Gaston, Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada, t. 1, Ottawa, éd. de l'Université d'Ottawa, 1976, 350p.
- Casgrain, Thérèse-F., Une femme chez les hommes, Montréal, éd. du Jour, 1972, 302p.
- Cazotte, Jacques, Le diable amoureux et autres écrits fantastiques, Ville-neuve-Saint-Georges, Flammarion, 1974, 197p.
- Charbonneau, Robert, Chronique de l'âge amer, Montréal, éd. du Sablier, 1967, 144p.
- Chateaubriant, Alphonse de, La Brière, Paris, Grasset, 1942, 332p.
- Crespel, Emmanuel, Voyages du R.P. Emmanuel Crespel dans le Canada et son naufrage en revenant en France, Québec, Imprimerie A. Côté et Compagnie, 1884, 135p.
- D'Allaire, Micheline, L'Hôpital Général de Québec de 1692-1764, Montréal, Fides, 1971, 254p.

De Foe, Daniel, The History and Remarkable Life of the truly Honorable Colonel Jacques commonly call'd Colonel Jack, New York, AMS Press, 1973, 356p.

Désilets, Alfred, Souvenirs d'un octogénaire, Trois-Rivières, P.R. Dupont Imprimerie, 1922, 160p.

Desrosiers, Adélard et Bertrand, Camille, Histoire du Canada, Montréal, Librairie Granger Frères, 1925, 480p.

Dickens, Charles, Oliver Twist, Harmondsworth, Penguin English Library, 1966, 496p.

Dupont, Jean-Claude, Le légendaire de la Beauce, Québec, éd. Garneau, 1974, 152p.

Eliot, George, Adam Bede, New York, Dodd and Mead, 1947, 507p.

Farley, Paul Emile et Larmache, Gustave, Histoire du Canada, Montréal, Librairie des Clercs de St. Viateur, 1945, 551p.

Fauteux, Aegidius, Patriotes de 1837-1838, Montréal, éd. des Dix, 1950, 433p.

Ferland, Jean-Baptiste Antoine, Cours d'histoire du Canada, Québec, 2 volumes, N.S. Hardy, 1882.

Ferron, Madeleine et Cliche, Robert, Quand le peuple fait la loi, Montréal, Hurtubise - HMH, 1972, 158p.

Filteau, Gérard, Histoire des Patriotes, Montréal, L'Aurore, 1975, 493p., coll. "Connaissance des pays québécois".

Fréchette, Louis, Félix Poutré, Montréal, Leméac, 1974, 139p.

Garneau, Saint-Denys, Journal, Montréal, Beauchemin 1954, 270p.
Poésies complètes, Montréal, Fides, 226p.

Gérin, Léon, La famille canadienne-française, numéro spécial de la Revue trimestrielle canadienne, juin 1934, 20p.

Girod, Amury, Notes diverses sur le Bas-Canada, village Debartzch, J.P. Boucher, 1835, 128p.

Gobineau, Arthur de, Voyage à Terre-Neuve suivi de La chasse au caribou, Montréal, éd. du Jour, 1973, 268p.

- Hamilton, Antoine, Contes, Paris, Chez Renouard, 1820, 288p.
Mémoires du comte de Gramont, Lausanne, éd. Rencontre, 1964, 336p.
- Hare, John, Les Patriotes 1830-1839, Québec, éd. Libération 1971, 233p.
- Hawthorne, Nathaniel, The Scarlet Letter, London, Oxford University Press, 1965, 234p.
The House of Seven Gables, Cambridge, Houghton Mifflin Company, 1932, 422p.
- Hémon, Félix, "Préface" à Pierre Corneille, Don Sanche D'Aragon, Paris, Librairie Delagrave, 1896, 168p.
- Hémon, Louis, Monsieur Ripois et la némésis, Paris, Bernard Grasset, 1967, 242p.
Colin-Maillard, Montréal, éd. du Jour, 1972, 192p.
- Hertel, François, Le beau risque, Montréal, Fides, 1961, 142p.
Pour un ordre personnaliste, Montréal, éd. de l'Arbre, 1942, 330p.
Anthologie 1934-1964, Vaucluse, éd. de la Diaspora française, 1964, 142p.
- Hochhuth, Rolf, Le vicaire, Paris, éd. du Seuil, 1963, 315p.
- Jaccard, Pierre, Le sens de la direction et de l'orientation lointaine chez l'homme, Paris, Payot, 1932, 354p.
- Jackson, W.H., Report for the Department of Militia and Defence of the Dominion of Canada, Ottawa, Maclean Roger and Company, 1887, 37p.
- Kushner, Eva, Saint-Denys Garneau, Paris, Seghers, 1967, 191p.
- Lafiteau, Joseph-François, Moeurs des sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps, Paris, 2 volumes, Saugrain l'aîné, 1724,
- Laing, R.D., Sanity, Madness and the Family, Middlesex, Penguin Books, 1964, 282p.
- Laurendeau, André, La crise de la conscription, Montréal, éd. du Jour, 1962, 157p.
Ces choses qui nous arrivent, chronique des années 1961-1966, Montréal, HMH, 1970, 343p.
- Le Moyne, Jean, Convergences, Montréal, HMH, 1961, 324p.
- Lespérance, John, Les Bastonnais, Montréal, C.-O. Beauchemin et Fils, 1896, 272p.

- MacLennan, Hugh, Two solitudes, Toronto, Collins, 1945, 370p.
- Magnan, Hormidas, Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la Province de Québec, Arthabaska, Imprimerie d'Arthabaska, 1925, 738p.
- Maher, Brendan, "The language of schizophrenia: a review and interpretation", British Journal of Psychiatry, vol. 118, 1972, p. 3-17.
- Mailhot, Charles-Édouard, Les Bois-Francs, Arthabaska, 2 volumes, Imprimerie d'Arthabaska, 1968.
- Mannoni, Maud, Education impossible, Paris, éd. du Seuil, 1973, 316p.
- Marchand, Clément, Courriers des villages, Trois-Rivières, éd. du Bien Public, 1941, 220p.
Les soirs rouges, Trois-Rivières, éd. du Bien Public, 1947, 184p.
- Marie-Victorin, Croquis laurentiens, Montréal, Frères des Ecoles chrétiennes, 1920, 304p.
Récits laurentiens, Montréal, Frères des Ecoles chrétiennes, 1942, 217p.
Flore laurentienne, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976, 967p.
- Moncton, Robert, Papers of General Robert Monckton, of Brigadier General Townshend and other related materials, dans The Northcliffe Collection, 1926, 464p.
- Moreri, Louis, Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, La Haye, 7 volumes, La Compagnie, 1718.
- Morin, Soeur, Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, Montréal, Imprimerie des éditeurs limitée, 1921, 254p.
- Panneton, Georges et Magnan, Antoine, Le Diocèse de Trois-Rivières 1852-1952, Trois-Rivières, éd. du Bien Public, 1953, 443p.
- Parenteau, Anatole, La voix des sillons, Montréal, éd. Edouard Garand, 1932, 132p.
- Plessis, Joseph-Octave, Journal d'un voyage en Europe, Québec, Librairie Montmorency-Laval, 1903, 470p.
- Pontas, Jean, Dictionnaire de cas de consciences, Paris, Migne éditeur, 1847.
- Potvin, Damase, Le roman d'un roman, Louis Hémon à Péribonka, Québec, Éd. du Quartier Latin, 1950, 191p.

Poutré, Félix, Souvenirs d'un prisonnier d'état canadien, Montréal, Réédition-Québec, 1968, 74p.

Power, Chubby, A Party Politician, Toronto, Macmillan of Canada, 1966, 420p.

Roberts, Leslie, Le chef (traduit de l'anglais par Jean Paré), Montréal, éd. du Jour, 1972, 195p.

Roseau, Pia, Marraine Mance, Montréal, Beauchemin, 1962, 107p.

Roy, Carmen, La littérature orale en Gaspésie, Ottawa, Bulletin 134 du Ministère du Nord canadien, 1955, 400p.

Roy, Pierre Georges, Les noms géographiques de la province de Québec, Lévis, La compagnie de publication Le Soleil, 1906, 514p.

Rumilly, Robert, Histoire de Montréal, Montréal, 3 tomes, Fides 1970.

Saint-Maurice, Faucher de, De tribord à bâbord, Montréal, L'Aurore, 1975, 288p.

Sévigny, Pierre, Le grand jour de la politique, Montréal, éd. du Jour, 1965, 347p.

Tanguay, Cyprien, Répertoire général du clergé canadien, Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1893, 526p.

Vadeboncoeur, Pierre, La dernière et la première heure, Montréal, Hexagone-Parti pris, 1970, 78p.

Valéry, Paul, Poèmes choisis, Paris, Librairie Hachette, 1952, 96p.

Young, Edward, The Poetical Works of Edward Young, Westport, 3 volumes, Greenwood Press, 1970.

Collectif, Le Parti rhinocéros, programme, Montréal, L'Aurore, 1974, 96p.

Collectif, Relations des Jésuites, Montréal, six tomes, éd. du Jour, 1972.



Table des matières

Introduction.....	p. 2
1. L'amour.....	p. 24
2. La justice.....	p. 40
3. La médecine.....	p. 53
4. La religion.....	p. 81
5. Le capitalisme.....	p. 151
6. L'histoire.....	p. 170
7. La politique.....	p. 212
8. Les étrangers.....	p. 237
9. La littérature.....	p. 267
Conclusion.....	p. 339
Bibliographie.....	p. 360



Résumé

L'examen des préoccupations sociales de Jacques Ferron, telles qu'elles s'articulent dans l'oeuvre littéraire, constitue le but essentiel de cette thèse. Nous avons été amené à regrouper autour de certains sujets, dont nous commentons le cheminement et les représentations, les principales idées sociales de l'auteur. En rassemblant des éléments de l'oeuvre, en dégagant les réseaux créés par les idées sociales, nous avons opté pour une approche synchronique, car les idées ferroniennes, s'élaborant dans une vaste structure unificatrice, privilégient une optique globale.

Après avoir dégagé les principaux réseaux de signification à caractère social, réseaux indissociables de valeurs philosophiques, politiques, culturelles et littéraires, nous avons fait une synthèse des principes de base qui confèrent à l'oeuvre une cohésion fascinante. C'est à ce moment-là que la vraie nature de la pensée sociale de Jacques Ferron s'était clairement manifestée: justice pour les défavorisés; patriotisme.